

The image shows a page of marbled paper with a complex, swirling pattern of colors including red, blue, yellow, and white. The pattern is dense and intricate, typical of traditional marbling techniques. In the bottom left corner, there is a small, rectangular white label with a blue border and a scalloped edge. The label contains the number 1363.

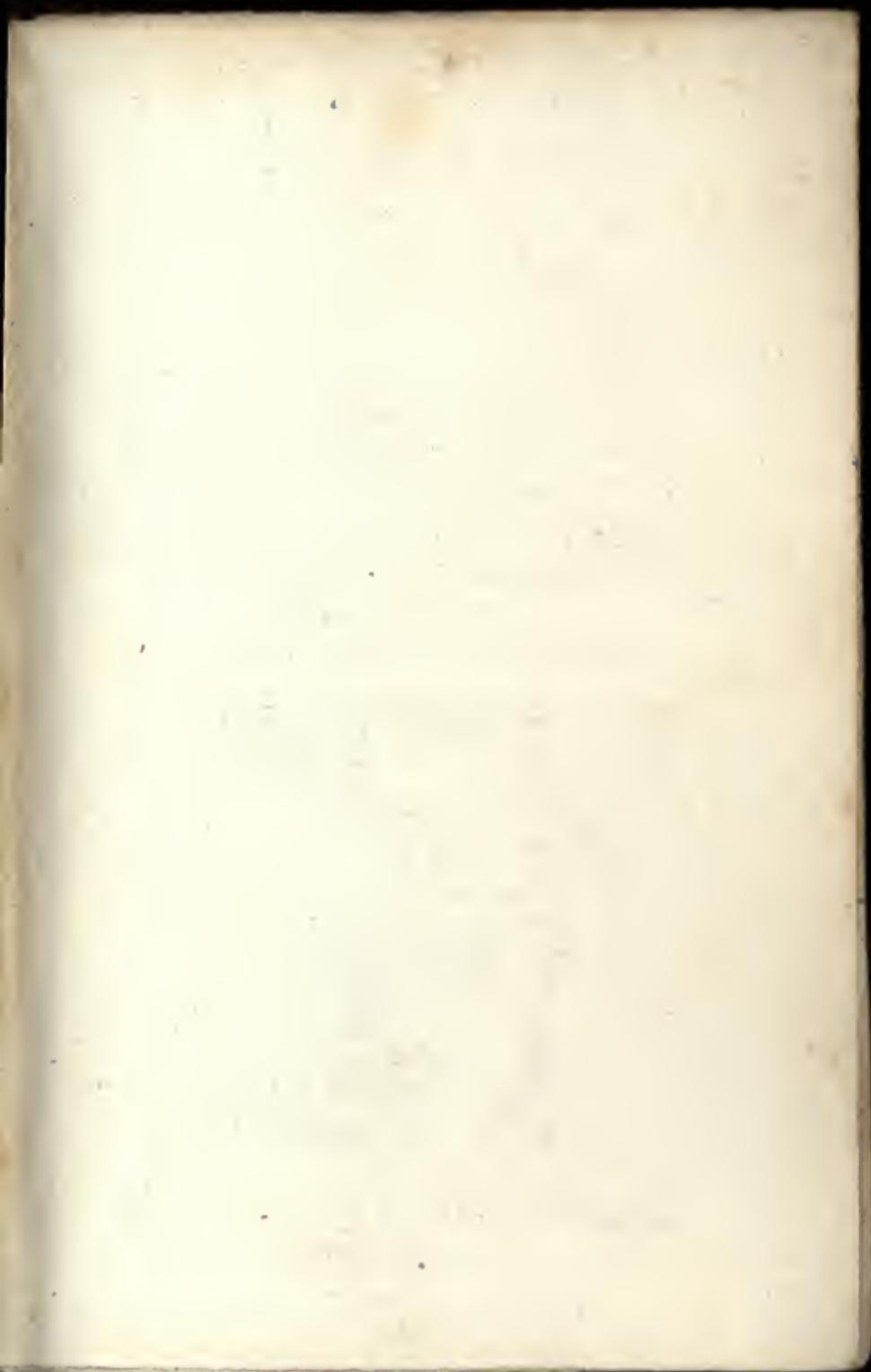
1363

159

OMSS

817¹⁰
143

Hz
Cordier, Bibl. japon., 122.





Lancran

HISTOIRE NATURELLE

ET MORALLE

des Indes, tant Orientales

qu'Occidentales.

*Où il est traité des choses remarquables du Ciel, des
Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui sont
propres de ce país. Ensemble des mœurs, ceremonies,
loix, gouvernemens, & guerres des mesmes Indiens.*

Composée en Castillan par JOSEPH ACOSTA,
& traduite en François par Robert
Regnault Cauxois.

Derniere edition, reueüe & corrigée de nouveau.



A PARIS,
Chez MARC ORRY, rue saint Iaqués,
au Lyon Rampant.

M. DCVI.

HISTOIRE

MATHÉMATIQUES

À L'USAGE DES ÉCOLES

Par M. DE LA PERRONNIÈRE,

Docteur en Sorbonne,

Professeur de Mathématiques au Collège de France,

et de l'École Polytechnique,

et de l'École Normale Supérieure.

Paris, chez M. DE LA PERRONNIÈRE,

Imprimeur, Palais National, ci-devant,

à la Bibliothèque du Roi,

à la vente de la Librairie de la Cour.



242

Paris, chez M. DE LA PERRONNIÈRE,

Imprimeur, Palais National, ci-devant,

à la Bibliothèque du Roi,



AV ROY TRES-
CHRESTIEN DE FRANCE

ET DE NAVARRE, HENRY

IIII. de ce nom.



IRE,

Cet admirable & invincible guerrier
Alexandre, iadis Roy des Macedo-
niens, qui par sa valeur & heureuse
fortune rangea sous son pouvoir toutes les prouin-
ces de Grece, auparavant des-vmies en plusieurs
Cantons & Republicques, puis passant la mer de
l'autre costé, subiugua le tres-grand & tres-opu-
lent Royaume des Perses, & de là continuant plus
oultre, fit retentir ses armes iusques bien auant de-
dans l'Inde Orientalle, borne de ses desseins, &
pour lors la plus renommée & plus heureuse re-
gion de la terre. Entre mille grandes & belles
affections qui logeoient en son ame genereuse &
guerriere, auoit ceste-cy, qu'il desiroit & de vain-
cre & surmonter tous les autres, non point seu-
lement en valeur & reputation d'armes, mais
aussi en sçauoir & cognoissance des choses: &

EPISTRE

*sur tout , des terres & regions estranges. De
 telle façon , qu'il faisoit curieusement rechercher,
 (& à quelque prix que ce fust) tous les li-
 ures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de
 son temps. Et luy encor fort ieune , comme les
 Ambassadeurs de Perse fussent venus vn iour
 deuers son pere , il les enquit si particulièrement
 de la nature , grandeur & situation du Royau-
 me de Perse , des villes , fleues , & montognes
 d'iceluy ; mesme des mœurs du peuple , & de la
 gendarmerie , qu'il apprit par leur bouche tout ce
 qu'ils auoient en leur Royaume de plus grant &
 de plus signalé. Dont il sceut bien faire son profit
 par apres ; & ne cessa iamais depuis , iusques à ce
 qu'il eut conquis ce grand & florissant Empire : de
 sorte qu'on pourroit dire avec raison , que les propos
 & aduertissemens da ces Ambassadeurs furent
 comme la premiere estincelle , ou cause des grandes
 victoires & heureux succez qui luy arriuerent de-
 puis. Dequoy me ressouenant , SIRE , & de
 la comparaison que plusieurs font auiourd'hy de
 sa valeur , clemence , & bonne fortune à la vostre ,
 voire de plusieurs autres dons & vertus hiroï-
 ques , dont il estoit doiüé , qui vous sont paraille-
 ment communes : Outre ce que tous deux puisans
 & redoutez Princes , estes yssus (quoy qu'en di-
 uers siecles) d'vn mesme estoc de noblesse , & race*

de Hercules, luy par Caranus, & vous, SIRE, par Charlemagne, qui suiuant les anciens tesmoi- gnages, en estoit aussi descendu, & de la race du- quel vous estes extraict par le Roy saint Loys, & les autres Rois de France vos predecesseurs, issus de la race du mesme Charlemagne par sexe fe- minin: Ie me suis enhardy de traduire en langue Françoise l'Histoire Naturelle & Moralle des Indes Orientales, nouvellement composee en Ca- stillan par Ioseph Acosta, homme certainement docte & fort curieux, pour la presenter aux pieds de vostre Majesté, sous espoir que ce luy seroit chose agreable pour la delectable varieté & nou- ueauté des choses qui y sont contenuës: Comme ie croy qu' Alexandre mesmel' orroit fort volontiers sil vinoit en ce present siecle; luy qui tant de fois de son temps desira qu'il fust encor' vn autre mon- de, afin d' auoir vn plus large champ d' exercer ses proüesses. Et ce qui plus m' a incité de l' entrepren- dre, a esté que les Espagnols, jaloux & enuieux de ce bien, ayans fait brusler par Edict public (com- me on m' a aduertiy puis quelque temps) tous les exemplaires de ceste Histoire, afin d' en priner les autres nations, & leur celer la cognoissance des Indes; i' ay pensé que ie ferois faute si ie laissois perdre à la France (si curieuse des choses rares & belles) vn si riche ioyau, & vne si gentille Hi-

EPISTRE

stoire, que l' *Auteur* a composée, la plus grand
 part à veue d'œil, & sur les mesmes lieux, d'vn
 tel ordre & briefueté, qu'avec bonne raison il peut
 estre appellé l'*Herodote* & le *Plin* de ce monde
 nouvellement descouvert. Bref ie peux dire de ce
Castillan, SIRE, que c'est vn prisonnier d'entre
 vos ennemis, le quel i'ay surpris en sa terre, luy
 ayant appris tellement quellement nostre langue
 Françoise pour vous le presenter, afin qu'il vous
 conduise & face voir toutes les singularitez plus
 exquises de ce nouveau monde, sans crainte &
 danger de naufrage. Que si, comme *Alexandre*
 souuerain d'vne grande region de l'*Europe* en la
 partie d'*Orient*, a voulu tourner ses desseins sur
 l'*Inde Orientale*: Ainsi vous, SIRE, issu de sa
 mesme race, & comme luy Prince & possesseur
 triomphant d'vn grand & florissant Royaume de
 l'*Europe* en la partie d'*Occident*, vneillez aussi voir
 & regarder de plus pres ces *Indes Occidentales*,
 encor plus riches & renommées à present que ne
 furent onc les *Orientales*: cestuy-cy mesme vous y
 seruira de guide & de tres-fidele espion, pour vous
 aduertir des ports, Villes & montagnes d'iceluy,
 & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous
 dira d'auantage que ne firent onc les *Ambassa-*
deurs de Perse au Roy *Alexandre*. Il plaira donc
 à vostre Majesté, SIRE, receuoir de bonne part

AV ROY.

*ce thresor estrangier, que vous offre l'un de vos
humbles & fideles subiects, pour tesmoignage du
service qu'il vous doit, & vous a vouë pour toute
sa vie.*

Du Haute de Grace, le premier
Decembre, 1597.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant subiect & seruiteur,

ROBERT REGNAULD.



A D V E R T I S S E M E N T

D E L' A V T H E V R

aux Lecteurs.



PL V S I E V R S autheurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouveau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouvelles, & estranges, que l'on a descouvertes en ces parties là, les actes, & les aduentures des Espagnols qui les ont conquestees & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouveautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recherche. Je n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouveau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autant que sont œuures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receüe & practiquee, comme de monstrer que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant

de philosophie, voire la plus part d'iceux escriuains ne se sont pas apperceus de telle chose. La seconde est, qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indies, laquelle chose requeroit beaucoup de communication & de progrès dans le pays avec les mesmes Indiens: ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de racôter quelque chose d'eux qui estoit le plus commun & superficiel. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissance de leurs choses, j'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentés, & versez en ces matieres, pour tirer, & recueillir de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faicts & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietéz, ie l'ay appris par l'experience de plusieurs amis, & par la diligence que j'ay faite de chercher, discourir, & conferer avec personnes sages & experimentez. Il me semble mesme qu'en ce faisant, il se presente quelques aduertissements, qui pourront seruir & profiter à d'autres esprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouveau monde, n'est plus nouveau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre tenuë en quelque façõ pour nouvelle, d'autât qu'elle est en partie histoire, & en partie philosophie, & non seulement, d'autant que ce sont œures de

nature, mais aussi celles du liberal arbitre, qui sont les faits, & coutumes des hommes, ce qui m'a donné occasion de luy donner nom d'Histoire Naturelle & Morale des Indes, comprenant ces deux choses. Il est fait mention ez deux premiers liures, de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde, lesquels liures j'auois premierement escrits en Latin, & maintenant les ay traduits vsant plus de la licence d'auteur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es deux liures suivans est traicté ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui sont metaux, plâtes & animaux, & ce qui semble remarquable aux Indes, le reste des liures discourant ce que j'ay peu discourir au certain, & ce qui m'a semblé digne de memoire des hommes de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes Indiens) de leurs ceremonies, coutumes, gouvernement, guerres & adventures. Il sera dit en la mesme histoire, comme j'ay peu apprédre, & cognoistre, les bestes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune escriture, ny caractere, comme nous auõs, ce qui n'est pas peu d'industrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez sans l'vsage des lettres. En fin l'intention de ce travail est afin qu'ayant la cognoissance des œures naturelles, que le sage auteur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui est merueilleux en tout. Et qu'ayant cognoissance des coutumes & choses des Indiens, l'on leur aide plus facilement à suivre, & perseverer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoissance de laquelle le seigneur a voulu amener ceste nation

si auéglee en ces derniers siècles. Outre toutes ces choses, vn chacun pourra mesme tirer pour soy quelque fruit, attendu que le sage tire tousiours quelque chose de bon de quelque petit sujet que ce puisse estre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philosophie. Il reste seulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceste Histoire, ou discours, ont esté escrits estant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obediencia m'ayant commandé de retourner par deça: ainsi les vns parlent des choses des Indes comme de choses presentes, & les autres comme de choses absentes. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceste diuersité de parler ne luy soit ennuyeuse.

IN HISTORIAM INDIA-
RVM NATVRALEM A IOSEPHO
Acoſta Hispanico ſermone compila-
tam, nuper à Róberto Reginaldo Gal-
licè redditam.

Ad Lectorem.

Iluſtrare nouos retinére cupidine mundos,
Lataque ſi Pelagi littora noſſe cupis:
Huc curſus diſpone tuos, non nauſea lædet,
Nec ſtomachus ciuem te vetet eſſe maris.
Nil opus eſt velo, rimas ſarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide, nil opus eſt.
Alter Tiphys adeſt, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera ſub terris veteri non cognita ſeclo,
Ortaque in occiduo limine ſigna, refert.
Temperiem Zonæ, que non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in curſu quò ſigno vtatur, & aura,
Vendicet atque ſibi quidquid vterque polus.
Noueris & montes. Germanique ora Typhœi
Igniuoma, & piſces, flumina magna, lacus,
Templa ſacerdotes, veri que imitamina cultus,
Chriſticolùm ritus vt coluiſſe putes.
Annales, factòſque libros, elementaque, regna,
Imperium, reges, prælia, magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóque referta metallo,
Se peregrina tibi conſpicienda dabit.
Deniq; quod luſtris, & ſumptibus hauſit Iberus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIUS BONDOR.

AD ROBERTVM REGINAL-
DVM TRADVCTOREM,

Epigramma.

TE Franciscis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Betica (demirans genium) mutare loquelam
Institit, vt potius diceret esse suum.
Ipse tamen patriæ reducem te reddis, &, illa
Quæ secreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & sacras conteruisse manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deserit auras,
Rectiùs ille suo munere functus abit.

ANTONIUS BONDOR.

Ad eundem de inscriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos eos occiduôsque simul.
Attamen hesperias, tantummodo detegit oras,
Nulla ferè coi est mentio facta soli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error si fuerit conspiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phœbus: nil prius est, posteriùsve globo.

ANT. BONDOR.



M. CHARLES REGNAULD,
A ROBERT REGNAULD SON
Frere, sur la traduction de l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales.

S O N N E T.

ON dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or auoit esté donnee,
Pour vn gage fatal de sa vic honoree,
La faisoit d'vn grand soing, garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en defendoient l'entrec:
Mais Iason neantmoins, assisté de Medee,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeois.
Ainsi fais tu, Regnauld; car malgré les excés
Des soldats Espagnols, qui en gardent accès,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armee,
Tu fais voir aux François ces tresors retenus,
Et du riche Peru les secrets incognus
Bref, d'vn autre Colchos la toison desirée.



A M. REGNAULD SVR LA
VERSION DE L'HISTOIRE
des Indes de l'Espagnol de Ioseph
Acofta.

S O N N E T.

POlyclete imager burinoit vn visage
Si bien apres le vis, que nature auoit peur
Qu'elle semblast auoir sur l'image trompeur
Elle mesme imité les traiçts de son ouvrage.

Mais le seul Hyponie entre ceux de son age
Mesprisa cest ouurier, desireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit retournaft au donneur,
Non à l'art que l'on eust admiré d'auantage.

Ainsi tout Espagnol qui verra que tes doigts
Ont d'vn traiçt si diuin fait Acofta François,
Qui denancé par toy ne fait plus que te fuiure:

Craindra que ton labeur soit du sien le tombeau,
Ton renom son oubly, sa cendre ton flambeau,
Priva que ton pinceau ne nous change son liure.

F. L'EPARMENTIER.

EXTRAICT DV PRIVI-
LEGE DV ROY.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à Robert Regnault de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera, son Histoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Castillan en François, & ce pour l'espace & terme de dix années : & defenes sont faites à tous Libraires & Imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit Liure sans le consentement de ORRY, sur peine de cinquante escus d'amende, & de confiscation des exemplaires qui s'en trouueront imprimez. Et ledit Robert Regnault a choisi & transporté son priuilege à MARC ORRY, marchand Libraire à Paris, pour le temps de dix ans. Donné le premier Decembre, mil cinq cens quatre vingts dix-sept. Et de nostre regne le huiſtiesme. Signé, HENRY. Et plus bas, P O T I E R. Et scellé en cire jaulne sur simple queü.



LIVRE PREMIER

DE L'HISTOIRE NATV-

RELLE ET MORALE DES

Indes , tant Orientales
qu'Occidentales.

*De l'opinion que quelques Auteurs ont eüe pensans
que le Ciel ne s'estendoit iusques au
nouveau Monde.*

CHAPITRE PREMIER.



LES ANCIENS ont esté si eslon-
gnez de penser qu'il y eut peuple
ou nation habitante en cestuy
nouveau monde , que plusieurs
mesme d'entr'eux n'ont peu l'ima-
giner que de ce costé-cy y eut seu-
lement terre : & qui plus est digne de merueille,
s'en sont trouué aucuns qui ont nié tout ouuerte-
ment que le ciel que nous y voyons à present , y
peust estre. Car iacoit que la plus grand part, voire
les plus renommez entre les Philosophes , ayent
bien recogneu que le ciel estoit tout rond (com-
me en effect il l'est) & que par ce moyen il entou-
roit & ceignoit toute la terre, l'enserrant & com-
prenant dedans soy : Neantmoins plusieurs du
nombre mesme des Docteurs sacrez, de plus gran-

A

de autorité, ont eu sur ce poinct différentes opinions: s'imaginans la fabricque de cet Vniuers, à la façon d'une maison en laquelle le toit qui la couvre, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raison que la terre autrement demeureroit suspendue au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence: & tout ainsi que l'on void en tout bastiment le fondement & l'assiete situez d'une part, & le toit & couverture d'une autre opposite & contraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'Vniuers, tout le Ciel demeurast en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chrysofostome, comme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrees, que non pas aux sciences d'humanité, semble estre de ceste opinion, quand il se rid en ses Commentaires sur l'Epistre aux Hebreux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et semble que la sainte Ecriture ne vueille signifier autre chose, appellant le ciel, tabernacle, ou taudis, fait de la main de Dieu. Et sur ce subiect il passe plus outre, disant, que ce qui se meut & chemine n'est pas le Ciel, mais que c'est le Soleil, la Lune, & les estoilles qui se meuuent au Ciel. En la façon que les passereaux & autres oiseaux se meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent avec le mesme Ciel, comme les bras d'une rouë, avec la mesme rouë. Theodoret autheur fort graue suit en ceste opinion, Chrysofostome, & Theophile aussi, selon qu'il a de coustume, presque en toutes choses. Mais Lactan-

Chrysofost.
hom. 14.
& 17. in
epist. ad
Hebr.

Heb. 8.
Idē Chryf.
hom. 6. 13.
In Gen. &
hom. 12.
ad pop.
Antioch.

Theodoret.
Theop. in
c. 8. ad
Hebr.

ce Firmian, deuant tous les dessusdits, ayant la
 mesme opinion, se moque des Peripateticiens &
 Academiques, qui donnent vne figure ronde au
 Ciel: constituans la terre au milieu du monde:
 pour-autant que ce luy semble chose ridicule,
 que la terre demeure suspenduë en l'air, comme
 il est deuant dit. Par laquelle sienne opinion, il se
 conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'au-
 tre part de la terre il n'y a autre chose qu'un Chaos
 ou abysme infini. Et semble mesme que saint
 Hierosme s'approche aucunement de ceste opi-
 nion, escriuant sur l'epistre aux Ephesiens en ces
 termes: *Le Philosophe naturel par sa contemplation pe-
 netre insques au haut du Ciel, & de l'autre part il trouue
 un grand vuide, aux profonds & abysmes de la terre.*
 L'on dit aussi que Procopé afferme (ce que ie n'ay
 veu toutesfois) sur le liure du Genese, que l'opi-
 nion d'Aristote touchant la figure, & mouuement
 circulaire du Ciel, est contraire & repugnant à la
 sainte Escriture. Mais quoy que disent & tien-
 nent là dessus tous les anciens, il ne s'en faut es-
 mouuoir. Pource qu'il est tout cogneu & approu-
 ué qu'ils ne se sont pas tant souciez des sciences &
 demonstrations de philosophie: pour autant qu'ils
 se sont occupez à d'autres de bien plus grande
 importance. Mais ce qui plus est à esmerueiller,
 est que saint Augustin mesme, tant versé en tou-
 tes les sciences naturelles, voire fort docte en l'A-
 stronomie, & Physique, neantmoins demeure touf-
 iours en doute, sans se pouuoir resoudre, si le Ciel
 circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me sou-
 cie-ie (disoit-il) que nous pensions que le Ciel, comme
 une boule enserre en soy la terre de toutes parts, est à icelle*

*Lact. lib. 3.
 lin. inst.
 cap. 24.*

*Hier. in ep.
 ad Ephes.
 l. 2. inc. 4.*

*Sextus Se-
 nensis l. 5.
 bibliot.
 annot. 3.*

*Aug. l. 2.
 de Gen. ad
 lit. 9.*

*August.
 Psal. 35.*

HISTOIRE NATURELLE

au milieu du monde, comme au peloton de fil le foudre au: ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel couvre la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'un grand plat qui est par le dessus. Au mesme lieu que dessus, il semble demonstrier, voire dit clairement qu'il n'y a demonstration certaine, pour affermer la figure ronde du ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroits mesmes ils tiennent pour chose douteuse le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les Docteurs de la sainte Eglise, si en quelques poincts de la Philosophie & sciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce qui est tenu & receu pour bonne philosophie: veu que toute leur estude a esté de cognoistre, prescher & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellens, & comme ayãs bien employé leur estude en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cogneu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien d'auantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui ataignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures du cours & mouuement des cieux, ne sont pas paruenus (mal-heureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œures, n'ont point monté par leurs imaginations iusques à cognoistre l'autheur souuerain d'icelles, ainsi que nous enseigne la sainte Escriture: ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point serui & glorifié comme ils deuoient; auuglez de leurs inuentions, dequoy les accuse & reprend l'Apostre.

Sap. 13.

Rom. 1.

*Que le Ciel est rond de toutes parts, se mouuant
en son tour de soy-mesme.*

CHAP. II.

 R venans à nostre subiect, il n'y a point de doute que l'opinion qu'ont eu Aristote & les autres Peripateticiens avec les Stoiques (que la figure du Ciel estoit ronde, & se mouuoit circulairement en son tour) est si parfaitement veritable que nous, qui sommes. & viuons à present au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir d'auantage que toute autre demonstration philosophique, d'autant que pour faire cognoistre que le ciel est tout rond, & qu'il comprend & circuit en soy la terre de tous costez, & pour en esclaircir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il suffit que i'aye veu & cōtemplé en cestui nostre hemisphere la partie & region du ciel, qui tourne autour de ceste terre, laquelle n'a esté cogneuë des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué (comme i'ay fait) les deux poles, lesquels le ciel se tourne, comme dans ses fiches. Ie dy le pole Arctique ou Septentrional que voyent ceu x de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel saint Augustin est en doute) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans passé la ligne equinoctiale. Il suffit finalement que i'aye couru par navigation plus de septante degrez du Nort au Sud, sçauoir quarante d'un costé de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laisant quant à present le tesmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigé que

*Plutarch.
de placit.
phil. lib. 2
cap. 2.*

*Aug. lib.
2. de Gen.
ad lit. ca.
10.*

moy, & en plus grande hauteur, estans paruenus presque iusques à septante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appelée Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gaigné le prix & le triomphe d'auoir le mieux descouuert & circuy la rondeur de la terre, mesme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philosophes disoient estre au dessous de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuy l'immensité du grand Ocean? Qui est donc celuy qui ne reconnoistra par ceste nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puisse estre plus grande qu'on ne la depeint pas, ne soit subiecte aux pieds d'un homme, puis qu'il la peut mesurer? Ainsi, sans aucun doute le Ciel est de figure ronde & parfaite. Et la terre aussi s'embrassant & ioignant avec l'eauë fait vn globe, ou boule ronde composee de ces deux elemens, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui se peut suffisamment prouuer, & demonstrier par raisons de Philosophie & Astrologie, laissant arriere les subtiles definitions qu'on peut alleguer communément, Que au corps le plus parfait (qui est le ciel) se doit attribuer la plus parfaite figure, qui est sans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit estre ferme & esgal en soy, s'il auoit quelque coing, ou destour en quelque part, ou s'il estoit tortu (comme il le faudroit dire par nécessité) si le Soleil, la Lune, & les estoilles ne faisoient le tour, & circuiussoient tout le monde. Mais sans considerer toutes ces raisons, il me semble que la Lune seule est suffisante, en ce cas, comme vn

fidele tesmoing du Ciel mesme : veu que son ecl-
 ipse aduient seulement , lors que la rondeur de la
 terre s'oppose diametralement entre elle & le So-
 leil , & par ce moyen empesche que les rayons du
 Soleil ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit
 certainement aduenir , si la terre n'estoit au mi-
 lieu du monde , circuite & entouree de tout le
 Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont doute iusques *August.*
 là , si la resplendeur qui est en la Lune , luy estoit *ep. 109. c. d*
 communiquee de la lumiere du Soleil. Mais c'est *Iannariis*
 par trop douter , puis qu'il ne se peut trouuer *c. 4.*
 autre cause raisonnable des Eclipses , du plain , &
 quartiers de la Lune , que la communication de
 la resplendeur & lumiere qui procede du Soleil.
 Aussi si nous voulons diligemment rechercher
 ceste matiere , nous trouuerons que l'obscurité
 de la nuit n'est causee d'autre chose que del'om-
 bre que fait la terre , empeschant la clarté du So-
 leil de passer de l'autre costé du Ciel , où il ne jet-
 te ses rais. Si donc il est ainsi que le Soleil n'ou-
 trepasse point , & ne iette ses rais sur l'autre par-
 tie de la terre , ains seulement se destourne à son
 coucher , faisant eschine à la terre , par vn tour-
 noyement (ce que par force sera contraint d'ac-
 corder celuy , qui voudra nier la rotondité du
 Ciel , puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat
 seulement couure la face de la terre.) Il s'ensuit
 clairement que l'on ne pourra remarquer la
 difference que nous voyois estre entre les iours
 & les nuits , lesquels en quelques regions sont
 courts & longs selon les saisons , & en d'autres
 perpetuellement esgaux. Ce que saint Augu- *Aug. lib.*
 stin escrit aux liures *de Genes. ad literam.* Que l'on *de Gen. ad*
 lit. c. 10. 2

pourra bien comprendre les oppositions, conuer-
 sions, esleuations, descentes, & tous autres aspects
 & dispositions des planettes & estoilles, quand
 nous cognoistrons qu'elles se meuuent, & que
 neantmoins le Ciel demeure stable & immobile.
 Chose qui me semble bien aisee à entendre, & le
 fera à tout autre, m'estant permis de feindre ce
 qui me vient en la phantasie. Car si nous posons
 le cas que chaque estoille & planette soit vn corps
 en soy, & qu'elle soit demenee & conduite par vn
 Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Ba-
 bylone: Qui sera ie vous prie celuy tant auégulé,
 qui ne voye bien que tous les aspects diuers qu'on
 void apparoir aux planettes & estoilles, peuuent
 proceder de la diuersité du mouuement que ce-
 luy qui les mene & conduit, leur donne volonta-
 irement? Cependant l'on ne peut dire avec raison,
 que ceste espace & region par où l'on feint que
 marchent & roulent continuellement les estoil-
 les, ne soit elementaire & corruptible, pufs qu'il
 se diuise & separe quand elles passent, lesquelles
 certainement ne passent pas par vn lieu vuide.
 Que si la region en laquelle les estoilles & planet-
 tes se meuuent, est corruptible, par raison donc
 les estoilles & planettes le doiuent estre elles mes-
 mes de leur propre nature, & par consequent se
 doiuent changer, alterer, & finablement pren-
 dre fin. Pource que naturellemēt le contenu n'est
 pas plus durable que le contenant. Or dire que
 les corps celestes soient corruptibles, cela ne s'ac-
 corde point avec ce que l'Escriture dit au Psalme,
Que Dieu les fit pour tousiours. Et encore moins se
 rapporte à l'ordre & conseruation de cet vniuers.

Dan. 14.

Psal. 148.

Ie dy d'auantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyant. Chose que nous pouuons cognoistre avec les yeux, puis que nous voyons que non seulement les estoilles se meuent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point seulement des parties luyfantes & resplendissantes, cōme celle que l'on appelle la voye lactee, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pource que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru, en cet autre hemisphere ie les ay veuës plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipsee, & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'une mesme teneur & figure, comme nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres-claire. Parauēture cela semblera à quelques-vns chose nouvelle, & pourroient demander d'oū procede tel genre de taches au ciel; ie ne puis certes respondre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est cōposée des parties du ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoient plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblēt plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye rai-

son ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuvent avec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine & remarquee par plusieurs fois tout exprés. Il l'ensuit de tout ce que nous auons dit, que sans doute le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

Que la sainte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

CHAP. III.

QOMBIEN qu'il semble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit contreenir à la sainte Escriture, de figurer la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel est tout rond: si est-ce qu'à la verité ceste doctrine non seulement ne luy est point contraire, mais aussi se trouue du tout conforme à ce qu'elle nous en enseigne. Car laissant à part les termes dont vse la mesme Escriture en plusieurs endroits: *La rondeur de la terre*, (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui est corporel, est circuit & entouré du ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dit: *Le Soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu: & va recommençant à naistre, il prend son chemin par le midy se tournant iusques au Septentrion, cet esprit chemi-*

Hester 13.

Sap. 1. 2.

7. 11. 18.

Psal 91. 7.

23. 39. 97.

Iob 37.

Eccles. 1.

ne circuiſſant à l'entour toutes choſes, & ſ'en retourne à ſon meſme endroit. En celieu la paraphraſe & expoſition de Gregoire Neoceſarien ou Nazianzene dit: *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuient comme en tournoyant iuſques à ſon meſme point & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement eſtre vray, ſi quelque partie de la terre delaiſſoit d'eſtre circuite du Ciel. Et ainſi l'entend ſainct Hieroſme eſcriuant ſur l'eſtreaux Ephéſiens, de ceſte maniere: *La plus commune opinion afferme (ſe conformant avec l'Eccleſiaſte) que le ciel eſt rond ſe mouuant en circuit à la maniere d'une boule.* Et eſt choſe certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude ny longitude, ny hauteur ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle eſt eſgale & pareille. Par cela il appert ſelon ſainct Hieroſme, que ceux qui tiennent que le Ciel eſt rond, non ſeulement ne ſont pas contraires à la ſaincte Eſcriture, ains au contraire ſe conforment à icelle, attendu principalement que ſainct Baſile & ſainct Ambroïſe qui l'imite ordinairement aux liures appellez Hexameron, ſe ^{Baſ. hom. l. 1. hexam. pro-} trouuent vn peu douteux en ce point. En ſin ^{pe finem.} toutesfois ils reuiennent à concéder la rondeur de ce monde. Il eſt vray que ſainct Ambroïſe ne demeure point d'accord de ceſte quinteſſence, ^{Ambr. l. 10. hexam. c. 6.} qu'Ariſtote attribüé au ciel. Et certainement c'eſt choſe belle de voir avec quelle grace & quel ſtyle accompli la ſaincte Eſcriture traite de la ſituation de la terre & de ſa fermeté, pour cauſer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement ſur l'ineffable puiſſance & ſageſſe du Createur. D'autant que en vn endroit

Pfal. 74. Dieu nous refere que ç'a esté luy qui a estably les colonnes qui soustiennent la terre, nous donnât à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, que le poids immense de toute la terre est soutenu par les mains du diuin pouuoir. La sainte Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vser de ceste phrase, les nommant colonnes du ciel & de la terre, nō point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propres de la parole eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les cieux & la terre. D'auantage la sainte Escriture en autre lieu nous demonstre comme la terre, ou grande partie d'icelle, est ioincte & enuironnee de l'element de l'eau, disant generalement que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la terre sur la mer. Et encore que saint Augustin n'accorde pas que de ce passage (comme de sentence de foy) l'on puisse inferer que la terre & l'eau face vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre exposition à ces paroles du Psalme. Ce neantmoins il est tout certain, que ce qui est porté en ces paroles du Psalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occasion d'imaginer autre ciment ou liaison à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il soit facile & muable, neantmoins soustient & enceint ceste grande machine de la terre. Ce qui a esté fait par la sagesse du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre est fondée & bastie sur les eaux, & sur la mer. Mais au contraire la terre est plustost au dessus de l'eau, que non pas dessus, pource que selon l'imagination & iugement commun, ce qui est de l'autre costé de la terre que

Ambroise. 1.
Hexam. 6.
6.

Iob. 9. 26.

Hebr. 1.

Aug. in
Psal. 135.

nous habitons, semble estre au deffous de la terre, & par mesme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, sont au deffous, & la terre au dessus. Neantmoins la verité est seulement, que ce qui proprement est en bas, est ce qui est tousiours plus au milieu de l'Vniuers: mais la sainte Escriture l'accommode à nostre façon d'imaginer & parler. Quelqu'un pourra demander, puis que la terre est establie sur les eaux (comme dit la sainte Escriture) sur quoy sont establies les mesmes eaux, ou quel appuy les soustient? Et si tant est que la terre & l'eauë font vne boule ronde, où se peut soustèner toute ceste horrible machine? A cela respond en autic endroit la sainte Escriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du Createur: Et dit ces propos: *La terre s'estend vers Aquilon sur vn vuide, & demeure pendue sur rien.* Ce que certes est tres-bien dit, pource que realement il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes: *Dy moy si tu sçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & avec quel ciment ont esté assis & ioinctz ses fondemens?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modèle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & louer les œuures diuines, dit fort bien en vn Pсалme composé sur ceste matiere en ces propos, *T'oy qui as fondé la terre sur la mesme stabilitè & fermeté sans qu'elle chancelle, ny tour-*

Iob. 26.

Psal. 38.

Psal. 103.

ne d'un costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais. Vouiant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tombe, ni ne chancelle d'un costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens assurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenement. Donc en cet endroit se trompe l'imagination humaine, cherchât d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pesante que semble ceste machine de la terre suspèduë en l'air; qu'elle puisse tomber, ou contourner s'en dessus dessous: nous estans assurez sur ce point, parce que le mesme Psalme dit, que pour iamais elle ne se renuersera. Certes avec raison Dauid apres auoir contemplé & chanté l'estat de si merueilleuses œures du Seigneur, ne cessé de se resiouyr avec luy en icelles, disant: *O combien les œures du Seigneur sont grandes & accreuës, il appert bien que toutes sont sorties de son sçauoir.* Et en verité si ie dois raconter ce qui se passe sur ce propos: ie dy que souuentefois que j'ay voyagé, passant les grands golphes de l'ocean, & cheminant par les autres regions de terres si estranges, m'arrestant à contempler & considerer la grandeur de ces œures du Seigneur, ie sentoys vn admirable contentement de celle souueraine sagesse & grandeur du Createur, qui reluit en ces mesmes œures, en comparaison desquelles, tous les palais, chasteaux, & bastimens des Roys, ensem-

ble toutes les inuentions humaines semblent bien peu, voire choses basses & viles, au respect d'icelles. O combien de fois me venoit en la pensee, & en la bouche ce passage du Pseaume, qui dit ainsi: *Grande recreation n'auetz donné Seigneur, par vos œures, & ne cesseray de me resouryr en la contemplation des œures de vos mains.* Realement & de faict, les œures diuines ont ne sçay quelle grace & vertu cachee & secrette, qui combien qu'elles soient cōtemples plusieurs & diuerses fois, neantmoins causent tousiours vn nouveau goust & contentement: au contraire les œures humaines, encor qu'elles soyent construictes avec vn exquis artifice, toutesfois estans veüs souuent, ne sont plus estimees, au contraire deuiennent ennuyeuses, soit que ce soyent iardinis tres plaisans, ou palais, ou temples magnifiquement bastis, soit Pyramides de superbe edifice, soit peinture, sculptures, ou pierres d'exquise inuention & labeur, quoy qu'elles soyent doiïees de toutes les beautez qu'il est possible: tousiours c'est chose certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois avec attētion, les yeux se diuertissent tost de ceste veüe à vne autre, estans incontinent soulez d'icelles. Mais si avec attention vous cōsiderez la mer, ou quelque haute montagne, yssante hors la plaine d'vne estrange hauteur, ou les champs reuestus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuve, qui sans cesser bat continuellement les rochers en bruyant; finalement, quelques œures de nature que ce soyent, quoy qu'elles soyent contempees plusieurs fois, tousiours causent nouvelle recreation,

& iamais ne s'ennuye la veüe. Ce qui ressemble vn banquet magnifique & abondant de la diuine sagesse, qui sans iamais ennuyer, cause tousiours nouvelle consideration.

*Contenant la responce à ce qui est allegué de la sainte
Escripture contre la rondcur de la terre.*

CHAP. IIII.

REVENANT donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle authorité de la sainte Escripture on ait peu tirer qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuement circulaire, pource que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a estably & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est fait par Dieu, l'on ne doit pour cela entendre que le Ciel tout ainsi comme vn toit, couure la terre, d'une part seulement, ny mesme que le Ciel soit basty sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apostre en ce lieu traittoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, disant là dessus que le tabernacle de la loy nouvelle de grace est le Ciel, auquel est entré le grand Prestre Iesus-Christ vne fois, par son sang, & de là s'entend qu'il y a autant de preeminence du nouveau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'auteur du nouueau, qui est Dieu, & cil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fut aussi bien basti par la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Be-seleel: & ne doit-on penser que ces comparaisons, parables

Hebr. 8.

Exod. 31.

paraboles & allegories se puissent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles sont accommo-
dees, comme le bien-heureux Chrysoſtome a
bien ſceu dire à ce propos. L'autre autorité que
rapporte S. Auguſtin alleguee d'aucuns, pour
monſtrer que le Ciel n'eſt pas rond, eſt telle en di-
ſant, *Le Ciel s'eſtend comme vne peau.* Dont ils con-
cluent qu'il n'eſt pas rond, mais plat en la partie
d'enhaut. A quoy reſpond fort bien & fort fami-
lièrement le meſme S. Docteur, mais donnant
à entendre que ce paſſage du Pſalmiſte, ne parle
ny s'entend propremēt de la figure du Ciel, mais
dit cela ſeulement, afin de nous demonſtrer avec
quelle facilité Dieu baſtit vn Ciel ſi grand, ne luy
ayant eſté non plus difficile de baſtir vne ſi im-
menſe couuerture, comme eſt le Ciel, qu'il ſeroit
à nous de deſployer vne peau double, ou bien
pretendant le Pſalmiſte nous donner à entendre
la grande majeſté de Dieu, auquel le Ciel fert, qui
eſt ſi beau & ſi grand, de meſme façon que nous
ſeruent les tentes ou couuertes aux champs.
Ce qui a eſté fort bien declaré par vn Poëte, di-
ſant: *Le tandis du clair Ciel.* Meſme le paſſage d'I-
ſaye qui dit, *Le Ciel me fert de chaire, & la terre d'eſ-
cabeau pour mes pieds.* Que ſi nous enſuiuons l'er-
reur des Anthropomorphites, qui attribuoient
des membres corporels à Dieu ſelon ſa diuinité,
nous aurions occaſion ſur le dernier paſſage de
rechercher comment il ſeroit poſſible que la
terre fuſt l'eſcabeau des pieds de Dieu, & comme
le meſme Dieu pourroit tenir ſes pieds d'vne
partie & d'autre, & pluſieurs teſtes tout à l'en-
tour, puis qu'il eſt en tout & par tout le monde,

Chryſoſt.
in 2^o cap

Pſal. 103.

Auguſt. 2.
de Gen. ad
liter. 6. 2.

Iſaia. 66.

HISTOIRE NATURELLE

qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux saintes Escritures nous ne devons pas suiure la lettre qui tuë, mais
 3. *Corin.* 2. l'esprit qui viuifie, comme dit saint Paul.

De la façon & figure du Ciel du nouveau monde.

CHAP. V.

PLUSIEURS en Europe demandent quelle est la façon & figure de ce Ciel qui est en la partie du Sud, pource qu'il ne s'en peut trouuer chose certaine aux liures des anciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceste autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iusques à la cognoissance de la façon & figure, quoy qu'à la verité ils facent mention
Plin. lib. 6. cap. 22. d'une belle & grande estoille qui se void en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouveau ont nauigé en ces parties, ont accoustumé d'escrire & raconter choses grandes de ce Ciel, à sçauoir qu'il est fort resplendissant, y ayant grand nombre de belles estoilles. Et en effect les choses qui viennent de loing, se descriuent ordinairement avec augmentation. Mais il me semble tout au contraire, tenant pour certain qu'en nostre costé du Nort il y a plus grand nombre d'estoilles, & de plus illustre grandeur, ne se voyant point par deça estoilles qui excèdent la Poussiniere, ny le Chariot. Il est bien vray que la Croisee de deça est fort belle & agreable à voir. Nous appellons Croisee, quatre estoilles notables & apparentes, qui font en-

tre elles vne forme de croix, assises esgalement & avec proportion. Les ignorans croient que ceste croisee est le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et là raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pource que de ce costé du Sud il n'y a aucune estoille fixe qui marque le Pole, comme à nostre Pole le fait l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'estoille du Nort est distante du pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladite estoille du pied de la Croisee doit estre droite, ce qui aduient seulement en vne heure de la nuit. qui est en diuerses parties de l'an, en différentes heures, & bien souuent en toute la nuit ne se monstre, qui est chose fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts pilotes ne se soucient de la Croisee, prenans la hauteur du Soleil par l'Astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur où ils se trouuent. En quoy communément les Portugais sont plus experts, comme nation qui a grand discours en l'art de nauiger sur toutes les autres nations. Il ya aussi de ceste partie du Sud d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplendissant en ce costé du Sud, se voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy-deuant nous auons fait mentiõ. Pour les autres particularitez, d'autres les diront avec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dit.

Qu'il y a terre & mer sous les deux poles.

CHAP. VI.

Ene nous est point peu de chose faite d'estre sortis de ceste matiere, avec ceste cognoissance & resolution qu'il ya vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie, & Afrique. Et no⁹ sert ce poinct quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne: comme dit fort bien saint Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuisse le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi que les deux Elemens de la terre & l'eauë composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus re-

nommez auteurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupast toute ceste partie qui est sous le Pole Antartique ou Sud, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, que encor que l'on face preuue, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du monde, la terre soit descouuerte & sans eauë. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuit non plus sçauoir qu'il y aye terre descouuerte au Pole Antartique. C'est que l'experience nous a ja monstré à veuë d'œil estre ainsi comme en effect il l'est. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui est sous le Pole Antartique, soit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'est pas entierement: Mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eauë se vont embrassans l'un l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain createur. Nous sçauons donc par la sainte Escriture, que au commencement du monde les eaux furent assemblees, & se joignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. D'auantage la mesme Escriture sainte nous enseigne, que ces assemblemens d'eaux s'appellerent mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ait plu-

*Plutarq. l.
de placitis
phil. c. 9.
c. 11.*

*August. l.
16. de Ciui.
c. 9.*

Gene. 1.

fieurs mers. Et non seulement est ceste diuersité
 des mers en la mer Mediterrance, les vnes s'appelans
 Euxine, les autres Caspie, autre Erythree, ou rouge,
 autre Persique, autre d'Italie, & ainsi plusieurs autres.
 Mais aussi bien au grand Ocean que l'Escriture sainte a
 accoustumé d'appeller abyfme, encore que realement & en
 verité ce ne soit qu'une mer, mais en plusieurs & différentes
 manieres: comme au respect de tout le Peru & de toute
 l'Amerique, ils appellent l'une la mer du Nort, & l'autre
 la mer du Sud. En l'Inde Orientale l'une s'appelle la mer
 d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en
 ce que i'ay navigé moy-mesme que par la relation des
 autres, que iamais la mer ne se separe de la terre de plus
 de mil lieuës. Et quoy que se puisse estendre la grandeur
 de l'Ocean, si est-ce qu'il n'oultre-passe iamais ceste
 mesure. Je ne veux pas pour cela dire que l'on ne
 nauique plus de mil lieuës de la mer Occane: qui seroit
 contre la verité, puis que nous sçauons que les nauires
 de Portugal ont navigé quatre fois autant, voire d'auantage,
 que tout le monde en rond se peut nauiger par mer,
 comme en ce temps nous l'auons desia veu, sans que plus
 on en puisse douter. Mais ce que ie dy & afferme, est
 que en ce qui est auourd'huy descouuert, aucune terre
 n'est distante & eslonguee par ligne directe de l'autre
 terre ferme, ou Isles, qui luy soient plus proches, au
 plus que de mil lieuës, & que par ainsi entre deux
 terres, il n'y a point plus grande espace de mer: le
 prenāt par les parties des terres plus proches les
 vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe ou
 de l'Afrique & de leur

costé, les Canaries, les Açores, les Isles du Cap de vert, & les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distantes de plus de trois cens lieuës, ou cinq cës de la terre ferme. Desdites Isles prenant son cours vers les Indes Occidëtales, à peine y a-il neuf cës lieuës, iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courât par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouëte, qui sont, Cubà, Espaignolla, & Borriquen; D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cens ou trois cens lieuës, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny, depuis la terre de la Floride, iusqu'à la terre des Patagõs, & de l'autre costé du Sud, depuis le destroit de Magellan iusqu'au Cap de Mëdoce, court vne terre tres-lõgue, mais nõ beaucoup large: car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distante du Bresil d'environ mil lieuës. En ceste mesme mer du Sud, encor qu'õ ne sçache rëcõtrier la fin, en tirât vers le Ponât, neâtmoins il y a peu de temps que l'on descouurit les Isles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui sont plusieurs & grãdes, distantes du Peru cõme huit cës lieuës. Et pour ce que l'on obserue, & se trouue ainsi, que là, où il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnee: de là viët que plusieurs, & moy-mesme avec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomon, laquelle respond à nostre Amerique, du costé du Ponant; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud, iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques

doctes la peignēt fort pres des Isles de Salomon: De sorte, que c'est chose vray-semblable de dire qu'il y a encore vne bonne partie du monde à descouuir, puis qu'aujourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud, iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils passent vne plus longue mer que non pas allant d'Espagne au mesme Peru. D'auantage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se joignent, & continuent l'une avec l'autre, (ie dy la mer du Sud avec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se joignent, & continuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance, que iusques aujourd'huy aucun aye peu ataindre à ce poinct, si ce n'est seulement, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques-uns afferment qu'il y a vn autre destroit, sous le Nort à l'opposite de celuy de Magellan: Toutesfois pour nostre iniection, il suffit de sçauoir maintenant au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toutel'Europe, l'Asie, & l'Afrique mesme, que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer, embrassees l'une avec l'autre. Enquoy les anciens ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

*Pour reproüuer l'opinion de Lactance qui tient
qu'il n'y a point d'Antipodes.*

CHAP. VII.

P Vis donc que c'est chose cogneuë, qu'il y a terre au costé du Sud, ou Pole Antartique: reste maintenant de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé, vne question fort debatüë. Lactance Firmian & S. Lact. l. 7.
Instr. di-
uin c 23.
Aug l 16.
de Ciuita-
te c. 9. Augustin se mocquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres) Mais encor que ces deux autheurs s'accordēt en ceste moquerie, ce neantmoins aux railons, & motifs de leur opinion, sont fort differents l'un de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire, estimant chose ridicule de dire, que le ciel est formé en rond & circuit: & que la terre soit au milieu enuironnee & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pource il escrit en ces termes. *Quelle raison y a il à ce que quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est-il possible, qu'il y ait hommes si lourds, & si grossiers, qui croient, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en haut, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy assises, & arrestees d'une façon soient de ceste autre part pendantes, & renuersées au contraire: que les arbres, & les grains croissent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la gresse tombent, & s'escoulent de terre contremont?* Puis apres quelques autres propos le mesme Lactance tient ces propos: *L'opinion &*

HISTOIRE NATURELLE

imagination, que quelques-uns ont eue estimans le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air, par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon que ayans vne fois erré, ils poursuiuent, & s'obstinent tousiours en leur opinion, se deffendant les vns les autres. Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'est chose merueilleuse de considerer que l'esprit & entendement humain ne peut atteindre & paruenir à la verité, sans vser d'imagination: & d'autre part, qu'il luy est impossible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons comprendre que le Ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigee, & reformee par la raison, & que nous l'ensuiuissions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience asseuree, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures, qui se presentent à nous, pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere, nous approuuons, & reiettons ce, que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationnelle est par dessus toute la nature corporelle, & comme la force, & vigueur eternelle de la verité

preside au plus eminent lieu de l'homme: mesme l'on recognoit facilement, cōme ceste lumiere si pure, est participante, & procede de celle premiere & grande lumiere: que qui ne sçait cela, ou qui en est en doubte, nous pouuons dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demãdons à nostre imagination, ce qui luy semble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose, sinon que ce que dit le mesme Lactance, sçauoir que, si le Ciel est rōd, le Soleil, & les estoilles deuroiēt tōber lors qu'ils se mouuent, & qu'ils changent de place, & s'esleuent en tirant au midy. Tout de mesme que si la terre estoit pendü en l'air, les hōmes qui habitēt en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluyes ne tōbent point d'en haut, mais coulēt de bas en amont: & plusieurs autres monstruositez ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera qu'on n'escouterã, non plus l'imagination, qu'une vieille folle. Mais avec ceste sienne grauité, & integrité respōdra la-raison, que c'est vne erreur fort grande de fabriquer en nostre imaginatiō, tout le mōde en la façon d'une maison, en luy dōnãt pour fōdemēt la terre, & le Ciel pour toict & couuerture. Et dira d'auantage que cōme aux animaux, la teste est la partie la plus haute, & la plus esleuee (biē que tous les animaux n'ayēt pas la teste posee en mesme situatiō, les vns l'ayans au plus haut, cōme l'hōme; les autres trauesfãtes, cōme les brebis; les autres au milieu comme les tesches & araignees) ainsi le ciel, en quelque endroit

qu'il soit, est toujours en haut, & la terre ne plus ne moins, en quelque endroit qu'elle soit, demeure toujours en bas. Parquoy estant ainsi que nostre imagination, est fondee sur le temps, & le lieu, lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conceuoir vniuersellement, mais seulement en particulier: Il s'ensuit que quand on la veüt esleuer, à la consideration des choses, qui excèdent & surpassent le temps & lieu, qui luy sont cogneus, aussi tost elle deschet & ne peut bonnement subsister, si la raison ne la soustient & soustente, & elle ne peut bonnement se tenir en pied. De mesme nous voyons, que sur le discours de la creation du monde, nostre imagination extrauague pour chercher vn temps, auant la creation d'iceluy, & pour se bastir le monde, elle remarque vn lieu. Mais elle ne passe pas outre à considerer, que le monde pouuoit estre fait d'une autre façon. Comme ainsi soit neantmoins que la raison nous apprend qu'il n'y a point eu temps, auant qu'il y ait eu mouuement, duquel le temps est la mesure, & qu'il n'y a eu aucun lieu, auparauant l'vniuers, qui comprend & contient en soy tout lieu. Enquoy l'excellent Philosophe

*Arist 1. de
Cal. c. 3.*

Aristote satisfait clairement, & en peu de paroles à l'argument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de nostre mesme vsage d'imaginer, quand il dit (& avec verité) *Que au monde, ce mesme lieu de la terre, est au milieu, & en bas, & que tât plus vne chose est au milieu, tant plus est elle en bas.* Laquelle responce ayant esté alleguee & mise en auant par Lactance Firmian, luy-mesme neantmoins passe sans la debatre & confuter d'aucune

raison, se passant de dire qu'il ne se peut arrester, pour traicter, & auancer d'autres choses.

*De la cause, pourquoy saint Augustin
a nié les Antipodes.*

CHAP. VIII.

LA raison, qui a meu S. Augustin de nier les Antipodes, a esté bien autre, que celle prealleguee, comme estant d'un entendement plus sublime. Pource que la raison, qu'auons deduite cy deuant, (qui est que les Antipodes chemineroiét au reuers,) est destruiète par le mesme S. Docteur en son liure des predications, par ces paroles.

Les anciens tiennét, que la terre de tous costez, est en bas & le Ciel par dessus, pour raison dequoy les Antipodes qu'ils disent, cheminer au cõtraire de nous, ont de mesme nous, le Ciel au dessus de leurs testes. Puis donc que S. Augustin a recogneu cela ainsi, si vray-semblable & conforme à bonne Philosophie, quelle sera la raison dirons nous, pour laquelle vn personnage si docte & si suffisant que luy, ait esté poussé d'ensuiure l'opinion contraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cause, des entrailles de la sacree Theologie, selon laquelle, les lettres diuines nous enseignent, que tous les hommes du monde descendent d'un premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes eussent peu passer au nouveau monde, traufferants le grand Ocean, cela sembleroit incroyable, & vn pur mensonge. Et à la verité si le succez, & experience de ce, que nous auons veu en nos siecles, ne nous eust esclarcis sur ce point, l'on eust tenu

*Aug. lib.
Categoriarum c. 12.
in 1. tomo.*

iusques à maintenāt ceste raison pour bōne. Mais encore que nous sçachions que ceste raison n'est pertinēte, ny veritable, ce neāt moins voulōs nous bien y dōner respōse, en declarāt de quelle taçon & par quel chemin le premier lignage des hōmes peut passer icy: cōmēt, & par quel endroit ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy-apres nous traicterōs ce l'inject fort succinctemēt, il sera bō d'entēdre pour le present ce que le sainct docteur Augustin dispute sur ceste matiere, aux liures de la citē de Dieu, disant ainsi:

lib. 16. c.
9.

Ce n'est point chose que l'on doive croire ce que quelques-uns afferment qu'il y a des Antipodes, c'est à dire des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region desquels le Soleil se leue lors & au temps qu'il se couche en la nostre, & que leurs pas sont au rebours, & au contraire des nostres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais seulement par un discours de Philosophie qu'ils font, par lesquels ils concluent que la terre estant au milieu du monde de toutes parts environnee, & couverte esgalement du ciel, necessairement doit estre le plus bas lieu celuy, qui le plus est au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la saincte Escriture n'erre, ni se trōpe en aucune maniere, la verité de laquelle est si bien approusee en ce qu'elle propose, des choses qui sont passees: pour-autant que ce qu'elle a prophetisé deuoit aduenir, est de point en point arriué: Cōme nous le voyōs. Et est chose hors de tout apparence de dire, que les hōmes ayent peu passer de ce cōtinent icy en l'autre nouveau mōde, & trauffer ceste immensité de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible que les hōmes ayēt passé en ces parties là, estāt chose certaine, que tous hōmes descendēt de ce premier hōme. Enquoy

l'on recognoit que toute la difficulté que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incôparable grãdeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, assurant (côme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibraltar, il est impossible nauiger plus outre : & sur ce sujet escrit en vne sienne epistre. *Je m'accorde bien avec le dire de Pindare qui dit que passé Cadix, la mer est innaugible aux hommes.* Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il fait pour S. Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigãt la mer, de passer le destroit de Gibraltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit, *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibraltar,* a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe cõbien les anciẽs se sont fichez & arrestez obstinẽment sur ceste opinion, cõme aussi par les liures des Poẽtes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquent les colõnes d'Hercules, là ils bornent les fins & limites de l'Empire Romain, là ils depeignent les limites du monde. Et non seulement les lettres prophanes en parlent de ceste facon, mais aussi les sainctes Escritures pour s'accõmoder à nostre lãgage, di sans que, *L'ediẽt d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le monde fut enregistré: & d'Alexãdre le Grãd, qu'il estãdit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que l'Euangile a fructifié & cru en tout le mode vniuersel. Car la saincte Escriture par vn style qui luy est cõmun, appelle tout le monde ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques

Nazian.
epi. 27. ad
postumianum.

aujourd'huy a esté descouvert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre l'Occidentale, peust estre nauigee, en quoy ils se sont generallyment accordez. Pour raison de quoy, Pline escript comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mela, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

Plin. l. 2.
cap. 67.

De l'opinion d'Aristote touchant le nouveau monde, & ce qui la deceu pour le luy faire nier:

C H A P. I X.

 Vtre toutes les raisons susdites, il y en a eue vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouveau monde. C'est qu'ils tenoyent, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerfer d'un Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayét eux mesmes affermé, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles
les

les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droitement par dessus celle region, & s'en approche de si pres qu'elle en est totalement embrasée, & par consequent luy cause vn defaut d'eauës & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fut grand Philosophe, neantmoins s'est trompé en cet endroit, pour l'esclaircissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poinçts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe donc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire, qu'il prenne sa naissance du midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornée & determinee, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre conjointe & continuee l'une à l'autre. Pour-autant que la region du milieu est trop intemperee: car il est certain qu'en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessive chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'un pole à la ligne Equinoctiale. Et par-ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empeschement.* Iusques icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est tousiours

*Arist. 2.
Metaph.
cap. 5.*

plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au Midy. Ce qui est veritable non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pour ce qu'il y a vne mesme & tousiours semblable temperance du ciel de l'Orient au Ponant: attendu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du Midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allāt & cheminant tousiours en longitude l'on trouue & apperçoit-on les iours & les nuicts succedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allant par la latitude; d'autāt que par necessitē il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste region Polacque, en laquelle il y a nuict continue de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre, reprenant les Geographes, qui descriuiēt la terre en son temps, & dit ainsi: *L'on peut bien cognoistre ce que i'ay dit par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude & la latitude, d'autant que l'espace & interualle qui est depuis les colonnes d'Hercules, ou de Troit de Gibraltar, iusques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui est depuis l'Ethiopie iusques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui est approuuē par le compte des iournees des chemins & de la nauigatiō, que nous sçauons à present par la mesme experience. D'autre part nous auons aussi cognoissance de la terre habitable, iusques aux parties d'icelle qui sont inhabitables. Et certes en ce poinct l'on doit pardonner à Aristote, puis que de son temps l'on n'auoit point en-*

core descouvert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui est ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a esté totalement incogneuë de son temps; mesme toute ceste grande terre que nous appellons aujourdhuy la terre de Prete-Ian. Comme aussi n'ont point eu cognoissance du reste de la terre qui gist sous l'Equinoxe, & va courant iusques à outrepasser le Tropique de Capricorne, pour s'arrester au Cap de bonne esperance, si bien cogneu & renommé par la navigation des Portugais, que si l'on mesure la terre depuis ce Cap iusques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doute que ceste espace & latitude se trouuera aussi grande comme l'espace & la longitude, qui est depuis Gibraltar iusques à l'Inde Orientale. C'est chose certaine que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & sources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain reprend la curiosité de Iules César, de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers:

*Que te sert-il Romain de prendre tant de peines
A rechercher du Nil les sources & fontaines?*

LUCAN. 10.
Pharsal.

Et le mesme Poëte parlant avec le Nil, dit:

*Puis que ta prime source est si cachee encore,
Que qui tu sois, ô Nil, tout l'Vniuers ignore.*

Mais par la sainte Escriture mesme l'on peut entendre que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias ne diroit parlant de ces nations appellees à l'Euangile, *Les fils de mes dispersez* (ainsi appelle-il les Apostres) *qui apporteront des presens de plus outre que les riuages*

d'Ethiopic. Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Pourtuiuons donc maintenant & exami-
 soph. c. 3. c. nons ce qui l'ensuit du mesme Aristote: *Vne partie du monde* (dit-il) *qui est la septentrionale située au Nort, outre la Zone temperée, est inhabitable pour l'excez de froidure: l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitée outre le Tropicque, pour l'excessive chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gissent outre l'Inde, d'un costé, & les colonnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent joindre, & continuer l'une à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable se tienne en vn seul continent à cause de la mer qui les separe. En ce dernier poinct il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit: Il est nécessaire que la terre aye mesme proportion, avec son Pole Antartique que ceste nostre partie habitable a avec le sien, qui est le Nort, & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doiuent estre disposées comme en cestuy-cy, spécialement en la naissance & ordre des vents. Et après auoir mis en auant d'autre raisons, hors de propos, conclud le mesme Aristote disant: Nous deuous donc confesser par nécessité, que le Meridional est le mesme vent qui souffle, & procede de ceste region embrasée de chaleur: laquelle region pour estre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de pasturages. Cecy est l'opinion d'Aristote, & à la verité, l'humaine coniecture à grand peine a peu passer plus outre. D'où souuentefois ie vien à considerer, (par vne contemplation Chrestienne) combien debile, & petite a esté la Philosophie des sages de ce siècle, en la recherche*

des choses diuines , puisque mesme aux choses humaines , où ils semblent si bien versez , ils ont maintefois erré. Aristote est d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande , qui est d'Orient au Ponant , & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctial elle est tres-petite. Ce qui est si contraire à la verité , que toute l'habitation presque , qui est en ce costé du Pole Antarctique , a sa situation en la latitude , (i'entens du Pole a la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponant est tant petite , que la latitude l'excede trois parts , voire d'auantage. L'autre opinion est , qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable , pour estre souz la Zone Torride embrasée de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté du Soleil , & par ceste raison n'a point d'eaux , ny de pasturages. Ce qui est aussi tout au contraire , d'autant que la plus grande part de ce nouveau monde est située entre les deux Tropiques souz la mesme Zone Torride: Et neantmoins se trouue fort peuplée , & habitée d'hommes , & d'autres fortes d'animaux , étant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eauës & pasturages : & qui plus est fort temperée en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon , afin de monstrier comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplée & habitée , quoy que les anciens l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region , qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique ,

HISTOIRE NATURELLE

encore qu'en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplee & habitee, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle que le royaume de Chillé, & vne petite portion joignant le Cap de bonne Esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soient d'opinion (laquelle ie veux bien ensuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que s'il y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extremittez, & situee en mesme climat que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceste consideration est fort bonne la coniecture d'Aristote: mais parlant de ce qui est auourd'huy descouuert, ce qui est en ceste Zone est peu de chose, en comparaison de la grande espace de terre habitee estenduë souz la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont eu la mesme opinion qu'Aristote.

CHAP. X.

Plin. lib. 2. c. 68. **L'**Opinion susdicte d'Aristote a esté suyuite & tenuë par Pline, qui dit ainsi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, est embrazee & bruslee comme d'un feu prochain, ioignant icelle region du milieu.

Il y en a deux autres aux deux costez, qui pour estre entre l'ardeur de ceste Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, sont fort temperees, & ne peuvent auoir communication les vnes avec les autres, à cause de l'ardeur excessive du Ciel. Qui a esté la mesme opinion des anciens generalement descrite par le Poëte, en ces vers :

*Tout le Ciel est circuit de cinq Zones, dont l'une
Que Phebus ard toujours d'une braise importune,
Rend la terre au dessous tout rouge d'ardeur.*

Et le mesme Poëte en autre lieu :

*Oyez si quelque gent habitè en celle part,
Qui sous la large Zone a son quartier à part,
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.*

Et vn autre Poëte dit plus clairement,

*Il y a sur la terre autant de regions
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitée,
Des chauds rais du Soleil est toute inhabitee.*

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison, qui leur a semblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle estoit chaude, (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Prouince d'Italie la Pouille est plus chaude, que la Toscane, & en Espagne, l'Andalusie plus que la Biscaye: chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'une & l'autre de plus de huit degrez, & encore moins, on voit que l'une est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la

region si proche du midy ayant le Soleil droit pour Zénith, nécessairement deuoit estre continuellement embrasée de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuersitez des saisons de l'année, du Printemps, de l'Esté, de l'Autône, & de l'Hyuer, estoient causees de l'aprochement, & esloignement du Soleil. Voyans aussi que, combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropicque, par où chemine le Soleil en Esté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la mesme saison ils sentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que si ils eussent eu le Soleil si proche d'eux, qu'il cheminaist au dessus de leurs testes, & tout le long de la nuee, la chaleur seroit tant insupportable, que sans doute elle consumeroit & embraseroit les hommes par son excez. C'a esté la mesme raison, qui a esneu les anciens à croire que la region du milieu n'estoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone bruslante. Et à la verité, si l'experience oculaire, que nous en auons, ne nous eust esclarcis sur ce point, nous dirions aujourd'huy, que ceste raison estoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir, combien foible est nostre entendement, pour comprendre seulement ces choses naturelles; Mais ores que nous pouuons dire qu'il est escheu au grand heur & felicité de nostre siecle, d'auoir la congnoissance de ces deux grandes merueilles, à sçauoir que l'on peut fort facilement nauiger la grande mer Oceane, & que souz la Zone Torride les hommes iouyissent d'un Ciel fort temperé. (Chose que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere

de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons avec l'ayde de Dieu fort amplement au liure ensuiuant. Et par ce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le subject de cest œuure. Mais auãt que de venir à ce point, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouveaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouveau monde dedans les liures des anciens.

C H A P. X I.

Eprenant doncques ce qui a esté mis en auãt cy dessus, il faut necessairement conclure, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par delà le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux Tropiques (ainsi que l'ont affermé Aristote, & Pline, & deuant eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cydeuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais cependant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant qu'à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouveau monde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incogneu des anciens par tant de siecles passez. D'où quelques-
Plutarc. 3.
de placitis
phil. c. 11.

HISTOIRE NATURELLE

vns aujourd'huy, pretendans amoindrir en cest endroit la felicité de nostre siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent de monstrier que ce nouveau monde a esté congneu des anciens. Et de fait l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hierosme escriuant sur
hier. super l'Epistre aux Ephesiens dit. *Avec raison nous recher-*
e. 2. ad Eph. *chons ce que veut dire l'Apostre, en ces paroles qu'il*
dit. Vous auez cheminé vn temps selon le cours de ce
monde, sçauoir si d'auanture il nous veut faire entendre,
qu'il y ait vn autre siecle, qui ne soit, ny despende point
de ce monde, mais d'autres mondes desquels escrit Cle-
ment en son epistre, l'Ocean, & les mondes qui sont par
de-là l'Ocean. Ce sont les termes de S. Hierosme.
 Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epistre
 soit celle de S. Clemēt que cite sainct Hierosme:
 reant moins sans doute ie croy, que S. Clemēt l'a
 escrite, puis que S. Hierosme l'a mis en auant. Et
 avec raison dit S. Clement, que par de là la mer
 Oceane, il y a vn autre monde, voire plusieurs
 mondes, comme c'est la verité, puis que il y a si
 grande distance d'vn nouveau monde à l'autre
 nouveau monde. (L'entés dire du Peru & des In-
 des Occidētales, à la Chine & Indes Orientales.)
plin lib. 2. D'auantage, Pline qui a esté si diligent recher-
e. 67. cheur des choses estrāges, & admirables, rappor-
 te en son histoire naturelle, que Hannon capi-
 taine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis
 le destroit de Gibraltar, costoyant tousiours la
 terre iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa
 par escrit ceste siēne nauigation. Que si il est ainsi
 comme Pline l'escrit, il l'ensuit que Hannon nau-
 uiga autant, comme nauigent aujourd'huy les

Portugais, trauffer sans deux fois par dessous l'équinoxe, qui est vne chose espouventable. Et qui plus est le mesme Plin rapporte de Cornele Nepteu auteur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que cest Eudaxius suiuant le Roy des Latyres, sortit par la mer rouge dans l'Ocean, & en tournoyant paruint iusques au destroit de Gibaltar: ce que le mesme Cornele Nepteu afferme estre aduenü de son temps. Comme aussi d'autres auteurs graues escriuent, qu'vne nauire de Carthaginois poussée par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iusques à ce tēps n'auoit esté cogneü, & qu'estant de retour à Carthage, donna vn grand desir & enuie aux Carthaginois de descouurir & peupler ceste terre. Ce que voyant le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant qu'avec le desir de nouvelles terres, l'on delaisast à aimer son pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoissance du nouueau monde, encore que parlant de nostre Amerique & de toute ceste Inde Occidentale, à peine en trouue-l'on chose certaine és liures des Escriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a assez ample mention, non seulement de celle de par-delà, mais aussi de celle de par-deçà, qui anciennement estoit la plus esloignee, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait aujourduy, Pourquoy n'est-il pas aisé de trouuer aux liures anciens Malacà qu'ils appelloient le doré Cher-

fonese, le Cap de Comorni, qui s'appelloit le Promontoire de Cori, & la grande & renommee Isle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopiques, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en soit fait mention plusieurs fois? Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuons point de dans Pline, que en ceste nauigation l'on passast les Isles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale desquelles il dit auoir esté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui estoient en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation, que l'on fait auourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'avec fort bõne raison ils appelloient grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Senecque le Tragique a prophetisé de ces Indes Occidentales, parce que nous lisons en sa tragedie de Medee en vers Anapestiques, qui reduicts en vers François, disent ainsi :

*Plin. lib. 6.
cap. 21.*

*Senec. in
Dred. act.
2. in fin.*

*Il viendra sur le dernier aage
Vn siecle nouveau, bien-heureux,
Où nostre Ocean spacieux
Estendra plus loing son riuage.
Vne grand terre se verra
Nauigeant ceste mer profonde,
Et lors vn autre nouveau monde
Aux humains se descouurira.
La Tullé par tout renommee
Pour vn bout du monde eslongné
Tantost apres ce point gaigné
Sera pour voisine contrec.*

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable. Car si l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer dès le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans pallez, & si c'est des le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil: ce que nous voyons auiourd'huy à veüë d'œil tellement accompli, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le passage de l'Ocean si long temps caché, & que l'on a descouuert vne grande terre & nouveau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en cela raisonnablement disputer est, à sçauoir si Seneque a dict cela par diuination, ou si ç'a esté poëtiquement, & à la volee. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronostiqué avec la façon de deuiner qu'ont les hommes sages & aduisez: attendu qu'en son temps l'on entreprenoit desia de nouvelles navigations, & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe, qu'il y auoit vne autre terre contraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu considerer que la hardiessë & industrie des hommes en fin pourroit atteindre iusques là que de trauffer la mer Oceane, & l'ayant traufferée pourroient descouuir de nouvelles terres, & vn autre monde: attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoissance du succez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on passa le grand Ocean. Ce qui appert auoir esté le motif de la Prophetie de Seneque, comme il le donne à en-

tendre par les vers cy deuant recitez : apres lesquels ayant acheuë d'escire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens , il suit ainsi :

*Auiourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcee,
Se void del'hardy trauessee,
Qui n'y prend que du passe-temps.*

Et plus bas il dit ainsi :

*Tout batteau sans craindre naufrage
Se icte or sur la haute mer,
Et ja le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.*

*Il n'est plus rien à descouuir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre :
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouveau mur se doit couvrir.*

*Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'assuré
N'ya parmy la terre ronde.*

*On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Laent le peuple Persien.*

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier poinct qui doit arriuer disant : *Il viendra sur le dernier âge, &c.* ainsi qu'il a esté mis cy dessus.

*De l'opinion que Platon a eüe des Indes
Occidentales.*

CHAP. XII.

QR si quelqu'un a traité plus particulièrement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timée dit ainsi : *En ce temps l'on ne pouvoit naviger ce Golphe (il entend de la mer Atlantique, qui est l'Océan, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibraltar) pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colonnes d'Hercules, (qui est le mesme destroit de Gibraltar). Et ceste Isle estoit joincte en ce tēps à la bouche susdicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblément: & alors il y auoit vn passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles l'on alloit à la terre ferme, qui estoit proche, environnée de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadēt que ceste narration de Platon est vne vraye histoire deduite & cōtenuë souz ces termes, disent que ceste grande Isle appelée Atlantique, laquelle excedoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appelée Atlantique, que les Espagnols navigent aujourd'huy, & que les autres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouante, à sçauoir Cube Espagnolle, sainct Jean du Portriche, Iamaïque & autres Isles de ceste contrée: mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'aujourd'huy nous appellons

HISTOIRE NATURELLE

terre ferme, à sçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceste vraye mer, qu'il dit, est joignant icelle terre ferme, sçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaison de sa grandeur, les autres mers Mediterancees, voire la mesme Atlantique, sont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnēt vne interpretation fort ingenieuse & artificieuse à ces propos de Platon. Mais si ceste interpretation doit estre tenuë pour veritable, ou non, j'ay deliberé l'esclaircir en autre lieu.

Que quelques-vns ont eu opinion qu'aux lieux de l'Escriture sainte, où il est fait mention d'Ophir, on le doit entendre de nostre Peru.

CHAP. XIII.

uelques-vns ont ceste opinion qu'il est fait mention en la sainte Escritue de ceste Inde Occidentale, prenans la region du Peru pour cest Ophir tant celebré en icelle. Robert Estienne, ou pour mieux dire François Vatable, homme fort versé en la langue Hebraïque (comme j'ay ouy raconter à nostre Precepteur qui fut son disciple) dit aux annotations sur le neufiesme chapitre du troisieme liure des Roys, que l'Isle Espagnolle, que trouua Christofle Colôb, estoit celle d'Ophir, dont Salomon faisoit apporter quatre cens vngt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres-fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les nostres apportent del'Espagnolle, est de telle façon & qualité. Et s'en trouuent encore plusieurs

*In 3. l. Reg.
c. 9.*

*In appa-
tu Biblia
regie im-
phaleg. c.
9.*

plusieurs autres qui afferment que cestuy nostre Peru est Ophir, deduisans & tirans vn nom de l'autre, lesquels croyent que dès lors que le liure de Paralipomenon fut escrit, l'on appelloit Peru ^{2. Paral. 9.} comme aujourd'huy ils se fondent en ce que la ^{3. Regum. 10.} sainte Escriture rapporte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuses avec du bois qui estoit fort beau & fort rare: lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort esloignée de verité, que le Peru soit Ophir tant célébré par les lettres sacrees. Car iacoit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon que l'on le doie esgaler à la renommee des richesses qu'a eüe anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru il y ait des pierres si ^{2. Par. 8.} precieuses, ny de bois si exquis, qu'on n'en ait ia- ^{4. Reg. 22.} mais veu de semblables en Hierusalem. Car en- ^{3. Reg. 9.} core qu'il y ait des esmeraudes exquisés, & quelques arbres d'un bois dur & aromatique: ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louange, que la sainte Escriture donne à Ophir. Mesme il me semble qu'il n'est pas vray-semblable que Salomon eust laissé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoier ses flottes de nauires à ceste derniere terre: que si elles y estoient venuës tant de fois, (comme il est escrit) certainement nous trouuerions plus de reste & de tesmoignage d'icelles que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant

certain que le nom du Peru n'est pas fort ancien, ny commun à toute ceste contree. L'on a eu de coustume ordinairement en ces descouuertes du nouveau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, selon l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage. Car nous tenons icy, que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'un fleuve ainsi appellé par les naturels du pays, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation pour signifier leur terre. Il semble d'auantage que les mesmes auteurs veulent dire que Sepher, denommée en la saincte Escriture, est ce qu'aujourd'huy l'on appelle les Andes, qui sont des montagnes tres-hautes du Peru. Et ceste ressemblance des mots & appellations n'est pas chose suffisante. Car si cela auoit lieu, nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la saincte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Rois Inquas de ce Peru, soient prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on voit clairement, que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture saincte, ce que quelques-vns ont escrit que Tharsis & Ophir n'estoient en vne mesme route & prouince, en conferant le chapitre vingt-deuxiesme du quatriesme liure des Rois,

Iectan filius Heber. Gen. 10. Iectan filius Abrahæ ex Cetura Gen. 25.

avec le chapitre vingtiesme du secōd liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber pour aller querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressée pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures sūsdits, quand l'Escriture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'un me pourroit demander sur cecy, quelle region ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salomon, avec les mariniers de Hiram Roy de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, & où pretendait aller la flotte du Roy Iosaphat, perit, & fit naufrage en Asiongaber, comme rapporte l'Escriture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est fait mention au Genese dixiesme, & estoit celle prouince abondante d'or tres-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autant comme qui diroit l'Ophitize. Pource que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere sainct Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous louions & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute

3. Reg. 9.

4. Reg.

22.

Genes. 10.

l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer; n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger, dõt nous vsons auourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer & auancer si auant dans la mer. Finalement en ces choses quand il n'apparoist indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire dauantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

*Que signifie en la sainte Escriture Tharsis
& Ophir.*

C H A P. XIII.

SI les opinions & coniectures d'un chacun doiuent estre receuës, ie tiens quant à moy qu'en la sainte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebreux, comme en nostre vulgaire ce mot des Indes nous est general en nostre vsage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, esloignées & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espagnols indifferemment appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelconques parties de celles-cy que viennent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes,

estans neantmoins leſdites terres & Royaumes de grande diſtance & diuerſité entre elles ; iaçoit auſſi qu'on ne puiſſe nier, que le nom des Indes ſ'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'une terre fort eſlongnee, de là eſt venu, que à la deſcouverture de ces autres terres, auſſi bien eſloignees, a l'on donné le nom des Indes : pour eſtre diſtantes des autres, & tenuës comme le bout du monde. Et de meſme façon il me ſemble, que Tharſis en la ſaincte Eſcriture le plus ſouuent ne ſignifie ny lieu, ny partie determinee, mais ſeulement des regions fort eſlongnees, & ſelon l'opinion du peuple, fort riches, & fort eſtranges. Car ce que Iosephe & quelques vns veulent dire, que Tharſis eſt Tarſo ſelon l'intention de l'Eſcriture, il me ſemble avec bonne raiſon auoir eſté reſprouuë par ſainct Hieroſime: non ſeulement d'autant que ces deux vocables ſ'eſcriuent par diuerſes lettres, l'un avec vne aſpiration, & l'autre ſans aſpiration; mais auſſi, pour ce que l'on eſcrit beaucoup de choſes de Tharſis, qui ne peuuent pas bien conuenir ny ſe rapporter à Tarſo cité de Cilicie. Il eſt bien vray, que en quelques endroits de l'Eſcriture, il eſt dit que Tharſis eſt en Cilicie. Ce qui ſe trouue au liure de Iudith, quand il eſt parlé d'Holofernes, duquel il eſt dit qu'ayant paſſé les limites d'Affyrie, il paruint iuſques aux grands monts d'Ange, (qui par aduenture eſt Taurus) leſquels monts ſont à la ſeſtre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chateaux, où il aſſembla toutes ſes forces, ayant deſtruit celle tant renommee cité de Melothi,

*Hieron. ad
Marcell. in
3. tomo.*

Iudith. 2.

*Lege Plin.
l. 5. c. 27.*

HISTOIRE NATURELLE

despouilla, & ruina tous les fils de Tharsis & d'Israël, qui estoient joignant le desert, & ceux qui estoient au midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates: mais (comme j'ay dit) ce qui est ainsi escrit de Tharsis ne se peut accommoder à la cité de Tarso. Theodoret & autres suiuañs l'interpretation des septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & auioird'huy Royaume de Thunes, & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que saint Hierosme sy vueille incliner. Je ne veux pas à present debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Escriture sur ceste matiere ne signifie pas tousiours vne region ou partie du monde certaine & determinee. Il est certain que les Mages ou Roys qui vindrent adorer Iesus Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes sont d'opinion, qu'ils estoient d'Ethiopia, d'Arabie, & de Perse. Et neantmoins le Psalme & l'Eglise chante d'eux; *Les Roys de Tharsis apporteront des presents.* Nous nous accordons donc avec saint Hierosme, que Tharsis est vn mot, qui a plusieurs & diuerses significations en l'Escriture, & que quelquefois il signifie la pierre Chrysolithe, ou Iacinte, tãtost quelque certaine regiõ des Indes, tãtost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinte à la reuerberation du Soleil. Mais avec raison le

*Theod. in
1. Ioan.
Artafmõt.
ibid. & in
alphabeto
apparatus.*

*Hieron. ad
Marcell.*

*Psal. 44.
Isaya 60.*

mesme sainct Docteur nie que Tharsis soit regio des Indes, où vouloit fuir Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques es Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'aujourd'huy nous appellons Sasse, n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est jointe avec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'issuë par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la navigation que faisoit la flote de Salomon partant de Afiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expressément attesté en l'Escriture. Et a esté ceste navigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Afiongaber est le port d'une cité d'Idumee, assise sur le detroit, où la mer rouge se joint avec le grand Océan. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argēt, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doute doiuent estre entēduës de l'Inde Orientale, qui est seconde & abondante en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y sont du tout incogneus. Mais ils eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monnes. Finablement il me semble que l'Escriture sainte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande mer, ou des regions fort eslongnees & estranges. Par ainsi il suppose, que les Propheties qui

parlent de Tharsis (puisque l'esprit de prophetie peut tout sçavoir) se peuuent bien souuent accommoder aux choses de nostre nouveau monde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent estre des Indes.

CHAP. XV.

Guido Boderus. in
epi. ad Philippum
Cathol. regem
in 5. Com.
fac. Bibl. in
Marrag. in
Hispã. hist.

Indonicus
Eco Augustinian.
in comment.
super Abdia.

Plusieurs disent & afferment, qu'en la sainte Escriture il a esté predict bien long temps deuant, que ce nouveau monde deuoit estre conuertie à Iesus Christ par la nation Espaignolle, & à ce propos mettēt en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi: *A la transmigracion de cest exercite des enfans d'Israël possedera toutes les choses des Chananeës iusques en Sarepte, & la transmigracion de Hierusalem, qui est au Bosphore, possedera les citez du midy, & monteront les sauueurs au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en vulgaire suyuant la lettre. Mais les auteurs que j'entens, en l'Hebrieu lisent ainsi: *Et la transmigratio de cest exercite des enfans d'Israël (qui sont les) Cananeans iusques à Zaphat (qui est France) & la transmigracion de Ierusalem, qui est en Sapharad (entendez pour Espagne) possedera pour heritage les citez du midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns d'eux n'alleguent suffisant tesmoignage des anciens, ny raison pertinente, pour monstrer que Sapharad, que saint Hierosime interprete le Bosphore ou destroit, & les septante Interpretes

l'Euphrate, doive signifier l'Espagne, que leur seule opinion. Les autres alleguent la Paraphrase Chaldaïque, qui est de ceste opinion, & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon, comme aussi ils expliquent Zarphat estre France (que nostre vulgaire & les septante disent estre Sarepte). Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir, quelle necessité y a-il de croire, que les citez de l'Austre, ou de Mageb (ainsiqu'escriuent les septante) soient les gens de ce nouveau monde? D'auantage, quel besoin est-il de croire, & de prendre la nation Espagnolle pour la transmiration de Hierusalem en Sapharad? si ce n'est que nous vueillions prendre Hierusalem spirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Eglise. De sorte que par la transmiration de Hierusalem en Sapharad, le sainct Esprit nous demõstre les enfans de la saincte Eglise, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource cela en langue Syriaque est dict Sapharad, & se rapporte bien à nostre Espagne, qui selon les anciens est la fin & le bout de la terre, étant presque toute enuironnee de la mer. Or par les citez d'Austre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouveau monde est assise au midy: & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'ensuit est facile à interpreter, sçauoir *ceux qui procurent la saluation, monteront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau*: parce qu'on peut dire que ceux là se retirent à la doctrine, & au fort de la saincte Eglise, qui pretendent rompre & dissiper les erreurs profanes des gentils, car cela

peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'enfuit biẽ, qu'alors le Royaume ne sera pour les Espagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Iesus Christ nostre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre repris puis qu'il est certain que le sainct Esprit a sceu & cogneu tous les secrets lög temps au parauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il est faict mention en la saincte Escriture d'vne affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouveau monde, & conuersion d'iceluy en la foy.

Isai. 18. Iläie mesme dit ces termes. *Ab les ailles des nauires*
suxta 70. *qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs auteurs
Inter. tres-doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en d'autre endroit dit,

Isaia 66. *Que ceux qui eschaperont d'Israel*
iront fort loing à Tharsis & en des Isles fort estlongnees,
où ils conuertiront au Seigneur plusieurs & diuerses nations. Entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui sans doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose alleu-

Matth. 24. ree que l'Euangile doit estre preschee par tout l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il s'enfuit, & ainsi le doit-on entendre, qu'en toute l'estenduë du monde il y a beaucoup de nations à qui Iesus Christ n'a esté annoncé. Partant nous deuons de là recueillir, qu'il est demeuré grande partie du mōde incogneuë aux anciens, & qu'aujourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descouuir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

CHAP. XVI

MAintenat il est temps de respondre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitee. L'immense grandeur de l'Ocean, espouuenta tellemēt saint Augustin, qu'il ne pouuoit penser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouveau monde. Mais puis que d'une part nous scauõs de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la sainte Escriture nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'un premier homme, que sans doute serons contrainctz de croire & confesser que les hommes seront passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique: toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas vray-semblable qu'il y ait eu vne autre arche de Noé, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers hommes de ce nouveau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc, car nous ne traitons pas de la toute puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces

deux choses doiuent estre tenuës pour admirables & dignes de merueille, voire d'estre cõptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy si grand nombre de peuple, ils ayēt esté neātmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutes-fois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu & qui me vient à present en la fantasie, puis que les tefmoins me manquent, lesquels ie peusse suiure & me laisser aller par le fil de la raison (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se dispaioisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hõmes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par mer. Que s'ils sont venus par la mer, ç'a esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard estans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en temps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigatiõ, pour chercher & descouvrir de nouvelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suiure le cours des choses humaines, & ne nous arrester

à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'un se persuade de trouver vn autre Aigle, comme celle de Ganymede, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que par aduventure ces premiers hommes se soient seruis de poissons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passez là. Mais delaisant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risée, examinons vn peu chacune de ces deux manieres mises en auant: attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premièrement il me semble que ce ne seroit pas chose trop eslongnee de raison de dire, que les premiers & anciës peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon, que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & avec l'industrie qu'ils ont de chāger & manier les voiles selon le temps qui se presente. Pourquoi cela ne pourroit-il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle, tant seulement, ayons compris & cogneu l'art de n'auiger l'Océan? Nous voyons que de ce temps mesme, l'on nauige & trauese encore l'Océan pour descouurer nouvelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compagnons ont nauigé, estans partis du port Lima, & suiuy la route du Ponant pour descouurer la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurent les Isles, qu'ils appellerent Isles de

Salomon, qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles gisent joignant la nouvelle Guynée: ou pour le moins qu'elles sont fort proches d'une autre terre ferme. Et encore auourd'huy par le commandement du Roy, & de son conseil l'on delibere d'apprester vne nouvelle armee pour aller à ces Isles. Puis donc qu'il est ainsi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage, & resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descourir la terre, qu'ils appellent Antictthon, opposite à la leur, & que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre avec dessein de ne s'arrester iusques à la veüe des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté que ce que nous voyons auourd'huy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu mesme que la saincte Escri-
 2. Par. 1. 9.
 3. Reg. 10.
 ture tesmoigne que Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer, & que par leur industrie, l'on fit ceste navigation de trois ans. A quel propos pensez vous quelle remarque l'art des mariniers, & leur science, ensemble leur navigation si longue de trois ans, sinon pour nous donner à entendre que la flotte de Salomon, nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui sont de ceste opinion, ausquels il semble que saint Augustin auoit peu de raison de s'espouuenter, & esmeruëiller de la grandeur de l'Ocean puisqu'il pouuoit coniecturer qu'il n'estoit si difficile à nauiger, veu ce qui est rapporté par la nauigatiõ de Salomon. Mais pour dire la verité mon opinion est bien

autre, & ne me puis persuader que les premiers
 Indiens soient arriuez en ce nouveau monde, par
 vne nauigation ordonnee, & faite à propos. Mes-
 me ie ne veux pas accorder que les anciens ayent
 cogneu l'art & industrie de nauiger par le moyen
 duquel les hommes aujourd'huy trauesent la mer
 Oceane de quelque partie que ce soit à quelcon-
 que autre, qu'il leur prene fantasia. Ce qu'ils font
 avec vne incroyable vistesse & resolution, atten-
 du que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun res-
 ste, ou tesmoignage d'vne chose si notable, & de
 si grande importance. Et ne trouue qu'aux liures
 des anciens soit faite aucune mention de l'usage
 de la pierre d'Aymant, ne de l'Esguille à nauiger,
 voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune
 cognoissance. Que si l'on oste la cognoissance
 de l'Esguille à nauiger, l'on cognoistra facilement
 qu'il est impossible qu'ils ayent trauesé l'esten-
 duë du grand Ocean. Ceux qui ont quelque co-
 gnoissance de la mer, entendent bien ce que dis.
 Pource qu'il est aussi facile de croire, que les ma-
 riniers estans en pleine mer puissent dresser la
 prouë de la nauire, où ils voudront, si l'Esguille
 de nauiger leur deffaut, comme de penser que
 l'auengle puisse monstrer avec le doigt ce qui est
 proche ou ce qui est esloigné en quelque endroit.
 Et est vne chose esmerueillable que les anciens
 ayent ignoré par tant de temps vne si excellente
 propriété de la pierre d'aymant, & qu'elle ait
 esté descouuerte & cogneuë par les modernes. Il
 appert bien que les anciens ont ignoré ceste pro-
 priété, en ce que Pline, qui est si curieux histo-
 rien des choses naturelles, neantmoins parlant

Plin. lib. 3.

e. 6. & lib.

34. c. 1.

14. & lib.

7. c. 4.

HISTOIRE NATURELLE

de ceste pierre d'Aymant, ne dit aucune chose de ceste vertu & propriété, qu'elle a de faire tousiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui est la vertu la plus admirable qu'elle ait. Aristote, Theophraste, Dioscoride, Lucrece ny aucuns historiens ny philosophes naturels, que j'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la pierre d'Aymant. Saint Augustin escriuant d'autre part plusieurs & diuerses proprietéz, & merueilleuses excellences de la pierre d'Aymant aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et est certain, que toutes les merueilles que l'on conte de ceste pierre, ne sont rien au respect de ceste propriété si estrange, qu'elle a de regarder tousiours au Nort, qui est vn grand miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui est que Pline traictant des premiers inuenteurs de la navigation, & racontant tous les instrumens & appareils, ne parle aucunement de l'Esquille à nauiger, ny de la pierre d'Aymant: mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles, a esté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont Iceu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquas les riuages, Caps, & differences des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdissent la veüe de la terre, ils ne scauoient en quelle part dresser la prouë par autre discours, sinon par les estoilles, Soleil & la Lune, & cela leur defaillant (comme il aduient en temps nebuleux, & couuert,) ils se gouernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir

*Diosco. l. 5.
c. 10.
Lucret. l. 6.*

*Aug. de
Ciu. Dei.
c. 4. vbi
multa de
magnete.*

*Plin. l. 7. c.
56.*

auoir fait, finalement alloient conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits seulement par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce sujet ce qu'escriit Pline des insulaires de la Taprobane (qu'aujourd'huy nous appellons Sumatra) disant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger. *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, suppleent à ce defaut, portans avec eux certains petits oiseaux, lesquels ils laissent aller souuent, & comme ces petits oiseaux par naturel instinct volent toujours vers la terre, les mariniers dressent leur prouë à leur suite.* Qui doute donc que s'ils eussent eu cognoissance de l'Esquille, ils ne se fussent aidez pour guide de ces petits oiseaux pour descouurer la terre? Bref, il suffit pour monstrier que les anciens n'ont cogneu ce secret de la pierre d'Aymant, de veoir qu'à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'aujourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouvernail, se seent au haut de la poupe, qui est afin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Eguille, là où anciennement, ils seoiët en la prouë, pour regarder les differēces des terres & des mers, & duquel lieu ils cōmandoient au gouvernail. Cōme aujourd'huy l'on vse encore à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloiët les Pilotes *Provias*, pour ce qu'ils se tenoient en la prouë.

De la propriété & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le fait de la navigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

C H A P. XVII.

P Ar ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la navigation des Indes si briefue & si certaine que nous l'auons de la pierre d'Aymant. Comme auourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama, & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine & au destroit de Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dix-huict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceu aucuns restes ny apparences de ceux qui auoient passé ny rencontré voyageurs à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & propriété de la pierre d'Aymant, il se faict en cest Ocean comme vn chemin tracé & descouvert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste propriété, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort,

sans y faillir en quelque partie du monde que ce
 puisse estre. Quelques-vns recherchent quelle est
 la cause de ceste proprieté merueilleuse, & veu-
 lent dire, & s'imaginer ie ne sçay quelle sympa-
 thie : mais quant à moy, ie prends plus de plaisir
 & de contentement considerant ses merueilles, à
 louer la grandeur & pouuoir du Tout-puissant, &
 me resiouyr en la contemplation de ses œuures
 admirables, & à dire avec Salomon, parlant sur *sap. 14:*
ce propos : O Pere, duquel la Prouidence gouverne &
maintient vn bois, luy donnant vn chemin asscuré sur la
mer, & au milieu des bondissantes ondes, pour monstrer
que de mesme façon tu pourrois sauuer & deliurer l'hom-
me de tout peril & naufrage, encor qu'il fut sans nauire
au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures sont
pleines de sagesse, les hommes mettēt & hazardent leurs
vies sur vn peu de bois, & pour trauerser la mer, s'escha-
pent & se laissent aller en vn bateau. Et sur ce mesme
propos le Psalmiste dit : Ceux qui montent sur mer *psal. 106:*
en des nauires, & qui font leurs affaires en trauersant
les eaux, sont ceux qui au profond de la mer ont veules
œuures du Seigneur, & ses merueilles. Et à la verité ce
 n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu,
 que la force d'vne pierre si petite commande à
 la mer, & cōtraigne l'abyssime infiny de luy obeyr
 & suiure son commandement. Mais pour-autant
 que c'est chose qui se void tous les iours, &
 semble si facile, les hommes ne s'en esmerveil-
 lent point, & ne se souuiennent pas d'y pren-
 dre garde : & d'autant que ceste liberalité est tel-
 le, les ignorans pour cela en font moins d'estat.
 Neantmoins ceux qui le veulent considerer de
 près, sont conduits par la raison à benir la sa-

gesse de Dieu, & luy rendre graces d'un si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tant de temps ont esté cachees fussent cogneuës & descouvertes, & que ceste route fut hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinssent à la cognoissance de Iesus Christ, & gagnassent le salut eternal, il a esté pourueu de guide asseuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté pourueu de guide asseuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quant à moy, ie tiens pour certain, qu'il n'est pas fort ancien, d'autant: que outre les raisons desduites au chapitre precedēt, ie n'ay leu en aucun auteur ancien, traittant des horloges, qu'il soit fait aucune mention de la pierre d'Aymant. Et neantmoins il est certain que le principal & plus necessaire instrument des cadrans au Soleil, dont nous vsons aujourdhuy, est l'esguille de fer touchée de la pierre d'Aymant. Quelques auteurs approuuez escriuent en l'histoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à descourir ce secret sur mer, fut Vasco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vsaient de l'Esguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Esguille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'escriuent point de qui ils auoient appris cest artifice: & quelques-vns

Li. I. de
Ital. illustr.
regni 13.
Plin. l. 2. c.
71. & lib.
7. cap. vlt.
Orosius de
rebus gestis
Emmian.
lib. 1.

d'entre'eux mesmes font de nostre opinion, qui est que les anciens ont ignoré ce secret. D'avantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Esquille de nauire, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience si asseuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & incliner tousiours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort : toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains poinçts & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste : mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponant, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est ce que les mariniers appellent nordest, ou nortouest. Nordest, vaut autant à dire comme costoyer, s'inclinant au Leuant, & nortouest s'inclinant au Ponant. Et est chose de telle consequence, & qui importe tant de sçauoir ceste declinaison, & costoyement de l'Esquille, que si l'on n'y pensoit & regardoit de pres, (quoy qu'elle soit petite) l'on s'esgareroit merueilleusement en la navigation, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me disoit qu'il y auoit quatre poinçts en tout le monde, ou l'Esquille se dressoit au Nort, & me le contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux est la hauteur de l'Isle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui est chose fort cogneuë à tous; mais tirant outre de là, à plus de hauteur, il nortouest,

qui est à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeste, qui est incliner à l'Orient. Les maistres en cest art pourront enseigner de combien, & iusques où: de ma part ie demanderois volontiers aux bachelliers qui presument sçauoir tout ce qui est, qu'ils me disent la cause de cest effect, & pour quelle raison vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant reçoit tant de vertu que de regarder tousiours au Nort: mais encor avec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerses situations du monde, & où il se doit ficher & dresser, où s'incliner en vn costé ou en l'autre, aussi bien qu'aucun Philosophe & Cosmographe qui soit. Que si ne pouuons bonnement descouurer la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournellement à l'œil, qui sans doute seroient fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là nostre folie & vanité, de nous vouloir faire iuges, & assubiectir à nostre raison & discours les choses diuines & souueraines. C'est pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raison s'asuiettisse à la foy, puisque en sa maison mesme elle ne se peut pas biē gouverner. Mais cecy nous doit suffire, retournons à nostre propos, & concluons que l'vsage de l'Esquille à nauiger n'a point esté cogneuë des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde pour venir en cestuy-cy par l'Ocean.

*Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps
passé comme aujour'd'huy l'on a nauigé
sur l'Ocean.*

CHAP. XVIII.

E que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dict, que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les saintes Escritures n'afferment pas exprelément que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus vray-semblable, que ceste flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de sa route pour la diuersité des ports & regions qu'elle alloit recognoissant : comme aujour'd'huy en toute la mer du Sud, l'on nauige depuis Chile iusques à la neuue Espagne, laquelle nauigation encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens qu'ils se soient beaucoup aduancez & engolppez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement que de la façon qu'on nauige encor aujour'd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occasion aux hommes doctes de croire, qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyant la terre, & semble que l'Escriture *Ion. 10.*

saincte le vueille ainsi donner à entendre, quand elle parle de ceste fameuse navigation du Prophete Ionas, où il est dict que les mariniers estans forcez du temps, ramerent à terre.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y sont arriuez par tourmente & contre leur volonté.

C H A P. X I X.

LYant monstré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y soient venus de propos deliberé, il s'ensuit donc que s'ils y sont venus par mer, ç'a esté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit la mer Oceane, puis qu'il en est autant aduenu de nostre temps: lors que ce marinier (duquel nous ignorôs encore le nom, afin qu'un œuure si grand & si important ne s'attribuë point à d'autre auteur qu'à Dieu) ayât par un terrible & mauuais temps recogneu ce nouveau monde, laissa pour paye de son logis, où il l'auoit receu, à Christophe Colon, la cognoissance d'une si grande chose. Ainsi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Afrique, au temps passé ayent esté esté poulléz par la force du vent, & iettez à des terres incogneuës par de-là la mer Oceane. Qui est-ce qui ne sçait point que plusieurs, ou la plus grande part des regions que l'on a descouuertes en ce nouveau monde, a esté par ce moyen, desquelles l'on doit plustost attribuer la descouuerture à la violence des temps & orages, que non

pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont decouuertes? Et afin que l'on reconnoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulement que l'on a fait & entrepris de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiesse de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont fait de semblables voyages. Il dit donc de ceste façon: *L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & reconneut des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoient pery. Et dit apres: Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compaignon au consulat de Caius Affranius (estant alors iceluy Metellus Proconsul en Gaule, certains Indiens qui auoient esté presentez par le Roy de Suede, lesquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Germanie par la force des tempestes. Pour certain si Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point auiourd'huy d'auantage que firent ceux là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Espagne iusques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iusques en Allemagne. Le mesme autheur escrit en vn autre liure, qu'vn seruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, suruint des vêts du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il passa la Carmanie, iusques à reconnoistre Hippures, port de la Taprobane, qu'auiourd'huy nous appellons Samatre. Mesme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut poulsé d'vn vent de bize, iusques à la veuë du nouveau monde. Ce qui n'est pas chose nouvelle à ceux*

*Plin. li.
cap. 6.*

*Plin. lib. 6.
cap. 22.*

HISTOIRE NATURELLE

qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeste dure si long temps & obstinément, sans appaiser sa fureur. Il m'est aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries, j'ay descouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peulee des Espagnols. Et sans doute, ce voyage eust esté plus bref, si les mariniers eussent appareillez toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainsi me semble-il chose vray-semblable, qu'au temps passé les hommes soient arriuez aux Indes, contre leur intention, poussez & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyét encor auiourd'huy en Manta & port vieil, d'une grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'auiourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont-ils monstrent encor auiourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enormes, & spécialement cil contre nature, furent embraséz & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme raconte que les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enfilez. De façon qu'il n'y a point faite de tesmoignages pour monstrier que l'on ait nauigé la mer du Sud deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouveau monde a

commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veüe descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grande importance, pour la plus grand part, ont esté trouuees fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus-part des herbes medecinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la plus-part de choses semblables, & leurs proprietéz & vertus sont plustost venuës en la cognoissance des hommes par accident que par art, & par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendement humain : pour-autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses avec raison.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser, que les premiers peuples des Indes y sont venus par terre.

CHAP. XX.

ILE conclus donc qu'il est bien vray-semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce poinct vne difficulté, qui me trauaille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les pre-

HISTOIRE NATURELLE

miers hommes soient venus à des terres si esloignées, que celles-cy, & que les nations que nous voyons icy soient sorties d'eux, & se soient tellement multipliez qu'ils sont à present. Neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les bestes & animaux, dont il se trouue grande abondance aux Indes, y ayent peu arriuer, n'estant pas croyable que l'on les ait embarquez & portez par mer. La raison pour laquelle nous sommes contraints de dire, que les premiers hommes des Indes sont venus de l'Europe ou de l'Asie, est pour ne contredire à la sainte Escriture, qui nous enseigne clairement que tous les hommes sont sortis d'Adam: Par ainsi nous ne pouuons donner autre origine aux hommes qui sont és Indes; veu que la mesme Escriture nous dit, que toutes les bestes & animaux de la terre perirent, sinon celles qui furent reseruees en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur espee. De façon que nous deuous necessairement referer la multiplication de tous les animaux susdits à ceux qui sortirent de l'Arche de Noé aux monts d'Araraat où elle s'arresta, & par ce moyen nous deuous rechercher, tant pour les hommes que pour les bestes, le chemin par lequel ils sont passez du vieil monde au nouveau. Sainct Augustin traitant ceste question, pour quelle raison l'on trouue en certaines Isles des loups, des tygres, & autres bestes rauissantes qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont se seruent les hommes, y ont esté portez tout expres

Genes. 7.

*Aug. l.
16. de ci-
uit. c. 7.*

en des nauires, comme nous voyons aujourd'huy que l'on les porte depuis l'Oriēt iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dommageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (cōme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté, ce docte & sainct homme essaye à se demesler de ces difficultez, disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'un les y a portez expres pour le defuit de la chassē. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils eussent esté creez tout de nouveau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist : *Que la terre produise* Genes. 1.
tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauvages des champs selon leur espeece. Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassee; car commençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouvernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lions, les tygres & les loups, s'engendrent de la terre, sans leur generation, comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaits s'engendrent communément. D'auantage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept,* Genes. 7.
masses & femelles, à fin que leur generation s'entretienne sur la terre, si tels animaux apres le Deluge de-

HISTOIRE NATURELLE

uoient estre creez derechef par vne nouvelle maniere de creation, sans la conjunction du male & femelle ? Et sur ce pourroit encor se faire vne autre question : Pourquoi tels animaux naisans de la terre (selon ceste opinion) il n'y en a pas aussi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & es autres Isles : puisque nous ne deuons pas considerer l'ordre naturel de la generation, mais seulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on ait passé quelques-vns de ces animaux, pour le desduit de la chasse (qui est son autre resolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour chose incroyable: d'autāt que nous voyons souuentesfois que les Princes & grāds Seigneurs tiennent & nourrissent en leurs cages, pour leur plaisir & grandeur tant seulement, des lyons, des ours & autres bestes sauages, principalement quand elles sont amenees de terres lointaines: mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au bestial; & de dire aussi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chasse: certainement c'est chose qui n'a point de raison. Qui est-ce qui pourra penser qu'en vne navigation si longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Anas, qui est vne espece des plus ords & infects que i'aye iamais veu ? Qui voudra dire aussi qu'ils y ayent apporté des tygres & des lyons? certainement c'est chose digne de risee & moquerie, de le vouloir penser. Car c'estoit assez

voire beaucoup aux hommes , poussez malgré eux par l'orage & la tempeste en vn si lointain & incogneu voyage , de pouuoir eschapper du danger de la mer leurs propos vies , sans s'amuser à porter des renards & des loups , & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer , il faut croire que ç'a esté à nage : ce qui se peut faire en quelques Isles , peu distantes & esloignées des autres , ou de la terre ferme : comme on ne le peut nier , veu l'experience certaine que nous en auons , & que nous voyons que ces animaux estans presséz nagent iour & nuict sans se lassier , & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & traueses , pource qu'en nostre Ocean l'on se moqueroit de tels nageurs : veu que les aisles faillent aux oiseaux , mesmes de grand vol , sur le passage d'vn si grand abyfme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oiseaux qui volent plus de cent lieuës , comme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant , toutesfois c'est chose impossible aux oiseaux , à tout le moins fort difficile , de pouuoir passer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable , par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauages & aux oyfillons pour les passer aux Indes , & comment dirons-nous qu'ils sont passez d'vn monde à l'autre ? Je coniecture donc par le discours que i'ay fait , que le nouveau monde , que nous appellons Indes , n'est point du tout diuisé ny separé de l'autre monde ; & pour en dire mon opinion , il y a ja fort long temps que i'ay pensé que l'vne & l'autre terre se joignent &

continuent en quelque part, ou à tout le moins fauoifinent & approchent de bien pres. Et toutesfois encor iufques à present n'y a aucune certitude du contraire: pour autant que vers le Pole Arctique, que nous appellons le Nort; toute la longitude de la terre n'est pas descouuerte & cogneuë, & y en a plusieurs qui afferment qu'au dessus de la Floride, s'estend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils disent se venir rendre iufques à la mer Scytique ou Germanique. D'autres adioustent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coste de Bacaleos, qui s'estend quasi iufques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne sçait non plus iufques où s'estend la terre qui court au dessus du Cap de Mendoce en la mer du Sud, sinon que l'on dit que c'est vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie; & retournât à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui sçache où s'arreste la terre qui est de l'autre costé du destroit de Magellan. Vn nauire de l'Euësque de Plaisance qui passa le destroit, raconte n'auoir perdu la veuë de la terre; le mesme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente passa deux ou trois degrez au dessus dudit destroit. Ainsi n'y a-il raison ny experience qui contredise mon imagination ou opinion: Sçauoir est que toute la terre se joint & continuë en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle s'approche fort l'vne de l'autre. Si cela est vray, comme en effect il y a de l'apparence, la response est aisee au doute si difficile que nous auions proposé, comment peurent passer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles: pour ce que l'on doit croire

croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce chemin sans y penser, en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplans les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouvelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

CHAP. XXI.

Les signes & arguments qui se présentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à soutenir l'opinion susdite: pour-autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans és isles, qui sont beaucoup estoignées de la terre ferme, ou des autres isles, comme la Bermude, dont la raison est, pource que les anciens ne nauigeoient qu'aux costes prochaines, & tousiours à venè de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y a-l'on passé des Balsas, Barquettes, ou Canoes, qui toutes sont moindres que Chaloppes, desquelles sortes de vaisseaux seulement vsent les Indiens, avec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vn manifeste danger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu

HISTOIRE NATURELLE

des nauires suffisans, ils ne sçauoient l'art del'es-
guille, Astrolabe, ou cadran. Que s'ils eussent esté
huiët ou dix iours sans voir la terre, il estoit im-
possible qu'ils ne se perdissent, sans pouuoir re-
cognoistre où ils eussent esté. Nous recognois-
sons plusieurs Isles fort peuplées d'Indiens, &
leur nauigation fort vñtée, mais c'estoit celle
qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes
sans l'Esquille de nauiger. Quand les Indiens du
Peru qui demeuroient en Tombes, veirent la pre-
miere fois nos nauires Espagnols qui nauigeoient
au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles
tendus, & du corps des nauires, demurerent fort
estonnez, & ne pouuans se persuader que ce fus-
sent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle
forme & grandeur, s'imaginoient que ce fussent
des rochers. Mais voyans qu'ils aduançoient sans
s'enfoncer, demeuroient tous ravis & transpor-
tez d'espouuement; iusques à ce que regardés
de plus pres, ils recogneurent des hommes bar-
bus qui cheminoient en iceux, qu'ils estimerent
alors deuoir estre quelques Dieux, ou gés du ciel.
D'où il appert combien c'estoit chose incogneüe
aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a en-
cor vne autre raison qui nous fait croire, & te-
nir plustost l'opinion susdite, sçauoir que ces ani-
maux desquels nous disons qu'il n'est pas croya-
ble qu'ils ayent esté embarquez par aucuns hom-
mes, pour porter és Indes, ne se tiennent qu'en la
terre ferme, & non point aux Isles qui sont à qua-
tre iournées de terre ferme. J'ay fait ceste recer-
che pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a
semblé que c'estoit vn poinët de grande impor-

tance, pour me resoudre en l'opinion que i'ay dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique ont quelque communication ensemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de bestes sauvages, comme des Lyons (encor qu'ils ne soient semblables en grandeur, fierté, ny en la mesme couleur de roux, aux renommez Lyons de l'Afrique.) Il y a aussi grand nombre de Tygres qui sont fort cruels, & plus communément aux Indiens, que non pas aux Espagnols. Il y a aussi des Ours, non pas toutesfois en fort grande abondance. Des Sangliers & des Renards vn nombre infiny. Neantmoins si nous voulons chercher de toutes ces especes d'animaux en l'isle de Cuba, Espagnolle, Jamaïque, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouuera aucuns. Tellement que esdites Isles, quoy qu'elles fussent fertiles & de grande estendue, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de service, quand les Espagnols y arriuerent: mais à present y a si grand nombre ce troupeaux de Cheuaux, Bœufs, Vaches, Chiens & Pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que ja les troupeaux de Vaches n'ont plus de maistre assureé, mais appartiennent au premier qui les tuë, & iartiere, soit en la montagne ou aux champs: ce que les insulaires font seulement pour auoir le cuir, dont ils font grand trafic, laissans perdre la chair, sans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes, & endommagent fort le bestail, & font autant de dégast que des Loups, qui est vne grande incom-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauvages en ces Isles, mais en la plus grand part, d'oiseaux & oisillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu, comme i'ay dit, & d'autres sortes d'oiseaux. De perdrix il ne me souvient point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru Guancos & Vicunas, qui sont comme Chieures sauvages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grand prix, & s'en trouue quelquesfois d'aussi grosses qu'vn œuf de poule, voire la moitié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux-là que nous appellons moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voitures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'vne mule, & sont de peu de frais à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine pour leur viure, ny en fin d'autre harnois; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauvres Indiens. De tous ces animaux, & de plusieurs autres sortes dont ie feray mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondante & remplie. Mais il ne s'en trouue aux Isles que ceux que les Espagnols y ont apportez. Il est bien vray qu'vn de nos freres veid vn iour vn Tygre en vne isle, comme il nous a raconté sur le propos d'vne sienne peregrination & naufrage. Mais interrogé combien ceste

Isle estoit esloignée de terre ferme, respondit comme de six à huit lieux pour le plus: laquelle traaverse de mer les Tygres peuvent aisément passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu navigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pource que c'est chose indubitable qu'un monde doit estre joint & continué avec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'un de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAP. XXII.

IL y en a quelques-vns qui suiuanz l'opinion *54p. c. 12.* de Platon, mentionnée cy-dessus, disent que ces gens là partirent de l'Europe, ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommée Isle Atlantique, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pour ce que le Critias de Platon en son Timee, en discours de ceste façon. Car si l'isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque iusques aux Isles du nouveau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son isle Atlantique se noya, & par ce

moyen rendit ceste mer innaugable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste isle noyee, le rassirent & rendirent ceste mer navigable. Cecy a esté fort curieusement traicté & discouru par aucuns hommes doctes & de bon entendement, & neantmoins estant de prés considéré, à vray dire se trouuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables ou contes d'Ouide, qu'une histoire ou philosophie digne d'estre mise en auant. La plus-part des interpretes & expositeurs de Platon afferment que c'est vne vraye histoire tout ce que Crisias raconte de l'estrange origine de l'isle Atlantique, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont eües contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire davantage que c'est histoire vraye, sont les paroles de Crisias, que Platon introduit en son Timee, disant que le sujet qu'il veut traicter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquels estiment tant les escrits de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liures de Moÿse, ou d'Eldras, & là où il leur semble que les escrits de Platon ne sont pas vrais semblables, disent qu'on les doit entendre en sens allegoric & mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte

point tant de respect à l'autorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me semble trop difficile de croire qu'il ait peu escrire ces choses de l'isle Atlantique pour vne vraye histoire, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables: veu qu'il confesse ne l'auoir appris que de Critias qui estoit petit enfant, & entre autres chansons chantoit celle de l'isle Atlantique.

Quoy que c'en soit, que Platon l'ait escrit pour histoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a escrit de ceste isle, commençant au Dialogue du Timee, & poursuuant à celuy de Critias, ne peut estre tenu pour chose vraye, sinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune s'enamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'une ventrée, & que d'une montagne il tira trois pelotes rondes de mer, & deux de terre, qui se ressembloient si bien, que l'on eust dit qu'elles eussent esté faites toutes en vn tour? Que dirons-nous dauantage de ce Temple de mil pas de l'og, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors estoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire ciselé & entrelassé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de sa ruine finale, il conclud ainsi au Timee: *En vn iour & vne nuit survint vn grand deluge, par lequel tous nos soldats furent engloutis à monceaux dans la terre, & de cest façon l'isle Atlantique estant submergée disparut en la mer.* Pour certain ce fut bien à propos que ceste isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faicte par

enchantement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adioute: *Pour ceste cause iusques auourd'huy ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigee pour raison du banc qui peu à peu s'est formé en ceste isle submergee.* Je demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelconque: veu qu'il est tout cognéu & esprouvé que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignée de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontées par passe-temps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'autorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre pour signifier simplement comme en peinture la prosperité d'une ville, & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de fait ceste Isle Atlantique ait esté, disans que la mer en ces parties là retient encor auourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance, veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que joignant le mont

*Plin. l. 5.
c. 1. & l.
6. c. 31.*

fusdit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

CHAP. XXIII.

MAINTENANT que nous auons monstré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi : *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu scauras que ceux-là sont les dix tribus qui furent menez en captinité au temps du Roy Ozee que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuve, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolerent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignee, où iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoient peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par les chemins estroits du fleuve Euphrate: car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuve iusques a ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'un an & demy, & s'appelle ceste region Arsareth. Alors ils y demurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commencerent à reuenir, le Tout-puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuve, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste*

4. Esdr. 13

multitude avec paix. Quelques-vns veulent accom-
 moder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, di-
 fants qu'ils furent conduits de Dieu où iamais
 n'habita genre humain, & que la terre où ils de-
 meurerent est si esloignée, qu'il y a vn an & de-
 my de chemin pour y aller, estant ceste nation
 naturellement paisible, & qu'il y a de grands in-
 dices & argumens entre le vulgaire de ces In-
 diens, pour faire croire qu'ils descendent de la
 race des Iuifs, d'autant que l'on les voit commu-
 nément eschars, rabaissez, ceremonieux, & sub-
 tils en mensonge. Et disent dauantage que leurs
 habits ressemblent fort à ceux dont vsoient les
 Iuifs, pource qu'ils portent vne tunique ou che-
 misolle, & vn manteau brodé tout autour, vont
 les pieds nuds, ou seulement avec des semelles
 attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appel-
 lent Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs hi-
 stoires, comme aussi par les anciennes peintures
 qui les representent en ceste façon, que cet ha-
 bit estoit l'ancien vestement des Hebreux, &
 que ces deux sortes d'habits dont les Indiens
 vsent tant seulement, estoient ceux dont vsoit
 Samson, que l'Ecriture appelle *Tunicam, & Sin-
 donem*, qui est le mesme que les Indiens appellent
 chemisolle & manteau. Mais toutes ces conie-
 ctures sont legeres, & plustost contr'eux, que
 pour eux: car nous scauons bien que les Hebreux
 vsoient de lettres, & il n'y en a aucune apparen-
 ce entre les Indiens. Les autres estoient fort amis
 de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure.
 Les Iuifs fils n'estoient circoncis ne festime-
 roient pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le

font ny peu ny point, & iamais n'ont vſé de ceremonie qui en approche, comme plusieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs ſont tant diligens à conſeruer leur langue & leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les parties du monde où ils ſont, ils different & les cognoiſt-on tousiours d'avec les autres, & neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Metſe, & finalement tout leur Iudaïſme? En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars, rabaiſſez, ſuperſtitieux & ſubtils en menſonge: pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſſiers & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont tousiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a eſté deſcrit cy-deuant, ils en vſent ainſi, pource que c'eſt le plus ſimple & naturel du monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté commun non ſeulement aux Hebrieux, mais à toutes les autres nations. Veu meſme que l'hiſtoire d'Eſdras (ſi nous deuons adiouſter foy aux Eſcritures apocryphes) eſt plus contraire, qu'elle ne ſe rapporte à leur intention. Car il dit en ce paſſage, que les dix tributs ſ'eſloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens ſont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceſte opinion meſme voyent bien ſi les entrées du fleuue Euphrate vont iuſques aux Indes,

HISTOIRE NATVRELLÈ

& fil est necessaire aux Indiens de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras soit vn passage plus propre pour aller au nouveau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

*Pour quelle raison l'on ne peut bien trouver
l'origine des Indiens.*

CHAP. XXIII.

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour-autât qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs; & que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouveau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny ciel. A raison dequoy celuy-là sembleroit fort temeraire & presomptueux qui penseroit descourir & monstrier la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le discours que nous auons mis en auant cy-dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançant peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouveau monde, & ce par l'aide & le moyen de la conti-

nuité ou voisinage des terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me semble auoir esté le moyen par lequel ils y sont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur soit arriué aucun naufrage, ou tempeste qui les y ait portez: combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choses puissent estre arriuees, d'autant que ces regions estans si grandes qu'elles comprennent en elles des nations sans nombre, nous pouuons croire que les vns y sont venus pour peupler d'une sorte, & les autres d'une autre façon. Mais en fin ie me resous à ce poinct, que la vraye & principale cause & moyen de peupler les Indes, a esté pour ce que les terres & limites d'icelles se ioignoient & continuoient en quelques extremitez du monde, ou qu'à tout le moins elles estoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas plusieurs milliers d'années que les hommes habitent ce nouveau monde, & Indes Occidentales, mesme que les premiers hommes qui y entrerent, & estoient plustost hommes sauuages, & chasseurs, que non pas esleuez & nourris en Republique ciuile & policée, & qu'ils arriuerent au nouveau monde plustost s'estans perdus de leur terre, ou sy estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'un peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus quelques coutumes qui leur sont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policées & bien gouuernées, si est-ce qu'il n'est pas

incroyable de penser qu'ils eussent oublié le tout pour la loqueur du tēps, & le peu d'usage; veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des cōpagnies d'hōmes qui n'en ont rien que la figure & geste seulemēt, d'où l'on peut cōiecturer que de la façon, les mœurs barbaresques & inciuils sont venus en ce nouveau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAP. XXV.

En n'est pas chose de grāde importāce de sçauoir ce que les mesmes Indics ont accoustumé de raconter de leur commencemēt & origine, veu qu'ils ressemblēt plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grāde mentiō d'un deluge adueeu en leurs pays, mais l'on ne peut pas biē iuger si ce deluge est l'vniuersel, dōt parle l'Escriture, ou si ç'a estē quelque autre deluge, ou inondatiō particuliere des regions où ils sont. Aucuns hommes experts disent que l'on voit en ces pays là plusieurs notables apparēces de quelque grande inondatiō, & suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne sont de celuy de Noé, mais de quelque autre particulier, comme de celuy que raconte Platō, ou celuy que les Poètes chantent de Deucaliō. Quoy qu'il en soit, les Indiens disent que tous les hommes furēt noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca sortit vn Viracocha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd' huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de là vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils

monstrent en ce mesme lac vn petit islet, où ils feignent que le Soleil se cacha & s'y conserua: & pour ceste raison ils luy faisoient de grands sacrifices en celieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres racontent que six ou ne sçay quel nombre d'hommes sortirent d'vne certaine cauerne par vne fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceste occasion les appellent Pacaritam-po. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race la plus ancienne des hommes. Ils disent que Mango Capa, lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Ingas, estoit issu de ceste race là, & que de luy sortirent deux familles & lignages, l'vn de Hauan Cusco, & l'autre de Vrni Cusco. Ils disent dauantage que quand les rois Ingas entreprenoient guerre & conquestoient diuerses prouinces, ils donnoient couleur & prenoient pretexte de leur entreprise, disans que tout le monde les deuoit recognoistre, pour-autant que tout le monde s'estoit renouellé de leur race & de leur patrie; & mesme que la vraye Religion leur auoit esté reuelée du ciel. Mais que sert d'en dire dauantage, veu que tout y est plein de mensonge & de vanité, & du tout esloigné de raison? Quelques hommes doctes escriuent, que tout ce dont les Indiës font mention, & n'est plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils disent du parauant n'est qu'vne confusion embrouillée de si obscures tenebres, qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit sembler estrange, d'autant que les liures & escritures leur defaillent, au lieu desquelles ils se seruent de leur

HISTOIRE NATURELLE

conte de leurs Quipocamayos, qui leur est particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuent rapporter ne peut estre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligẽment d'eux, pour sçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils passerẽt autresfois, là où ils sont & viuent à present, ie les ay trouuẽ si elloignez de pouuoir donner raison de cela, qu'ils tiennẽt pour certain qu'ils sont creez de leur premiere origine en ce nouveau mōde où ils habitent. Mais nous leur auons ostẽ cet erreur par nostre foy, qui nous enseigne que tous les hōmes procedent d'vn premier hōme. Il y a grande coniecture & fort apparente, que ces hōmes par longue espace de temps, n'ont point eu de rois ny de republics, mais qu'ils viuoient par troupes, comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres natiōs qui n'ont aucuns rois assurez, sinon selō l'occasion qui s'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs capitaines comme il leur plaist. Mais quelques hōmes surpassans les autres en force & industrie, avec le temps commencerẽt à seigneurier & commander, cōme fit anciennemẽt Nembrot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combiẽ qu'ils fussent barbares, surpassoient neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdite nous demonstre, que la race des Indiens a commẽcẽ à multiplier pour la plus grãd part d'hōmes sauages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dõt nous parlõs, laissant le surplus quãd l'on traitera leur histõire plus à loisir.

LIVRE

Act. 17.

Gen. 10.



LIVRE SECOND

DE L'HISTOIRE NATV-

RELLE ET MORALE

des Indes.

*Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire, de
traitter de la nature de l'Equinoxe.*

CHAPITRE PREMIER.



POUR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable,

veu que la plus grand' part de ce nouveau monde que l'on a dernièrement descouvert, gist & est situé souz ceste region du milieu du ciel. Et me semble chose fort à propos, ce que quelques-uns disent que la cognoissance des choses des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque entre l'un & l'autre monde, procede des proprietes de cet equinoxe. Et faut noter que tout cet espace qui est entre les deux tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu, qui est l'Equinoxe, ainsi appellée, pource que le Soleil faisant son cours en icelle, rend par

HISTOIRE NATURELLE

tout le monde les iours & les nuicts esgaux; mes-
 mes que ceux qui habitent au dessouz d'icelle,
 iouyssent tout le long de l'année de ceste mesme
 esgalité des iours & des nuicts. Or en ceste ligne
 equinoxiale, nous trouuons tant d'admirable pro-
 prietez, que c'est avec bonne raison que l'enten-
 dement humain se resueille & traueille pour en
 rechercher les causes, n'estant point tant esmeu à
 ce par la doctrine des anciens Philosophes, que
 par la mesme raison & certaine experience.

*Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone
 Torride pour certain estoit inhabitable.*

C H A P I I.

RECHERCHANT à presēt ce sujet dès son
 commencement, aucun ne pourra nier ce
 que nous voyons clairement, que le Soleil en
 s'approchant eschauffe, & refroidit en s'esloi-
 gnant. Tesmoins en sont les iours & les nuicts,
 tesmoins l'Hyuer & l'Esté, la varieté desquels &
 le froid & le chaud est causé par l'approchement
 & esloignement du Soleil. D'autre-part il est aussi
 certain que plus le Soleil s'approche & iette ses
 rayons directement, plus la terre est arse & em-
 brafée: ce qu'on void clairement en la chaleur du
 Midy, & en la force de l'Esté. D'où l'on peut iu-
 ger (à ce qu'il me semble) que tant plus vne terre
 est esloignée du cours du Soleil, tant plus est-elle
 froide. Ainsi nous experimentons que les terres
 & regions qui s'approchent d'auantage du Septē-
 trion ou Nort, sont les plus froides, & au cōtrai-
 re celles qui s'approchent du Zodiaque, où che-
 mine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour
 ceste cause l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barba-

rie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragon; & Castille & Arragon surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionales, d'autant moins sont-elles chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du Soleil, & sont plus à plomb frapées de ses rayons, se ressentent davantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient est embrazée de chaleur pour trois causes & raisons, l'vne pour le voisinage du Soleil, l'autre pour receuoir directemēt ses rayōs, la troisieme, pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignēt, touchant la cause du froid & chaleur des regiōs de la terre. Mais que dirons nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse? tout le mesme. Car la secheresse semble estre causée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuit estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec, comme estant le plus chaud. L'Hyuer pendant que le Soleil est plus esloigné, se void plus froid & plus pluuieux, & l'Esté au cōtraire, auquel le Soleil est plus proche, certainemēt est plus chaud & plus sec. Pource que tout ainsi que le feu a la propriété de cuire & de brusler, aussi l'a-il pareillement de dessecher

l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessiue chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit merueilleusement embrasée & desechee: & que par consequēt elle n'auoit point d'eaux ny de pasturages, caule pour laquelle elle deuoit estre par necessitē fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAP. III.

NOUT ce que nous auons proposé cy-dessus, semble certainement estre vray & bien à propos, & neantmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer se trouue apertement faulſe, d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplée & habitée d'hommes realement, & de fait: & nous mesmes y auons demeuré long temps: aussi est elle fort commode, plaisante & agreable. Si donc il est ainsi, comme on ne le peut nier, que d'une proposition veritable, l'on ne peut tirer vne conclusion faulſe, & que neantmoins ceste conclusion soit faulſe, comme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere par les mesmes pas, pour considerer & regarder vn peu de plus près ceste proposition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc premiere-ment quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le mōstre, puis apres nous le prou-

nerons (combien que soit chose fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raison, suiuant les termes de Philosophie. Le dernier point que nous auons proposé cy-dessus, que la secheresse est plus grãde lors que le Soleil est plus prochain de la terre, semble chose certaine & veritable, & ne l'est pas toutesfois, au contraire est totalement faulse. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil passe par dessus, & en est fort proche. C'est certainement chose admirable, & digne d'estre remarquée, que l'air est plus serain, & sans pluyes, souz ceste Zone Torride, lors que le Soleil en est plus esloigné, & au contraire, qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de broüillas au temps que le Soleil en est plus proche. Ceux qui n'ont point esté en ce nouueau monde, parauanture tiendrõ cecy pour chose incroyable, & semblera estrange mesme à ceux qui y ont esté, s'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres sy accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a esté dit en ce costé du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en est plus esloigné, lors & au mesme temps qu'il est plus prochain de l'Europe, à sçauoir en May, Iuin, Iuillet, & Aoust, qu'il fait son cours au Tropicque de Cancer, durant lesquels mois, au Peru y a vne grande serenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tarissent du tout: Mais comme l'année s'aduance, & que le Soleil s'approche du Tropicque de Capricorne, alors commencent les

eaux, pluyes, neiges, & se font les grandes creuës des riuieres, qui est depuis Octobre, iusques en Decembre, puis apres le Soleil se retirant du Capricorne, lors que ses rais donnent droitemēt sur les testes de ceux du Peru, c'est alors que la force & fureur des eauës est grande, c'est le temps des pluyes, neiges, & grands desbordemens des riuieres, qui est en la mesme saison de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, sçauoir depuis Ianuier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye & si certaine, que personne ne le peut contredire. Et tout le contraire alors se rencontre és regions du Pole Arctique, outre l'Equinoxe, ce qui procede d'une mesme raison. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceste coste, tant de la neufue Espagne, des Isles de Barlouent, de Cuba, Espagnolle & Iamaïque, de Saint Iean de Port-riche, nous trouuerons sans faute que depuis le commencement de Nouembre iusques en Aupil, ils y ont l'air & le ciel fort clair & fort ferein, dont la raison est, pour-autant que le Soleil passant par l'Equinoxe, pour aller au Tropicque de Capricorne, il se va esloignant de ces regions, plus qu'en autre saison de l'année: Et au contraire ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre, pource qu'alors les rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception)

qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus serain, & y a plus de secheresse alors que le Soleil en est plus esloigné: & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainsi comme le Soleil s'advance ou se retire peu ou plus, ainsi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

Qu'aux regions qui sont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux, lors que le Soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

CHAP. IIII.

DS regions qui sont hors les Tropiques, l'on void tout le contraire de ce qui est dit cy-dessus; pource que la pluye se mesle avec le froid, & la secheresse avec la chaleur, ce qui est fort bié cogneu en toute l'Europe & en tout le vieil monde, comme on le void de mesme façon en tout ce nouveau. Dont est tesmoin tout le royaume de Chillé, qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espagne, est subiect aux mesmes loix de l'Hyuer & de l'Esté, excepté que l'Hyuer est là quand l'Esté est en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers Poles. Par ainsi quand le froid est en ces prouinces, les eaux y sont en fort grande abondance, qui est quand le Soleil s'en esloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçauoir que la chaleur & secheresse y viennent quand le Soleil

y retourne. De là vient que ce royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fructs de la terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre, qui est deuant l'Ethiopie interieure, laquelle se va eslargissant en façon de pointe, iusques au Cap de bonne Esperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil, qui sont en Esté, desquelles les anciens ont tant disputé: d'autant qu'en ceste region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le Soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblēt & font de grands lacs & estangs, desquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuve du Nil. Et par ce moyen va peu à peu eslargissant son cours, iusques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finalement au temps de l'Esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui sy rapporte. Car au mesme temps qu'il est Esté en Egypte, située au tropique de Cancer, l'Hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & semblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement riuere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se desborder si terriblement de son cours, & va gagnant tellement ceste region, que les habitans sont contrains du-

rant ces mois là de se retirer & se tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes, avec vn discours de l'Hyuer & de l'Esté.

CHAP. V.

POUR resolution, l'Esté est tousiours suiuy & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions ou zones temperees, & l'Hyuer aussi de froidure & d'humidité: Mais en la Zone Torride les susdites qualitez ne se trouuét point ensemble de la mesme façõ, d'autãt que les pluyes y suiuent la chaleur, & le froid y est accompagné de secheresse & d'vn air serain. I'entends par le froid le defaut de chaleur excessiue, d'où vient que l'Hyuer se prend en nostre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & Esté pour le temps de chaleur & serenité de l'air. Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neufue Espagne, voyans que ces deux qualitez ne se trouuoient point ensemble comme elles font en Espagne, appellét l'Hyuer la saison en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Esté, celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils se trompent euidemment, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune que l'Esté est aux montagnes du Peru, depuis le mois d'Avril, iusques en Septembre, pour autant que les pluyes cessent en ce temps là, & que l'Hyuer est depuis le mois de Septembre iusques au mois

d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi il est Hyuer & l'Esté au Peru, lors & au mesme temps qu'il l'est en Espagne. De sorte que quand le Soleil chemine au dessus de leur teste, alors ils croyent que c'est le fond de l'Hyuer, pource qu'il y a plus grande abondance de pluyes. Mais c'est chose digne de risée, comme venant de gens ignorans & sans lettres : car tout ainsi comme la diuersité qui est entre le iour & la nuict, procede de la présence ou absence du soleil, en nostre hemisphere, selon le mouuement du premier mobile, qui est la cause du iour & de la nuict, ainsi la difference que nous voyons entre l'Hyuer & l'Esté, procede de l'approchement ou esloignement du Soleil, selon le mouuement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Doncques à vray dire, il est l'Esté lors que le Soleil est plus proche, & Hyuer quand il est le plus esloigné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature sont cauées par nécessité de l'approchement ou esloignement du Soleil : mais le pleuoir & non pleuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuent pas nécessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (oultre ceste opinion vulgaire) qu'au Peru l'Hyuer est serain, & sās pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'Hyuer soit chaud, & l'Esté soit froid. Ils tombent en la mesme erreur sur la differēce qu'ils font entre la plaine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pource qu'alors l'air est fort clair & serain en la mon-

tagne, sans aucunes pluyes ny bruines, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine des brouillars qu'ils appellent guarua, qui est comme vne rosée fort douce, de laquelle est couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Esté, comme il est dit, sont causez de l'approchement & esloignement du Soleil. Puis donc qu'il est ainsi qu'en tout le Peru, tant en la montagne comme en la plaine, le Soleil s'en approche & esloigne en vn mesme temps: il n'y a donc point de raison de dire, que quand il est Esté en vne partie, l'Hyuer soit en vne autre. Toutesfois c'est chose de peu d'importance de debatre sur la signification des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & disent qu'il soit Esté quand il ne pleut point, encore qu'il face dauantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'esgard, est à la verité du subiect qui est declaré, à sçauoir que la secheresse ou defaut de pluyes ne sont pas tousiours en plus grande abondance quand le Soleil s'approche le plus, ainsi que l'on void en la Zone Torride.

*Que la Zone Torride abonde en eauë & pasturages,
contre l'opinion d'Aristote, qui a mis en
auant le contraire.*

CHAP. VI.

PAR le discours precedent l'on peut facilement entendre que la Zone Torride n'est seche, mais abondante en grande quantité d'eaux, ce qui est tellement vray, qu'elle surpasse les autres regions du monde en abondance d'eaux,

d'eaux, si ce n'est en quelques endroits où il y a des
 sablons ou terres desertes, cōme l'on trouue mes-
 mē es autres parties du monde. Quant est pour
 les eaux du Ciel, l'on a desia mōstré qu'il y a gran-
 de abondance de pluyes, neiges & gresles, qui spe-
 cialement abondent en la prouince du Peru: mais
 pour les eaux de la terre, comme sont riuieres, fō-
 raines, ruisseaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay
 rien dit iusques icy, toutesfois estant chose ordi-
 naire que les eaux d'embas se rapportent à celles
 d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en
 auoir faute. Et de vray il y a vne telle & si grande
 abondance de sources & de fontaines, qu'il ne se
 peut trouuer lieu, regiō ou cōtree dans tout le re-
 ste du mōde, où il y ait tāt de lacs, marecages, & si
 grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'A-
 mērique est presque inhabitable pour ceste trop
 grande abondance d'eaux, d'autant que les riuie-
 res enflées de grandes pluyes de l'Esté, sortent à
 tous coups de leur liēt; avec telle furie qu'elles rō-
 pent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on
 cheminer en plusieurs endroits, à cause de la boüe
 & fange des marecages & vallons. A ceste occasiō
 ceux qui demeurent ioignant le Paraguey, duquel
 nous auons cy dessus fait mention, preuoyans la
 cruē du fleuue auant qu'elle aduienne, se mettent
 en leurs Canoës avec leurs meubles & hardes, &
 presque par l'espace de trois mois, ils garantissent
 leurs vies & moyēns en nageāt. Puis apres le fleu-
 ue retournant en son liēt, ils reuiennent en leurs
 maisons comme deuant, encor toutes moittes &
 degoutantes de l'inondation. Et est ce fleuue de
 telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate,

fils estoient amassez ensemble, ne le pourroient pas esgaller à beaucoup pres. Mais que dirôs nous de la grande riuere de la Magdalaine, qui s'engolphe en la mer entre sainte Marthe & Carthagene, & est appellée avec bonne raison, grande riuere? Nauigeãt en ces parties là, i'estois esmerueillé, comme son eue, qui est tres-claire, demeueroit & s'escouloit dans la mer plus de dix lieuës auant, ayant en sa largeur deux lieuës & d'auantage, sans qu'elle se meslast, ny peust estre vaincuë des vagues impetueuses de la mer Oceane. Que s'il faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue appellé par les vns la riuere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuere d'Orelana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouertes, doit esteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller ou riuere, ou mer. Il fluë depuis les montaignes du Peru, desquelles il reçoit vne abondãce infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean, presque à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large & si spacieuse, principalement au dernier tiers de la longueur, qu'il contiët au milieu de soy plusieurs & grandes Isles: Et ce qui semble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eauë. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny descouurer à l'œil plusieurs grandes & hautes môtagnes qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur.

Nous auons appris de bonne part la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleue (qui doit bien ce me semble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleues) qui fut par le rapport d'un frere de nostre compagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orsua, avec lequel il se trouua à toutes les aduantures de ceste estrange entrée & descouuerte, & aux seditions & pernicieux actes de ce meschant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de sortir & en estre deliuré, pour le mettre de nostre compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region qu'ils appellent Zone Torride, & la region seche & bruslée, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux ny de pasturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleue Maronnon, afin de monstrier l'abondance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la province de Collao. Il y a plus de dix fleues, fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neantmoins n'a pour sa vuide qu'un seul courant d'eauë qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir ou faire pont, pour la profondeur de son eauë, & qu'on ne le peut non plus passer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant. L'on le passe par un gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est avec un pont de paille, posé sur la mesme eauë, lequel d'autant qu'il est fait d'une matiere si leger ne s'enfonce point, & neantmoins

est ce passage fort seur & fort aisé. Ce lac contient presque quatre vingts lieuës, trente-cinq en sa longueur, & quinze lieuës au plus large. Il y a plusieurs Isles qui anciennement estoient habitées & cultiuées, mais aujourd'huy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totorá, duquel ils se seruent en mille vsages. Car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en cestuy leur Totorá, tout ce dont ils ont de besoing; & sont ces Vros vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne s'estiment pas hommes. On raconte d'eux qu'estans interrogez de quelle nation ils estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelque genre d'animaux. Il s'est trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac seulement dans leurs bateaux de Totorá, lesquels sont liez ensemble, & arrestez à quelque roche, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout le village ensemble. Par ainsi qui voudroit aujourd'huy les chercher où ils estoient hier, on n'y trouueroit aucun reste ny apparence d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand lac ayant couru enuiron cinquante lieuës, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier, qu'ils appellent de Parrya, & contient aussi en soy quelques Islettes, mais l'on n'y voit aucune issuë. Quelques-vns pensent qu'il court deffouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on void naistre

& entrer en la mer fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux de ce lac se resoluēt & dissipent dans le mesme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce discours me semble suffisant, pour monstrier qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance & du ciel & de la terre.

Traictant la raison pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eauës quand il est plus esloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il engendre moins quand il en est plus proche.

CHAP. VII.

ENSANT plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe est si humide, comme i'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il esleue & attire à soy vne grande abondance de vapeur de tout l'Ocean, qui en cet endroit est fort grand & fort estendu, & ayant tiré à soy ceste grande abondance de vapeurs, aussi tost les resoult & conuertit en pluyes, & est approuué par plusieurs experiēces certaines que ces pluyes & torrents celestes prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premièrement, comme nous auons ja dit cy-deuant, il pleut en ces pays là au temps que le Soleil iette ses rayons directement sur la terre, & qu'en ce faisant il a plus de force: mais quand le Soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, & alors il n'y tombe point de pluye.

D'où

D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on obserue, tant au Peru, neufue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres Midy, lors que les rayons du Soleil sont au poinct de leur plus grād' force, & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyēt, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer, & se reposer à Midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres Midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment: car mesmes il y en a aucuns qui y ayans fait quelque résidence, disent que la plus grande'abondance des pluyes est quand la Lune est en son plein: encor que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, bien que i'y aye prins garde quelquesfois. D'auantage les iours, l'an & les mois donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, aufquels on distille les eauës des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enfermé & contraint, pousse & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans pressées, & ne trouuans issuë, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vif argent, mais sil est aspre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel se rencontrant en

haut contre le chapiteau (qu'ils appellēt) le tournent incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainsi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effects, quand elle trouue matiere disposée, qui est de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les resoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lors qu'il y a quelque obstacle, pour les consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que ce soient choses contraires qu'un mesme Soleil dans la Zone Torride estant proche cause les pluyes, & que hors la Torride estant esloigné, il cause vn mesme effect: si est-ce que tout bien considéré, il ne l'est pas reellement & de fait. Mil effects és choses naturelles procedent de choses contraires par vn moyen diuers. Nous mettons secher le linge au feu & à l'air, desquels neantmoins l'un eschauffe, & l'autre refroidit. Les pastes sont sechees & endurecies par le Soleil & par la gelée. L'exercice moderé prouoque le dormir, si est trop violent, il l'empesche: si l'on met du bois au feu, finalement il s'esteint, si l'on y en met beaucoup, & trop, il s'esteint aussi: car la seule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne chose, elle ne doit estre ny trop proche des yeux, ny trop loin, mais en distance raisonnable & proportionnée: estant trop esloigné d'une chose l'on en perd la veüe, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil sont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; si ils sont violents, aussi tost qu'il a attiré les vapeurs, il les resout & consomme, mais la chaleur moderée les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communé-

ment de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le Soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subiect il y a mil exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souuent de choses contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller si le Soleil pour estre fort proche engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné, mais qu'estant son approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cause aucunement. Cependant il reste encor vn poinct que l'on peut demãder, pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causées par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en Hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amaissent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelées & espaisées par la grande froideur, puis apres estans pressées, se resoluent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'Hyuer, que le Soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus longues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'Esté, la force du Soleil est desia telle, qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consume, les dissipe & resoult: car la chaleur & la longueur des iours sont causées par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'esloignement du Soleil a tout autant

d'effect que le plus grand approchement qui soit aux regions desdits Tropiques. Au moyen de quoy il ne pleüt pas en la Torride alors que le Soleil est esloigné, non plus que hors les Tropiques quand le Soleil est plus proche, d'autant qu'en cet approchement & esloignement, le Soleil demeure tousiours en vne mesme distance, d'oü procede vn mesme effect de serenité. Mais quand le soleil est au periode de sa force en la Zone Torride, & qu'il jette ses rayons directement sur la teste des habitans, il n'y a ny serenité ny secheresse, comme il semble qu'il deuiroit y auoir. Mais plustost de grandes & estranges pluyes, dautant que par la force excessiue de sa chaleur, il attire & esleue presque en vn instant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane, lesquelles sont si espaisles & en si grande abondance, que le vent ne les pouuant dissiper ny refondre facilement, elles viennent à se fondre en eau, qui cause les pluyes si froides & en si grande abondance, car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost consumer & refondre, & estans attirées & assemblées, par leur grande abondance se fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoistra fort bien par cet exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, si le feu est violent, & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleue cet humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peut

refoudre, & ainsi distille & tombe d'avantage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnée, nous voyons que la chair se rostit proprement, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle consomme & refout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop près ny trop loing, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire, car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire: pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humour: mais si la flame est proportionnée, la cire ne se fond ny decoule, pource que la flame va consommât peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causées par la foiblesse & peu de chaleur.

*Comment l'on doit entendre ce qui a esté dit
cy-dessus de la Zone Torride.*

CHAP. VIII.

IL est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de regle infailible & mathematique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaite regle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut

point lors que le Soleil en est plus proche, se doit prendre & entendre de mesme: & de vray c'est bien ce qui est le plus commun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptions que nature a voulu mettre à ceste regle, rendant quelques regions de la Torride extrêmement seches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellēt Plainnes, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaux de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grand peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demandent) car à present ie pretends de monstret seulement qu'il y a plusieurs exceptiōs aux regles naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil est plus proche, mais quand il est plus esloigné. Bien que iusques auourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois s'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre: mais aussi quelquesfois s'il aduient le contraire, l'on doit auoir esgard qu'en ces choses naturelles il aduient plusieurs contrarietez & empeschemens, par lesquels elles se changent & defont les vnes les autres. Pour exemple, il peut estre que le Soleil causera les pluyes, & que le vent les empeschera; ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accoustumé d'estre. Les

vents ont leurs proprietéz & diuers commence-
mens, par lesquels ils operent de differents ef-
fects, qui sont le plus souuent contraires à ce que
l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en
chacun endroit l'on void arriuer de grandes va-
rietez en l'année, qui prouiennent de la diuersité
des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est
point chose mal à propos de dire qu'en la Zone
Torrade l'on peut voir & remarquer quelques
choses contraires à ce que nous auons experi-
menté. Mais pour resolution, ce que nous auons
conclu est vne verité bien certaine & experimen-
tée, à sçauoir la grande secheresse que les anciens
ont pensé estre en la region du milieu, que nous
appellõs Torrade, n'y estre point du tout, & qu'au
contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les
pluyes y sont alors que le soleil en est plus proche

*Que la Torrade n'est point excessiue-
ment chaude,
mais plustost moderée.*

C H A P. IX.

JUSQUES icy nous auons traité de l'hu-
midité de la Zone Torrade, maintenant il
sera bõ de parler de deux autres qualitez, qui sont
le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le
cõmencement de ce discours, comme les anciens
ont tenu que la Zone Torrade estoit chaude & se-
che excessiue-ment, ce qui n'est pas ainsi toutesfois;
car elle est chaude & humide, & en la plus grand'
partie la chaleur n'est pas excessiue, mais plustost
tépérée. Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si

nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessive chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid, que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer: que pouuois ie moins faire alors, que de me rire & me moquer des meteoires d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison que tout y deuoit estre embrasé de chaleur suiuant les regles, moy & tous mes compagnons auions froid? il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, cōme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopia, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneuë, nous deuous par force rechercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naistre, veu qu'en vne mesme saison de l'année, & en lieux qui sont d'une mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne si grande diuersité, que les vns sont embrasés de chaleur, les autres de froidure, & les autres se

trouuent temperéz d'une chaleur moderée. Platon met sa tant renommée Isle Atlantique souz la Zone Torride, puis dit qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée, fort abondante, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auourd'huy Samatre) est souz l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuant qu'elle n'est pas seulement riche & heureuse, mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entendre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres-excellent Astrologue & Cosmographe Ptolomée, & l'insigne Philosophe & medecin Auicenne en eurent meilleure resolution, estans tous deux d'opinion que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

*Plat. in
Tim. &
in Critia.*

*Plin. lib. 6.
cap. 22.*

*Que la chaleur de la Torride est temperée, pour
l'abondance des pluyes, & pour la
briefueté des iours.*

CHAP. X.

DEPUIS que le nouveau monde a esté decouvert, l'on a cogneu & sans doute, ce que les derniers auteurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que quand quelque chose qui est hors de nostre opinion nous vient à estre cogneuë par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons sçauoir pour quelle cause la region de

laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulement temperée, mais est froide en plusieurs endroits. Considerant ceste matiere generalement, ie trouue deux causes generales, pour rendre ceste region temperée, l'une est celle-cy deuant declarée, d'autant que ceste region est fort humide, & subiecte aux pluyes, & n'y a point de doute que la pluye ne rafraischisse, pource que l'esleuement de l'eauë est de son naturel froid: & encor que l'eauë par la force du feu s'eschauffe, ce neantmoins ne laisse pas de temperer l'ardeur, causée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on void par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrazée du Soleil, pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruiues empeschent que les rayons du Soleil n'offensent tant, & les pluyes qui procedent d'icelles mesmes, rafraischissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. L'on voit l'eauë de la pluye, & elle estanche la soif, comme les nostres l'ont bien esprooué, ayans faute d'eauë pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant ja monstré commela Zone Torride est fort pluueuse, il appert aussi qu'il y a en icelle chose qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raison qui merite bien qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres. Car pour le dire en peu de paroles, le Soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ce neantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estant

plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embracement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulièrement. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique & trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuicts sont inegaux; & au contraire où la Sphere est droite, & les signes montent droictement, les iours & les nuicts y sont esgaux. C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux Tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuicts, que hors d'iceux, & plus l'on approche de la ligne, moins y trouue-on d'inegalité; ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils sont au dessous de la ligne, n'ont point en toute l'année les iours ny les nuicts plus courts en vne saison qu'en l'autre, mais y sont continuellement esgaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils sont distans de la ligne presque de douze degrez, apperçoient quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croissent d'une heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Esté, pource qu'ils sont presque souz le Tropicque. Mais ceux qui sont du tout hors des Tropiques, remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne, & sont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours sont plus longs en Esté qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui

se void, que la Sphere enseigne, & l'experience le montre clairement. Il faut adiouster vne autre proposition, qui est aussi vraye, & bien considerable, pour tous les effects de la nature, sçavoir la perseuerance & continuation de sa cause efficiente à operer & agir. Cela supposé, si l'on me demande, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a point de si violentes chaleurs en Esté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aoust) ie respōdray pource que les iours d'Esté sont plus longs en Andeluzie, & les nuitcs y sont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il est enflame & cause la chaleur, la nuitc aussi comme froide & humide donne du rafraichissement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Esté n'y sont pas si longs, ny les nuitcs si courtes, qui cause que la chaleur du iour est beaucoup temperée par la fraicheur de la nuitc. Mais là où les iours sont de quinze ou seize heures, par raison il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne sont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuitc pour rafraichissement. Et bien que la Zone Torride soit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, si est-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas si lōg temps: car c'est chose naturelle qu'un feu encor qu'il soit petit, s'il perseuere, eschauffe d'auantage qu'un plus grand qui durera peu, principalement s'il y suruient du rafraichissement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietéz de la Torride en vne balâce, sçavoir quelle est plus pluuiieuse au temps de sa plus grande chaleur, & que les iours y sont plus courts,

on pourra bien parauanture trouuer qu'elles seront esgales à ces deux autres contraires: qui sont que le Soleil y est plus proche & plus droit qu'ès autres regions, à tout le moins que l'on n'y reconnoistra pas beaucoup d'auantage.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.

CHAP. XI.

ESTANT chose resoluë que les deux proprietés susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est esgalle en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn mesme temps: nous sommes cōtraints de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande, diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourrant doncques sur ceste question, j'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachée. Les causes apparentes & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiete & situation de la terre, & la troisieme le naturel & propriété de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiës pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la propriété de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui vouldra considerer de pres les causes & raisons generales cy

dessus desdites, on trouuera qu'elles ne sont suffisantes pour la resolution totale de ceste matiere, veu ce qui arriue iournallemēt en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du royaume de Prete Ian, sont situez dessous la ligne, ou fort proches, esquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naissent les hommes tous noirs. Ce qui n'est pas seulement en ces parties de terre ferme, esloignées de la mer, mais aussi en est-il de mesme es isles enuironnees de la mer. L'isle de sainct Thomas est souz la ligne, les isles de Cap de vert en sont prochaines, & en l'une & en l'autre y regnent de furieuses chaleurs, & y sont mesmes tous les hommes noirs. Soubs la mesme ligne, ou bien proche d'icelle, gist vne partie du Peru, & du nouveau royaume de Grenade, qui neantmoins sont terres fort temperées, declinantes plustost à froidure, que nō pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle sont blancs. La terre du Bresil est en la mesme distance de la ligne que le Peru, & neantmoins le Bresil & toute ceste coste est extremement chaude, encore qu'elle soit en la mer du Nort, & l'autre coste du Peru qui est en la mer du Sud, est fort temperée. Je dis donc que qui voudra considerer ces differences, & donner la raison d'icelles, ne se pourra contenter des generales cy-dessus traitees, pour declarer comme la torride peut estre vne terre temperée. Entre les causes & raisons speciales, i'ay mis pour la premiere la mer, pource que sans doute son voisinage aide à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que son eauë soit

fallee, elle est tousiours eau toutesfois, & l'eau de sa nature est froide, & si encore est remarquable que pour la profondeur de l'Océan, l'eau n'en peut estre eschauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finablement tout ainsi comme le sel nitre (quoy qu'il soit du naturel du sel) a la proprieté de refroidir l'eau: ainsi voyons nous par experience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraischit, ce que nous auõs veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraischir l'eau ou vin pour boire dedans des cruches ou flacons mises en la mer. D'où l'on peut sans doute recognoistre que l'Océan a ceste proprieté de temperer & rafraischir l'excessive chaleur. Pour ceste occasion l'on ressent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *ceteris paribus*, & communément les terres situées sur la marine, sont plus fraisches que celles qui en sont esloignées *ceteris paribus*, comme j'ay dict. Ainsi la plus grande partie du nouveau monde estant fort proche de la mer Oceane, nous pouuons dire avec raison, encor qu'il soit sous la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer sa chaleur.

*Que les plus hautes terres sont les plus froides,
& quelle en est la raison.*

CHAP. XII.

MAIS si nous voulõs encor rechercher particulièrement, nous trouuerõs qu'en toute ceste terre il n'y a pas vne chaleur totalement égale, quoy

qu'elle soit en pareille distance de la mer, & en mesme degré, veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cause de cecy ne soit, pour autant que l'une est plus basse, & que l'autre est plus haute & plus esleuée, d'où vient que l'une est chaude, & l'autre froide. C'est chose certaine que le sommet des montagnes est plus froid que le profond des vallées, ce qui ne procede point seulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercussion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en soit vne grande raison, mais il y en a vne autre, qui est que la region de l'air est plus froide, d'autant plus qu'elle est haute & esloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de Popajan en la neufue Espagne, font preuue luffisante de cecy. Car sans doute, toutes ces parties sont terres hautes, & pour ceste raison aussi sont-elles froides, combien qu'elles soient toutes environnées de hauts pics de montagnes fort exposées aux rayons du Soleil. Mais si nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Espagne, les plaines de la coste sont terres chaudes, & les plaines de la mesme terre du Peru & de la neufue Espagne sont au contraire terres froides. A la verité ie ne voy point qu'il s'en puisse donner autre raison, sinon que les vnes sont en terre basse, & les autres en terre haute. L'experience nous enseigne que la moyenne region de l'air est plus froide que l'inferieure: & pource tant plus les montagnes s'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles sont froides, couuertes de neiges: & de gelées. La raison mesme sy accorde,

pource

pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repousee, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondeur. Pour ceste occasion, les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que s'il est ainsi, comme de faict l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrier que la Torride est temperee. Sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraischissent les terres prochaines. L'on void continuellement és sommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eauës toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, quel'herbe en est toute grefillonnée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dit, est en la Zone Torride, & aduiët le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tres-froide. Or la cause pourquoy la regiõ moyenne de l'air est plus froide, a esté mesme dite cy-deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repousee & reiette arriere

toute la froidure, laquelle se retire & referre en la moyenne region de l'air par antiperistase, comme parlēt les Philosophes. En apres si quelqu'un me demande & veut interroger de ceste façon, si il est ainsi que l'air soit chaud & humide, comme

Arist. Ma. tient Aristote, & comme l'on dit communēmēt, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu? Car si il procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse regiō de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que i'en pense, ie confesseray que cet argument & obiectiō m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suiure l'opinion de ceux qui reprobent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs arguments & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu, laissant les autres à part, sçauoir qués iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air avec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraischit: de sorte que ces Auteurs afferment que la chaleur n'est vne propriété particuliere d'aucun autre element que du seul feu, qui est espars & meslé parmi toutes les choses (selon que le grand Denys nous enseigne) mais qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire à Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordēt tous que la moyenne region de l'air est plus froide que la plus basse prochaine à la ter-

Diony. cap.
15. de cœl.
hierar.

re, comme mesme l'experience le montre, puis qu'en ceste region du milieu les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellēt Torride, ayant d'un costé la mer, & de l'autre les hautes mōtagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour tēperer & rafraischir la chaleur.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

CHAP. XIII.

QA temperature de ceste region se doit principalement attribuer à la propriété du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux, La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses, a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrazee) afin que par leur fraischeur l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opiniō, en ce qu'ils disoient que l'égalité des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperée, à laquelle opiniō toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant:

— & celle region
*S'embraze incessamment aux chaleureux rayons
 Du Soleil qui d'illec iamaïs ne se retire.*

Doncques la fraischeur de la nuict n'est pas telle, qu'elle soit seule suffisante pour moderer & corriger de si aspres & furieuses ardeurs du Soleil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle sorte que combien qu'elle ait esté tenuë des anciens, plus embrazée qu'une fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour vn Printemps delicieux: il appert par argument & raisons fort euidentes, que la cause de cecy gist principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme climat quelques regions & villes mesmes plus chaudes les vnes que les autres, pource seulemēt qu'ils se ressentent moins des vents qui rafraischissent. De mesme en est-il en d'autres terres, où le vent ne court point, lesquelles sont toutes embrazees cōme vn fourneau, & y est-on si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a beaucoup de ces bourgades, & de ces terres au Bresil, en Ethiopie, & au Paraguay, comme chacun sçait: & ce qui est plus considerable, c'est que l'on void ces differences non seulement parmy les terres, mais aussi en la mer; il y a des mers où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique, & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamans) comme aussi en la mer du Bresil. Il y a d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, comme en celle du Peru, en laquelle nous eumes froid, comme j'ay raconté cy-dessus, quand

nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la propriété du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de près aduiser à ceste consideratiō du vent, dont nous auons parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçauoir pourquoy le soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur avec vne fort leger couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'un simple toiēt de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessouz vn toiēt de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Dauantage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes ny ennuieuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quelquesfois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quand l'on vient à en sortir aux rayons du soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dix-huict lieuës, & en vn mesme de-

gré, est toutesfois de si differente temperature, que le pays estant tres-froid, il est sterile & sec à merueilles: au contraire la ville d'Argent est temperée, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent qui principalement cause toutes ces estranges disparities: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embraze, mais aussi quand la fraischeur del'air reuiét, aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres & grossieres que exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduiét en Europe, dautant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruslee du Soleil du iour, qui est cause que les nuits y sont si chaudes & ennuyenses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sorte comme d'une fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraichement: au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en est pas de mesme, d'autât que tous les matins que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y commence à jetter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grande chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent, qu'ils appellent autremét, *Marée*, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence

à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de Barlouãte, où au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bon frais, pource que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gracieux y souffle alors.

*Que ceux qui habitent souz l'Equinoxe viuent
d'vne vie fort douce & delicieuse.*

CHAP. XIII.

SI ceux qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit en l'Equinoxe, le fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroient-ils point estre du tout hors du chemin. Non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux dont parle l'Escriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affirmer pour chose certaine; mais ie dis que si l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre, ce doit estre en lieu où l'on iouïst d'vne temperature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn ciel ou vn air contraire, ennuyeux & maladif, comme il n'est chose plus agreable que de iouïr d'vn ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil & gracieux. Il est certain que nous ne participõs point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'vsage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les

entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietéz. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: si il est pur & salubre, il augmente les forces. Finalement nous pouuons dire que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fascheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aïse, ny avec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gracieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'aggreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'Hyuer, qui par son froid gele & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais avec vne natte, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année: Je dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auïourd'huy que si les hommes se vouloiēt vaincre eux-mesmes, & se desliier des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicious desseins, sans doute qu'ils pourroïent viure aux Indes fort doucement & heureusement: car ce que les autres Poëtes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hommes les trouueroïent en ces terres, si d'un cœur genereux ils aimoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur cōuoitise, que d'en demeurer esclaués comme ils sont. Ce que nous auons traicté iusques icy suffira touchât les qualitez de

l'Équinoxe , du froid , chaud , secheresse, pluyes,
& des causes de sa temperature. Le discours en
particulier des diuersitez des vents, eaux, des ter-
res, des metaux , plantes & animaux qui y sont,
& dont y a aux Indes grande abondance , restera
pour d'autres liures , car la difficulté de ce qui est
traitté en cestuy-cy, quoy qu'au bref, le fera para-
uanture trouuer plus long qu'il n'est.

ADVERTISSEMENT
AV LECTEUR.

LE lecteur doit estre aduertiy que i'escruiy les deux liures precedens en Latin, lors que i'estois au Peru, & pource parlent-ils des choses des Indes, comme de choses presentes. Depuis estant venu en Espagne, me sembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler qui y estoit couchée: mais aux cinq liures suiuan, parce que ie les ay faits en Europe, i'ay esté contraint de changer la façon de parler, & de traiter en icceux les choses des Indes, comme terres & choses absentes: & parce que ceste diuersité de parler pourroit avec raison offenser le lecteur, il m'a semblé bon l'aduertir de ceci.



LIVRE TROISIEME

DE L'HISTOIRE NATU-

RELLE ET MORALE

des Indes.

*Que l'histoire naturelle des Indes est
plaisante & agreable.*

CHAPITRE PREMIER.



OUTE histoire naturelle de soy est agreable, & mesme est vtile, & de grand profit à ceux qui veulent eslever leur discours, & contemplation en haut, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Authour de toute la nature, comme nous voyons que font les sages & saints personnages, *Psal. 103. 135. 91. 92. 18. 8.* principalemēt Dauid en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellence des œures de Dieu. Et Iob aussi traittāt des secrets du Createur, où le mesme Seigneur respond à Iob si amplement: Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes œures de ceste nature si diuerse & si abondante, aura vrayemēt le plaisir & contentement del'histoire, & plus encor quand il cognoistra que ce ne sont point simples œures des hommes, mais *Iob. 28. 38 39. 40. 41.*

du Createur mesme, & qu'il passera plus outre, & paruiédra à cōprendre les causes naturelles de ses œuures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narratiō des choses naturelles peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes consideratiōs, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouvelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vne autre, qui est de traiter de choses esloignées, la plus-part desquelles ont esté incogneuës aux plus excellens auteurs de telle professiō qui ayent esté entre les anciens. Que s'il falloit escrire ces choses naturelles des Indes aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuures qui ne seroiēt pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veuës & cogneuës estant aux Indes, ou bien que i'ay entendües de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneiies en l'Europe. A raison dequoy ie passeray succinctement sur beaucoup d'icelles,

tant pource qu'elles sont ja escrites par d'autres, ou bien qu'elles requierent dauantage d'esclaircissement & de discours, que ce que ie leur pourrois donner.

*Des vents, de leurs differences, proprietéz
& causes en general.*

CHAP. II.

AYANT traité aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau & la terre, & de leurs composez, qui sont les metaux, plantes & animaux: car pour le regard du feu, ie ne voy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regions, si quelqu'un ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux bastons l'un contre l'autre, comme en vsent quelques Indiens, de cuire quelque chose en des courges, y jettant vne pierre ardente, & d'autres choses semblables fussent à remarquer, aussi en ay-ie escrit ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarquer, i'en diray à leur ordre en traittât de la diuersité des terres, esquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les véts, ie diray premieremēt que c'est à bonne cause que Salomon, entre les grandes sciences que Dieu luy auoit donnees, estime beaucoup la cognoissance de la force des vents, & de leurs proprietéz certainement admirables: pource que les vns sont pluuieux, & les autres secs, les vns maladifs, & les

HISTOIRE NATURELLE

autres sains, les vns chauds, & les autres froids, les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempestueux, les vns steriles, & les autres fertiles, avec vne infinité d'autres differences. Il y a des vents qui courent en certaines regions, & sont comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'entree ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils soufflent de telle façon, que tantost ils sont vainqueurs, & tantost sont vaincus, & bien souvent il y a des vents diuers & contraires, lesquels courent ensemble tout en vn mesme temps, diuisans le chemin entr'eux, & quelquesfois les vns soufflent en haut d'une façon, & les autres par le bas d'une autre; quelquesfois se rencontrent violemment les vns les autres, qui fait courir de grandes fortunes à ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui aident à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn certain vent de telle propriété, que quand il souffle en quelque contree, il y fait pleuvoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en si grande abondance, qu'ils en troublent & obscurcissent l'air, & en courent tout le riage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuvoir des perits crapaux.

Ces diuersitez & d'autres qui sont assez cogneuës, s'attribuent communément au lieu par où passent ces vents, pource qu'ils disent que de ces lieux ils prennent leurs qualitez d'estre froids, chauds, secs, ou humides, maladifs ou sains, & ainsi de tout le reste, ce qui est en partie veritable, & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de distance l'on void en vn mesme vent beaucoup de

diuersitez. Pour exemple, en Espagne le Solanus ou vent de Leuant est communément chaud & ennuyeux; en Murcia c'est le plus frais & plus sain qui y soit, pource qu'il passe par ces vergers, & ceste si large campagne qu'on void assez fraische. En Carthagene, qui n'est guere esloignee delà, le mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meridional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranee Meziozorne, communément est pluuiieux & moleste, & en la mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline raconte qu'en Afrique il pleut du vent de Nort, & que le vent de Midy y est serain. Qui voudra donc considerer de pres ce que i'ay dit de ces vêts, il pourra bien comprendre qu'en peu de distance & espace de terre ou de mer, vn mesme vent a plusieurs & diuerses proprietes, voire quelquesfois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert sa proprieté & qualité du lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailiblement que ce soit la seule & principale cause des diuersitez & proprietes des vents. Car c'est chose que l'on apperçoit & recognoist fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquante lieues de circuit; ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui souffle d'un costé est chaud & humide, & celuy qui souffle d'un autre, est froid & sec. Toutesfois ceste diuersité ne se trouue point es lieux par où il passe, qui me fait dire plustost que les vêts d'eux mesmes apportent quant & eux ces qualitez; d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple, l'on attribue au vent

de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la propriété d'estre froid & sec, & de consumer les bruines. A son contraire, qui est le vent de Midy, Leueche ou Sud, est aussi attribué tout le contraire, qui est d'estre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy donc estant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cause vniuerselle, pour donner raison de ces effects, & ne suffit pas de dire que les lieux par où ils passent leur donnēt ces proprietēz qu'ils ont, puis que passans par de mesmes lieux, on void qu'ils ont apertemēt effects tous contraires. Tellement que nous deuous confesser par force, que la region du Ciel où ils soufflent, leur donne ces proprietēz & qualitez. Comme le Septentrional de soy est froid, pource qu'il procede du Nort, qui est la region plus esloignee du Soleil. Le Sud qui souffle du Midy est chaud, & pource que la chaleur de soy attire les vapeurs, il est aussi humide, & pluuieux: au cōtraire le Nort est sec & subtil, d'autant qu'il ne laisse espaisir les vapeurs, & de ceste façon l'on peut discourir des autres vēts, leur attribuant les proprietēz des regions de l'air d'où ils soufflent. Mais considerant cela de plus pres, ceste raison encor ne me peut satisfaire. Parquoy ie veux demander, que fait la region de l'air par où passent ces vents, si elle ne leur attribue point sa qualité. Ie le dy, pour-autant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froide qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort.

Que

Que s'il est ainsi doncques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'une region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable: car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouvement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme tēps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situées en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'un & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dit. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. Je n'en peux imaginer d'autre, sinon que la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle propriété. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elements interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité, pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne

raison pertinente, veu que nous voyons en vne
 mesme region où les vapeurs & exhalations sont
 d'une mesme sorte & qualité qu'il s'y esleue des
 vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en
 doit referer la cause à l'efficient superieur & cele-
 ste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement &
 influence des ciens, lesquels par leurs mouue-
 ments contraires donnent & causent de diuerses
 influences. Mais les principes de ces mouuemens
 & influences sont si obscurs & cachez aux hom-
 mes, & d'ailleurs si puissans & de si grande effica-
 ce, que le saint Prophete Dauid en esprit pro-
 phetique, & le Prophete Hieremie celebrans les
 grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi, *Qui pro-*
fert ventos de thesauris suis, qui tire les vents de ses
 thresors. A la verité ces principes & commence-
 mens sont des thresors bien riches & bien ca-
 chez: car l'Autheur de toutes choses les tient en
 sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les
 tire & les met dehors pour le bien ou pour le cha-
 stiment des hommes, & enuoye tel vent qu'il
 veut, non pas en la façon de cet Eolus, lequel les
 Poëtes ont follement feint auoir la charge de te-
 nir les vents arrestez & enfermez dans vn antre,
 tout ainsi que des bestes sauuages. Nous ne voyõs
 point le commencement de ces vents, & ne sca-
 uons non plus combien ils doiuent durer, d'où
 ils procedent, ny iusques où ils doiuent aller. Mais
 nous voyons & cognoissons fort bien les diuers
 effects & operations qu'ils font, ainsi que la su-
 preme verité, autheur de toutes choses nous l'a
 appris, disant: *Spiritus vbi vult spirat: & vocem eius*
audis, & nescis vnde venit aut quò vadit. L'esprit ou

Psal. 134. c.
Hier. 10.

vent souffle où bon luy semble, & bié que tu sente son soufflement, tu ne sçais pas toutesfois d'où il procede, ny iusques où il doit arriner: afin de nous enseigner, que comprenans si peu és choses qui nous sont presentes & comunnes, nous ne deions pas presumer d'entendre ce qui est si haut & si caché, que les causes & motifs du S. Esprit. C'est pourquoy il suffit que nous cognoissions les operations & effects, lesquels nous sont suffisamment descouverts en la grandeur & perfection, & d'auoir en general philosophé ce peu des vents & des causes de leurs differences, proprietéz & operations que nous auons reduites en trois, qui sont le lieu par où ils passent, les regions où ils soufflent, & la vertu celeste, principe & motif des vents.

*D'aucunes proprietéz de vents qui courent
au nouveau monde.*

C H A P. III.

EST vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appel- *Arist. 2.
Met. 6. 5.*
lons Abreguo ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuioux que nous voyons icy. C'est vn poinct sur lequel on peut, non sans raison, entrer en doute. Car bien qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutesfois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort,

K ij

encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietes: l'un d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec, l'Auster de causer les bruines & des pluyes & le Boree ou Nort de les consommer, & de rendre le Ciel serain & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pour-auxtant qu'en Europe le Nort est froid; pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire est chaud, pource qu'il vient du Midi, qui est aussi la région que le soleil eschauffe dauantage. Par ceste raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui habitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster vient du Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il semble par ceste raison que l'Auster ou Sud doieue estre plus froid par delà que n'est pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le soleil demeure sept iours dauantage par an au Tropicque de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropicque de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices. qu'il fait és deux cercles. En quoy il semble que la nature ait voulu monstrier la preeminence & excellence que ceste moictié du monde qui est au Nort a sur l'autre moictié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se changent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que i'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que i'ay esté en ces par-

ties des Indes, qui gisent au Sud del'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communément froïd & serain par delà, comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils experimētent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cents lieuës, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce qui est en la coste du Peru, n'est pas vne regle generale, mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuvoir iamais en ceste coste-là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce poinct, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne les proprietéz que l'Auster a par deçà, encor que tous deux soufflent du Midy à des regions & parties du monde opposites & contraires. Car ce n'est pas reigle generale par delà, que le Nort soit chaud ny pluuiieux, comme l'Auster l'est par deçà: au contraire il pleut là aussi bien lors que nostre Auster y regne, commel'on void en toutela Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduancée en la mer. Et en Potozi mesme, le vent qu'ils appellent Tomahani, (qui est nostre Nort, si i'ay bonne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est par deçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumie-

HISTOIRE NATURELLE

re par delà, que ce Nort dissipe les niages comme icy: au contraire (si ie ne me trompe) il cause souuentefois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent & n'empruntent ceste grande diuersité d'effects contraires des lieux par où ils passent, & des prochaines regions d'où ils naissent, comme chaque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit plustost regarder aux costes & parties du monde, d'où ils naissent & procedent, que non point pour estre du costé de deçà la ligne, ou autrement, comme il me semble que le Philosophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui sont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez si vniuerselles, ne si communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux susdits. Le Solanus ou Leuant est icy ordinairement ennuyeux & mal sain, & le Ponant ou Zephyre est plus doux & plus sain. Aux Indes & en toutela Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent brise, est au contraire d'icy fort sain & delictieux. Du Ponant ien'en pourray dire chose certaine ny generale, d'autant qu'il ne souffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride, car en tout ce quel'on nauige entre ces deux Tropiques, le vent de la brise y est ordinaire, mais pour ce que c'est vne des merueilleuses œuures de nature, il sera bon d'en entendte la cause & l'origine.

*Que les brises courent tousiours en la Torride, & hors
d'icelle les vents d'abas & les brises y
sont tousiours ordinaires.*

CHAP. IIII.

LE chemin de la mer n'est pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philosophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'est pas ainsi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descourirent les Indes Occidentales, voire Orientales, traouillerent beaucoup, & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie par la mer Mediterranee, où l'on va recognoissant au retour les mesmes ports & caps qu'on a veus à l'aller, & ne fait on tousiours qu'attendre la faueur du vent, qui s'y change en vn instant, & encor quand il leur defaut, ils ont recours & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vent, que celuy qui court, parce que ordinairement il y dure long temps: en fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropicque, & dedãs la Torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflant continuellement, sans permettre leurs contraires, en laquelle region

*Iuan de
Gacos in
decada. I.
l. 4. c. 6.*

y a deux choses merueilleuses, l'vne qu'en icelle, (qui est la plus grande des cinq, en quoy ils diuisent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Brises, sans que ceux du Ponant & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune saison de l'annee. L'autre merueille est que ces brises ne cessent iamais de souffler, & le plus communément es lieux qui sont plus proches de la ligne, esquels il semble que les calmes deussent estre plus ordinaires, d'autant que c'est la partie du monde plus subiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'est au contraire, car à peine l'on y voit des calmes, & si la brise y est beaucoup plus froide, & y dure plus long temps: ce qui a esté recognu en toutes les nauigations des Indes. C'est donc là l'occasion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Espagne aux Indes Occidentales, est plus briefue & plus facile, voire plus assurée que celle que l'on fait au retour d'icelles en Espagne. Les flottes sortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté à passer & arriuer iusques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, où des iuments, est variable, estât batu de plusieurs & diuers vents, mais ayant passé les Canaries, elles vont baissans iusques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la brise, & y nauigent vent en poupe, de telle sorte, qu'à peine est besoin en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceste raison ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour sa douceur & serenité. En apres suiuant leur route elles arriuent iusques aux Isles de la Dominique, Guadelupe, Desirée, Marigualante, & les autres, qui

font en cet endroit comme les faux-bourgs des Indes. Là les flottes se separent, & se diuisent, dõt les vns (qui vont en la neufue Espagne) tirent à main droite pour recognoistre l'Espagnolle, & ayans recogneu le Cap saint Antoine, donnent iusques à saint Iean Delua, leur seruant tousiours la mesme brize. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoistre la haute montagne de Tayrone, puis ayant couché en Carthagene, passent outre à Nõbre de dyos, d'ou par terre l'on va à Panama, & de là par la mer du Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Espagne, elles font leur voyage en ceste façon. La flotte du Peru va recognoistre le Cap saint Antoine, puis entre en la Hauane, qui est vn fort beau port, de l'isle de Cube, & celle de la neufue Espagne vient mesme toucher en la Hauane, estãt sortie de la vraye Croix, ou de l'Isle de saint Iean Delua: toutesfois ce n'est sans trauail, pour ce que là ordinairement ventent les brises, qui est vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes estans iointes pour retourner en Espagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent ils trouuent des vêts d'abas, qui leur seruent iusques à la veüe des Isles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De sorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne s'esloignans point de la ligne de plus de vingt degrez, qui est ja dans les Tropiques. Mais le retour se fait par le dehors d'iceux Tropiques en vingt-huict ou trente degrez de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raison susdite, d'autant que dans les deux Tropiques conti-

nuellement regnent des vents d'Orient, lesquels
 sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Oc-
 cidentales, pource que la route est d'Orient au
 Ponant, & hors les Tropiques, qui est en vingt-
 trois degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'a-
 bas, lesquels sont plus certains & ordinaires plus
 l'on s'elongne de la ligne, qui sont propres pour
 retourner des Indes, d'autant que ce sont vents
 de Midy & de Ponant, qui seruent pour courir à
 l'Orient & au Nort. Le mesme discours est aux
 nauigations que l'on fait en la mer du Sud allant
 de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines,
 ou à la Chine, & retournant des Philippines ou
 Chine, à la neufue Espagne, car cela leur est facile,
 pource qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Po-
 nant, proche de la ligne, où ils trouuent conti-
 nuellement le vent de brise qui leur donne en pou-
 pe. En l'an quatre vingts quatre, sortit de Callao
 en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines,
 lequel courut & nauigea deux mil sept cets lieuës
 sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fut
 l'isle de Luffon, où il alloit & y print port, ayant
 fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucu-
 ne faüte de vent, ny souffert aucune tourmente,
 & fut sa route presque tousiours sous la ligne:
 pource que de Lyma qui est à douze degrez au
 Sud il vint arriuer à Menilla, qui est qualz autres
 tant au Nort. Le mesme lieu accompagna Alua-
 ro de Mandana, quand il fut à la descouuerte des
 Isles appellées de Salomon, pource qu'il eut tous-
 iours le vent en poupe, iusques à la veuë de ces
 Isles; lesquelles doiuent estre distantes du lieu du
 Peru d'où ils sortirent comme mil lieuës, ayant

fait sa route tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne, car ceux qui retournent des Philippines ou Chine à Mexique, afin de trouuer les vêts d'abas, montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes, retournent par la coste de la neufue Espagne, au port d'Acapulco, d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste navigation, que d'Orient au Ponant l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux: mais retournans du Ponant en Orient, l'on doit chercher les vents d'abas ou du Ponant hors des Tropiques en hauteur, de vingt-sept degrez. Les Portugais experimentent le mesme en la navigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pour ce qu'allât de Portugal, le voyage est ennuyeux & de trauail, mais le retour est plus aisé, d'autant qu'à l'aller leur route est du Ponant à l'Orient, tellement qu'il leur conuiét monter iusques à ce qu'ils ayent trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt-sept degrez. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisément, pour ce qu'ils viennent d'Orient, en quoi les brises, ou Norts, leur seruent. Finalement les mariniers tiennent ja pour regle & obseruation certaine, que dās les Tropiques regnēt continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponant. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairement des vêts d'abas: à raison dequoy ceux qui nauigent du Ponant en Orient

HISTOIRE NATURELLE

procurēt tousiours sortir de la Torride, & se met-
tre en hauteur de vingt-sept degrez, & pour ceste
raison les hommes se sont ja hazardez d'entre-
prendre des nauigations estranges, & à des parties
esloignees & incogneuës.

*De la difference des brises & vent d'abas,
ensemble des autres vents.*

CHAP. V.

RIEN que ce qui a esté dit cy-dessus soit vne
chose si approuuee, & si vniuerselle, neant-
moins il me reste tousiours vn desir d'enquerir la
cause de ce secret, pourquoy en la Torride l'on
nauige tousiours d'Orient en Occident avec tel-
le facilité, & non pas au contraire d'Occident en
Orient. Qui est le mesme, que si l'on demandoit
pourquoy les brises regnent là, & non les vents
d'abas, puis que selon bonne Philosophie, ce qui
est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme di-
sent les Philosophes) doit auoir vne cause propre
& de par soy. Or auant que de m'arrester à ceste
question qui me semble remarquable, il sera be-
soin de declarer ce que nous entendons par les
brises & vêts d'abas, à cause que cela seruira beau-
coup pour ce subiect, & pour plusieurs autres
choses & matieres des vents & nauigations. Les
pilotes mettent trente deux differences de vents,
pource que pour conduire leur prouë au port de-
siré, ils ont de besoin faire leur conte fort pun-
ctuellement & le plus distinctement & au menu
qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent
en vn costé ou à l'autre, en fin de leur chemin, se

trouueroyent beaucoup esloignez d'où ils penseroient aller : & ne content plus de trente-deux vents, d'autant que ces diuisions fussent ; & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir dauantage. Mais à la rigueur comme ils mettent trente-deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iusques à l'infiny. Car le lieu où se trouue le nauire estant comme le centre, & tout hemisphere en circonference, qui est ce qui empesche que l'on ne puisse conter des lignes sans nombre, lesquelles sortans de ce trente, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui feront autant de vents diuers, puis qu'ainsi est que le vent qui vient de toutes les parties de l'hemisphere, & qu'on le peut diuiser en autāt de parties que nous voudrons imaginer? Toutesfois la sagesse des hōmes se conformant à la sainte Escriture, remarque quatre vents, qui sont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'Vniuers, que l'on ferme, en faisant vne croix avec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn equinoxe à l'autre, & sont d'vn costé le Nort, ou Aquilō, & l'Auster ou vent de Midy, son contraire : & de l'autre costé l'Orient, qui procede d'où sort le Soleil, & le Ponant d'où il se couche. Et combien que l'Escriture sainte parle en quelques endroits d'autres diuersitez de vents, comme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Oceane appellent Nort-d'est, & ceux de la mer Mediterranee Gregual, duquel il est fait mention en la nauigation de saint Paul ; si est-ce que la mesme Escriture sainte rapporte ces quatre differences remarqua-

bles, que tout le monde cognoist, qui sont, comme il est dit, Septentrion, Midy, Orient & Ponant. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil (d'où vient le nom d'Orient) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en Hyuer, l'Esté & en celle qui tiét le milieu de ces deux saisons. Pour ceste raison l'on conte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Oriét del'Hyuer, & par consequent deux autres Ponants d'Hyuer & d'Esté, contraires aux deslusdits. De sorte qu'il y a huiét vents, en huiét poincts notables du ciel, qui sont les deux poles, les deux equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appelez de diuers noms & appellations en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils donnent le nom de Nort aux vents soufflans de nostre pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nordest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriét estiuial, ils l'appellent Est: celuy qui sort du vray Oriét equinoccial, & Suest celuy qui vient de l'Oriét d'Hyuer. Au midy ou pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'Hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'Esté, celuy de nord-oest. Ils diuisent entr'eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participēt & s'approchent des autres, comme nort nort-oest, nort-noitdest, est norddest, est suest, sur sroest, susuest, oest suroest, oest nort-oest, de sorte que par leurs

denominations l'ou cognoist d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils suiuent la mesme diuision, & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nott, Tramontane, & son contraire qui est le Sud, Mezoiorne, ou Midy, l'Est ils l'appellent Leuant, & l'Oest Ponant, & ceux qui trauesent ces quatre, ils les nomment ainsi: le Suest est par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & son opposite qui est le Norroest, Mestral. Ils appellent grec, ou gregual, le norddest, & le suroest son contraire leuesche, lybique, ou affriquain. En Latin les quatre cogneus sont, Septentrio, Auster, Subsolanus, Fauonius, & les entre-lassez sont Aquilo, Vulturinus, Africus & Corus. Selon Pline Vulturinus & Eurus sont un mesme vêt, qui est le suest, ou xaloque, fauonius est le mesme que l'oest ou Ponant, Aquilo & Boreas le mesme que nordest, ou gregual, & Tramôtane, l'Africus & lybique, est ce suroest ou leuesche, l'auster & notus, est le sud ou midy, corus & zephyrus, n'est autre que le norroest, ou mestral, & à son prochain qui est norddest ou gregual, on ne luy dōne autre nom que Pheniciē. Quelques autres les diuisent d'une autre maniere, mais parce que ce n'est pas à present nostre intentiō de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vêts, disōs seulement qui sont ceux d'entre ces vêts que nos mariniers de l'Océā d'Inde appellēt Brises, & vents d'abas. J'ay esté fort long temps en difficulté sur ces noms, voyāt qu'ils en vsoient fort differemmēt, iusques à ce que j'aye recogneu que ces noms sont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent brises ceux qui ser-

uent pour aller aux Indes, & qui donnent quasi en poupe, lesquels par ce moyen comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent, & appellent vents d'abas ceux qui sont pres pour retourner des Indes, & qui soufflent depuis le Sud iusques au Ponant estiuial, de maniere qu'ils sont comme deux escouades des vents de chacun costé, les Caporaux desquelles sont d'une part le nord'est ou gregual, & de l'autre le Suroest ou leuesche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huit vents & differences que nous auons cottez, il y en a cinq qui sont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Je veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage avec l'un de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy seruent pas esgalement, mais il ne se peut pas seruir d'aucuns des trois, comme si le nauire va au Sud, il nauigera avec le Nort, le Nord'est, le Nortouest, & avec l'Est, & l'Oest: Car ceux des costez, seruent également pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud, il ne s'en pourra seruir, pource qu'il luy est directement contraire, ny de ses deux collateraux, qui sont Suest & Suroest, qui est vne chose fort triuiale & commune à ceux qui nauigent. C'est pourquoy il n'estoit besoin de le deduire icy, sinon pour signifier que les vents lateraux du vray Oriēt sont ceux qui comunément soufflēt en la Torride, qu'ils appellēt Brisēs, & les vents de Midy declinās au Ponāt, qui seruēt pour nauiger d'Occident à l'Orient, ne sont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropiques, & les appellent les mariniers des Indes comunément vents d'abas.

Quelle

*Quelle est la cause pourquoy nauigeant en la Torride,
l'on y trouue tousiours des vents d'Orient.*

CHAP. VI.

D I S O N S maintenant ce qui touche la question proposée, sçauoir, quelle est la cause pourquoy l'on nauige bien en la Torride d'Orient au Ponât, & non pas au contraire. Surquoy nous deuous presupposer deux fondemens certains. L'un est que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauissant, ou diurnel, non seulement tire & esmeut quant & luy les Spheres celestes, qui luy sont inferieures; comme nous le voyons chacun iour au Soleil, en la Lune, & aux Estoilles, mais aussi les elemens participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en sont point empeschez. La terre ne se meut point à cause de sa grande pesanteur, qui la rend mobile, & qu'elle est aussi beaucoup esloignee de ce premier mobile. L'element de l'eauë ne se meut non plus de ce mouuement diurnel, d'autant qu'il est joint & assemblé avec la terre, & font ensemble vne Sphere, de façon que la terre l'empesche de se mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air sont plus subtils & plus proches des regions celestes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement, & sont meus & agitez circulairement, comme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'air sa Sphere, ainsi qu'Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais pour l'air (qui est le poinct de nostre subiect) il est tres-certain

qu'il se meut d'un mouuement diurnel, qui est d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairement es Cometes qui se meuuent d'Orient à l'Occident, montans, descendans, & finalement tournoyans en nostre hemisphere, de la mesme façon que les estoilles se meuuent au firmament. Car autrement, ces cometes estans en la regiõ & Sphere de l'air où elles s'engendrent, apparoissent & se consomment, il leur seroit impossible de se mouuoir circulairement comme ils se meuuent, si l'element de l'air où ils sont, ne se mouuoit du mesme mouuement du premier mobile. Car estãs ces cometes d'une matiere enflamee, par raison deuroient demeurer arrestees sans se mouuoir circulairement, si la Sphere où elles sont demeueroit sans se mouuoir, si ce n'est que nous feignõs que quelque Ange ou intelligence chemine avec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceste merueilleuse Comete (de figure ressemblant vn plumage (depuis l'horison presque iusques à la moitié du ciel, & dura depuis le premier Nouembre iusques au huitiesme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car iacoit qu'en Espagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (suiuant le recit des Historiens de ce temps) neantmoins au Peru, où j'estois pour lors, il me souuint bien que nous la veismes & remarquasmes huit iours deuant, & tous les iours ensuiuans. Pour la cause de ceste diuersité, quelques-vns la pourront dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ces quarante iours qu'elle dura, nous remarquasmes tous, tant ceux qui estoient en Europe, que nous

autres aussi qui estions alors aux Indes, qu'elle se mouuoit chaque iour du mouuement vniuersel, d'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres estoilles. D'où il appert que la Sphere de l'air, estant sa region, il faut que le mesme element se meue de ceste façon. Nous recogneusmes aussi, que outre ce mouuement vniuersel elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle se mouuoit avec les planettes d'Occident en Orient, car chaque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainsi que font la Lune, le Soleil & l'Estoille de Venus. Nous remarquasmes dauantage vn troisieme mouuement particulier, dont elle se mouuoit au Zodiaque vers le Nort, d'autant que passées quelques nuicts, elle se trouuoit plus coniointe aux signes Septentrionaux. Et parauanture cela fut cause pourquoy ceste grãde comete fut plustost veüe de ceux qui estoient plus Meridionaux, comme le sont ceux du Peru. Et d'autre-part ceux de l'Europe cõmencerent à la voir plus tard, à cause que par ce troisieme mouuement que i'ay dit, elle s'approchoit plus des Septentrionaux. Toutes-fois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuement, de façon que l'on peut bien voir, que plusieurs & diuers corps celestes donnent leur impression à la Sphere de l'air, ainsi est-il certain que l'air se meut du mouuement circulaire du ciel, d'Orient au Ponant, qui est le premier fondement mis en auant cy-dessus. Le second n'est pas moins certain ny notoire, qui est que le mouuement de l'air aux parties qui sont sous la ligne, ou proches d'icelle, est tres-viste, & leger, & d'autant plus qu'il s'approche

de l'Equinoxe, par consequent ce mouuement est d'autant plus lent & pesant, qu'il s'esloigne de la ligne en s'approchant des poles. La raison de ce-cy est manifeste, parce que le mouuement du corps celeste estant la cause efficiente de ce mouuement de l'air, il doit par necessité estre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeste a son mouuement plus viste. Or de vouloir enseigner la raison pourquoy le ciel a vn plus viste mouuement en la Torride, qui est la ligne plus qu'en autre partie du ciel, ce seroit peu estimer les hommes: puis qu'il est aisé de voir en vne rouë que son mouuement est plus tardif & pesant à l'endroit de sa plus grande circonference, qu'à l'endroit de sa plus petite, & qu'elle acheue son grand tour au mesme espace de temps, que la moindre acheue son petit. De ces deux fondemens proceda la raison pour laquelle ceux qui nauigēt grāds Golphes d'Orient au Ponant, trouuent tousiours vent en poupe, allans en peu de hauteur, & tant plus ils sont proches de l'Equinoxe, tāt plus leur est certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponant à l'Orient, ils trouuent tousiours vent en prouë & contraire: pource que le mouuement tres-viste de l'Equinoxe tire apres soy l'element de l'air, comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Oriēt au Ponant, sans iamais varier, & le mouuement de l'air viste, amene mesme apres soy les vapeurs & exhalatiōs qui s'esleuent de la mer, ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de brise, qui court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui est

vn religieux de nostre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale, comme homme ingenieux & experimenté, disoit qu'en navigant dessous la ligne, ou proche d'icelle, avec vn temps continu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du ciel, qui conduisoit les nauirés, & n'estoit pas proprement vn vent ni exhalation, mais cet air esmeu du cours iournalier du Soleil. Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps est tousiours égal & semblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raison dequoy les voiles des nauires y sont tousiours de mesme façon sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoin les changer presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit émeu du ciel, il pourroit quelquesfois defaillir, quelquesfois se changer au cōtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyōs quelquesfois que tantost la brise est plus forte, & tantost plus froide, & remise de telle façon, qu'il aduiēt quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité que l'air esmeu attire quant & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistance, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponant est aussi continuel & presque tousiours semblable és parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin qui suit le

HISTOIRE NATURELLE
Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

*Pourquoy sortans de la Torride en plus de hauteur,
l'on trouue plus souuent des vents d'abas.*

CHAP. VII.

VI voudra bien regarder de près ce qui a esté dit, pourra aussi bien entendre qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas, d'autant que le mouuement de l'Equinoxe estant si viste, il est cause que l'air se meut dessous luy suiuant son mouuement, qui est d'Orient au Ponant, attirant quant & soy les vapeurs qui s'esleuent de la mer, de sorte que les vapeurs & exhalations qui s'esleuent des costes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, sont contraintes par la repercussion de retourner quasi au contraire, d'où viennent les vents d'abas, & Suroest, communs & si ordinaires en ces parties là. Tout ainsi que nous voyons au cours des eauls, lesquelles si elles sont rencontrées d'autres qui soient plus fortes, retournent quasi au contraire. Et semble qu'il en soit ainsi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents se tournent & se separent d'une part à l'autre. Ces vents d'abas regnent le plus communement en la moyenne hauteur, qui est de 27. à 37. degrez, combien qu'ils ne soient pas si certains & si reguliers que les brises le sont en peu de hauteur. La raison est pource que les vents d'abas ne sont pas causes de ce mouuement propre & égal

du ciel, comme les brises le font, estans proches de la ligne. Mais, comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires, & bien souuent plus furieux & plus tempestueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a aussi peu d'assurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantost les Brises ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'àbas, ou Ponans, d'où viét que les navigations y sont plus incertaines & plus dangereuses.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAP. VIII.

CE que nous auons dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer, & aux grands Golphes: car en la terre c'est tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents, à cause de l'inegalité qu'il y a entre les montagnes & les valles, le grand nombre des riuieres & des lacs, & les diuerses situations des pays, d'où s'esleuent les vapeurs grosses & espais, lesquelles sont esmeuës de l'une ou de l'autre part, selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait ces vents diuers, sans que le mouuement de l'air, causé du ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir quant & soy. Et ceste diuersité de vents ne se trouue point seulement en la terre, mais aussi és costes de la mer, qui sont en la

Torrïde, pource qu'il y a des vents forains qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains, & plus gracieux que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire ennuyeux & mal sains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communément les forains ou terriens soufflent depuis la minuiet, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commence à s'eschauffer, iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture, que la terre comme matiere plus grosse, fume dauantage alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus, tout ainsi que le bois verd, ou mal sec fume dauantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composée de parties plus subtiles, n'engendre point de fumees, sinõ quand l'on l'eschauffe: de mesme que la paille, ou le foing, estant humide & en petite quantité, engendre de la fumee quand on les brusle, & lors que la flame cesse, la fumée defaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, il est certain que le vent de la terre souffle plustost la nuit, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentefois des vents contraires, violents & tempestueux es costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes traueses de mer sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en poupe,

comme il fait. J'ay desia dit comme vn nauire de Lyma allant à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cēts lieuës, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenith, & en tout cet espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firēt ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la pleine mer. l'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne. des grands vents & des pluyes subites, encor que ce soit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalations de la mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuans aucunesfois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire près de la terre, & dessus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (cōme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, à cause du vent de Sud qui y court, & avec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Espagne & de la neufue Espagne. Comme nous trauefions

le Golphe, & allions tousiours auant dans la mer, presque tousiours souz la ligne, nous trouuasmes vn temps frais, paisible & gracieux, vent en poupe: mais arriuant comme proche de Nicaragua & de toute ceste coste, nous eusmes des vents contraires avec grande quantité de pluyes & broüillats, qui quelquesfois bruyent horriblement. Toute ceste nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeasmes à dix-sept, où gist Guatulco, port de la neufue Espagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu près ce que i'en ay dit, qui suffira pour la raison des vents qui regnēt par la mer en la Zone Torride.

D'aucuns effectz merueilleux des vents qui sont en quelques endroits des Indes.

CHAP. IX.

E seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effectz admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eau de la mer, & la rendēt verte-noire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouyssent de foy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourrissent des vers à foye, ont grād soin de fermer les fenestres, lors que les vêts d'abas soufflent, & de les ouurir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent

par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres : & qui y voudra prendre garde de près, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposées, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'un vent bruslant, & l'autre vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable que l'on apperçoie de si notables effects des vents és herbes, animaux, & és hommes, puis que l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. J'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommées, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoient en pouldre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seiche. Ce qui procede tant seulement du vent qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, j'en veux seulement raconter deux. L'un desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal ni d'incommodité dauantage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont trauallez, qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hommes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort de la façon qu'il afflige & tourmēte pendāt le tēps qu'il dure par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidēs fascheux. Mais à la verité ce

Exod. c. 10

Ex. 14.

Iob 17.

Ioan. 4.

Osee 13.

Dan. 3.

mal si commun & si ordinaire vient aux hommes pour la nouveauté de l'air de la mer. Car combien qu'il soit vray que le mouuement du nauire y aide beaucoup, en ce qu'il fessent plus ou moins, & mesme l'infection & mauuaise odeur des choses des nauires. Neantmoins la propre & naturelle cause est l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilité & traueille tellement le corps & l'estomach qui n'y sont point accoustumez, qu'ils en sont merueilleusement esmeuz & changez. Car l'air est l'element par lequel nous viuons & respirons, l'attirant dedans nos mesmes entrailles, lesquelles nous baignons & arrousons d'iceluy: c'est pourquoy il n'y a chose qui altere si tost & avec tant de force, que le changement de l'air que nous respirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peste. C'est chose approuuee par plusieurs experiences, que l'air de la mer est principal moteur de ceste estrange indisposition, l'vne est que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui sont en terre se sentent du mal de la mer, comme il m'est aduenu plusieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal: vne autre qu'allans le long de quelque isle, & venans par apres à embouscher en la pleine mer, l'on y trouue en cet endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en sont épris, passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des chariots ou carosses, selon les diuerses

complexions d'estomacs: comme au contrairey en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentee, que l'air de la mer cause ordinairement cet effect en ceux qui de nouveau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins, mais dauantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition, de ma part ie diray ce qui m'est adueni. Il y a au Peru vne montagne haute, qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changemēt qu'elle cauoit, i'allois preparé le mieux que ie pouuois, selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts: mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitement atteint & surprins d'vn mal si mortel & estrange, que ie fus presque sur le poinct de me laisser choir de la monture en terre: & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compagnon, pour sortir vistemēt de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul avec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur de sanglots & de vomissemens, que ie pensay jeter & rendre l'ame. D'autant qu'apres vomy la viande, les phlegmes & la colere, l'vne jaulne & l'autre verde, ie vins iusques à jeter le sang de la violence que ie sentoie en l'esto-

mach, ie dis en fin, que si cela eut duré, i'eusse pensé certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui estoient quatorze ou quinze, estoient fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoient pied à terre, & estoient perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dict qu'autrefois quelques vns y auoient perdu la vie de cest accident. Je veis vn homme qui se despitoit contre terre, s'escriant de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux degoult qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste propriété, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieues de long, & en quelque endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Je l'ay passée mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venues, & tousiours en cet endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dict, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere

fois en Pariacaca, ce qui a esté expérimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrange alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles, & la bouche, & de se couvrir d'habits, spécialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant, qu'il va donner iusques aux entrailles: & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquefois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les puisse faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu est vn des plus hauts endroits de la terre qui soit au monde: car l'on y monte vne espace de mesure, & me semble que la montagne Neuada d'Espagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie sont comme maisons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me persuade, que l'element de l'air est en ce lieu là si subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne point à la respiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'est la cause d'alterer si fort l'estomach, & troubler toute la disposition. Les passages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que i'ay veuës, combien que l'air y soit froid, & qu'il trauille & contraigne ceux qui y passent de se vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cause point de vomissement en l'estomach: mais seulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation est exterieure, mais cil des Indes que ie dy, sans traouiller

ny les pieds, ny les mains, ny aucune partie extérieure, broüille toutes les entrailles au dedans, & ce qui est plus admirable, il aduient au mesme endroit que le Soleil y est chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y respire, d'autant qu'il est tres-subtil & tres-delicat, & que son froid n'est pas tant sensible comme il est penetrant. Toute ceste chaisne de montagnes est communément deserte, sans aucuns villages ny habitations des hommes, de sorte qu'à peine l'on y trouue des petites maisons ou retraites pour y loger les passans de nuit. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons ou mauuais, si ce n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons du pays, lesquels ont vne propriété estrange & merueilleuse, comme ie diray en son lieu. L'herbe y est souuentefois bruslee & toute noire de l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt-cinq à trente lieuës de trauerse, & contient de longueur, comme i'ay dit, plus de cinq cents lieuës. Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru Punas (pour parlet du second poinct que nous auons promis) où la qualité del'air trenche les corps & la vie des hōmes, sans le sentir. Au temps passé les Espagnols cheminoient du Peru au royaume de Chillé, par la montagne: auourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coste: & combien que le chemin y soit ennuyeux & facheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au passage desquelles plusieurs hommes sont morts & peris, & d'autres en sont eschapez par
grande

grande aduantage, dont les vns sont demeurez estropiez. Il court en cet endroit vn petit air, qui n'est pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quasi sans se sentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent: ce qui pourra sembler chose fabuleuse, & toutesfois c'est chose veritable. J'ay cogneu & long temps frequenté le general Hierosme Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chilé, parce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tombe de l'arbre vne pomme gastee. Ce capitaine racontoit que d'vne bõne armee qu'il auoit conduite & passée par ce lieu les annees precedentes, depuis la descouuerte de ce royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise odeur ny corruption. Adioustant dauantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel estant enquis comme il auoit vescu en ce lieu, dit qu'il l'estoit caché en vne petite cauerne, d'où il sortoit, pour couper avec vn petit couteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il estoit ainsi substanté long temps avec ne sçay combien de compagnons, qui se maintenoient de ceste façon, mais que desia ils y estoient tous demeurez, l'vn mourant auourd'huy, & demain l'autre; disant qu'il ne desiroit autre chose que de mourir

là avec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy aucune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre goust en aucune chose. I'ay entendu le mesme d'autres, & particuliere-
ment d'un qui estoit de nostre compagnie, lequel pour lors estant seculier auoit paisé par ces deserts, & est vne chose merueilleuse que la qualité de cest air froid, qui tuë & conserue aussi tout ensemble les corps morts sans corruption. Ie l'ay aussi entendu d'un venerable Religieux de l'ordre de Sainct Dominicque & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu passant par ces deserts, & qui plus est, me conta, qu'estant contrainct d'y passer la nuit, pour se deffendre & remparer contre ce vent si mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre chose à propos assembla grande quantité de ces corps morts qui estoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceste façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'est vn genre de froid que cestuy-là si penetrât qu'il esteint la chaleur vitale en coupant son influence: & d'autant qu'il est aussi tres-froid il ne corrompt ny dōne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre sorte d'air que l'on oit resonner souz la terre, & qui cause des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, i'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui est dit des vents & de l'air & passerons à ce qui se presente du subiect de l'eauë.

*De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer
du Nort & celle du Sud.*

CHAP. X.

NTRE les eauës, la mer Oceane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouvertes, qui toutës sont environnées d'elle mesme, car ou ce sont isles de la mer Oceane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'achene, est tousiours bornee de cet Ocean. Iusques auiourd'huy l'on n'a point descouvert au nouveau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Asie, & Afrique, esquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes prenant les noms des prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranees se continuent & ioignent entre eux & avec le mesme Ocean, par le destroit de Gibraltar, que les anciens nommerent Colomnes d'Hercules. Combien que la mer Rouge estant séparée de ces autres Mediterranees, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint avec aucune autre. Doncques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cet Ocean, lequel ils diuisent en deux, l'un qu'il appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premieremēt descouverte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute située au Nort : & par icelle terre l'on a descouvert depuis vne mer de l'autre costé,

laquelle ils ont appellée mer du Sud , d'autant qu'ils descendirent , iusques à passer la ligne , & ayans perdu le Nort ou pole Arctique , qu'ils appellerent Sud : pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cet Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'une grand' partie d'icelle soit située au Nort, comme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna , Guatimala & Panama. L'on dit que le premier descoureur de ceste mer fut vn Blasconnes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons auioird'huy terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si près l'une de l'autre qu'il n'y a que sept lieuës de distance. Car combien que l'on en chemine dix-huict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par la droite ligne, l'une mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que l'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieuës, afin de ioindre vne mer avec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dix-huict lieuës de terre qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de traual que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Surquoy toutesfois quelques-vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'une mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaisa l'entreprise de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge avec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis

de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours & proposition pour chose vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deust point eschoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puissance humaine qui fust suffisante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montagnes, que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deuroit craindre le chastiment du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnées & disposées en la fabrique de cet Vniuers. Laisant donc ce discours d'ouuir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abysses se ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprise de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance, en la recherche de ce subiect, & heureux succès qu'il eut en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce destroit que iustemēt l'on appelle du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traiterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou bien qu'il festoit referré, comme Dom Alonse d'Arzilla escrit en son Auracane, & aujourd'huy y en a qui disent qu'il n'y a point de tel destroit, mais que ce sont des Isles entre la mer & la terre, pource que la ter-

HISTOIRE NATURELLE

re ferme préd fin en cet endroit, & au bout d'icelle sont toutes isles, outre lesquelles, l'une mer se joinct plainement avec l'autre, ou pour mieux dire est toute vne mesme mer. Mais à la verité c'est chose certaine qu'il y a vn destroit, & de la terre fort longue, & fort estenduë d'un costé & d'autre, bien que l'on n'ait encore peu cognoître iusques où se peut estendre cela qui est de l'autre costé du destroit au Sud. Apres Magellan passa le destroit, vne nauire de l'Euesque de Plaisance, Dom Guiteres, Caruaal, de laquelle ils disent que le mast est encor à Lyma à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le costé du Sud, pour descouurir ce destroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suiuant quoy, le Capitaine Ladrillero le trouua & le passa. J'ay leu le discours & la narration qu'il en a faite, où il dit qu'il ne se hazarda de desembarquer le destroit, mais qu'ayant desia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aspreté du temps, & que l'Hyuer estoit ja entré, qui causoit que les vagues venans du Nort estoient grosses & bondissantes, & les mers toutes escumantes de furie. De nostre temps François Drach Anglois, a passé ce mesme destroit. Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par le costé du Sud, & tout dernièrement, en l'an mil cinq cens quatre vingts & sept, d'autres Anglois l'ont passé, par l'instruction qu'en donna Drach, lesquels de present rudent la coste du Peru: & pource que le rapport qu'en a fait le maistre pilote, qui le passa, me semble notable, ie l'infereray icy.

*Du destroit de Magellan, & comme l'on le
passa du costé du Sud.*

CHAP. XI.

EN l'an de nostre salut mil cinq cents soixante & dix-neuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan, & couru la coste de Chilé, & de tout le Peru, & prins le nauire de saint Jean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tolledo, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour recognoistre le destroit, allant pour capitaine d'icelles, Pierre Sarmiento, homme docte en Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceste coste il court vn vent contraire qui souffle tousiours du Sud, ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayans nauigé peu plus de trente iours avec vn temps fauorable, se trouuerent en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anse, en laquelle il y a vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit, que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher par diuers endroits, montant sur de tres-hautes montagnes en terre. Mais voyãt qu'il ne le trouuoit point, à la requeste que ceux de l'armee luy firent, retournerent en fin à sortir en la mer, où il fit largue. Le mesme iour suruint vn temps assez rude, avec lequel ils coururent, & au commencement de la nuit veirent ne feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que

l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuiuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauerfain, ceux de la capitaine recogneurent vne ouuerture que faisoit la terre, & trouuerent bon de s'y retirer à l'abry, iusques à ce que la tempeste fust appaisée. Ce qu'il leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture ils virent qu'elle alloit de plus en plus entrant dedans la mer, & soupçonns que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquante & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit: & pour s'asseurer dauantage, mirent le brigantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieuës dans ce bras de mer sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouvelles de la capitaine, & la suiuit. Ils passerent donc le destroit en temps favorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles isles, où ils recueillirent de l'eauë, & se rafraischirent. De là prindrent leur route au cap de vert. D'où le pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succez, dont il fut recompensé selon le bon seruice qu'il auoit fait. Mais le capitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert passa en Scuille, en la mesme nauigation qu'il auoit passé le destroit, & fut à la cour, où sa majesté le recompensa; & à son instance fit commandemēt de dresser vne grosse armee, qu'il enuoya sous la condai-

te de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armée apres diuers succez, fit beaucoup de despense & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Vice-Admirale, qui alloit en la compagnie de la capitaine, l'ayant perduë, avec le Temporal que i'ay dit, elle se mit à prédre la mer le plus qu'elle peut, mais comme le vent estoit trauerfain, & tempestueux, ils cuiderent certainement perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'apaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir donner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisieme iour, que la tempeste s'appaissa, & lors prenans hauteur, ils se trouuerēt en cinquante six degrez, toutesfois voyant qu'ils n'auoient donné au trauers, & au contraire ils estoient esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero, pilote de ladite nauire me le conta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allōs par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant: car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'eussent abordé la terre, ayans couru tant de temps pouffez de ce trauerfain, mais ils ne passerent point plus outre, & ne veirent non plus si la terre s'acheuoit là (ainsi que quelques-vns veulent dire) que c'est vne isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se ioignent ensemble, ou si elle alloit courāt vers l'Est, iusques à se ioin-

dre avec la terre de Vista, qu'ils appellent, qui répond au Cap de bonne esperance, comme c'est l'opinion d'autres. La verité de cecy n'est encor aujourdhuy bien cogneuë, & ne se trouue aucun qui aye couru ceste terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois le bruit qui auoit couru, de ce que ce destroit faisoit incontinent vne isle, & se ioignoient les deux mers: pource qu'estant Viceroy de la neufue Espagne; il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drach y laissa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle chose de luy. Mais c'estoit vn vray destroit, & terre ferme des deux costez. Retournant donc ladite Vice-admirale, ils recogneurent le destroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree, qui est en plus de hauteur, à cause de certaine grande isle qui est à l'emboucheure du destroit qu'ils appellét la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il disoit, il le voulut passer, mais le capitaine & les soldats ne le voulurent point cōsentir, leur sembloit que le temps estoit ja bien aduancé, & qu'ils couroiēt grand danger: par ainsi ils retournerent à Chillé & au Peru, sans l'auoir passé.

*Du destroit que quelques-vns afferment
estre en la Floride.*

CHAP. XII.

N O V T ainsi comme Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouuir vn autre destroit, qu'ils

disent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façon, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez, homme sçauant & experimēté en la mer, afferme que c'est chose certaine qu'il y a là vn destroit, & que le Roy luy auoit cōmandé de le descouuir: en quoy faire il monstroit vn tres-grand desir, il mettoit en auant ces raisons, pour prouuer son opinion, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des restes de nauires semblables à ceux dont vsoient les Chinois, ce qui eust esté impossible, s'il n'y eust eu passage d'une mer à l'autre. Et racontoit mesme, qu'en certaine grande baye, qui est en la Floride, laquelle entre trois cens lieuës dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concludoit finalement que c'estoit chose cōuenable à la sagesse du Createur, & au bel ordre de la nature, que cōme il y auoit communication & passage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opiniō que d'autres Anglois qui ceite annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, avec grande quantité d'or, & autres richesses, ayēt aussi passé ce destroit. Laquelle prise ils firent ioignāt les Calliphornes, que les nauires retour nās des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de recognoistre.

HISTOIRE NATURELLE

L'on assure que comme aujourd'huy est grande la hardi esse des hommes , & le desir de trouuer nouueaux moyens de s'agrandir tel, qu'auant peu d'années l'on aura descouuert ce secret. Et est certes ; vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suiuant le chemin & la trace des autres , aussi les hōmes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles , ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hōmes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur sersert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son saint E-uangile aux peuples qui tousiours viuent és tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encor esté descouuert iusques aujourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit Antarctique , ja descouuert & recogneu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietéz du destroit de Magellan.

CHAP. XIII.

CE destroit , comme i'ay dit , est à cinquante degrez iustes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre l'espace de quatre vingts dix ou cent lieues. Au plus estroit il est d'vne lieue , ou quelque peu moins , auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse pour defendre le passage. Le fond en quelques endroits est si pro-

fond, qu'on ne le peut sonder, & en d'autres l'on
 trouue fonds à dix-huict, voire à quinze brassées.
 De cent lieuës qu'il contient de longueur de l'v-
 ne mer à l'autre, l'on recognoist clairement que
 les vagues de la mer du Sud courent iusques à trē-
 te lieuës, & les autres soixante & dix lieuës sont
 occupees des ondes & des flots de la mer du Nort.
 Mais il y a ceste difference que les trente lieuës
 du costé du Sud courent entre des rochers & mō-
 tagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont
 continuellement couuerts des neiges, tellement
 qu'il semble (à cause de leur grāde hauteur) qu'el-
 les se ioignent les vnes avec les autres, ce qui rēd
 l'entree du destroit du costé du Sud si difficile à
 recognoistre. En ces trente lieuës la mer y est tres-
 profonde, si bien qu'on n'y peut trouuer fonds,
 routesfois l'on y peut amarer les nauires en terre,
 d'autant que le riuage y est droit & coupé. Mais
 aux autres soixante & dix lieuës qui viennent de
 la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & y a d'vn
 costé & d'autre de grandes campagnes qu'ils ap-
 pellent Cauanas. Plusieurs grandes riuieres d'vne
 eauë belle & claire entrent dans ce destroit, & y a
 és enuiron d'iceluy de grandes & merueilleuses
 forests, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois
 exquis & de bōne odeur, lesquels sont incogneus
 par deça ; dont apportèrent pour monstre ceux
 qui y passerent du Peru. Il y a de grandes prairies
 auant dedans la terre, & y a plusieurs isles qui se
 font au milieu du destroit. Les Indiens qui habi-
 tent au costé du Sud sont petits & meschans: ceux
 qui habitent du costé du Nort, sont grands &
 vaillans, ils en apportèrent en Espagne quelques

vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens saluerent les nostres, avec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondance. Les eautés du destroit croissent & décroissent comme les marées, & void on à l'œil que les marées d'un costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme i'ay dit, est à trente lieuës du Sud, & à soixante & dix du Nort, combien qu'il semble qu'il deust y auoir plus de danger qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du capitaine Sarmiento, dont i'ay parlé ci-dessus, la passa, ils n'eurent point de grand' tourmente, au contraire il y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grand espace de soixante & dix lieuës qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cet endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innauageable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la capitaine que i'ay dite, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy

appellé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apporterent la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Vice-roy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Oceane és Indes.

CHAP. XIII.

N des admirables secrets de nature est le flux & reflux de la mer, non seulement pour ceste estrange propriété, de croistre & descroistre, mais aussi beaucoup dauantage pour la difference qu'il y a en cela en diuerses mers, voire en diuerses costes d'une mesme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournal, comme l'on void en la Méditerranee interieure qui est en la mer Thyrrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chaque iour en la mer Méditerranee superieure, qui est celle de Venise, qui donne occasion à bon droit de s'en esmerveiller, en ce que toutes ces deux mers estans Méditerranees, & celle de Venise non plus grande que l'autre, si est-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceste autre mer d'Italie n'en a point. Il se trouue quelques mers Méditerranees, qui manifestement croissent & diminuent chaque mois, & d'autres qui ue croissent ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Espagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour, & outre cestuy-là ils ont aussi celuy de chasque mois qui vient deux fois, à sçauoir à l'entree & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque

mer, qui aye le flux & reflux de chasque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en sçache point. C'est chose esuerueillable, que la diuerfité que l'on void és Indes sur ce subiect: car il y a des endroits où la mer chasque iour monte & diminuë deux lieuës, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & l'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir son flux & reflux iournal, & ce reflux iournal est deux fois au iour naturel, & s'aduançe tousiours de trois quarts d'heure en vn iour plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de la Lune. Par ainsi la marée n'est iamais en vne mesme heure d'vn iour, qu'elle est en celle de l'autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eauë de la mer, de sorte que l'eauë qui vient croissant en vn costé, va décroissant en l'autre qui luy est contraire, tellement qu'il est pleine mer en vn endroit lors que la mer est basse en la partie opposite, tout ainsi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eauë que l'on remuë, quand elle panche d'vn costé l'eauë augmente, & à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres qui afferment que la mer en vn mesme temps croist en tous endroits, & en vn mesme temps elle y diminuë tout ainsi que le boüillon d'vn pot, sortant du centre s'estend à tous endroits, & quand il cesse il diminuë aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on tenir, selon mon iugement, certaine & experimentée, non pas tant pour les raisons que les Philosophes en donnent

nent en leurs Meteores, que pour l'experience
 certaine que l'on en a peu faire. Car pour me sa-
 tisfaire de ce poinct & question, ie demanday fort
 particulieremēt au susdit pilote, comment estoiet
 les marées qu'il tronua au destroit, & sil estoit
 ainsi que les marées de la mer du Sud décroissoiet
 au temps que celles de la mer du Nort montoiet.
 Et au contraire, pourquoy ceste demande estant
 veritable, il aduenoit que le croistre de la mer en
 vn endroit, estoit descroistre en l'autre, qui est-ce
 que la premiere opinion afferme. Il me respon-
 dit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'on voyoit
 & recognoissoit apertement que les marées de la
 mer du Nort, & celles de la mer du Sud croissoiet
 en mesme temps, tant que les vagues d'une mer
 se rencontroient avec celles de l'autre, & qu'en
 vn mesme temps aussi elles commençoient à des-
 croistre chacune en sa mer, disant que le monter
 & descendre estoit chose qu'ils voyoient chaque
 iour, & que le coup & le rencontre d'un flux à
 l'autre se faisoit (comme i'ay dit) aux soixante &
 dix lieuës de la mer du Nort, & aux trente de la
 mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifeste-
 ment que le flux & reflux de l'Ocean n'est pur
 mouuement local, mais plustost vne alteration &
 ferueur, par laquelle realement toutes les eaux
 montent & croissent tout en vn mesme temps, &
 en autre elles s'abbaisent & diminuent ainsi que
 le bouillon du pot, dont i'ay parlé cy-dessus. Il se-
 roit impossible de comprendre ce poinct par ex-
 perience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioint
 tout l'Ocean d'une part & d'autre, car il n'y a que
 les Anges qui le peussent voir & recognoistre par

HISTOIRE NATURELLE

les costes opposites, d'autant que les hōmes n'ont point la veüe assez lointaine, ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de besoin pour porter les yeux d'un costé à l'autre en si peu de temps qu'une marée donne le loisir, qui sont seulement six heures.

De diuers poissons, & de la maniere de pescher des Indiens.

CHAP. XV.

LY a en l'Ocean des Indes vne innombrable multitude de poissons, les especes & proprietes desquels, le seul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs qui sont de meſme genre que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme sont faintes & alloses, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, sardines & plusieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne pense point en auoir veu par deçà de semblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui ressemblent de quelque chose les truites, & les appellent en la neufue Espagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Je n'ay point veu par delà de besugues, ny de truites, encor qu'ils disent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coste du Peru, mais c'est fort raremēt, & sont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au destroit de Magellā, comme ils font en Espagne au destroit de Gibraltar. Et pour ceste occasion l'on en trouue dauantage en la coste de Chillé, combien que celle que i'ay veüe par delà n'est telle que celles d'Espagne. Aux isles qu'ils appellēt de Bar-

louente, qui sont Cube, saint Dominique, Port-riche & Iamaïque, l'on trouue vn poisson qu'ils appellent Manati, estrange espece de poisson, si poisson l'on doit appeller, vn animal qui engendre ses petits viuans, & a des māmelles & du laiēt dont il les nourrit, paissant l'herbe aux champs, mais en effect il habite ordinairement en l'eaue, & pour ceste occasion ils le mangent cōme poisson, toutesfois lors que i'en mangeay, qui fut à S. Dominique vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, non point tant pour ce qui est dit, comme parce qu'en couleur & saueur il estoit semblable à des morceaux de Veau, & aussi est-il grand & de la façon d'une vache par la partie de derriere. Des Tiburons, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay avec raison, lors que ie veids que d'un qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand couteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'une vache, avec sa corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoient point. Ie veids en vne anse que fait la mer où l'on auoit pendu en vn pieu, pour passe-temps vn quartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eaue, mais estoit esleuee en l'air ie ne sçay combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui sautoient, & d'une atteinte en l'air coupoient chair & os, & d'une estrange vistesse, tellement qu'ils decoupoient le mesme iaret du rouffin comme si c'eust esté vn tronc de laiētue, d'autant qu'ils ont les dents trenchantes comme rasoirs.

HISTOIRE NATURELLE

Il y a des petits poissons qu'ils appellent rambos, qui s'attachent à ces Tiburons, & lesquels ils ne peuvent chasser, & se nourrissent de ce qui eschape par les costez à ces Tiburons. Il y a d'autres petits poissons qu'ils appellent poissons vollans, lesquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne pense point qu'il y en ait ailleurs: ils sont poursuinis par les Dorades, & pour s'eschaper d'icelles sautent de la mer, & vont assez loing en l'air, & pour ceste cause les appellent poissons vollans. Ils ont des aisles comme de toille, ou parchemin, qui les soustiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou sauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aisles. Il est souuent fait mention és histoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & sont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles: on les trouue és costes & riuieres chaudes; car aux costes & riuieres froides il ne s'en trouue point. Cest pourquoy il n'y en a point en toute la coste du Peru, iusques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'est vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il soit fort lent & pesant. Il fait sa chasse, & va chercher sa proye hors de l'eauë, & ce qu'il y préd vif, le va noyer en l'eauë, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eauë, d'autant qu'il a le gosier de telle façon, que s'il y entroit de l'eauë il se noyeroit facilement. C'est vne chose esmerueillable, que le combat d'vn caymant avec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn religieux des nostres me racōta qu'il auoit veu ces bestes combattre cruellement l'vne contre l'autre au riuage

de la mer. Le caymant avec sa queuë donnoit de fort grands coups au tygre, & taschoit par sa grãde force de l'emporter en l'eauë : & le tygre avec ses griffes resitoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut estre par le ventre, qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il est si dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arcbuse qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymãt, fut encor plus excellente : le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant s'estoit plongé en la mer, dont l'Indien esmeu & courroucé, se jetta incontinent apres, avec vn couteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage tousiours à fleur d'eauë, il le blessa au ventre de telle façõ, que le caymant se sentant blessé, sortit hors au riuage, & lascha le petit enfant ja mort. Encor plus esmerueillable est le combat que les Indiens ont avec les balaines, en quoy paroist la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation si basse, comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiessè d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'Vniuers, & non seulement de la combatre, mais aussi de la vaincre & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs fois du passage du Psalmiste, qui dit de la balaine : *Draco iste, quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il estre, que ce qu'vn Indien meine vne balaine aussi grande qu'vne montagne, vaincuë & attachee avec vne corde? La façõ & maniere dõt vsent les Indiens de la Floride (selon que m'ont

HISTOIRE NATURELLE

raconté par personnes expertes) pour prendre ces balaines, desquelles y a grande quantité, est qu'ils se mettent en vne canoe, ou barque, qui est comme vne escorce, & en nageant s'approchent du costé de la balaine, puis d'vne grande dextérité ils luy sautent & montent sur le col, & là se tient comme à cheual, en attendant son point, puis à sa commodité met vn baston aigu & fort qu'il porte avec soy, dans la fenestre de la narine de la balaine, i'appelle narine, le conduit ou pertuis par où respirent les balaines. Incontinent le pousse auant avec vn autre baston bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la balaine bat furieusement la mer, & esleue des montagnes d'eau, s'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis ressort incontinent, ne sçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure tousiours ferme & assis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu semblable en l'autre narine, le faisant entrer de telle façon qu'il l'estoupe du tout, & luy oste la respiratiõ, & alors il se remet en sa canoe, qu'il tient attachee au costé de la balaine avec vne corde, puis se retire vers terre ayant premierement attaché sa corde à la balaine, laquelle il va filant & laschant sur la balaine, qui cependant qu'elle trouue beaucoup d'eauë, faulte d'vn costé & d'autre, comme troublée de douleur, & en fin s'approche de terre, où elle demeure incontinent à sec, pour la grande enormité de son corps, sans qu'elle puisse plus se mouuoir, ny se manier, & lors grand nombre d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ses despouilles. Ils acheuent de la tuer, la de-

coupant, & faisant des morceaux de sa chair, qui est assez mauuaise, lesquels ils sechent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viande, qui leur dure long temps. En quoy est accompli ce qui est dit en vn autre P salme de la mesme balaine: *Dedisti eum escam populis Æthiopum.* L'adellantade Pierre Mendès racontoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font comme des fagots de iong, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellēt balsas, & les ayans portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y jettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans avec de petites cannes d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour pescher, portās sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenans sur iceux, ils iettēt leurs rets, & sont là peschans la plus grāde partie de la nuit, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, avec lesquels ils retournent fort contents. Certes ce m'estoit vne grande recreation de les voir aller pescher au Callao de Lyra, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis, coupant les ondes de la mer à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschèt sont grandes & furieuses, ressembloient les Tritons, ou Neptunes qu'on peint dessus l'eau, & estans arriuez en terre, tirent leur barquē de l'eau sur le dos, laquelle aussi tost ils defont & estendent sur le riage, afin que les herbes se sechent

& esgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des vallées de Yca, qui auoient de coustume d'aller pescher sur des cuirs ou peaux de loups marins, enflés & pleins de vent, & de fois à autre les souffloient comme pelotes de vent, de peur qu'elles ne s'enfonassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquerer ceste terre, il feignit faire paix avec eux: c'est pourquoy afin de luy faire feste, ils ordonnerent vne pesche solennelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de ionc entrerent en la mer, & au retour del'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couverts, fit d'eux vn cruel carnage, & de là demeura ceste terre tant despeulée, combien qu'elle soit si abondante & fertile. Je vis vne autre façon de pescher, où me mena le Viceroy Dom François de Tolledo, toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuere qu'ils appellent Grande, en la prouince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas se plongeioient en l'eauë, & nageans avec vne admirable viffesse suiuoient les poissons, & avec des darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement avec la gauche, bleffoient le poisson, & ainsi nauré le tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus poissons qu'hômes de terre. Mais ores que nous sommes sortis de la mer, venons à ces autres sortes d'eauës qui restent à dire.

Des lacs & des estangs que l'on trouue és Indes.

CHAP. XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranee est au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouveau de plusieurs lacs, dont y en a quelques-vns si grands, que l'on peut proprement appeller mers: veu que l'Escriture appelle ainsi celuy de Palestine, qui n'est pas si grand que quelques-vns de ceux-cy. Le plus renommé est celuy de Titicaca, qui est au Peru en la prouince de Collao, lequel, comme i'ay dit au liure precedent, contient presque quatre vingts lieues de tour, & y entrent dix ou douze grands fleuves. Il y a quelque temps que l'on commença à le nauiger avec des barques & des nauires, & y procederent si mal, que le premier nauire qui y entra s'ouurit d'une tempeste qui s'esleua en ce lac. L'eauë n'est pas toalemétamere ny salée comme celle de la mer, mais elle est si espaisse qu'on ne la peut boire. Deux especes de poissons s'engendrent en ce lac en fort grande abondance, l'un desquels ils appellent Suches, qui est grand & sauoureux, mais flegmatique & mal sain; & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tres-grand nombre de canars sauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire feste, ou donner du passe-temps à quelque personnage qui passe le long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto & Omasuyo, ils assemblent vne grande quantité de Canoës, & vont faisant vn rond poursuiuans & enferant les canards iusques à en prendre avec

les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceste façon de pescher Chaco. En l'un & en l'autre riuage de ce lac sont les meilleures habitations du Peru. De son issue il naist & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il soit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de bestial, spécialement de porcs, qui s'engraissent extremement des herbiers qui croissent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne, d'où naissent des riuieres & des ruisseaux, qui viennent de là en auât à estre fort grands fleuves. Au chemin d'Arequipa à Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'un costé & d'autre du chemin: de l'un sort vn ruisseau, qui depuis deuiet fleuve, & se perd à la mer du Sud. De l'autre, ils disent que la fameuse riuere d'Aporima prend son origine, de laquelle l'on dit que la renommee riuere des Amazones, autrement dite de Maragnon, procede avec sa grande quantité & assemblée d'eaues qui se ioignent en ces montagnes. C'est vne chose que l'on peut souuentefois demander, d'où vient qu'il y a tant de lacs au haut de ces montagnes, esquels il n'entre aucune riuere, mais au contraire plusieurs grands ruisseaux en sortent, & si n'apperçoit on point que ces lacs diminuent presque en aucune saison de l'année. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il

ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'un d'iceux. Leur eau est fort nette & claire, & s'y engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement: combien qu'il y ait toutesfois quelques-uns de ces lacs qui sont véritablement chauds, qui est vne autre merueille. Au bout de la vallee de Tarapaya, proche de P. tozi, y a vn lac de forme rond, tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eau duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner près du riuage, d'autant qu'un peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré, qui est sa vraye source: & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issue cachee & incognue. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iacoit que l'on en ait tiré vn gros ruisseau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eau qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru, & passant à la neufue Espagne, les lacs qui s'y trouuent ne sont pas moins remarquables, spécialement ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eaux, l'vne salée & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrēt.

Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaisant & delicieux, où il a des baings d'eauë chaude qui y fourdent, lesquels ils estiment beaucoup pour la fanté. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez sur l'eauë mesme, où l'on void des parterres pleins de mille sortes d'herbes & de fleurs, & sont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre sinon en les voyant. La cité de Mexique est fondée sur ce lac, encor que les Espagnols ayēt remply de terre tout le lieu & assiete d'icelle, laifsans seulement quelques courans d'eauë grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de besoin, comme bois, herbes, pierres, fruidts du pays, & toutes autres choses. Quand Cortes conquesta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy sembla qu'il estoit plus seur de ne s'en seruir point. C'est pourquoy ils vsent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poisson & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poisson de prix, toutesfois ils disent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a plusieurs autres lacs non loin delà, d'où l'on porte beaucoup de poisson à Mexique. La prouince de Mechouacan est ainsi appellée, pource que c'est vne prouince abondante en poisson. Il y a de tres-beaux & grands lacs, esquels il y a beaucoup de poisson, & est ceste terre saine & fraische. Il y a plusieurs autres lacs, desquels il n'est pas possible faire mention, ny les scauoir en particulier: seulement l'on peut remarquer par ce qui en a esté discouru au liure precedent, que souz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre par-

tie du monde: & ainsi par ce que nous auons dit cy-dessus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceste matiere d'eauës.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

CHAP. XVII.

IL y a es Indes comme es autres parties du monde grande diuersité de sources, fontaines & riuieres, & quelques-vnes de proprieté estranges. En Guancauelica du Peru où sont les mines du vis argent, il y a vne fontaine qui jette l'eauë chaude, & en coulant son eauë se conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on edifie quasi toutes les maisons du bourg. Ceste pierre est molle & aisée à couper, car avec vn fer l'on la coupe & taille aussi facilement comme si c'estoit du bois, & est legere & de durée. Si quelques hommes ou animaux boient de ceste eauë, ils meurent, d'autant qu'elle se congele dedans leur ventre, & sy conuertit en pierre, pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Comme ceste eauë se va cōuertissant en pierre, celle qui decoule bouche le chemin au reste, tellement qu'elle est contrainte de changer son cours, & pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de sainte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Cedoit estre vne chose semblable à ce que dit l'Escriture, de ce val sauage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits

HISTOIRE NATURELLE

de Coppey, pour oindre & poiffer leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Espagne, par la coste du Peru, le pilote me mōstra l'isle qu'ils appellēt l'isle des Loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, avec lequel mesmemēt ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit pilote, homme excellent en sa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy estoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il s'estoit trouué si auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neātmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la terre, telle est l'odeur qui sort continuellement de ceste source. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'eaue qui sort toute chaude & boiillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eaue est aussi froide que neige. L'Ingua auoit accoustumé de les moderer l'vne avec l'autre, & est vne chose remarquable qu'il y ait des sources de qualitez si contraires, qui sont & viennent si pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres sources chaudes, specialement en la prouince des Charcas, en l'eau desquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'espace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne metairie proche de Cusco sourd vne fontaine de sel, qui ainsi comme elle va courant, se va conuertissant en sel, qui est blanc, & bon à merueilles: que si elle estoit en autre contree, ce ne seroit petite richesse, toutesfois ils en font peu d'estat, pour l'a-

bondance du sel qu'il y a là. Les eaues qui courent en Guayaquil qui est au Peru, presque sous laline equinoxiale, sont tenues pour salutaires pour le mal Neapolitain, & autres semblables. A raison dequoy l'on y vient de plusieurs lieux fort esloignez pour y receuoir guarison. Et disent que la cause de cela est, pource qu'il y a en ceste cōtrée grande abondance de racines, qu'on appelle salcepareille, la vertu & operation de laquelle est si cogneuë, & qu'elle communique sa propriété aux eaux où elle est mise, de guarir ceste maladie. Bilcanota est vne montagne, qui selon l'opinion du commun, est au plus haut lieu du Peru, le sommet de laquelle est tout couuert de neige, & en quelques endroits, est noir comme charbon. Il sort d'icelui deux sources en lieux tout contraires, qui deuiennēt incontinent fort grands ruisseaux, & peu à peu grāds fleues, l'vn desquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & est celuy qu'ils appellent Yucay, qui se ioignant avec vn autre, sort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceste source quād elle sort de la roche Bilcanota que i'ay dit, est de la mesme sorte & couleur que l'eau de lexiue, ayāt la couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme de chose bruslee, laquelle court ainsi vn long tēps iusques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy esteignent ce feu & fumee qu'elle tire de son commencemēt. En la neufue Espagne i'ay veu vne source cōme d'encre quelque peu bleuë, vne autre au Peru de couleur rouge comme sang, d'ost ils l'appellent la riuere rouge.

D N T R E toutes les riuieres non seulement des Indes, mais aussi de tout le monde vniuersel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auõs parlé au liure precedent. Les Espagnols l'ont plusieurs fois navigé, pretendans descouurer des terres, qui selon le bruit commun, sont fort riches, spécialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn passage qu'ils appellent le Pongo, qui doit estre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuere estant referrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droitement du haut en bas, avec vne grande roideur, où l'eauë par la cheute qu'elle fait de si haut, fait vn boüillon, qu'il semble impossible de le passer sans se noyer. Neantmoins la hardiesse des hommes a bien osé entreprendre de passer ce passage, pour le desir de ce Dorado tant renommé. Ils se laisserent couler du haut en bas: poussez de la roideur & du courant du fleuue, se tenans bien aux Canoës ou barques où ils estoient: & encor qu'elles fussent renuerfées sens-dessus-dessous en tombant, & eux & leurs Canoës s'enfonçassent en l'eauë, neantmoins par leur force & par leur industrie ils se remettoiët & retournoiët tousiours en haut, & de ceste façon eschapa toute l'armée, excepté quelque peu qui se noyerent.

Et ce

Et ce qui est plus admirable, ils s'y comporterent si dextrement, qu'ils ne perdirent pas mesme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour (pource qu'apres auoir endure beaucoup de travaux, & de dangers, ils furent contrains en fin de retourner par ce mesme lieu) ils monterent par l'une de ces roches tres-hautes avec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le capitaine Pierre d'Orsua fit vne autre entree par le mesme fleuve, lequel estant mort sur ce voyage, & les soldats s'estans mutinez, d'autres capitaines poursuivirent l'entreprinse, par le bras qui vient iusques en la mer du Nort. Vn religieux de nostre cōpagnie nous disoit, qu'estant seculier il se trouua quasi en toute ceste entreprise, & que les marées montoient bien pres de cent lieuës à mont le fleuve, & qu'à l'endroit où il va se jetter dans la mer, qui est quasi sous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a soixante & dix lieuës d'emboucheure, chose incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterranee, encor qu'il y ait quelques autres qui en leurs descriptions ne luy donnent que vingt-cinq ou trente lieuës d'embouchure. Apres ceste riuere, tient le second lieu en l'Vniuers la riuere de Plata, ou d'argent, qui s'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru, & se va perdre en la mer, en la hauteur de trente-cinq degrez au Sud. Elle croist, comme ils disent, en la mesme façon du Nil, mais beaucoup dauantage sans comparaison, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer par l'espace de trois mois, apres retourne à son cours, où les naines montent beaucoup de lieuës à mont. Il y a

plusieurs autres fleuves qui ne sont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins esgalent, voire surpassent les plus grands de l'Europe, comme celuy de la Magdelaine, proche de saincte Marthe, la riuere Grande, & celuy d'Aluarado en la neufue Espagne, & vn nombre infiny d'autres. Du costé du Sud aux montagnes du Peru, les fleuves communément ne sont pas si grands, pource qu'ils ont peu d'espace de courir, & ne peuuent assembler tant d'eaux, mais ils sont fort roides, à cause qu'ils tombent de la montagne. & ont des auallages & des creuës subites: à raison dequoy ils sont fort dangereux, & ont esté cause que plusieurs hommes y sont morts. En temps de chaleur ils croissent & se desbordent le plus. I'ay trauerse vingt-sept riuieres en ceste coste, dont ie n'en ay pas passé vne seule à gué. Les Indiens vsent de mil artifices pour passer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauerse d'vn costé à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dans laquelle se met celuy qui veut passer, & alors ils le tirent du riuage avec vne autre corde, tellement qu'il passe dedans ceste corbeille. En d'autres endroits l'Indien passe comme à cheual sur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut passer, & vogant avec vn bout d'aix, passe de ceste façõ. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, sur lesquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent passer, & les Indiens liez avec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carosse; d'autres vont derriere pouffans les citrouilles pour

leur aider. Passez qu'ils font, ils prennent sur leurs espaulles leur barque de citrouilles, & retournent à nage, ce qu'ils font en la riuere de la Sainte au Peru. Nous passasmes celuy d'Aluarado en la neufue Espagne, sur vne table, que les Indiens portoient sur leurs espaulles, & quand ils perdoiēt terre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres, dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, certainement font auoir crainte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils f'aident de moyens si debiles & fragiles: mais neantmoins ils sont fort alleurez. Ils n'vsent point d'autres ponts que de crins ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres des ponts de pierre, bastis par la diligēce de quelques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne seroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes se noyent par faute d'iceux, & laquelle donne tant de deniers, desquels non seulement l'Espagne, mais aussi d'autres royaumes estrangers bastissent de superbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleues qui courent des montagnes aux valles & es plaines, plusieurs & grands ruisseaux pour arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumē de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcia, ny à Milan mesme: ce qui est aussi la plus grande & totale richesse des plaines du Peru, & de plusieurs autres parties des Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAP. XIX.

Q'ON peut cognoistre la qualité de la terre des Indes en la plus grand' part, (puis que c'est le dernier des trois elemens desquels nous auons proposé de traiter en ce liure) par le discours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes se trouue située en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulièrement, i'ay remarqué trois sortes de terre en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui est basse, vne autre tres haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre basse est celle qui est en la coste de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & est ordinairement fort chaude & humide, qui cause qu'elle n'est pas si saine, & qu'à present on la voit moins peuplée, combien qu'au temps passé elle ait esté bien peuplée d'Indiens, comme il appert par les histoires de la neufue Espagne & du Peru, & s'y conseruoient & viuoïent, entant que la region leur estoit naturelle, comme ceux qui y auoient esté engendrez. Ils y viuoient de la pesche de la mer & des semences qu'ils faisoient, tirans des ruisseaux des riuieres desquels ils se seruoient faute de pluye, d'autât qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceste terre basse a beaucoup de lieux inhabitables, tant à cause des sablons qui y sont dangereux, car il s'y trouue des montagnes entieres de ces sablons, qu'à cause des marefcages qui

fy font des eauës descendans des montagnes, lesquelles ne trouuans point d'issuë en ces terres plattes & basses les noyent du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceste coste de la mer est de ceste sorte és Indes, principalement du costé de la mer du Sud. L'habitation desquelles costes ést à present si diminuee & mesprisee, que des trente parts du peuple qui y habitoit, les vingt-neuf y defaillent, & à son opinion, que le reste des Indiens finira auât peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opinions attribuent cela à diuerses causes, les vns au trop grand trauail que l'on a donné à ces Indies, les autres au changement & diuersité des viandes, & boire dont ils vsent, depuis qu'ils communiquent avec les Espagnols; les autres au trop grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que ce desordre est la plus grande cause de leur diminution, & n'est pas tēps maintenant d'en discourir dauantage. En ceste terre basse, (que ie dy generalement estre mal saine & peu conuenable à l'habitatiō des hommes) il y a exception en quelques endroits qui sont tēperez & fertiles, comme la plus grand' partie des plaines du Peru, où il y a des vallons frais, & qui sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coste entretient tout le commerce d'Espagne par mer, duquel despend tout l'estat des Indes. En ceste coste il y a quelques villes assez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo au Peru, Panama & Carthagene en la terre ferme, & és isles saint Dominique, Port-riche, & la Hauane, & plusieurs autres villes qui sont moindres

HISTOIRE NATURELLE

que celle-cy, comme est la vraye Croix en la neufue Espagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru; & mesmes les ports sont communement habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre est au contraire fort haute, & par consequent froide & seche, cōme toutes les montagnes le sont ordinairement. Ceste terre n'est point fertile ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peulee & habitee. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustante en la plus grand part la vie humaine, & avec le bestial ils suppleent le defaut qu'ils ont de bleds & semences par leurs trocs & eschanges. Mais ce qui rend encor dauantage ces terres habitees, & quelques-vnes fort peulees, est la richesse des mines, qui se treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accreuës & augmentees, comme est Potozi, & Guancaelicqua au Peru, & Cacatecas en la neufue Espagne. Il y a aussi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens qui auourd'huy se maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentant, sinon que le travail des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generales en ont mesme destruit vne grande partie, comme le Cocolistè, en la neufue Espagne. Toutefois l'on ne sapperçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremite de terre haute, froide & seche, il y a deux cōmoditez que j'ay dites des pasturages, & des mines, qui recom-pensent bien les autres deux qui sont es terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, &

la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extremes y a la terre de moyenne hauteur, laquelle combië qu'elle soit en quelques endroits plus basse ou plus haute l'vne que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coste, ny de l'intemperature des montagnes. En ceste sorte de terre il croist beaucoup de semences, de froment, d'orge, & de may, lesquelles ne se trouuēt aucunemēt és terres hautes, mais bien aux basses: il y a mesme abondance de pasturages, de bestial, de fruiçts, & de forests assez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure habitation des trois pour la santé, & pour la recreatiõ. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé és Indes, est de ceste qualité, ce que i'ay remarqué fort curieusement en plusieurs chemins & voyages que i'ay faits, & ay trouué pour vrai, ce que les prouinces & parties mieux peuples d'Indiës sont en ceste situation. Que l'on regarde de près en la neufue Espagne (qui est sans doute la meilleure prouince que le Soleil enuirõne) par quelque endroit de la coste que l'õ y entre, l'on y va tousiours montãt, & encor qu'apres auoir monté beaucoup l'on commence à descendre, toutesfois c'est fort peu, & tousiours la terre y demeure beaucoup plus haute que celle de la coste. Tout le terroir de Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui est és enuirõs du Vulcan, qui est la meilleure terre des Indes, comme aussi le sont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cusco, combië que ce soit l'vn plus que l'autre. Mais en fin tout y est terre haute, encor quel'on y descende à des valles profondes, & que l'on monte de hautes monta-

gnes, ils en disent autant de Quito, Sainte Foy, & du meilleur du nouveau royaume. Pour resolution, ie croy que la sagesse & prouidence du Createur a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceste terre des Indes fust haute & esleuee, afin qu'elle fust d'une meilleure temperature. Car estant basse, elle eust esté fore chaude souz la Zone Torride, principalement estant distante & esloignee de la mer. Aussi toute la terre que i'ay veüe és Indes, est auoisinee de montagnes d'un costé, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay plusieurs fois dit par delà que ie desirois me voir en vn endroit d'où l'horison se formaît & finist par le ciel, & vne terre estenduë & vnie, comme l'on void en Espagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de souuenance d'auoir iamais veu telles veuës aux Indes, fust aux isles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de sept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voisinage des montagnes est fort à propos en ceste region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainsi tout le plus habité des Indes est de la façon que i'ay dit, & generally toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages & forêts, au contraire de ce qu'Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante & pleine de friscades. Neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'un naturel estrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietéz de la terre du Peru.

CHAP. XX.

NOUS entendons par le Peru non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis qu'en icelle est compris le Bresil, le royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux royaumes n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au royaume de Quitto, qui est souz la ligne, & qui va courant en longueur jusques au royaume de Chillé, lequel est hors les Tropiques, qui seroient six cents lieuës en longueur, & en largeur ne contient point davantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont comme cinquante lieuës communes, encor qu'en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait davantage. Ceste partie du monde que l'on appellu Peru, est fort remarquable, & contient en soy des proprietéz fort estranges, qui font qu'elle sert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere est qu'en toute la coste il ne souffle continuellement qu'un seul vent, qui est le Sud ou Suroest, contraire à celuy qui a accoustumé de courir sous la Torride. La seconde est, qu'estant ce vent de sa nature le plus violent, tempestueux & maladif de tous, neantmoins il est en ceste region merueilleusement gracieux, sain, & agreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceste coste, laquelle sans doute seroit inhabitable & ennuyeuse, à cause de sa chaleur, si par son soufflement elle n'estoit

addoucie. La troisieme est que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny gresle en toute ceste coste, qui est vne chose digne d'admiration. Quartement à peu de distance de la coste il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'une comme l'autre, & en vne mesme hauteur du Pole, neantmoins en l'une y a de tres-grandes forests, & y pleut la plus-part de l'année, estant fort chaude. L'autre tout au contraire est toute nuë & descouuerte, & fort froide, de sorte que l'Hyuer & l'Esté sont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la serenité mesme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit considerer que le Peru est diuisé comme en trois parties, longues & estroites, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos sont la coste de la mer, la Sierra, sont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andes sont montagnes aspres & rudes. Les Lanos, ou costes de la mer, ont quelque dix lieues de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingts lieues en large, & les Andes autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est donc chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieues, esgalement esloignees de la ligne, & Pole, y ait vne si grande diuersité, que en vn lieu il y pleuue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleuue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encor qu'il y tōbe quelquesfois vne eauë menuë, qu'ils appellent Guaruá, & en Castille Mollina, laquelle quelquesfois

sepaiffit en certaines petites gouttes d'eauë qui tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse, ny telle, qu'il soit besoin de se couvrir pour cela. Les couvertures y sont de nattes avec vn peu de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux Andes presque durant toute l'année il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de serenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des deux extremes, il pleut au mesme temps qu'en Espagne, qui est depuis Septembre iusques en Aueil, mais en l'autre saison, le temps y est plus serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné, & le contraire quand il en est le plus proche, dequoy nous auons assez amplement traité au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, sont deux chaines de montagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil lieues à veüe l'vne del'autre, & presque esgalemment. Il ya vn nombre infini de vicignes, qui naissent & sengendrent aux Sierres, qui sont proprement comme cheures sauuages, fort vistes & fort agiles. Il ya mesmes de ces animaux qu'ils appellent Guanacos & Pacos, qui sont des moutons, qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce pays, dequoy il sera traité en son lieu: & aux Andes se trouuent des singes fort gentils & plaisans, & des perroquets en grande quantité. L'on y trouue aussi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca, qui est tant estimé des Indiens, & la traite qu'on en fait y vaut beaucoup d'argent. Ce qu'ils appellent Sierre, fait des valles es endroits où elle s'ouure, qui sont les meilleures habitations du Peru, comme est la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas.

HISTOIRE NATURELLE

& de Yucay. En ces vallées il croist du froment du mays, & d'autres sortes de fruiets, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la cité de Cusco (qui estoit anciennement la cour des Seigneurs de ces royaumes) les deux chaines de montagnes que j'ay dites se retirent & s'esloignēt dauātage les vnes des autres, & laissent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & pasturages fertiles, & là est aussi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce soit terre pleine, & à la mesme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de forests, toutesfois le defaut qu'ils ont du pain y est recompensé par les racines qu'ils sement, lesquelles ils appellent Pappas, & croissent dedans la terre. Ceste racine est le manger des Indiens. Car les sechans & nettoians ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui est le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a mesme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne terre saine, & la plus peuplee des Indes, & la plus riche, pour l'abondance des bestiaux qui s'y nourrissent, tāt de l'espece mesme de ceux qui sont en Europe, cōme brebis, vaches, & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, & y a des perdrix assez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallees chaudes de grande fertilité, & des roches tres-aspres, lesquelles sont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

*Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut
aux lamos ou costes de la mer.*

CHAP. XXI.

D'AVTANT que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuve iamais, ny tonne, les hommes desirerent naturellement sçauoir la cause de telle nouveauté. La raison que donnent quelques vns qui ont recherché & considéré cecy de pres, est qu'il ne s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engédrer la pluye faute de matiere: mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres qui ne peuvent engendrer autre chose que les broüillats & rosee: comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes, mais seulement en broüillats. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduiet qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pource que ceste region est tres-seche & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & parce que l'on n'y trouue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grande profôdité de quinze stades (qui est la hauteur d'un homme, ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eauë desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estât

deftourné, les puits fe font taris iufques à ce qu'elles fullent retournees en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raifon pour caufe materielle de cet effect : mais pour la caufe efficiente ils en ont vne autre qui n'eft pas moins confiderable, qui eft que la hauteur exceffive de la Sierre, qui court par toute la cofte, porte abry à ces lanos, de forte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y fouffle du costé de la terre, si ce n'eft si haut qu'il foit par defus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'un feul vent, qui eft celuy de la mer, lequel ne trouuant point de contraire, ne preffe ny exprime point les vapeurs qui s'eleuent pour en engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaisfiffent, & fait qu'elles se conuertiffent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours, d'autant qu'il pleut en quelques collines de la cofte qui ont le moins d'abry, comme font les roches d'Atico, & d'Arequipa: mefmes qu'il y a pleu en quelques annees que les Norts ou Brises y souffloient, voire pendant tout le temps qu'ils durerent, comme il arriua en foixante & dix-huict aux lanos de Trugillo, où il pleut abondamment; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siecles auparauant. Dauantage, il pleut en la mefme cofte és lieux où les Brises, ou Norts font ordinaires, comme en Guayaquil, & és lieux où la terre se hauffe beaucoup & se detourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui font plus outre que Ariqua. Quelques-vns en difcourent de ceste façon, mais que chacun en penfe ce qu'il voudra: c'est vne

chose certaine que descendant de la Sierre en ces lanos l'on a accoustumé de voir comme deux ciels, l'un clair & serain par le haut, & l'autre obscur, & comme vn voile gris tendu au deffous; qui couure toute la coste: mais encor qu'il n'y pleue pas, ceste bruine y est merueilleusement profitable pour produire de l'herbe, & pour esleuer, & nourrir les semences: car encor qu'ils ayent l'eauë au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des estâgs ou lacs, toutesfois ceste humidité du ciel a vne telle vertu, que cessant de tomber sur la terre, elle cause vne grande incommodité & diminution aux grains & semences. Et ce qui est plus digne d'admiration, les sablons secs & steriles par ceste rosee ou bruine se reuestant d'herbes & de fleurs, qui est vne chose plaisante & agreable à voir, & de grande vtilité pour les pasturages du bestial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de sablon, proche de la cité des Rois.

De la propriété de la neufue Espagne, des isles & des autres terres.

CHAP. XXII.

LA neufue Espagne surpasse les autres provinces en pasturages, qui cause qu'il y a vn nombre infini de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres bestiaux. Elle est fort abondante en fruiçts, & en toute sorte de grain; en somme c'est la terre la mieux pourueüe, & la plus accomplie qui soit és Indes. Toutesfois le Peru la surpasse en vne chose, qui est au vin, pource qu'il y en

croist abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, lesquelles croissent aux vallées fort chaudes où il y a arroufement d'eauës. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Espagne, toutesfois le raisin n'y vient point en sa maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoult, qui est quand le raisin meurit: c'est pourquoy il ne parvient à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit cōme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnole, Cube, Port-riche & autres en ces enuirons, sont ornees de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches, & de porcs, qui y sont deuenus sauages. La richesse de ces isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vraysemblable, qu'en tout l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuent mesme du bois de qualité & de couleur excellente, comme l'ebene, & autres qui seruent aux edifices & menuiserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum sanctum*, ou guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces isles & celles qui sont en ces enuirons qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'annee elles sont reuestuës d'herbes & d'arbres, tellemēt qu'ils
ne peu-

ne peuuent discerner quand il est Automne, ou Esté, pour la continuelle humidité qui y est iointe avec la chaleur de la Torride, & combien que ceste terre soit de tres-grāde estenduë, il y a neātmoins peu d'habitations, d'autant que d'elle-mesme elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui sont des bois, ou taillis fort espais, & qu'il y a beaucoup de marecages & bourbiers es plaines. Ils donnent vne autre raison notable, de ce qu'elles sont peu habitees, qui est d'autāt qu'il y est resté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconsideration & desordre des premiers conquesteurs & peupleurs; parquoy ils se seruent la plus grand' part de Negres, mais ils coustent cher, à cause qu'ils sont tout propres à cultiuier la terre. Il ne croist ny pain, ny vin en ces isles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre ne les laisse grener, mais elle jette le tout en herbe fort inegalement. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de fueilles vertes, & plaisantes à la veuë, qui toutesfois n'apportent aucun fruiët. Le pain dont ils vsent est de la Cacaue, de laquelle nous dirons en son lieu. Il y a de l'or es riuieres de ces isles, que quelques-vns tirent, mais c'est en petite quantité, par faute de naturels qui l'approfitent. I'ay esté peu moins d'vn an en ces isles, & à ce qui m'a esté racôté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point esté, commela Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & appris qu'elle est presque de ceste qualité que i'ay dite. Toutesfois ie ne mets les choses plus particulieres de nature, qui sont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en

HISTOIRE NATURELLE

auoir parfaite cognoissance. La terre qui plus ressemble à l'Espagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occidentales, est le royaume de Chillé, qui est hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il est situé hors la Torride & le Tropique de Capricorne. Ceste terre de soy est fraische & fertile, & produit de toutes les especes de fruiçts qui sont en Espagne, & rapporte aussi grande abondance de pain & de vin, comme meisme elle abonde en pasturages & bestial. Le ciel y est sain & serain, entre le chaud & le froid. L'Hyuer & l'Esté y est parfaitement, & sy trouue grãde quantité d'or qui est tresfin. Neantmoins ceste terre est pauvre & peu peulee, pour la guerre continuelle que les Auracanes & leurs alliez y font, d'autant que ce sont des Indiens robustes, & amis de leur liberté.

*De la terre incogneue, & de la diuersité d'un iour
entier qui est entre les Orientaux
& Occidentaux.*

CHAP. XXIII.

LY a de grandes coniectures qu'en la Zone temperée, qui est au Pole Antarctique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iusques aujour d' huy elles ne sont descouuertes, & ne cognoist-on d'autres terres en ceste Zone, que celle de Chillé; & quelque partie de la terre qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Esperance, comme il a esté dit au premier liure. On sçait aussi peu si il y a habitation aux deux autres Zones ou Poles, & si la terre continuë & paruient iusques à celle du costé de l'Antarctique ou Sud. L'on ne cognoist

pas mesme la terre qui gist passé le destroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneuë d'icelle est de cinquãte six degrez, ainsi qu'il est dit cy-deuant, & du costé du pole Arctique ou Nort, n'en sçait-on non plus iusques où va la terre, qui court passé le Cap de Mendocin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iusques où elle peut s'estendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a descouuert vne nouvelle terre, qu'ils appellent le nouveau Mexique, où ils disent qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexiquains. Les Philippines & les isles suiuanes, comme racontent aucuns qui le sçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës : mais de traiter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui sont de l'Inde Orientale, ce seroit cõtre mon intention, qui est seulement de traiter des Occidentales. L'on ne cognoist pas mesme la plus grand part de l'Amerique qui gist entre le Peru & le Bresil, combien que de toutes parts l'on en cognoisse les bornes. Surquoy il y a diuerses opinions des vns & des autres, qui disent que tout est vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleurissans royaumes, s'imaginans que là sont le Paytiti, le Dorado, & les Cefars, où ils disent qu'il y a des choses merueilleuses. J'ay ouy dire à vn de nostre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habitations, & des chemins autant rompus & battus comme sont ceux de Salamanque à Vailladolit, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orsua, & depuis luy ceux

qui luy succederent firent l'entree & descouuerte, par la grande riuere des Amazones, lesquels croyans que le Dorado qu'ils cherchoient estoit plus auant, ne se soucierent de peupler là, & apres demurerent sans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & sans ceste grande prouince qu'ils laisserent. De vray c'est chose iusques auourd'huy cachee, que l'habitation del' Amerique, excepté les extremitez, qui sont le Peru, le Bresil, & l'endroit où la terre commence à s'estressir, qui est en la riuere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu par lettres des noîtres qui cheminent en sainte Croix de la Sierre, que l'on va descourant de grandes prouinces & habitations qui tombent en ceste partie, qui est entre le Bresil & le Peru. Le temps les descourira, car comme la diligence & hardiesse des hommes est auourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'une part & d'autre, nous pouuons croire que tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui est cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme descourir ce qui reste, afin que le saint Euangile soit annoncé à l'vniuersel monde, puis que desia les deux couronnes de Portugal, & de Castille se sont rencontrees par l'Orient & par le Ponant, iusques à ioindre leurs descouuertes ensemble, qui est à la verité vne chose remarquable, que les vns soient paruenus iusques en la Chine, & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines, qui sont voisines & presque contigues à la Chine, par l'Occident. Car de l'isle de Luffon, qui est la principale des Philippines, où est la cité de

Mammille, iusques à Macan, qui est l'isle de Caution, il n'y a que quatre vingts ou cent lieues de mer entre deux, & trouue chose merueilleuse, qu'encore qu'il y ait si peu de distance de l'un à l'autre, il y a neantmoins, selon leur conte, vn iour entier de difference entr'eux, de sorte qu'il est Dimanche à Macan, lors qu'à Mammille il est Samedi, & ainsi du reste. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Alloué Sanchés, duquel il est fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan le deuxiesme iour de May selon son conte, & voulant dire l'office de sainct Athanase, trouua qu'ils celebroyent la feste de l'Inuention sainte Croix, parce qu'ils contoient là le troisieme de May. Il luy en aduint tout autant en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques-vns ont trouué ceste variation & diuersité estrange, & leur semble que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'est pas toutesfois, mais est vn conte vray & bien obserué: car suiuant la difference des chemins par où ont esté les vns & les autres, il faut necessairement dire, que quand l'on se rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raison est pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va tousiours gagnant le iour, & trouue l'on plustost le leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponant, vont tousiours perdant le iour, & s'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou Ponant, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru, qui est

HISTOIRE NATURELLE

Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou point du iour au Peru; & quand l'aube du iour est pardeça, la my-niict se trouue estre par delà. J'ay fait preuve certaine de cela, par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant dōc que les Portugais ont fait leur navigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident, quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gagné douze heures d'aduanee, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme point & en vn mesme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisieme de May, quand les autres content le deuxiesme, & quand les vns ieusnent le Samedy Saint, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyās encor vne autre fois le monde, & qu'ils vlassent du mesme conte, quand ils retourneroient à se ioindre ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de difference. Car, comme i'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour plustost, comme le Soleil leur va leuant plustost, & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va sortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autant que ceux qui vont nauigeans du Leuant au Ponant, vont changeans leurs midis sans le sentir, & tous-

iours neantmoins poursuiuent le mesme conte où ils se trouuent quand ils partent, il est necessaire qu'acheuant le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'un iour entier.

Des Volcans ou bouches de feu.

CHAP. XXIII.

OMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont *Ætna* & *Vvesuuió*, qu'aujourd'huy ils appellent le mont de *Soma*, neantmoins c'est chose remarquable que ce qui se trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans sont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui s'esleuēt par dessus les sommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs sommitez vne planure, & au milieu vne fosse ou grande bouche qui descend iusques au profond ou pied d'icelle, qui est chose espouventable à voir. De ces bouches il sort de la fumee, & quelquesfois du feu. Il y en a quelques-vns qui jettent bien peu de fumee, & presque n'ont aucune forme de Volcans, comme est celui d'*Arequipa*, qui est d'une hauteur desmesuree, & presque du tout de sable qui ne se peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparence de feu, mais seulement les vestiges de quelques sacrifices que faisoient là les Indiens lors qu'ils estoient Gētils, & quelque peu de fumee qu'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique, qui est proche du bourg des *Anges*, est aussi d'une hauteur admirable où l'on mōte trente lieuës en tournoyāt.

HISTOIRE NATURELLE

De ce Volcan sort , non pas continuellement, mais de fois à autre, & presque chaque iour, vne grosse exhalation & tourbillon de fumee qui sort droit en haut comme vn trait d'arbaleste, qui par apres se fait semblable à vn tres-grand plumage iusques à ce qu'il cesse du tout, & aussi tost se resoult en vne nuee noire & obscure. Plus communément elle sort au matin apres le leuer du Soleil, & au soir quand il se couche, encor que i'en ay veu sortir en autres heures. Il sort aussi quelques-fois apres ceste fumee beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu sortir iusques à present, toutesfois l'on a crainte qu'il ne sorte & brusle la terre qui est à l'entour, laquelle est la meilleure de tout le royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correspondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en est assez proche, qui cause les tonnerres & esclairs si grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Espagnols ont monté en ce Volcan, lesquels ont rapporté de la mine ou terre du soufre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a faite pour descouvrir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcans de Guatimalla sont plus renommez, tant pour leur grandeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud descouurent de fort loin, que pour l'espouuement & violence des feux qu'ils jettent de soy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an passé 1586. que toute la cité de Guatimalla presque tomba d'vn tremblement de terre, où demurerent mesmes quelques personnes. Il y auoit desia six mois que de iour & de nuict le Volcan ne cessoit de jeter par le haut, & com-

me vomir vn fleuve de feu, la matiere duquel tombante aux costez du Volcan, se conuertissoit en cendre comme terre bruslee (chose qui surpasse le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de son centre tant de matieres qu'il jettoit hors de soy durant ces six mois: pource qu'il n'auoit accoustumé de jetter que de la fumee, & non pas tousiours, mais quelquesfois de petites flammesches. Cela me fut escrit estant en Mexique, par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, hōme digne de foy, voire n'auoit pas encores alors cessé ce Volcan de jetter ces feux que ie dy. Ces ans passez me trouuant en Quitto en la Cité des Rois, le Volcan qu'ils ont proche jettoit tant de cēdre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre, qu'elle obscurcissoit la lueur du iour, & en tomba telle abondāce en Quitto, qu'il n'estoit possible de cheminer par les ruēs. L'on a veu d'autres Volcans qui ne jettent ny flamme ny fumee, ny cendre mesme, mais l'on les void brusler au fonds d'une viue flamme, sans s'amortir: de telle façō estoit celuy qu'en nostre temps vn Prestre cupide & auaricieux se persuada que ce qu'il voyoit bruslant estoient masses d'or, iugeant en soy-mesme que ce ne pouuoit estre autre metal, ny matiere, chose qui depuis tant d'annees ardoit sans se consumer, & estant en ceste persuasion, il fit de certaines chaudieres & chaines, avec ne sçay quel instrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcan: mais le feu se moqua de luy, pource que la chaine de fer, & la chaudiere n'approchoient pas plustost du feu, qu'aussi tost elles ne se desistēt & fussent coupees comme si

c'eust esté des estoupes. Ce neantmoins on me dit que ce personnage s'obstinoit tousiours, & alloit recherchant d'autres inuentiõs pour tirer & puiser cet or qu'il imaginoit.

Quelle est la cause pourquoy le feu & la fumee durent si long temps en ces Volcans.

CHAP. XXV.

L n'est ja besoin de faire mention des autres Volcans, puis que par les dessusdits l'on peut entendre ce qui en est, toutesfois c'est chose digne de rechercher quelle est la cause qui fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pour ce qu'il semble que ce soit chose prodigieuse, voire qui excède le cours naturel de ietter de leur estomach tant de flammes comme ils en vomissent. D'où procede ceste matiere, qui la leur donne, ou comme est-elle engendree là dedans? Quelques vns ont eu opinion que ces Volcans vont consommant la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, & croyent pour ceste cause que naturellement ils prendront fin, quand ils aurõt consommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suiuant ceste opinion, l'on void aujourd'huy quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire de la pierre bruslee, qui est fort legere, mais fort dure, & est excellente à faire edifices & bastimens, comme celle que l'on apporte en Mexique pour bastir. Et en effect il y a des apparences à ce qu'on dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autrefois vn feu naturel, qui s'est esteint apres la matiere cõsommee. Et par ainsi ces pierres sont demeu-

rees bruslees & penetrees du feu , comme on les void. Quant est de moy, ie ne veux pas contredire qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'ẽ ces lieux au temps passẽ il n'y ait eu des Volcans. Mais ce m'est chose difficile à croire qu'il en soit ainsi de tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils mettent hors, est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit plus estant amallee ensemble, estre comprise dans ceste concauité mesme dont elle sort. Outre cela il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers d'annees, sont tousiours d'vne mesme façon, jetans continuellement de la fumee, du feu, & de la cendre. Pline historiographe naturel (selon que refere l'autre Pline son nepueu) recherchant ce secret pour voir comme se passoit ceste affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu de l'un de ces Volcans, mourut, & pensant en venir à bout par sa diligence, vint à bout de sa vie. Pour moy sur ceste consideration ie pense, & est mon opinion, que comme il y a des lieux en la terre qui ont la vertu d'attirer à soy la matiere vaporeuse, & de la conuertir en eauë, qui sont les fontaines lesquelles tousiours decoulent, & tousiours ont dequoy decouler, entant qu'elles attirent à soy la matiere de l'eauë : aussi de mesme il y a des lieux qui ont la propriété d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu & en fumee, & par leur force & violence iettent mesme d'autres matieres espaisles qui se resoluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre matiere semblable, & qui est vn argument suffisant, qu'ẽs Volcans cela soit ainsi, c'est qu'ils iettent en certain temps de la fumee, non pas tousiours,

HISTOIRE NATURELLE

& en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondent, & en Esté diminuēt, voire quelques vnes sechent du tout selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente: ainsi est-il de ce que ces Volcans en diuers temps jettent du feu, plus ou moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là pour seruir d'aduertissement, afin de considerer par là ce qui est en l'autre vie: mais si l'enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieues, l'on ne peut pas iuger que ce feu soit du centre, d'autant plus que le feu d'enfer, selon que saint Basile & autres enseignent, est fort different de cestui que nous voyons, pource qu'il est sans lumiere, & ard & brusle sans comparaison plus que le nostre. Ainsi ie conclus que ce que i'ay dit me semble plus raisonnable.

Des tremblemens de terre.

CHAP. XXVI.

Quelques-vns ont pensé que de ces Volcans qui sont és Indes procedent les tremblemens de terre, allez frequens par delà: mais parce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bien vray qu'ils ont certaine forme & sympathie les vns avec les autres: pource que les exhalations chaudes qui s'engendent és intimes concauitez de la terre, semblent estre la

principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesmes s'allume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumee qui sortent. Et ces mesmes exhalations ne trouuans au dedãs de la terre aucune sortie aisee, meuuent la terre pour sortir avec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessous de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitee de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchée du feu rompt les roches & les murailles: & comme la chastaigne mise au feu saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermè dedãs son escorce, par la vigueur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduvenir aux endroits maritimes, qui sont voisins de l'eauë. Comme l'on void en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus esloignees de la mer & des eaux sentent moins ce trauail, & au contraire ceux qui sont és ports de mer, és riuieres, és costes, & és lieux qui en sont voisins, endurent plus ceste calamité. Il est aduenu au Peru vne chose merueilleuse, & digne de noter, sçauoir qu'il y a eu des tremblemës de terre qui ont couru depuis Chillé, iusques à Quito, qui sont plus de cinq cents lieuës, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y sont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne me souuient quelle annee) fut vn tremblemēt de terre si terrible, qu'il renuersa les montagnes entieres, & par ce moyen empescha le courant des fleues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, &

tua grād nombre d'hommes, faisant sortir la mer
 de son lieu quelques lieues bien auant, de façon
 qu'elle laissa les nauires à sec, bien loing de la rade
 ordinaire, & plusieurs autres choses tristes, & es-
 pouuantables. Et si bien m'en souuient, ils disent
 que le trouble & esmotion que fit ce temblemēt,
 courut trois cens lieues, le long de la coste. A peu
 de temps de là . qui fut l'an de quatre vingts deux,
 vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit &
 ruina presque toute ceste ville là. Du depuis en l'ā
 quatre vints six, le neufiesme de Iuillet, aduint vn
 autre tremblement en la cité des Roys, lequel se-
 lon qu'escriuit le Viceroy, auoit couru le long
 de la coste cent soixante & dix lieues, & de tra-
 uers dedans la Sierre cinquante lieues. La miseri-
 corde du Seigneur fut grande en ce tremblement,
 de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils
 ouyrent quelque peu deuant le tremblement, &
 comme aduertis par les experiences passees, in-
 continent se mirent en sauueté, sortant es rues,
 places & iardins, finalement es lieux descou-
 uerts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup la-
 dite ville, & que les principaux edifices d'icelle
 tomberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins
 on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingr per-
 sonnes seulement de tout le peuple. Il fit en la
 mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit
 fait celuy de Chillé, qui fut incontinent apres
 le tremblement de terre, si que l'on veid la mer
 sortir furieuse & bondissante de ses rinages, & en-
 trer au dedans de la terre presque deux lieues
 auant: car elle monta plus de quatorze brasses, &
 courrit touté ceste plage, tant que les digues &

pieces de bois qui estoient là, nageoient en l'eauë. En apres l'an ensuiuant, il y eut encor vn autre tremblemēt de terre au royaume & cité de Quitto, & semble que tous ces notables tremblemens de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux autres par ordre, & de faiēt elle est subiette à ces inconueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru ils ne soient tourmentez du Ciel, des tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacun a deuant soy à veuë d'œil les herauts de la diuine iustice, afin de craindre Dieu. Car, comme dit l'Escriture, *Fecit hæc vt timeatur.* Retournant donc à nostre propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiects à ces tremblemens, dont la cause est, comme il me semble, que l'eauë bouche & estoupe les conduits & ouuertures de la terre, par où se deuroient exhiler & sortir les exhalations chaudes qui s'engendrent en icelle. Et mesme que l'humidité espaissisāt la superficie de la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes se resserrent & se rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennent à rompre en s'enflammant. Quelques-vns ont obserué que tels tremblemēs de terre ont accoustumé de s'esmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches annees. D'où vient que l'on dit que les trēblemēs de terre sont plus rares es lieux où il y a grand nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexique ont opinion que le lac sur lequel elle est située, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup

Eccles.3.

violens, & c'est chose certaine que les villes & provinces situées auant dedans les terres, & qui sont plus esloignées de la mer, reçoivent quelquefois de grands dommages de ces tremblemens, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que sur ce subiect il semble que celle cy pour estre voisine d'une riuere, & n'estre pas aussi fort esloignée de la mer Adriatique, doiuue plustost estre mise au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellée la Paix, arriua vn cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'un bourg, appellé Angoango, auquel habitoient plusieurs Indiens, enchanteurs & Idolatres, tomba inopinément en ruine, de sorte que vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont plusieurs de ces Indiens furent estouffez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'une lieue & demie, comme si c'eust esté de l'eau ou de la cire fonduë de façõ qu'elle boucha & remplit vn lac, & demeura ainsi estenduë parmy toute ceste contrée.

Comme la terre & la mer s'embrassent l'un l'autre.

CHAP. XXVII.

L'Acheueray par cest element de la terre, le joignant avec le precedant de l'eau, l'ordre & embrassement desquels est de foy certainement admirable. Ces deux elements ont vne mesme Sphere

Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façons & manieres. Par quelques endroits l'eauë combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'une façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, jettant en la mer ses caps, pointes, & langues auancees, qui vont penetrant iusques aux entrailles. En quelques endroits l'un elemēt s'acheue, & l'autre se commence, se donnant place peu à peu l'un à l'autre. Aux autres chalcuns d'eux (lors qu'ils se ioignent) ont vne tres-grande profondeur, & eslevation, comme il se trouue des isles en la mer du Sud, & mesme en la mer du Nort, desquelles les nauires s'approchent tout contre. Et quoy qu'ils y jettent la sonde en soixante & dix & quatre vingts brasses, si est-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds. Qui fait iuger que ce sont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & s'esleuent en haut, chose digne de grande admiration. A ce propos me dit vn pilote fort experimenté, que les Isles qu'ils appellent des lousps, & d'autres, qui sont sur le commencement de la coste de la neufue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient de ceste mesme façon. Dauantage, il se trouue vn endroit au milieu du grand Océã, hors de la veüe de terre, & esloigné d'icelle de plusieurs lieuës, auquel l'on void comme deux tours, ou pics, d'une roche fort haut esleuez, qui sortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignant icelle l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut

HISTOIRE NATURELLE

encor certainement comprendre, ny recognoistre quelle est la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir esté les extremitez d'icelles du tout descouuertes iusqu'à present. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers, qu'elle peut estre comme vn cœur avec les poulmons. Le plus large de ce cœur est du Bresil au Peru, la pointe au destroit de Magellan, & le haut où il s'acheue est la terre ferme, & de là commence le continent à s'elargir peu à peu, iusques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres superieures, qui ne sont encor bien cogneuës. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceste terre des Indes, par les commentaires que les Espagnols ont escrit de leur succez & descouuertes, & entre autre de la peregrination que i'ay escrite, qui à la verité est estrange, & en peut dōner beaucoup de cognoissance, & est ce qui m'a semblé suffire à present pour donner quelque intelligence des choses des Indes, quant aux communs elements, desquels toutes les parties du monde sont formees & composees.



LIVRE QUATRIE-
ME DE L'HISTOIRE NA-
TURELLE ET MORALE
des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie
dois traiter en ceste histoire.*



YANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera conuenable au sujet dont nous voulons traiter. Et combien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront les metaux, les plantes, & les animaux. Or les metaux sont comme des plantes couuertes & cachees dedans les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entr'eux, en la forme & maniere de leur production: d'autant que l'on voit & recognoist mesme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedent, qui sont les grosses veines & les moindres, tellement qu'ils ont entr'eux vne liaison telle,

Qij

qu'il semble proprement que ces mineraux croissent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'est chose qui est seulement propre aux vraies plantes, mais ils se produisent aux entrailles de la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & des autres planettes, & dans vne longue espace de temps se vôt augmentant, & presque multipliant à la façon des plantes. Et tout ainsi comme les metaux sont des plantes cachees en terre, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plantes sont des animaux fixes & arresteés en vn lieu, la vie desquelles l'entretient par l'aliment que nature leur va fournissant dès leur propre naissance. Mais les animaux surpassent les plantes, en ce qu'ils ont vn estre plus parfait, & de là aussi ont ils besoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn sentiment, afin de le descouurir & cognoistre. De sorte que la terre rude & sterile est comme la matiere & aliment des metaux, & celle qui est fertile & mieux assaisonnée, la nourriture des plantes. Les mesmes plantes seruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous ensemble sont l'aliment des hommes, seruant tousiours la nature inferieure à l'entretien & sustentation de la superieure, & la moins parfaite se submettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien il s'en faut que l'or, l'argent, & les autres choses que les hommes estiment tant par leur auarice, soient la fin & le but de l'homme auquel il doive tendre, puis qu'ils sont tant de degrez plus bas en qualité que l'homme, lequel a esté créé & ordonné pour estre

subiect de seruir seulement au Createur vniuersel de toutes choses, comme à sa propre fin, & son parfait repos: & auquel homme, toutes les autres choses de ce monde n'ont esté proposees ou delaissees, sinon pour s'en seruir à gagner ceste dernière fin. Qui voudra considerer les choses créées & en discourir selon ceste Philosophie, pourra certes tirer quelque fruit de leur cognoissance & consideration, se seruant d'icelles, pour cognoistre & glorifier leur Auteur. Mais qui se voudra aduancer plus outre à la cognoissance de leurs proprieté & vtilité, & voudra se rendre curieux de les rechercher, celny-là trouuera finalement en ces creatures ce que le sage dit, *qu'ils sont aux pieds des fols & ignorans*, sçauoir des lacs, & des pieges ^{Sap. 14.} où ils se precipitent, & se perdent iournellement. A ceste intentiō donc, & afin que le Createur soit glorifié en ses creatures, ie pretens dire en ce liure quelques-vnes des choses dont il y a beaucoup es Indes, digne d'histoire, & d'estre racontées, touchant les metaux, plantes & animaux, qui sont propres & particuliers en ces parties. Mais d'autant que ce seroit vne œuvre tres-grande, que de traiter cecy exactement, & qui requerroit plus grand sçauoir, & cognoissance, voire beaucoup plus de loisir que ie n'ay pas, ie dis que seulement mon intention est de traiter succinctemēt quelques choses que i'ay comprises & remarquées tant par experience, que par le rapport de gens dignes de foy, touchāt ces trois choses que i'ay proposees, laissant aux autres plus curieux & diligens de pouoir traicter plus amplement de ces matieres.

*De l'abondance & grande quantité des métaux
qui sont és Indes Occidentales.*

CHAP. II.

LA sagesse de Dieu a créé les métaux pour médecine & pour défense, pour ornement & pour instrument des opérations de l'homme. Desquelles quatre choses, l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des métaux, & la dernière d'icelles, est pource que la vie humaine n'a pas besoin seulement de se sustanter, comme celle des animaux, mais aussi de travailler & ouurer selon la raison & capacité que luy a donné le Createur: & ainsi comme l'entendement humain s'applique à diuers arts & facultez, ainsi le mesme auteur a donné ordre qu'il y eust matiere & subiect à diuers artifices pour la conseruation, reparation, seureté, ornement & exaltation de les œuvres. Doncques la diuersité des métaux que le Createur a enserrez és armoires & cōcaitez de la terre, est telle & si grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle se sert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour defences contre les ennemis; les vns sont pour l'ornement & pareure de nos personnes, & de nos maisons, & les autres sont propres à faire des vaisseaux & ferremens, avec les diuerses façons d'instrumens que l'industrie humaine a inuenté & mis en vsage. Mais sur tous les vsages des métaux, qui sont simples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui est l'vsage de la mon-

noye, laquelle, comme dit le Philosophe, est la mesure de toutes choses. Et combien que de soy & naturellement elle ne soit qu'une seule chose, neantmoins en valeur & estimation l'on peut dire qu'elle est toutes choses. La monnoye nous est comme viande, vestement, maison, cheuachure, & generalement tout ce que les hommes ont de besoin. Par ce moyen tout obeit à la monnoye, & comme dit le Sage, pour faire vne inuention, que vne chose fust toutes, les hōmes guidez ou poussez d'un instinct naturel, esleurent la chose plus durable & plus maniable, qui est le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux-là eussent la preminence en ceste inuention de monnoye, qui de leur naturel estoient plus durables & incorruptibles, à sçauoir l'argent & l'or. Lesquels non seulement ont esté en estime entre les Hebrieux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Asie, mais aussi entre les plus esloignées & barbares nations de l'Vniuers, comme sont les Indiens, tant Orientaux comme Occidentaux, où l'or & l'argent est tenu en aussi grand prix & estime, l'employans en l'ouurage de leurs temples & palais, & aux vestemens & accoustremens des rois, & des grands seigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares qui ne cognoissoiēt ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches & les sacs où estoit l'argent, lequel ils iettoient & delaissoient espars parmy la terre, comme chose inutile. Et Pline mesme recite des Babitacques qui abhorroient l'or, & pour cela l'enseuelissoient, afin que persōne ne s'en peust seruir. Toutesfois il se trou-

*Arist. 5.
Ethic. C. 5.*

Eccles. 10.

ue auourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitans, & grand nombre au contraire de ceux qui estiment, recherchent, & font estat de l'or & de l'argent, sans qu'ils ayent besoing de l'apprendre de ceux qui y vont del'Europe. Il est vray que leur avarice n'est point paruenüe au but de celles des nostres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fussent idolatres, comme quelques mauuais Chrestiens, qui ont commis plusieurs grands excez pour l'or & l'argent. Neantmoins c'est vne chose fort digne de consideration que la sagesse du Seigneur eternal ait ainsi voulu enrichir les terres du monde plus esloignees, & qui sont peuples d'hommes moins ciuils & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait esté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres, & les posseder: afin aussi sur ceste occasion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoissoient point, s'accomplissant en cela la prophetie d'Isaye, disant que l'Eglise deuoit estendre ses bornes non seulement à la dextre, mais aussi à la senestre, qui s'entend, comme dit saint Augustin, que l'Euangile se doit eslargir & estendre non seulement par ceux qui sincerement & avec vne vraye & parfaite charité le preschent & annoncent, mais aussi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyõs les terres des Indes, pour estre plus abondantes de mines & de richesses estre de nostre temps les mieux cultiuees en la Religion Chrestienne, faisant le Seigneur pour ses fins & intentions sou-

Esay. 54.

*Aug. l. 1. de
concord. E.
u. 1. c. 31.*

ueraines de nos desirs & inclinations. Là dessus disoit vn homme sage, que ce que fait vn pere à sa fille pour la bien marier, est de luy donner beaucoup de dot & de moyès en mariage: ce que Dieu a fait à ceste terre, tant aspre & laborieuse, luy donnant de grandes richesses en ses mines, afin que par ce moyen elle trouuast mieux qui la vint rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales grand nombre & abondance de mines de toutes sortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de plomb, d'estain, de vif-argent, d'argent, & d'or: & entre toutes les regions & parties des Indes, les royaumes du Peru sont ceux qui abondēt le plus en ces metaux, specialment en argent, or, & vif-argent, ou mercure, & sy en trouue grand nombre, pource que tous les iours l'on descouure de nouvelles mines. Et est chose sans doute, que selon la qualité de la terre, celles qui sont à descouurir, sont en plus grand nombre, sans comparaison, que celles que l'on void à present descouuertes: voire semble que toute la terre est semee de ces metaux plus qu'aucune autre terre qui nous soit à present cogneuë au monde, ou de laquelle les auteurs anciens ayent fait mention par le passé.

*De la qualité & nature de la terre où se trouuent les
metaux, & que tous ces metaux ne se mettent en
œuure és Indes, & comme les Indiens
se seruoient d'iceux.*

CHAP. III.

A raison pourquoy il y a tant de richesses
de metaux és Indes, specialment aux Oc-

cidentales du Peru, est comme i'ay dit, la volonté du Createur, qui a departy ses dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raison naturelle & Philosophique, c'est chose bien vraye ce qu'en a escrit Philon, homme sage, disant que l'or, l'argent & metaux naissent naturellement aux terres plus steriles & infructueuses. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui sont fertiles d'herbes & de fructs, rarement on ia mais on n'y trouue des mines, pource que la nature se contente de leur donner vigueur, pour produire les fructs les plus necessaires à la conseruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui sont fort aspres, seches, & steriles, comme en des montagnes tres-hautes, & en des roches qui sont aspres, & d'une temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vis-argent, & del'or, & toutes ces richesses (qui sont venuës en Espagne, depuis que les Indes Occidentales ont esté descouuertes) ont esté tirees de lieux comme cela, qui sont aspres, penibles, descouuerts & steriles. Toutesfois le goust de cest monnoye rend ces lieux doux & agreables, voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dit) plusieurs veines & mines de toutes sortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny se seruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & mesme de vis-argent, d'autant qu'il est necessaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Espagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuvre quelques-fois, pource que leurs ferremens & armes n'estoient

*Philo lib. 5
de Genes.
mund.*

*Enseh. lib.
8. de pra
par. Fuig.
c. 5.*

point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Espagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en rechercher les mines, encor qu'il y en ait plusieurs, pource qu'ils s'arrestent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employét leur temps & leur travail. Ils se seruent des metaux de cuiure & fer, tant seulement de ce qu'on leur en enuoye d'Espagne, ou bien de ce qui reste de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vsassent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metal pour monnoye, & pour prix des choses, mais seulement s'en seruoient pour ornement, comme il a esté dit, & ainsi il y en auoit grande somme & quantité aux temples, palais, & sepultures, avec mil genres de vases d'or & d'argent qu'ils auoient. Ils ne se seruoient point d'or ny d'argent pour trafiquer & acheter, mais changeoient & troquoient des choses aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choses de plus grande estime, qui couroit entre eux pour prix, au lieu de monnoye, & iusques anjourd'hui court ceste coutume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexique, ils vsent au lieu de monnoye du Cacao, (qui est vn petit fruiët) & avec iceluy achètent ce qu'ils veulent. Au Peru ils se seruent du Coca, pour ceste mesme fin, qui est vne fueille que les Indiens estiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer pour monnoye, & du cotton tissu en saincte Croix de la Sierre. Finalement la maniere de trafiquer des Indiens, & leur acheter & vendre, estoit d'eschanger & bailler choses

*Plin. lib. 33.
chap. 3.*

pour choses: & bien qu'il y eut de grands marchés, & des foires fort celebres, si est-ce qu'ils n'ont eu besoin ny necessité de monnoye, ny mesme de courratiers, pource que tous estoient fort bien appris, à sçauoir combien il estoit besoin de donner d'une sorte de marchandise pour vne, tant d'une autre. Depuis que les Espagnols y sont entrez, les Indiens se sont mesme seruis de l'or & de l'argent pour acheter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poids estoit leur prix & leur monnoye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexique, & au Peru: toutesfois iusques à present en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure ou autre metal, mais seulement d'argent, & d'or: pource que la richesse d'icelle terre n'a admis ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vsent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il soit vray qu'en quelques isles des Indes, comme saint Dominique & Port-riche, ils vsent de monnoye de cuiure, qui sont des quarts, lesquels ont cours seulement en ces isles, pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Je dis peu, encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a personne qui le tire ou affine. Mais pource que la richesse des Indes, & l'usage de traouiller aux mines consiste en or, argent, vis-argent, ie diray quelque chose de ces trois metaux, laisât pour l'heure le reste.

Plin. lib.
13. cap. 4.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.

CHAP. IIII.

L'OR entre tous les metaux a esté tousiours estimé pour le plus excellent, & avec bonne raison, d'autant qu'il est le plus durable & incorruptible de tous: car le feu qui consume & diminue tous les autres, l'amende, & le rend en sa perfection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu demeure en sa couleur, tres-fin & tres-pur, lequel proprement s'appelle, (selon que Plin. dit) *Obrioso*, dequoy fait tant de mention l'Escriture, & l'usage qui consume tous les autres metaux (comme dit le mesme Plin.) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme il ne se mange, ny ne s'enuieillit. Et bien que sa matiere & son corps soit si ferme & si solide qu'il est, il se laisse neantmoins tellement doubler & tirer, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs d'or & tireurs scauent bien la force qu'il a de se laisser si fort amenuiser sans se rompre iamais. Toutes lesquelles choses bien considerées, avec autres excellentes proprietés qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Escriture sainte la Charité s'accompare à l'or. Au reste, il est peu de besoing de raconter ses excellences, pour le faire estimer & rechercher. Car la plus grande excellence qu'il ait, est d'estre ja cogneu, comme il l'est entre les hommes, pour la supresme puissance & grandeur du monde. Venant donc à nostre sujet, il y a aux Indes grande abondance de ce metal,

*Plin. lib.
33. cap. 3.*

*Apoc. 3.
21.*

Can. 3.

Psal. 67.

Thren. 4.

3. Reg. 6.

& ſçait-on par les hiftoires certaines que les Inguas du Peru ne ſe contentoient pas d'auoir de grands & petits vafes d'or, des cruches, des coupes, des taſſes, & des flafcons, voire des tinnen ou grands vaiſſeaux : mais auſſi en auoient-ils des chaires, des brancars ou lic tieres tout d'or maſſif : & en leurs temples auoient mis pluſieurs ſtatuës & images d'or maſſif, deſquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques-vnes, mais non pas en telle quantité que quand les premiers conqueſteurs arriuerent en l'vn & en l'autre royaume; qui y trouuerent de grandes richelſſes, & en fut encor ſans comparaiſon caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents eſcus d'une bouteille de vin, & autres choſes eſtranges : & toutesfois en verité, elles ſont aduenües, voire & des choſes encor plus grandes. L'ou tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois. Car il ſe trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoin d'eſtre fondu ny affiné par le feu, & les appellent pepins, pource qu'ordinairement ce ſont petits morceaux comme pepins ou ſemence de melons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit, *leue illius aurum*. Combien qu'il arriue quelquesfois qu'il y en a de plus grands, & de tels, que i'en ay veu qui peſoient pluſieurs liures. C'eſt l'excellence & la

grandeur de ce metal seul (selon que Pline affer- ^{Plin.lib. 3,}
 me) de se trouver ainsi pur & parfait, chose qui ^{chap. 5.}
 n'adient point à tous autres metaux, lesquels ont
 tousiours de l'escume & du terrestre, & ont de be-
 soin qu'on les affine avec le feu. J'ay veu mesme
 de l'argent naturel, en façon
 mesme il y en a d'autre que les Indiens appellent
 Papas, & quelquefois il s'en trouve des morceaux
 de tout pur & fin, en façon de petites racines ron-
 des, ce qui est rare toutesfois en ce metal, mais af-
 fez ordinaire en l'or. Il se trouve peu de cet or en
 pepin, au respect des autres especes. Cet or en
 pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre
 dans la mesme pierre ou caillou, comme j'ay veu
 aux mines de Caruma au gouvernement de Sallin-
 nes, des pierres fort grandes toutes penetrees &
 traversees d'or. D'autres qui estoient la moitié
 d'or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ce-
 ste façon se trouve en des puits ou des mines qui
 ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont
 tres-difficiles à tirer. Agatarchides escrit au liure
 cinquiesme de la mer Erythree ou Rouge (ainsi
 raconte Phocion en sa Bibliotheque) la façon &
 maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle
 ont vsé anciennement les Rois d'Egypte, & est
 vne chose admirable, de voir comme ce qu'il en
 escrit ressemble & se rapporte proprement à la
 façon dont l'on vsé encor maintenant à raffiner
 ces metaux d'or & d'argent. La plus grande quan-
 tité d'or que l'on tire & recueille és Indes est de
 celuy qui est en poudre, qui se trouve és riuieres
 ou és lieux & torrens où beaucoup d'eauës ont
 passé, d'autât que les fleuves des Indes sont abon-

dans en ceste espece d'or. Comme les anciens ont
 celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne,
 le Pactole en Asie, & le Gange en l'Inde Orienta-
 le, & appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres
 appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande
 quantité de l'or qui se faisoit à present que ces ra-
 cleures & poudres qui se trouuoient és riuieres.
 A present aux isles de Barlouente, Espagnolle,
 Cube, & Port-richey en a eu, & y en a encor en
 grand abondance és riuieres, mais on en rappor-
 te fort peu en Espagne, par faute de naturels du
 pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y
 en a grande quantité au Royaume de Chillé, de
 Quitto, & au nouveau royaume de Grenade. L'or
 le plus celebré est celuy de Caranaua au Peru, &
 celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient
 avec l'alloy & perfection, qui sont vingt-trois
 quillats & demy, voire quelquesfois plus. L'on
 fait estat aussi de l'or de Veragua pour estre tres-
 fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexi-
 que des Philippines & de la Chine, mais com-
 munémēt il est foible & de bas alloy. L'or se trou-
 ue meslé ordinairement ou avec l'argent ou avec
 le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y
 ait quelque peu d'argent ou de cuiure. Mais ce-
 luy qui est meslé d'argent est communément de
 moins de quillats que celuy qui est meslé de cui-
 ure. S'il y a la cinquiesme partie d'argent, Pline
 dit qu'il s'appelle proprement *electrum*, qui a la
 propriété de reluire plus à la lumiere du feu, que
 l'argent fin, ny l'or fin. Celuy qui est avec le cui-
 ure est ordinairement du plus haut alloy. On r'af-
 fine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en
 beaucoup

Plin. lib. 3.
 cap. 4.

beaucoup d'eauë, iufques à ce que le fable tombe
 des plateaux, & l'or comme le plus peſant de-
 meure au fonds. L'on l'affine meſme avec du viſ-
 argent, & avec de l'eauë forte, pource que l'allun
 dont on fait ceſte eauë, a la vertu de ſeparer l'or
 d'avec l'ordure ou des autres metaux. Apres qu'il
 eſt purifié & fondu ils en font des briques ou pe-
 tites barres pour l'apporter en Eſpagne, pource
 qu'eſtant en poudre on ne le pourroit tirer des
 Indes, car on ne le peut quinter, marquer ny eſ-
 ſayer qu'apres qu'il eſt fondu. Le ſuſdit hiftoire-
 graphe raconte que l'Eſpagne ſur toutes autres *Plin. lib.*
 prouinces du môde eſtoit abondante en des me- *33. cap. 4.*
 taux d'or & d'argent, ſpecialement Gallice &
 Portugal, & ſur tout les Aſtures, d'où il raconte
 qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt
 mil liures d'or, & qu'il ne ſ'en trouue en aucun
 autre lieu vne telle abondance. Ce qui ſemble
 eſtre teſmoigné au liure des Machabées, où il eſt
 dit entre les grâdes richelles des Romains, qu'ils *I. Mac. 8.*
 eurent en leur puiſſance les metaux d'or & d'ar-
 gent qui ſont en Eſpagne. Auioird'huy ce grand
 threſor d'Eſpagne luy vient des Indes, en quoy la
 diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royau-
 mes ſeruent aux autres, & leur communiquent
 leurs richelles afin de participer de leur gouuer-
 nement pour le bien des vns & des autres, en ſe
 communiquant reciproquemēt les biens & gra-
 ces dont ils iouiſſent. On ne peut bien aprecier
 ny eſtimer le nombre & quantité d'or que l'on
 apporte des Indes, mais l'on peut bien affermer
 que c'eſt beaucoup dauantage que ce que Pline
 raconte qu'on apportoit chaque an d'Eſpagne à

Rome. En la flote où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze cassons d'or, desquels chaque casson, pour le moins pe-
soit quatre arobes, qui sont cent liures pesant : & mil cinquante six marcs de la neufue Espagne, qui estoit tant seulement pour le Roy, sans ce qui vint pour les marchands & particuliers, estant enregistre, & ce qui vint non enregistre, comme l'on en apporte beaucoup. Cela suffit en ce qui touche l'or des Indes : del'argent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes.

CHAP. V.

N Ous lisons au liure de Iob ces paroles: *L'argent a certains commencemens & racines en ses veines, & l'or a son lieu arresté où il s'engendre & s'espaissit, le fer en fouissant se tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur se tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort sagement les proprietiez de ces metaux, l'argent, l'or, le fer, & le cuiure. Nous auons dit quelque chose des lieux où l'or s'engendre & se congele, qui sont des susdites pierres au profond des montagnes & es entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres, & es lieux par où les torrens ont passé, ou biẽ aux tres-hautes montagnes : lesquelles poudres d'or descendent & s'escoulent avec l'eauë qui est la plus commune opinion quel'on tient es Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a cité cause qu'à present l'on

trouue cet or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on decouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endomagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuvre plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splendeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus conforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif, & plus delicat. Aussi y a-il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutesfois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus rarement, & que la nature se mōstre plus escharse à le produire que non pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est chose plus commune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grande abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidentales d'une si grande richesse d'argent, que tout ce que l'on void és histoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Espagne & des autres prouinces, est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent se trouuent cōmūnément és montagnes & roches tres-hautes,

& du tout desertes; encores qu'autresfois l'on en ait trouué es plaines & campagnes. Il y en a de deux sortes differentes, les vnes qu'ils appellent esgarees, & les autres fixes & arrestees. Les esgarees sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits, lesquels estans tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres dauantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & longueur ont vne suite continuë en façon de grandes branches & rameaux d'un arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairement plusieurs autres au mesme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vsé les Indiens estoit par fondure, en fondant & faisant resoudre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'un costé, & par sa force separe l'argent d'avec le plomb, l'estain d'avec le cuiure & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient & bastiffoient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communément, & avec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur artifice & leur affinement, & appellent au Peruc ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez, outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent avec du vis-argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement avec le feu, mais seulement avec le vis-argent. Mais ceste sorte de metal est communément metal pauvre & foible, qui est celuy tou-

tesfois qui se trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauvre celuy qui rend & donne peu d'argent, & grande quantité de metal, & celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse non seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre sans feu, avec du vis-argent, mais aussi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne peuuent pas bien estre fondus quand le feu en est allumé avec du vêt artificiel, comme de soufflets; mais seulement quand il est soufflé & allumé avec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui sont plus facilement fondus avec l'air artificiel des soufflets, que non pas avec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco s'affine facilement avec des soufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut estre fõdu avec les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air des Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez des montagnes, bastis exprès du costé du vent, au dedans desquels ils fondent ce metal: & combien que ce soit chose difficile de donner raison à ceste diuersité, toutesfois elle est toute certaine & approuuee par la longue experience. Tellement que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferõs mention cy-apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent sont la neufue Espagne & le Peru, mais les mines du Peru surpassent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde celles de Potozi, desquelles nous traite-

rons vn peu à loisir , pource que ce sont des choses plus celebres & plus remarquables qui soient és Indes.

*De la montagne ou colline de Potozi,
& de sa descouuerture.*

CHAP. VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee est situee en la prouince de Charcas au Royaume du Peru , distant de l'Equinoxe vers le costé du Sud ou Pole Antarctique de 21. degré deux tiers: de sorte qu'elle tombe sous le Tropicque aux confins de la Zone Torride, & toutesfois ceste region est extremement froide, voire plus que n'est pas Castille la Vieille au Royaume d'Espagne, & plus encor que la Flandre mesme, combien que par raison elle deust estre chaude ou temperée, eu esgard à la hauteur & eslevation du pole où elle est situee. La raison de ceste si froide temperature est que ceste montagne est fort esleuee, & qu'elle est agitee & hantee de vents qui sont fort froids & intemperez, specialement de celuy qu'ils appellent Thomahau, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterile, qui n'engendre ny produit aucun fruiet, ny herbe, ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'auarice & le desir des autres choses, a peuplé ceste montagne plus que

aucun autre lieu qui soit en tous ces Royaumes, la rendant si abondante de toutes sortes de viandes, qu'on ne peut desirer chose qui ne s'y trouue, voire en grande abondance: & combien qu'il n'y ait rien que ce que l'on y apporte par voiture, neantmoins les places y sont si pleines de fruiçts, conserues, vins exquis, soyes, & toutes autres delices, qu'il ne s'en trouue en autre endroit dauantage. Ceste montagne est de couleur tirant sur le roux & obscur, & est sa façon d'une assez agreable ren contre à la veüe, ressemblant parfaitement la forme d'un paillon rond, ou bien d'un pain de sucre. Elle s'esleue & surpasse toutes les autres montagnes & collines qui sont à l'environ. Le chemin par lequel on y môte est fort aspre & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en son pied vne lieuë de circuit. Elle contient depuis le sommet iusques au pied mil six cents vingt quatre verges communes, lesquelles reduitës à la mesure des lieuës d'Espagne, font vn quart de lieuë. Au pied de ceste montagne l'on void vne autre petite colline qui naist d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux espartis & sans suite, qui se trouuoient là comme en des bourses, & non pas en des veines fixes & continuës, & neantmoins elles estoient fort riches, encor qu'elles fussent en petit nombre. Ce petit roc estoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veut dire le ieune Potozi, au pied duquel commence l'habitation des Espagnols & Indiens, qui sont venus à la richesse & à l'œuure de Potozi: laquelle habitation

peut contenir quelque deux lieuës de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce qu'il y ait en aucun lieu du Peru, se fait en ceste habitation. Les mines de ceste montagne n'ont point esté fouïyes ny descouuertes du temps des Inguas, qui estoient les seigneurs du Peru, auparauãt que les Espagnols y entraissent, combien qu'ils ayent fouy & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieuës seulement. La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu la cognoissance, combien qu'aucuns racontent ie ne sçay quelle fable, que comme on voulut quelquesfois ouuir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montagne estoit reseruee pour d'autres. De vray l'on n'eust aucune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entree des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fit en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuite de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponant, où la beste se retiroit, commença de courir à môt le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent Quinua, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour môtter en vn passage, quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la fosse & racine d'icelle le metal, qu'il recogneut

estre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco : puis ayant trouué en terre, joignant ceste veine quelques morceaux de metal, qui s'estoient rompus & departis d'icelle, sans toutesfois qu'on les peust bien cognoistre, à cause que leur couleur estoit changee & gastee du Soleil & de l'eauë. Il les porta à Porco essayer par Guayras (qui est esproouer le metal par le feu) & ayant reconnu par là sa grande richesse, & heureuse fortune, fouyffoit & tiroit secretement ceste veine sans le communiquer, ou en parler à personne, iusques à ce qu'un Indien, nommé Guanca, natif de la vallee de Xaura, qui est aux limites de la cité des Rois, lequel demeurât au lieu de Porco, proche voisin de ce Gualpa, Chumbibilqua s'apperceut vn iour qu'il faisoit quelque affinement, & qu'il faisoit de plus grands somons & briques, que celles qu'on faisoit ordinairement en ces lieux, pource mesme qu'il augmentoit en despense d'habits, ayant iusques alors vescu assez pauurement. Pour ceste occasion, & que ce metal que son voisin affinoit & mettoit en œuure, estoit différent de celuy de Porco, il pensa de descouurer ce secret, & fit tant que combien que l'autre tint son affaire secreete autant qu'il luy estoit possible, neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, -ayant desia passé deux mois en la iouissance de ce riche thresor. Et lors l'Indië Gualpa dit à Guanca qu'il print pour sa part vne veine qu'il auoit descouuerte, laquelle estoit proche de la veine riche, & est celle que l'on appelle auiourd'huy la veine de Diego Centeno, qui n'estoit pas moins riche, mais seulemēt

plus dure à fouir, & plus difficile à tirer. Par ainſi tout d'un accord partirent entr'eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouir & cauer ſa mine, qui eſtoit tres dure, & l'autre Gualpa, ne luy voulant faire part de la ſienne, eurent debat enſemble, & pour ceſte cauſe le Guanca de Xaura irrité de cela, & de quelque autre choſe, alla deſcouvrir ceſte affaire à ſon maiſtre, qui ſappelloit Vuillaroel, Eſpagnol, qui lors reſidoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoiſtre la vérité, alla en Potozi, & trouuant la richeſſe que ſon Yanacona, ou ſeruiteur luy auoit dit, fit enregiſtrer l'Indien Guanca, ſ'eſtaquant avec luy à la ſuſdite veine, qui fut dite Centeno, ils appellent cela eſtaquer, qui vaut autant que ſignaler & remarquer pour ſoy la mine, & autant d'eſpace que la loy concède & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la fouiſſent: au moyen dequoy apres l'auoir monſtree & deſcouuerte à la iuſtice, ils demurerent ſeigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre, en payant ſeulement au Roy ſon droit de cinquième. De ſorte que le premier enregiſtrement & declaration que l'on fit des mines de Potozi, fut le vingt & vnième iour du mois d'Auril, de l'an mil cinq cens quarante cinq, au territoire de Porco, par leſdits Villaruel Eſpagnol, & Guanca Indien. Incontinent apres l'on deſcouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'eſtain, qui a eſté tres-riche, quoy que rude & laborieufe à y traouailler, pour eſtre ſon metal auſſi dur que le caillou. Du depuis le trentième iour

d'Aoust, au mesme an de quarante-cinq, la veine appelée Mendieta, fut enregistree, qui sont les quatre principales veines de Potozi. Ils disent de la veine riche, la premiere qui fut descouuerte, que son metal estoit hors terre la hauteur d'une lance en façon de rochers, soufleuant la superficie de la terre, comme vne creste de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura descouvert & descharné par le de deluge, ayant ceste veine comme la partie la plus dure, resisté à la force & impetuosité des eaux. Son metal estoit si riche, qu'il y auoit la moitié d'argent, & continua ceste veine en sa richesse iusques à cinquante & soixante stades, à la hauteur d'un homme de profondeur, où elle vint à defaillir. De ceste façon furent descouvertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au monde, fust cachee pour vn temps, pour la descourir au temps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinent apres que la descouuerture de Potozi fut cogneuë aux royaumes du Peru, plusieurs Espagnols, & presque la plus-part des bourgeois de la cité d'Argent, qui est à dix-huict lieues de Potozi, vindrent pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiens de diuerses prouinces, & specialement les Guayzadores de Porco, si qu'en bref temps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le royaume.

*De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour du
roc ou montagne de Potoxi.*

CHAP. VII.


 A Y esté plusieurs fois en doute s'il se trou-
 uoit aux histoires des anciens vne si grande
 richesse de mines, comme celles que nous auons
 veües de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais
 au monde des mines riches & renommées pour
 cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont les
 Carthaginois ont iouï, & du depuis les Romains:
 lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulement
 estimées & renommées par les liures profanes,
 mais aussi par les Escritures sainctes. Celuy qui
 plus particulièrement fait mention de ces mines,
 au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi
 en son histoire Naturelle: *Il se trouue de l'argent
 presque en toutes p^{ro}uinces, mais celuy d'Espagne est le
 meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre
 sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certaine
 & infailible qu'és lieux où l'on a vne fois descouuert au-
 cunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gue-
 res estoignées: ce qui se trouue aussi presque en tous au-
 tres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les ap-
 pellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits
 ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença à
 fouir du temps de Hannibal, se voyent encor à present,
 & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les des-
 couvrent. Entre ces mines, celle que descouurit Bebel-
 lo, qui en retient le nom encor auourd'huy, fut fort re-
 nommée, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit si gran-
 de richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'on*

*Plin. lib.
 33. cap. 6.*

recueilloit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de travailler à ceste mine, de telle sorte, qu'elle est à présent de mil cinq cents pas de profondeur, cauee en la montagne. Desquels puits neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y travaillent tirent l'eauë qu'ils y trouuent pour les assécher, & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abondance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuiere. Iusques icy sont les paroles de Pline, que i'ay voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter dauantage ceux qui entendent que c'est de mines, voyant que la meisme chose qu'ils experimentent auioird'huy, a esté exercee par les anciens. Et certainement la richesse de ceste mine d'Hannibal aux monts Pyrenees, estoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains possederent, y ayās cōtinué son ouurage, iusques au tēps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondeur de ceste mine estoit de mil cinq cents pas, qui est vn mil & demy, & fut si riche au commencement, qu'elle valloit à son maistre par chacun iour trois cens liures, de douze onces la liure. Mais combié que ceste richesse ait esté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de nostre temps s'est retrouvée en Potōzi. Car comme il appert par les registres de la maison de la contractation de ceste prouince, & comme plusieurs hommes anciens dignes de foy l'attestent, au temps que le Licencié Pollo gouernoit ceste prouince, qui fut plusieurs années apres la descouuerte de ceste montagne, l'on enregistroit & tiroit pour la cinquiesme chacun Samedy cent cinquante & deux cens

Genebrav-
dus in Chro-
nographia.

mil pezes, dont le cinquiesme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que suiuant ce conte, l'on tiroit chaque iour de ceste mine comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a encor vne chose à mettre en auant, pour montrer la richesse de Potozi, que le conte qui a esté fait n'est seulement que de l'argent qui se marquoit & quintoit, & est chose cogneuë au Peru, que l'on a vscé long temps en ces royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi ne se quintoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quintoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cents pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eauë, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'un homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eauë, qui est le plus grand heur de ceste montagne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont auourd'huy delaissees pour l'in-

commodité de l'eau qu'ils y ont rencontrée en y fouissant: pource que ce sont deux travaux insupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eauë tout ensemble. Le premier desquels, à sçauoir de cauer la roche, donne assez de peine, voire est trop dur & trop excessif. Finalement auourd'huy sa Majesté reçoit pour son quint par chacun an l'un portant l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, sans l'autre richesse qui luy vient de vis-argët, & autres droicts royaux qui est vn grand thresor. Quelques hommes experts ayans supputé les contes, disent que ce que l'on a apporté à quinter en la casse, ou douane de Potozi, iusques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, se môte à cent millions de pezes d'essay, dont chaque peze vaut treze reaux & vn quart, sans conter l'argent que l'on a peu tirer sans quinter, & qui a esté quinté es autres casses Royales, & sans l'argent courant que l'on a mis en œuvre au pays, qui n'est point quinté, qui est vne chose innombrable, combien que les premiers registres des quints ne soient pas si clairement, ou intelligiblement escrits, que sont ceux d'auourd'huy: pource qu'aux commencemens, & premieres descouuertes, l'on faisoit la recepte par Romaines, tant estoit grande l'abondance qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fit le Viceroy Dom Francisque de Tollede, en l'annee mil cinq cens soixante & quatorze se trouua qu'il y auoit soixante & seize millions, iusques en ladite annee, & depuis ledit an iusques à celui de quatrevingts cinq inclusiuement, il appert par les registres royaux

qu'il s'est quinté iusques à trente-cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Porozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venuë aux flotes du Peru, est montee à beaucoup dauantage. En la flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flotes du Peru & Mexique, dõt les deux tiers estoient en celle du Peru, & y en auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voulu deduire cecy particulièrement, afin de faire entendre la puissance que la diuine Majesté a voulu donner au Roy d'Espagne, sur les chefs desquels tant de couronnes & de royaumes ont esté amassez, & lesquels par speciale faueur du ciel, ont ioint les Indes Orientales avec les Occidentales, environnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire estre ainsi arriué par la prouidence de nostre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain, Vicaire de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeissance duquel, tant seulement l'on peut estre sauué, & mesme pour la defense de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ces parties, où la verité est tant oppugnee, & poursuiuie des heretiques. Et puis que le Seigneur des cieus, qui donne & oste les royaumes à qui il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné, nous le deuons supplier qu'il luy plaise fauoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succez, & prospere victoire cõtre les ennemis de la sainte foy, veu qu'en ceste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a donné, voire en a besoin de beaucoup

coup dauantage. Cependant il suffit d'auoir fait ceste digression pour montrer les richesses de Potozi. C'est pourquoy nous reuiendrons à dire commel'on traueille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on traueille és mines de Potozi.

CHAP. VI II.

BOECE se plaignant du premier inuenteur des mines, dit fort bien :

*Boetius de
consolat.*

*Heus primus, quis fuit ille,
Auri qui pondera resti.
Gemmaeque, laterae volentes,
Preciosa pericula fodit?*

Auec raison il les appelle precieux danger, pour le grand traavail & peril avec lequel l'on tire les metaux, que les hommes estiment tant. Pline dit qu'en Italie il ya plusieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y traauiller, afin de conseruer le peuple. Ils apportoient ces metaux d'Espagne, & faisoient traauiller les Espagnols aux mines, comme tributaires. L'Espagne en fait aujourd'huy tout de mesme aux Indes, en ce que y ayant & restant sans doute en Espagne plusieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y traueille, à cause des inconueniens que l'on y void chacun iour : mais ils les font apporter des Indes, où on les tire avec beaucoup de traavail, & risque. Ce roc de Potozi contient en soy, comme i'ay dit, quatre veines principales, qui sont la veine Riche, celle de Centeno, celle d'Estain, & celle

*Plin. lib.
33. cap. 4.*

de Mendieta. Toutes ces veines sont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil: car en l'Occidentale il ne s'en trouue aucune: lesdites veines courent Nort & Sud, qui est de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large six pieds, & au plus estroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerse façon qui sortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres ont de coustume d'en produire de petits. Chaque veine a diuerses mines, qui sont parties ou portions d'elle-mesme, distinctes & separees entre diuers maistres, des noms desquels elles sont ordinairement appellees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines sont auourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine Riche soixante & dix-huict mines, qui sont profondes de quatre vingts & cent stades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iusques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt-quatre mines, dont quelques-vnes s'aduancent iusques à septante ou quatre vingts stades de profond, & ainsi des autres veines de ceste montagne. L'on inuenta pour remede à ceste grande profondeur, des mines qu'ils appellent foccabones, qui sont caues ou mines faites au pied de la montagne, lesquelles vont trauersant iusques à rencontrer les veines: car l'on doit entendre que combien que les veines courêt Nort, & Sud, comme il a esté dit, neantmoins c'est en rabaisant depuis le sommet iusques au pied & bas de la montagne, qui sera selon qu'on croit

par coniecture plus de douze cens stades. Et à ce conte encor que les mines s'estendēt en telle profondeur, il reste neantmoins encor plus de six fois autant d'espace, iusques à leur fonds & racine, laquelle selon qu'ils disent doit estre tres-riche & abondante, comme le tronc & la source de toutes les veines: combien que iusqu'aujourdhuy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & esleuee est la veine à la superficie de la terre, tant plus se trouue riche, plus aussi qu'elle va en profondeur, l'on trouue son metal plus pauvre, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par lesquels on entre & sort aisément, pour traualier aux mines, avec moins de coust, de peine & de danger. Ils ont huit pieds de largeur, & vne stade de hauteur, & les ferment avec des portes. L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au propriétaire du Soccabon, le cinquiesme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a desia neuf de faits, & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt-neuf ans à faire vn Socabon, qu'ils appellent du venin, qui va se rendre & donner à la veine riche, ayāt esté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnziesme annee de la descouuerte, & acheué en l'an mil cinq cēs quatre vingts cinq, l'vnziesme d'Auril. Ce Socabon rencontra la veine Riche, à trēte-cinq stades pres de sa source ou racine, & y auoit de là où il rencontra la veine iusques au fault & emboucheure de la mine, autres cent & trente-cinq stades. De façō qu'il falloit descendre toute ceste profundité pour traualier à la mine. Tout ce Socabon contient

depuis son ouuerture, iusques à la veine de Crufero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt-neuf ans de temps, qui ont esté dits, afin que l'on voye le grand travail que prennent les hommes pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en continuelles tenebres, & obscurité, sans sçauoir aucunement quand il est iour ou nuit. Or d'autant que ce sont lieux que le Soleil ne visite aucunement, il n'y a pas seulement de perpetuelles tenebres, mais aussi y fait vn extreme froid, & y court vn air si grossier, & contraire à la nature & disposition humaine, que les hommes qui y entrent de nouveau sy estourdissent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-mesme en vne de ces mines, où ie senti douleur de cœur, & sanglots d'estomach. Ceux qui y trauaillent se seruent de flambeaux & chandelles pour leur esclairer, en departant le labour, & l'ouurage de telle sorte que ceux qui trauaillent le iour, y reposent la nuit, & les autres au contraire les viennent eschâger, pour trauailler la nuit & reposer le iour. Le metal y est communément dur, & à ceste cause ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & esclatant par force, comme si c'estoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal sur leurs espaules, par des eschelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois qui sont trauersees d'eschellons de bois: de sorte qu'en chacune de ces eschelles l'on y peut monter & descendre tout ensemble. Ces eschelles sont longues de dix stades, & à la fin d'icelles en recom-

mence vne autre de la mesme longueur, commē-
çant & finissant chaque eschelle à des establies
& plates-formes de bois, où il y a des sieges, &
lieux pour se reposer, comme galleries, d'autant
qu'il y a plusieurs de ces eschelles à monter bout
à bout. Vn homme y porte ordinairement sur ses
espaules le poids de deux arrobes de metal, avec
vne toille attachee en façon d'une hotte, & y mō-
tent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne
chandelle attachee à son poulce: car comme il est
dit, il n'y a nulle lumiere du ciel, & vont se tenās
à l'eschelle des deux mains pour monter si gran-
de espace de hauteur, qui surpasse communēmēt
cent cinquante stades de hauteur, chose effroya-
ble, & qui donne l'espouente seulement à y pen-
ser, tant est grand le desir d'argent, pour la recher-
che duquel les hommes endurent tant de tra-
vail. Et certes ce n'est point sans raison que Pline
traittant de ceste matiere s'exclame, & dit ainsi:

Nous entrons iusques aux entrailles de la terre, & al- Plin. in
lons poursuiuant les richesses iusques aux lieux des con- præm. lib.
damnez. Et par apres au mesme liure, il dit ainsi: 33.c.6.

*Ceux qui recherchent les metaux font les œuures plus
que de geans, faisant des trous & ruetes au profond de
la terre, perçans les montagnes si auant, & si profonde-
ment, à la lueur des chandelles, où le iour & la nuit sont
semblables, & en plusieurs mois ne voyent aucun iour,
d'où bien souuent il aduient que les parois des mines fon-
dent & tombent, accablans dessus plusieurs des mi-
niers qui y travaillent. Et en apres il adioste: Ils en-
tament la roche dure avec des marteaux de fer pesans
cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs es-
paules, travaillans de iour & de nuit, les vns desquels*

HISTOIRE NATURELLE

baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puis que les derniers seulement voyent la lumiere. Avec des coings de fer & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs & forts qu'ils soient, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre & plus forte. Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'aujourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grād trauail qu'enduroient ceux qu'ils appelloient Chrysiot, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possédé.

Comme l'on affine le metal d'argent.

CHAP. IX.

LES veines que j'ay dit où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chasse, dont l'un d'eux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'une mesme valeur. Car il y en a vne mesme veine d'une sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauvre, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre: en somme de plusieurs & diuers couleurs, & semble à ceux qui

ne les cognoissent point, que ce soient des pierres de nulle valeur. Mais les miniers cognoissent incontinent sa qualité & sa perfection, par certains signes & petites veines qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines sur des moutons du Peru, qui seruent d'asnes à porter aux moulins. Le metal le plus riche s'affine en le fondant dedans ces petits fourneaux que j'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car cestuy est le plus plumbeux, pour raison dequoy il en est plus facile à fondre, aussi pour le mieux fondre, les Indiens y jettent ce qu'ils appellent Soroche, qui est vn metal fort plumbeux, & le metal estant en ces fourneaux, l'ordure & le terrestre par la force du feu demeure en bas, & le plomb & l'argent se fondent, de telle façon que l'argent est porté nageant sur le plomb, iusques à ce qu'il soit purifié, puis apres ils r'affinent encor plusieurs fois cet argent par ceste maniere de fondure. L'on a accoustumé de tirer d'un quintal de metal, trente quarante, voire cinquante pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'une sorte que l'on me monstra par excellence, duquel l'on tiroit en le faisant fondre de ceste façon, deux cents, voire deux cents cinquante pezes d'argent du quintal, richesse vrayement rare, & presque incroyable, si par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux sont fort rares. Le pauvre metal est celuy qui d'un quintal rend deux ou trois, cinq ou six pezes, ou peu d'auantage. Ce metal ordinairement n'est point plumbeux, mais est sec: c'est pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceste raison il y auoit en Potozi

vne grande quantité de ces pauvres métaux, des-
 quels l'on ne faisoit pas grand estat, & estoient
 deiettez comme la paille & comme l'escume des
 bons métaux, iusques à ce que l'on mit en auant
 le moyen d'affiner avec le vif-argent, par le moyē
 duquel ceste escume qu'ils appelloient Oquia-
 che fut de grand profit. Car le vif-argent par vne
 estrange & merueilleuse propriété purifie l'argēt,
 & est propre pour ces métaux qui sont secs &
 pauvres, esquels toutesfois il se consume moins
 de vif-argent que non pas es riches: car tant plus
 ils sont riches, plus ont-ils besoin de vif-argent.
 Auiourd'huy la façon d'affiner, qui est la plus cō-
 mune & plus exercee en Potozi, est celle qui se
 fait par le vif-argēt, comme aussi es mines de Ca-
 catecas & autres de la neufue Espagne. Il y auoit
 anciennement aux flancs & aux sommets de Po-
 tozi plus de six mil Guayras, qui sont ces petits
 fourneaux où l'on fond le metal, lesquels estoient
 posez en façon de luminaires, tellement que c'e-
 stoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, &
 jetter la lumiere si loin, qu'ils sembloient n'estre
 qu'un brasier ou flāme de feu. Mais auiourd'huy
 pour le plus qu'on y en trouue, c'est deux mil,
 d'autant que, comme i'ay dit, ils vsent peu de la
 fonte, mais affinent avec le vif-argent, qui est de
 plus grand profit. Et pource que les proprietēz
 du vif-argent sont admirables, & que ceste ma-
 niere d'affiner l'argent est fort remarquable, ie
 traiteray du vif-argent, de ses mines & ouurage,
 & ce qui semblera conuenable à ce sujet.

Des proprietéz merueilleuses du vis-argent.

CHAP. X.

LE vis-argēt ainsi appellé par les Latins, pour-
 ce qu'il coule & se glisse viftement d'un lieu
 en autre, entre tous les metaux a de grandes &
 merueilleuses proprietéz. La premiere, que com-
 bien que ce soit vn vray metal, si est-ce toutesfois
 qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestee
 ny de consistance comme les autres metaux, mais
 il est liquide & coulant, non pas comme l'or &
 l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien
 qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pe-
 sant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous
 les autres nagēt dessus, & ne vont point au fond,
 d'autant qu'ils sont plus legers. J'ay veu mettre
 en vn baril de vis-argent deux liures de fer, les-
 quelles nageoient dessus comme fait du bois ou
 du liege sur l'eauë. Pline met vne exception à ce-
 la, disant que l'or tant seulement s'y enfonce &
 ne nage pas dessus: ie n'en ay pas veu l'experience,
 mais parauanture cela procede de ce que le vis-
 argent naturellement circuit l'or & le cache de-
 dans soy, qui est vne des plus importantes pro-
 prietéz qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'une façon
 merueilleuse, le cherche & le va trouver là où il
 le sent, & ce non seulement, mais aussi il l'en-
 ronne & le joint de telle façon, qu'il le despouil-
 le & separe de quelconque metal & autre corps
 où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là pren-
 nent de l'or qui se veulent preseruer du domma-
 ge & des incommoditez du vis-argent. L'on s'est

*Plin. lib. 33
 c. 6.*

feruy pour donner remede à ceux, és oreilles desquels on autoit mis du vif-argent pour les faire mourir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blâches du vif-argent qui s'y estoit attaché. Estant vn iour à Madrid allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faisoit pour sainct Laurés le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroiēt quelques pieces d'vn contre-table qui estoient de bronze, ce qui se fait avec vif-argent. Et d'autant que la fumee du vif-argent est mortelle, il me dit que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roulé qu'ils aualoient, lequel estant en l'estomach attiroit à soy tout le vif-argent qui leur entroit en fumee par les yeux, par les oreilles, par les narines, & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vif-argent, que l'or attiroit ainsi en l'estomach, & iettoient en apres le tout avec les excremens, chose certes digne d'admiration. Apres que le vif-argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'avec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vif-argent. Plin dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'avec le vif-argēt, toutesfois ie ne voy point qu'aujourd'huy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peut affiner avec du vif-argent, qui est aujourd'huy le plus grand vsage & principal pro-

fit du vif-argent, pource qu'il dit expreffément que le vif-argent ne se joint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent, il ne parle feulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce secret. A la verité iacoit qu'entre l'or & le vif-argent il y ait vne amitié & fymphathie, neantmoins là où le vif-argent ne trouue point d'or, il se va rendre à l'argent, & se joint avec luy, bien que ce ne soit pas de telle façon qu'il fait avec l'or. Mais en fin il le nettoye, il le fepare d'avec la terre, le cuiure & le plomb, parmy lesquels s'engendre l'argent, fans qu'il soit befoin de feu pour le r'affiner par fondure, encor qu'il se faille feruir du feu pour le feparer d'avec l'argent, comme ie diray cy-apres. Le vif-argent ne tient conte des autres metaux, hors-mis l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les parforce & les confomme, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui est auffi vne chose admirable, & pour ceste caufe l'on le met en des vases de terre, ou dans des peaux d'animaux, d'autant que fi on le met dans des vaisseaux de cuiure, de fer, ou d'autre metal, auffi toft il les perce & corrompt, & penetre auffi toute autre matiere. C'est pourquoy Pline l'appelle le venin de toutes choses, & dit qu'il confomme & gaste tout. L'on trouue du vif-argēt és fepultures des hommes morts, qui apres auoir confommé les corps, en fort fort net, & fort entier. Il s'en est mefme trouué dans les os & mouelle des hommes & des animaux, lesquels l'ayant receu en fumee par la bouche & par les narines, il se congele au dedans,

& leur penetre ainsi les os. Et pource c'est vne chose fort dangereuse de hanter & frequenter avec vne creature si venimeuse & si mortelle. Il a aussi vne autre propriété de courir & faire cent mil petites gouttes, desquelles pour petites & menues qu'elles puissent estre, il ne s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là se ioindre avec leur liqueur. Et est quasi incorruptible, n'y ayant chose presque qui le puisse gaster, d'où vient que le mesme Pline l'appelle sueur eternelle. Il a encor vne autre propriété, c'est que cōbien qu'il soit celuy qui separe l'or d'avec le cuiure, & de tous les autres metaux, neantmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, se seruent du vif-argent, pour estre le moyennneur de cet assement: car on dore les metaux par son aide. Entre toutes les merueilles de ceste estrange liqueur, celle qui m'a semblé plus digne d'estre remarquee, est que combien qu'il soit la chose la plus pesante du mōde, neantmoins il se tourne totalement en la chose plus legere du monde, qui est la fumee par laquelle il monte en haut ayant esté conuertiy en icelle, aussi tost la mesme fumee, qui est vne chose si legere, se retourne du tout en vne chose si pesante, comme est la propre liqueur du vif-argent: en quoy il se resout: car ceste fumee venāt à rencōtrer en haut le metal qui est vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, aussi tost il l'espaissit & se tourne en vif-argent: que si l'on luy donne vne autre fois le feu, tout de mesme il se retourne en fumee pour se resoudre encor en vif-argent. Transmutation vrayement estrange, d'une chose si pesan-

te en chose si legere, & d'une si legere en vne si pesante, ce que l'on peut tenir pour chose rare en nature. Et pource l'auteur de la nature est digne d'estre glorifié en toutes ces & autres estranges proprietés de ce metal, puis que toute chose engendree obeit promptement à ses loix cachees & incogneuës.

*Du lieu où l'on trouue le vis-argent, & comme
l'on descouvrit ces tres-riches mines
en Guanacuilca.*

CHAP. XI.

LE vis-argent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout ensemble ce vermeillon que les anciens appellerent *Minium*, & encor auourd'huy l'on appelle les images de cristal miniades, lesquels s'ont peints avec du vis-argent. Les anciens ont beaucoup fait d'estat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur sacree, comme Plin raconte, L. 33. c. 7. disant que les Romains auoient accoustumé d'en peindre la face de Iupiter, & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, mesmes les idoles, & les gouuerneurs aussi auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon estoit tellement estimé à Rome (lequel on y portoit seulement d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vis-argent, qui y sont encor auourd'huy) que les Romains ne permettoient pas que l'on l'affinast & accommodast en Espagne, de peur qu'ils n'en desrobassent quelque chose, mais on le portoit à Rome, scellé, tout ainsi en

pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affi-
 noient. L'on y en apportoit par chacun an de
 l'Espagne, spécialement de l'Andaluzie, environ
 dix mil liures, que les Romains estimoient vne
 excessiue richesse. I'ay rapporté tout cecy de cet
 Autheur, afin que ceux qui voyent auioird'huy
 ce qui se passe au Peru, ayent le contentement de
 sçauoir ce qui s'est passé anciennement entre les
 plus puillans seigneurs de l'vniuers. Je le dy pour
 les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens na-
 turels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long
 temps ès mines de vis-argent, sans sçauoir ce que
 c'estoit du vis-argēt, & sans le cognoistre, ny sans
 y rechercher autre chose que le cynabre ou ver-
 meillō, qu'ils appellent Limpi, lequel ils estiment
 beaucoup, pour ce mesme effect que Pline a ra-
 conté des Romains, & des Ethiopiens, qui est pour
 se peindre & teindre la face & le corps d'eux
 & leurs idoles, ce qui a esté beaucoup practiqué
 par les Indiens, spécialement quand ils alloient
 à la guerre, & en vsent encor auioird'huy quand
 ils font quelques dances & festes, & appellent
 cela se barbouiller, pource qu'il leur sembloit
 que les faces & visages ainsi barbouillez espou-
 uentoient beaucoup, & auioird'huy le tiennent
 pour vn ornement, & mignardise. Pour ceste
 cause il y a eu d'estranges ouurages de mines,
 aux montagnes de Guancauilca, qui sont au
 Peru, proches de la cité de Guamangua, des-
 quelles ils tiroient ce metal, & est de la façon,
 que si auioird'huy l'on entre par les caues &
 foccabons, que les Indiens firent de ce temps là,
 les hommes s'y perdent, & ne trouuent point

de chemin pour en sortir : mais ils ne se soucioient point du vif-argent, qui naturellement est en la mesme matiere, ou metal, de vermeillon, ny ne cognoissoient point qu'il y eust au monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas esté seuls, qui ayent esté long temps sans auoir cognoissance de ceste richesse, mais aussi les Espagnols ont esté de mesme, iusques à ce que en l'an mil cinq cens soixante six, & soixante sept, que le Licentié Castro gouuernoit au Peru, l'on descouurit les mines de vif-argent, ce qui aduint de ceste façon. Vn homme d'entendement, appellé Henricque Guarçes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce metal coloré, que j'ay dit, que les Indiens appellent Limpi, avec lequel ils se peignent le visage, comme il le regardoit & contemploit, cogneut que c'estoit la mesme chose qu'en Castille l'on appelloit vermeillon. Et d'autant qu'il sçauoit bien que le vermeillon se tire du mesme metal que le vif-argent, il coniectura que ces mines deuoient estre de vif-argent, & se transporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay & l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayant de ceste façon esté descouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grãd nombre d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vif-argent, dequoy plusieurs se sont enrichis. Ceste contree de mines, qu'ils appellent Guancauilca, dès lors se peupla d'Espagnols & d'Indiens, qui y arriuerent, & aujourd'huy y arriuent encor pour traouiller à l'ouurage de ces

HISTOIRE NATURELLE

mines de vif-argent, lesquelles sont en grand nombre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres dure, toute semee de vif-argent, & de telle grandeur qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fossés de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble tant est grande sa capacité. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistrer Amador de Cabrera en son nom. Il en fut en procez contre le Procureur fiscal, mais par arrest l'usufruit luy en fut adiuagé, comme ayant esté le descoureur. Du depuis il vendit son droict à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit esté trompé en ceste vente, mit en action l'acheteur, pource qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq cés mil ducats, voire quelques-vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or : chose rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richesse! Lors que Dom Francisque de Tolledo gouernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit esté en Mexique, & remarqué comme l'on affinoit l'argent avec le mercure, appellé Pero Fernandes de Velasco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, avec le mercure, & en ayant fait preue en l'an mil soixante & onze, en vint à son honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent

l'argent avec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines : car par le moyen de ce vif-argent l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloient racleures. Car comme il a esté dit, le vif-argent purifie l'argent, encor qu'il soit sec, pauvre, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouillage des mines du vif-argēt, sans coust ny risque aucune, presque quatre cens mil pezes de mine, qui sont de quatorzé reaux chacun, ou peu moins, outre le droict qui luy reuiert en Potozi, où il est employé, qui est vne autre grande richesse. L'on tire chacun an l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca, huit mil quintaux de vif-argent, & voire dauantage.

De la façon de tirer le vif-argent, comme on en affine l'argent.

CHAP. XII.

D I S O N S maintenant comme l'on tire le vif-argent, & comme avec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou metal, où se trouue le vif-argent, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillée & mouluë, de sorte que ce metal ou pierre venant à se fondre par la chaleur du feu, le vif-argent s'en separe, & en sort en exhalation, & quelquesfois mesme avec la fumee du mesme feu, iusques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il s'arreste & se congelle: que s'il passe

outré en haut sans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iusques à ce qu'il soit refroidy, & lors estant congelé il retombe en bas. Quand la fondure est acheuée, ils detoupent les pots & en tirent le metal, attendans toutesfois à ce faire qu'il soit bien refroidy, car s'il y restoit encor quelque fumée ou vapeur, qui rencontrast les personnes qui les destoupent, ce seroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en perdre les dents. Et d'autant que l'on vſe & depend vn nombre infiny de bois pour entretenir le feu à fondre les metaux; vn meufnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croist par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & est comme vne espece de ionc dur avec quoy ils font du feu. C'est chose merueilleuse, que la force que ceste paille a pour fondre ces metaux, ce qui est, comme Plinè dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement avec la flame de la paille, que non pas avec vn gros brasier, quoy qu'il soit bien ardent & enflamé. Ils mettent le vif-argent ainsi fondu dans des peaux, d'autant qu'il se garde fort bien dans du cuir, & de ceste façon l'on le met aux magasins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter par mer à Ariqua, puis à Potozi par terre, sur les moutons du pays. Il se consume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron six ou sept mil quintaux de vif-argent, sans ce que l'on tire des lames, (qui est le terrestre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui se font en des chaudières.) Lesquelles lames ils brûlent &

mettent en des fourneaux pour en tirer le vif-argent qui demeure en icelles. Et ya plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La quantité des metaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terres desquels refondus & raffinés, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit sçauoir qu'il y a diuerses sortes de metaux, pource qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argent & consomment peu de vif-argent, & d'autres au contraire qui consomment beaucoup de vif-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en consomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui consomment peu de vif-argent, & rendent peu d'argent: & selon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainsi ils enrichissent & appauvrissent en leur traite. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainsi comme le metal riche donne plus d'argent, aussi il consume beaucoup plus de mercure, & le pauvre au contraire ainsi qu'il donne peu d'argent, il consume aussi peu de vif-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, avec des masses & instruments qui frappent & pillent ceste pierre comme des moulins à-tan, & estant le metal bien pillé, ils le fascent en des sacs de cuiure, qui font & rendent la poudre aussi deliée & menuë, comme ceux qui sont faits de soye de cheual, & fascent ces sacs, lors qu'ils sont bien accommodez & entretenus, trente quin-

HISTOIRE NATURELLE

taux en vn iour & vne nuit, puis l'on met la poudre de ce metal, estât fallee en des caissons de buitrones, où ils la mortifient & degreissent avec de la saulmeure, mettant à chaque cinquante quintaux de poudre cinq quintaux de sel, & font cela, pource que le sel degreisse ce metal, & le separe d'avec la terre & l'ordure qu'il a, afin que le vif-argent recueille plus facilement, & attire l'argēt. Apres ils mettent du vif-argent en vn linge de Hollande cru, & le pressent & expriment sur le metal, sortant le vif-argent comme vne rosee, en tournant & meslant tousiours cependant le metal, afin que ceste rosee de vif-argent se communique à tout. Aparauant qu'ils eussent inuenté les buitrones de feu, l'on amassoit & paistrilloit plusieurs & diuerses fois le metal avec le vif-argent, dans de grandes auges, & le laissoient ainsi poser quelques iours, puis retournoient à le remesler & amasser vne autre fois, iusques à ce qu'ils pensoient que tout le vif-argent estoit ja incorporé avec l'argent, ce qui tarδοit vingt iours & plus, & quand il tarδοit peu, c'estoit comme neuf iours. Du depuis l'on descouurit, (comme le desir d'acquerir est diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour causer que le vif-argent recueillist plustost l'argent, & ainsi ils inuenterent les buitrones où l'on mettoit des casses pour mettre le metal, avec du sel & du vif-argent, & par dessus mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits expres par dessous terre, & en l'espace de cinq ou six iours le vif-argent incorpore à soy l'argent, puis quand ils cognoissent que le mercure a fait son deuoir, scauoit

qu'il a du tout assemblé l'argent, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en est imbu, comme fait l'esponge de l'eauë, l'incorporant avec soy, & le separant de la terre, du plomb & du cuiure, avec lesquels il s'engendre, puis ils le tirent & separent du mesme vis-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere: ils mettent le metal en des chaudières & vaisseaux pleins d'eauë, ou avec des moulinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la moustarde, & lors va sortant la terre & ordure du metal, avec l'eauë qui court, & l'argent & vis-argent, comme plus pesants demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure est comme du sable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois avec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eauë, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laissant l'argent & vis-argët seuls. Toutesfois il ne laisse pas de couler quelquesfois vn peu d'argent & vis-argent, avec la terre & ordure, & est ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approfitent par apres, & en tirent ce qu'il reste. Apres donc que l'argent & vis-argent sont nets, & qu'ils commencent à reluire, à cause qu'il n'y reste plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel estant mis dans vn linge, ils le pressent & expriment tres fort, & par ce moyë sort tout le vis-argent, qui n'est point incorporé avec l'argent, & demeure le reste fait comme vn pain d'argent, & vis-argent, ainsi que demeure le marc des amandes, quãd elles sont pressées pour faire de l'huile, & estant ainsi bien pressé, le marc qui demeure contient en soy seulement la sixiesme partie d'argent, & les cinq autres de mercure.

HISTOIRE NATURELLE

Tellement que s'il reste vn marc de soixante liures, les dix sont d'argent, & les cinquante de vis-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de sucre, creuses par dedans, lesquelles ils font ordinairement de cent liures pesant, puis pour separer l'argent d'avec le vis-argent, les mettent au feu violent, où ils les courent d'un vase de terre, à la façon d'un moule à faire les pains de sucre, qui sont comme capuchons, & les courent de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vis-argent s'exhale en fumee, & rencontrant ce capuchon de terre, là s'espaisit & distille ainsi que fait la fumee de pot au couvercle, & par vn canal en façon d'alambic, l'on reçoit tout le vis-argent qui se distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se change en la forme & figure, mais au poids il diminue de cinq parts moins qu'au parauant, & demeure cressu & spongieux, qui est vne chose digne de voir. De deux de ces pines l'on fait vne barre d'argent du poids de soixante-cinq ou soixante six mars, & de ceste façon ils la portent essayer, quinter & marquer. L'argent tiré avec le mercure, est si fin, que iamais il n'abaisse de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & est si excellent, que pour le mettre en œuvre les orfeures ont besoin de l'abbaisser d'alloy, en y mettant de la soude ou meslange, comme aussi l'on fait es maisons de la monnoye, où l'argent se met en œuvre sous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyrs (s'il faut dire ainsi) pour estre affiné: que si l'on considère bien, c'est vn amas tout formé où l'on meut, l'on fasse, l'on paistris,

l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit, & recuit, passant par les pillons, sacs, auges, buytrones, chaudières, batoirs, pressoirs, fours, & finalement par l'eauë & par le feu. Je dis cecy, pource que voyant cet artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Escriture des iustes, que *colabit eos, & purgabit quasi argentum*: Et ce qu'elle dit en autre part: *sicut argentum purgatum terra purgatum septuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre où il s'engendre, l'on le purge & purifie sept fois: car en effect ils le tourmentēt & passent par les mains sept fois, voire dauantage, iusques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui est de mesme en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles, & ainsi purifiees les ames qui doiuent participer & iouir de sa pureté diuine.

*Des engins à moudre les metaux, & de
l'essay de l'argent.*

CHAP. XIII.

POUR conclure ceste matiere, & sujet de l'argēt & des metaux, il nous reste deux choses à dire, l'une desquelles est de traiter des engins & moulins, & l'autre des essais. I'ay desia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent, laquelle moulure se fait avec diuers instrumēs & engins, les vns avec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eauë, desquelles deux sortes ya vne grande quantité. Mais d'autant que l'eauë qu'ils

ont là communément n'est que de la pluye, il n'y en a pas suffisamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui sont en Decembre, Ianuier, Feurier, pour ceste occasion ils ont fait des lacs & estangs qui contiennent de circuit comme mil & six cens verges, & de profondeur trois stades, il y en a sept avec leurs escluses, tellement que quand il est besoin d'eauë, l'on leue vne escluse d'où sort vn ruisseau d'eauë, lesquels ils reserrent aux festes. Et quand les lacs & estangs se remplissent, & que l'annee est abondante en pluyes, le moudre y dure six ou sept mois, de façon que mesme pour l'argent les hommes desirent & demandēt vne bonne annee d'eauës en Potozi, comme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui est vne vallee distante trois ou quatre lieuës de Potozi, où il court vne riuere, comme mesme en d'autres endroits. La diuersité qui est entre ces engins, est que les vns sont de six pillons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils traouillent, & de là l'on porte ce qui est moulu pour s'acter. Il y a au rinage du ruisseau de Potozi quarante-huict instrumens & engens à eauë de huict, dix & douze pillons, & quatre autres de l'autre costé, qu'ils appellent Tanacognugno, en la vallee de Tarapaya, y en a vingt-deux tous à eauë, outre lesquels y en a trente à cheual en Potozi, & plusieurs autres en d'autres endroits, tant a esté grand & est encor le desir & industrie de tirer l'argent: lequel finalement est essayé & esprooué par les maistres à ce deputez par le Roy. Pour donner l'alloy à chaque pie-

ce l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui met à chacune son numero, pource que l'on luy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cédres d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violent, lors le metal se fonde & ce qui est plomb se resout en fumee, & le cuiure & estain se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu: & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi r'affiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & lors il tire les creusets du feu, & repese delicatement chaque morceau, regarde ce qu'il est diminué de son poids, pource que celuy qui est de haute loy diminué peu, & celuy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il void l'alloy qu'il tient, suiuañt quoy il marque punctuellement chaque barre. Le poids & ballance sont si delicats, & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre avec la main, mais seulement avec des pincettes, & fait-l'on cet essay à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'y ait aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu despéd le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, & qui requiert vne grande dexterité, de quoy mesme s'ai-

psal. 65.
Prou. 17.

de la saincte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon Dieu esprouue les 27.

HISTOIRE NATURELLE

*Hierem. 6.
Pron. 1.*

siens , & pour noter & remarquer les differences des merites & valeur des âmes , où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur , afin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des hommes & de ses œuvres , qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu , estant celuy qui pese l'esprit des hommes. Nous nous contenterons de ce qui est dit sur le sujet de l'argent, metaux & mines , & passerons aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux.

Des Esmeraudes.

CHAP. XIII.

*plin. lib.
37. c. 5.*

IL ne sera pas hors de sujet de dire quelque chose des Esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auons traitté, que pource qu'ils viennent & prennent leur origine mesme des mines & des metaux, ainsi que raconte Pline. L'esmeraude a esté anciennement en grande estime , comme le mesme autheur escrit, & luy donnoit-on le troisieme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, sçauoir apres le diamant & la perle. Auioird'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude, ny la perle , pour la grande abondance que l'on a apportee des Indes de ces deux sortes de pierres , & n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté, laquelle on ne luy peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des

ſingularitez & des choſes rares , que ce qu'ils voyent eſtre commun ils ne l'eſtiment plus. L'on raconte d'un Eſpagnol qui au commencement de la deſcouuerte des Indes fut en Italie, & monſtra à vn lapidaire vne eſmeraude, auquel demandant le prix d'icelle , apres que le lapidaire l'eut regardée de pres & bien conſiderée comme elle eſtoit d'une excellente qualité & figure , reſpondit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monſtra vne autre plus grande que le lapidaire eſtima trois cents ducats. L'Eſpagnol eſtant enyuré de ces propos, le mena en ſon logis , & luy en monſtra vn caſſon tout plein : lors l'Italien voyant vn ſi grand nombre de ces eſmeraudes, dit; Mōſieur, celles-là vaudront bien vn eſcu la piece. Il en eſt aduenü autant eſ Indes & en Eſpagne , que ces pierres ont perdu leur valeur , pour la grande ri- cheſſe & abondance d'icelles qui ſy en eſt trou- uée. Plin raconte pluſieurs excellences des eſ-
Plin. lib. 37. c. 5.
 meraudes , entre leſquelles il dit, qu'il n'y a choſe plus agreable ny plus ſalubre à la veüe, enquoy il a raiſon. Mais ſon autorité importe peu, pen-
Plin. lib. 9. cap. 35.
 dant qu'il y en aura telle abondance. Lælia Ro- maine, de laquelle il raconte qu'en vn ſcoſſion & veſtement brodé de perles & eſmeraudes, elle em- ploya la valeur de quatre cents mil ducats , pour- roit auïourd'huy avec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il ſ'en eſt trou- ué en diuerſes parties des Indes , & les Roys de Mexique les eſtimoient beaucoup, voire auoient accouſtumé quelques-vns de ſe percer les narines & d'y mettre vne excellēte eſmeraude. Ils les met- toient aux viſages de leurs idoles, mais le lieu où

l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance est au nouueau royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta, & port vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iusques auiourd'huy l'on n'a point conquesté ceste terre. Les esmeraudes naissent en des pierres en forme de crystaux, & les ay veues en la meisme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il semble se vôt peu à peu espaisissant & affinant. Pource que i'en veids quelques-vnes qui estoient moitié blanches, & d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques-vnes de la grandeur d'une noix, & s'en trouue de plus grandes: mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Genes, qu'ils estiment avec raison pour ioyau de grand prix, & non pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne relique, mais est le contraire. Neantmoins, sans comparaison, ce que Theophraste raconte de l'esmerande, que le Roy de Babylone presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Genes. Or elle auoit quatre coudees de long, & trois de large, & dit qu'au temple de Iupiter il y auoit vne etguille, ou pyramide, faite de quatre pierres d'esmeraudes, de quarante coudees de long, & en quelques endroits de quatre coudees de large, & de deux en d'autres endroits, & que de son temps il y auoit à Tyr, au temple d'Hercules, vn pillier d'esmerande. Il estoit parauanture, comme dit Pline, de pierre verte, qui tiroit sur l'esmerande,

Plin. lib.
37. cap. 1.

& l'appelloient esmeraude faulſe: comme quelques-vns veulent dire que certains pilliers qui ſont en l'Egliſe cathedralle de Cordoïe, ſont de pierre d'esmeraude, & y ſont depuis le temps que elle fut meſquitte des roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil cinq cents quatre vingts ſept, en laquelle ie vins des Indes, ils apporterent deux caſſons d'esmeraudes, dont chacun peſoit pour le moins quatre arrobes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Eſcriture ſaincte celebre les esmeraudes, comme ioyaux fort precieux, on la met entre les pierres precieufes, que le grand Pontife portoit en ſon ephod, ou pectoral, comme celles qui ornoient les murs de la celeſte Hieruſalem.

*Exod. 29.**39.**Apoç. 11.**Des Perles.*

CHAP. XV.

MAintenat que nous traittons de la principale ri cheſſe que l'on apporte des Indes, il n'eſt pas raiſonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient margarites, & eſtoient aux premiers temps en ſi grande eſtime, qu'il n'appartenoit qu'aux perſonnes royales à en porter, mais aujour d'huy il y en a telle abondance, que les Negreſſes meſmes en portent des chaines. Elles ſengendrent és conches ou huiſtres de la mer, avec leur chair, & m'eſt arriué mangeant des huiſtres, d'y trouver des perles au milieu. Ces huiſtres ſont par dedans d'une couleur, comme de ciel, fort vive: & en quelques endroits l'on en fait des cuillieres, qu'ils appellent de nacre. Les perles ſont

HISTOIRE NATURELLE

de tres differentes formes, en la grandeur, figure, couleur & polisseure, comme aussi en leur prix elles different beaucoup. Ils appellent les vnes Aue-marias, pour estre comme les petits grains du chappeler, les autres patenostres, parce qu'elles sont grosses. Peu souuent l'on en trouue deux qui soient tout d'une grâdeur, forme & couleur. Pour ceste occasion les Romains (selon qu'escriit Pline) les appelloient Vnions. Quand il aduient que l'on en trouue deux, qui se ressemblent du tout, ils haussent beaucoup de prix, specialement pour des pendants d'oreille. I'en ay veu quelques paires qu'ils estimoient à milliers de ducats, encor qu'elles ne fussent pas de la valeur des deux perles de Cleopatra, desquelles Pline raconte que chacune valloit cent mil ducats, avec lesquelles ceste folle Roine gaigna la gageure qu'elle auoit faite contre Marc Antoine de gaster & despeser en vn souper plus de cent mil ducats, d'autant que sur le dessert elle mit vne de ces perles en de fort vinaigre, puis apres la perle estant dissoute avec le vin-aigre, elle la beut ainsi. Ils disent que l'autre perle fut coupee en deux, & mise au Pantheon de Rome, aux pendants d'oreille de la statuë de Venus. Esope raconte de Clouis, fils du basteleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit presenter aux conuiez entre les autres mets, à chacun vne perle riche, dissoulte en vinaigre, afin de rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté des folies de ce temps là, mais celles d'aujourd'huy ne sont pas moindres, attendu que nous voyons non seulement les chapeaux & les cordons, mais aussi les botines, & les patins, des femmes de bas-

se condition, estre tous semez & brodez de perles. L'on pesche des perles en diuers endroits des Indes, mais la plus grande abondance est en la mer du Sud, proche du Panama, où sont les isles qu'ils appellent pour ceste occasion les isles des perles. Mais l'on en tire aujourd'huy en la mer du Nort en plus grande quantité & de meilleures, qui est proche de la riuere, qu'ils appellent de la Hache. Je veids là comme l'on en faisoit la pesche, qui se fait avec assez de coust, & de trauail des pauures esclaves, lesquels se plongent six, neuf, voire douze brasses en la mer, à chercher les huistres, lesquelles ordinairement sont attachees aux rochers, & grauiers de la mer. Ils les arrachent de là, & s'en chargent pour reuenir sur l'eauë, & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurent apres pour en tirer le thresor qu'ils ont dedans. L'eauë de la mer est en cet endroit tresfroide, mais encor ce leur est beaucoup plus grand trauail de retenir leur haleine quelquesfois vn grand quart d'heure, voire demie heure, en faisant leur pesche. Et afin que ces pauures esclaves puissent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes seches, & encor en petite quantité, tellement que l'auarice leur fait faire ces abstinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuvre en diuerses façons, & les perce-on pour faire des chaines, & y en a ja grand abondance en quelque lieu que ce soit. En l'an mil cinq cens quatre vingts sept ie veids au memoire de ce qui venoit es Indes pour le Roy, qu'il y auoit 18. mars de perles, & encore trois cassons dauantage. Et pour les particuliers,

HISTOIRE NATURELLE

il y en auoit mil deux cens soixante, & quatre marcs, & outre tout cela sept sachets, qui n'estoient point pezees, ce que l'on eust tenu en autre temps pour fable.

Du Pain des Indes, & du Mays.

CHAP. XVI.

MAintenat pour traiter des plantes, nous commencerons à celles qui sont propres & particulieres és Indes, & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pour ce que les plantes ont esté creées principalement pour l'entretien de l'homme, & que la principale dont il prend nourriture est le pain, il sera bon de dire quel pain il y a aux Indes, & de quoy ils vsent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy, vn nom propre, par lequel ils designent & signifient le pain, qu'ils disent au Peru, Tanta, & en d'autres lieux d'une autre façon. Mais la qualité & substance du pain dont ils vsoient aux Indes, est chose fort differente du nostre, pource qu'il ne se trouue qu'il y eust aucun genre de froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'on se sert en Europe à faire du pain: au lieu de cela ils vsoient d'autres sortes de grains & racines, entre lesquels le mays tient le premier lieu, & avec raison le grain qu'ils appellent mays, que l'on appelle en Castille bled d'Inde, & en Italie grain de Turquie. Et ainsi comme le froment est le plus commun grain pour l'usage des hommes, és regions de l'ancien monde, qui sont Europe, Asie, & Afrique; Ainsi aux endroits du nouveau monde, le

de, le grain de mays est le plus commun, & qui presque s'est trouué en tous les royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neufue Espagne, au nouueau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme. Je ne trouue point qu'anciennement és isles de Barlovente, qui sont Cuba, saint Dominique, Iamayque, & saint Iean, ils vsassent du mays; auiourd'huy ils vsent beaucoup de Yuca, & Caçau, de quoy nous traiterons incontinent. Je ne pense point que le grain de mays soit inferieur au froment en force ny en substance, mais il est plus chaud & plus grossier, & engendre beaucoup de sang, d'où vient que ceux qui n'y sont point accoustumés, s'ils en mangent trop, ils deuiennent enflés & rongneux. Il croist en des cannes, ou roseaux, chacun desquels porte vne ou deux grappes, auxquelles le grain est attaché: & combien que le grain en soit assez gros, si est-ce qu'il sy en trouue en grande quantité, tellemēt qu'en quelques grappes j'ay conté sept cents grains. Il le faut semer à la main vn à vn, & non pas espars. Il veut la terre chaude & humide, & en croist en plusieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'est point chose rare en ces pays de recueillir trois cents fanegues ou mesures d'vne seule de semence. Ily a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le froment: l'vn est gros & fort nourrissant, & l'autre petit & sec, qu'ils appellent Moroche. Les fueilles & la canne verte du mays est vn manger fort propre pour les mulles & pour les cheuaux, & leur sert aussi de paille quand elle est seche: le grain en est de

plus de substance & nourriture pour les cheuaux que n'est pas l'orge. C'est pourquoy ils ont accoustumé en ces pays de faire boire les bestes auant que leur donner à manger. Car si elles beuuoient apres, ce seroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays est le pain des Indes, & le mangent communément bouilly ainsi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons mesme mangent le ris cuit avec son eauë chaude, quelquesfois le mangent rosty. Il y a du mays rōd & gros comme celuy de Lucanas, que les Espagnols mangent rosty comme viande delicieuse, & a meilleure saueur que les buarbenfes ou pois rostis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuse, qui est de moudre le mays, & en ayant amassé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accoustumé de presenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font mesme de ceste paste des bouilles rondes, & les accoustrent d'une façon, qu'ils durent & se conseruent long temps, les mangeans comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandise & delices) vne certaine façon de pastez qu'ils font de ceste paste & fleur avec du sucre, lesquels ils appellent biscuits, & mellindres. Le mays ne sert pas seulement aux Indiens de pain, mais aussi il sert de vin: car ils en font leur boisson, de laquelle ils s'enyurent plustost que de vin de raisins. Ils font ce vin de mays en diuerses façons, l'appellans au Peru Acua, & pour le nom le plus communés Indes, Chicha. Le plus fort se fait en façon de cer-

uoise, mettant tremper premierelement le grain de mays iusques à ce qu'il se creue, par apres ils le cuisent d'une telle façon, & deuiant si fort qu'il en faut peu pour abbatre son homme. Ils appellent cestuy-là au Peru Sora, & est vn breuuage defendu par la Loy, à cause des grands inconueniens qui en prouiennent enyurant les hommes. Mais ceste loy y est mal obseruee, d'autant qu'ils ne laissent point d'en vsfer, ains passent les nuicts & les iours entiers à en boire en dançans & balans. Pline raconte que ceste façon de breuuage, *plin. lib. 14. c. 12.* qui estoit de grain trempé & cuit par apres, avec lequel on s'enyuroit, estoit anciennement en vsage en Espagne, en France & en d'autres prouinces, comme auourd'huy en Flandres ils vsent de la ceruoise faite de grain d'orge. Il y a vne autre façon de faire l'Acua ou Chicha, qui est de mascher le mays, & faire du leuain de ce qui a esté ainsi masché, apres le faire bouïllir, voire est l'opinion des Indiens, que pour faire de bon leuain il doit estre masché par des vieilles pourries, ce qui fait mal au cœur à l'ouïr seulement, toutesfois ils ne laissent pas de le boire. La façon la plus nette, la plus saine, & qui fait moins de dommage est de rostir ce mays, qui est celle dont vsent les Indiens les plus ciuilisez, & quelques Espagnols mesme pour medecine: car en effect ils trouuent que c'est vne fort salubre boisson pour les reins, d'où vient qu'és Indes à peine se trouue-il aucun qui se plaigne de ce mal de reins, à cause de ce qu'ils bouët de ce chicha. Les Espagnols & Indes mägēt pour friädise ce mays bouïlly ou rosty, quād il est tendre en sa grappe cōme lait, ils le mettent au pot,

& en font des faulces, qui est vn bon manger. Les rejets du mays sont fort gras, & seruent au lieu de beurre & d'huile, tellement que le mays es Indes sert aux hommes & aux bestes de pain, de vin & d'huile. Pour ceste raison le Viceroy Dom Francisque de Tolledo disoit que le Peru auoit deux choses riches, & de grande nourriture, qui estoient le mays & le bestial du pays. A la verité il auoit raison, d'autant que ces deux choses y seruent de mil. Je demanderay plustost que ie ne respondray, d'où a esté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellét en Italie ce grain tant profitable, grain de Turquie? Car à la verité ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline escrit estre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il escriuoit) ait quelque ressemblance avec le mays, en ce qu'il dit que c'est vn grain qui naist en roseau, & se couure de sa feuille, ayant le coupeau comme des cheveux, & en ce qu'il est fertile. Toutes lesquelles choses ne se rapportent pas au mil. En fin le Createur a departy & donné à chaque region ce qui luy estoit necessaire. A ce continent il a donné le froment, qui est le principal entretenement des hommes, & au continent des Indes il a donné le mays, qui tient le second lieu apres le froment, pour l'entretienement des hommes & des animaux.

Des Yucas, Caçau, Papas, Chumes, & du Ris.

CHAP. XVII.

DN quelques endroits des Indes l'on vse d'un genre de pain qu'ils appellent Caçau, lequel se fait d'une certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca est vne grãde & grosse racine qu'ils coupent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cõme en vne presse ils l'espreignēt pour en faire vne tourte desliée & grande, de la forme presque d'une targue ou bouclier de More, puis apres ils la font secher, & est le pain qu'ils mangent. C'est vne chose sans goust, mais qui est saine, & de bõne nourriture. Pour ceste raison nous disions (estans à sainct Dominique) que c'estoit le propre manger des gourmãds, car l'on en peut manger beaucoup, sans craindre que l'excez en face mal. Il est besoin d'humecter la Caçau pour la manger, d'autant qu'elle est aspre, & s'humecte facilement, avec de l'eauë ou du potage, où elle est fort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, & ainsi ils en font des capirotades. Mais elle se trempe mal-aisément en du lait ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que les liqueurs ne la peuuent penetrer, comme ils font le pain de froment. Il y a de ceste Caçau l'une plus delicate que l'autre, qui est celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellēt xauxau, laquelle ils estiment beaucoup en ces parties là. Quant à moy i'estimerois dauantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peust estre. C'est chose merueilleuse que le suc ou eauë qui sort de ceste racine, lors

HISTOIRE NATURELLE

qu'ils l'espreignent ainsi, & qu'ils font la cacaué, est vn venin mortel, & si l'on en boit il occit, mais le marc qui en reste est vn pain & nourriture fort saine, comme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en son suc, cestuy-là se mäge en racine, bouilly ou rosty, & est vn bon manger. La Caçaué se conserue long temps, aussi la porte-on sur mer en lieu de biscuit. Le lieu là où l'on vse dauantage de ce pain est aux isles qu'ils appellent de Barlouente, lesquelles sont (comme nous auons dit) saint Dominique, Cuba, Port-riche, Iamayque, & quelques autres de ces enuiron: à cause que la terre de ces Isles ne rapporte point de froment, ny de mays. Car lors que l'on y seme du froment, il y vient bien, & naist quant & quant en fort belle verdure, mais c'est si inegalement que l'on ne peut le recueillir, pource que d'vne mesme sémence & en vn mesme temps l'vn est en tuyau, & l'autre en espy, & l'autre qui ne fait que germer: l'vn est grand, & l'autre petit: l'vn n'est que de l'herbe, & l'autre est desia en grain: & combien que l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils y pourroient vser de l'agriculture du bled, si est-ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire, pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la farine de la neufue Espagne ou des Canaries, laquelle est si humide qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit profitable, & de bon goust. Les hosties quand nous disions la Messe se plioient, comme si c'eust esté du papier mouillé; ce qui est causé par l'extreme humidité & chaleur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y a vn autre extre-

me & contraire à cestuy-cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes il n'y croist de mays, ny de froment, comme est le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces qu'ils appellent de Colao, qui est la plus grande partie de ce royaume, où la température est si froide & si seche qu'elle ne peut endurer qu'il y croisse du froment ny du mays, au lieu dequoy les Indiens vsent d'un autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres qui sont petites racines, & jettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se conserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce royaume fort grande traite de ce Chuno, pour porter aux mines de Potozi: l'on mange mesme ces Papas ainsi fraisches boüillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce & qui croist és lieux chauds, dont ils font certaines faulses & hachis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'année en est bonne, ils s'en resiouissent fort, pource que assez souuent elles se gelent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mais des vallees, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friads font apporter des mesmes lieux de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme és isles Philippines, ils se seruēt de ris au lieu de pain, dōt il y en croist de fort exquis, & en grande abondāce en toute ceste

HISTOIRE NATURELLE

terre, & en la Chine, où il est de bonne nourriture, ils le cuisent en des pourcellaines, & apres le meslent tout chaud avec son eauë parmy les autres viandes: ils font mesme de ce ris en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faisant tremper, & puis boüillir, comme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris est vne viande qui n'est gueres moins commune, & vniuerselle en tout le monde que le froment, & le mays, & parauanture encor l'est-il dauantage: car outre ce qu'ils en vsent en la Chine, au Iappon, és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'est le grain qui est le plus commun en Afrique, & en Ethiopie. Le ris demãde beaucoup d'humidité, & presque vne terre toute remplie d'eauë, comme vne prairie. En Europe, au Peru, & en Mexique, où ils ont l'vsage du bled, l'on mange le ris, pour vn mets & viande, & non pas pour pain, & le cuisent avec du laiët, ou du bouillon du pot, ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis est celuy qui vient des Philippines & de la Chine, comme il a esté ja dit, & cecy suffit pour entendre generalement ce que l'on mãge és Indes au lieu du pain.

De diuerses racines qui croissent és Indes.

CHAP. XVIII.

QOMBIEN que la terre de deça soit plus abondante & plus fertile en fruiëts qui croissent sur la terre, à cause de la grande diuersité des arbres fruiëctiers, & des iardinages que nous auons: neantmoins quant aux racines & autres

choses croissans deffouz la terre, dont l'on vse pour viande, me semble qu'il y en a plus grande abondance par delà. Car de ces especes de plantes, nous auons bien icy veritablement des raues, des naueaux, des pastenades, des chicorees, des ciboules, des aux, & quelques autres racines profitables: mais en ce pays là il y en a de tant diuerses sortes, que ie ne les pourray conter. Celles desquelles maintenant il me souuient, outre le Papas, qui est le principal, il y a les ocas, yanococas, camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, caui, tothora, mani, & vne infinité d'autres especes, comme de parattres, lesquelles on mange comme vne viande delicate & sauoureuse. L'on a de mesme apporté aux Indes des racines de pardeçà, lesquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient dauantage que ne font pas les plantes des Indes quand elles sont apportees en Europe, la cause en est, comme ie croy, d'autant que par delà il y a plus de diuersitez de temperature que non pas par deçà, pour raison dequoy il est aisé d'esleuer & nourrir les plantes en ces regions, & de les accommoder à la temperature qu'elles requierent. Et mesme les racines & les plantes qui y croissent, sans y auoir esté portees, y sont meilleures que par deçà; car les oignons, les aulx, & les pastenades ne sont pas telles en Espagne qu'elles sont au Peru: pour les naueaux, ils y sont en si grande abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits de telle façon, que l'on m'a affermé qu'ils n'y pouuoient espuiser l'abondance, & force des naueaux qui y pulluloient ainsi, pour y semer du bled. Nous auons veu assez de fois des

HISTOIRE NATURELLE

raues plus grosses que le bras d'un homme, fort tendres & de bon goust; & de ces racines que j'ay dites, quelques-vnes seruent pour viande & manger ordinaire, cōme les camotes, lesquelles estans rosties, seruent de fruiēt, ou de legumes. Il y en a d'autres qui leur seruent de delices, comme le cochucho, qui est vne petite racine douce, que quelques-vns cōfissent pour plus grande delicatesse. Il y a d'autres racines qui sont propres pour rafraischir, comme la xiquima, qui est d'une qualite fort froide & humide, & en temps d'Esté rafraischit, & estanche la soif: mais les papas & les oças sont les principales pour la nourriture & substance. Les Indiens estiment l'ail sur toutes les racines de l'Europe, & le tiennent pour vn fruiēt de grande efficace. En quoy ils n'ont pas faute de raison, pource qu'il leur conforte & eschauffe l'estomach, à cause qu'ils le mangent d'un appetit, & ainsi crud, comme il sort de la terre.

De plusieurs sortes de verdures, & legumes, & de ceux qu'ils appellent concombres, pines, ou pommes de pin, petits fruiēts de Chillé, & des prunes.

CHAP. XIX.

UIS que nous auons commencé par les moindres plantes, ie pourray toucher en peu de paroles ce qui concerne les verdures & les pores, & ce que les Latins appellent *Arbusta*, sans toucher encor riē des arbres. Il y a quelques genres de ces arbrisseaux, ou verdures aux Indes, qui sont de fort bon goust. Les premiers Espagnols nommerent beaucoup de choses des Indes

des noms d'Espagne, prins des choses à quoy ils ressembloient le plus, comme les pines, concombres, & les prunes, combien que ce fussent à la vérité des fruiçts diuers & fort differents, sans comparaison, de ceux d'Espagne, qui s'appellent ainsi. Les pines ou pommes de pin sont de la mesme façon & figure exterieure que celle de Castille: mais au dedans elles different du tout, pource qu'elles n'ont point de pignons, ny d'escailles, mais le tout y est vne chair, que l'on peut manger, quand l'escorce en est dehors, & est vn fruiçt qui a l'odeur fort excellente, & est fort sauoureux & delicieux au goust. Il est plein de suc, & a la saveur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant coupé en morceaux, & laissè tremper quelque temps en de l'eauë & du sel. Quelques-vns disent qu'il engendre la cholere, & que l'vsage n'en est pas trop sain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience qui le puisse faire croire. Elles naissent vne à vne, comme vne canne ou tige qui sort d'entre plusieurs fueilles, comme le lys, combien qu'elle soit vn peu plus grande, & plus grosse. Le haut & coupeau de chaque canne est la pomme, elle croist en terres chaudes & humides, & les meilleures sont celles des isles de Barlouente. Il n'en croist point au Peru, mais l'on y en apporte des Andes, lesquelles toutesfois ne sont ny bonnes, ny bien meures. L'on presenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir donné beaucoup de peine & de soucy à l'apporter des Indes ainsi avec sa plante: car on ne l'eust peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas esprouer le goust. J'ay veu en la neufue

HISTOIRE NATURELLE

Espagne de la conserue de ces pines, qui estoit fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombres ne sont point arbres non plus, mais seulement des arbrisseaux, parce qu'ils n'ont qu'un an de duree. Ils luy donnerent ce nom, pource que quelques vns de ces fruiçts, & la plus part, sont en longueur & en rondeur semblables aux concombres d'Espagne, mais au reste ils sont beaucoup differens, parce qu'ils n'ont pas la couleur verte, mais violette, ou jaulne, ou blanche, & ne sont point espineux, ny scabreux, mais fort vnis & polis, ayans le goust tres-differēt & trop meilleur que le concombres d'Espagne: car ils ont vn aigre-doux fort sauoureux quand ils sont meurs, combien que ce fruiçt n'ait pas le goust si aigre comme la pine. Ils sont fort frais, pleins de suc, & de facile digestion, & en temps de chaleur sont propres pour rafraischir. L'on en oste l'escorce qui est blanche, & tout ce qui reste est chair. Ils croissent en vne terre temperee, & veulent estre arrousez: & encor que pour la ressemblance ils les appellent concombres, il y en a beaucoup neantmoins qui sont ronds du tout, & d'autres de diferente façon, tellement qu'ils n'ont pas mesme la figure des concombres. Il ne me souuent point auoir veu de ceste sorte de plante en la neufue Espagne, ny aux isles, mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruiçt de Chillé est de mesme fort plaisant à manger, & tire presque au goust de cerises, mais en tout le reste il est fort different, d'autant que ce n'est pas vn arbre, mais vne herbe, qui croist peu, & s'espand sur la terre, jettant ce petit fruiçt, qui en couleur

& grains ressemble quasi & approche des meures quand elles sont blanches, encore à meurir, bien que ce fruit soit plus rude & plus grand que les meures. Ils disent que ce petit fruit se trouve naturellement aux champs de Chillé, ou i'y en ay veu. L'on la seme de plantes & de branches, & croist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils appellent prunes, sont veritablement fruits d'arbres, & ont plus de ressemblance que les autres aux vrais prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui sont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent est d'un goust exquis, & d'un aigret aussi bon ou meilleur que celui des cerises. L'on estime ce fruit estre fort sain, qui cause que l'on le donne aux malades, spécialement pour prouoquer l'appetit. Il y en a d'autres grandes & de couleur obscure, qui ont beaucoup de chair, mais c'est vn manger grossier, & de peu de goust, qui sont comme Chauacanas, lesquels ont chacun deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porees, ie ne trouue point que les Indiens eussent des jardins de diuerses plantes & porees, mais qu'ils cultiuoient la terre en quelques endroits seulement pour les legumes, dont ils vsent, comme ceux qu'ils appellent Frisolles & Pallares, qui leur sert comme icy de guarbences, febues, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux cy ny autres genres de legumes d'Europe s'y soient trouuez auant que les Espagnols y entrassent, lesquels y ont porté des plantes & legumes d'Espagne, qui y croissent & multiplient fort bien,

HISTOIRE NATURELLE

voire en quelques endroits ils excèdent beaucoup la fertilité de par deçà. Comme si nous parlions des melons qui croissent en la vallee de Yucan au Peru, desquels la racine se fait tige, qui dure plusieurs années, portant chacune des melons, & l'accommodent comme si c'estoit vn arbre, chose que ie ne sçache point qui soit en nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre monstruosité que les callabasses ou citrouilles des Indes, en la grandeur qu'elles ont, comme elles croissent, spécialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Lesquelles ils mangent le plus souuent en Careme, bouillies ou accommodees en vne autre saulce. Il y a mil differences de genres de callabasses: car quelquesunes sont tant difformes pour leur grandeur, qu'ils font de leur escorce, estant coupee par le milieu & nettoyée, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn dîner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement, pour plusieurs & diuers vsages. J'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenant des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins est encor des petites.

De l'Axi ou poiure d'Inde.

CHAP. XX.

On n'a point trouués en les Indes Occidentales aucune espicerie qui leur fust propre & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muscade, ou gingembre: iacoit qu'un frere de nostre com-

pagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits, nous ait recité qu'en des deserts de l'isle Iamaycque, il auoit trouué des arbres où croissoit du poiure. Mais l'on n'est point encor certain que c'en soit, & n'y a point mesme de traite de ces espiceries aux Indes. Le gingembre fut porté del'Inde à l'Espagnole, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne scauroit aujourd'huy que faire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de l'annee mil cinq cens quatre vingts sept, l'on apporta vingt-deux mil cinquante trois quintaux de gingembre à Seuille: mais l'espicerie naturelle que Dieu a donné aux Indes Occidentales, est ce que nous appellons en Castille, poiure des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des isles qu'ils conquesterent. Il est dit en langue de Cusco Vchu, & en celle de Mexique, Chili. Ceste plante est desia fort cogneuë, parquoy i'en diray peu de chose, seulement l'on doit entendre qu'anciennement entre les Indiens elle estoit fort estimée, & en portoient aux endroits où elle ne croissoit point, comme vne marchandise de consequence. Elle ne croist pas és terres froides, comme en la Sierre du Peru: mais aux valles chaudes, où elle est souuent arrousee. Il y a de cet Axi de diuerses couleurs, l'vn est vert, l'vn rouge, & l'autre de couleur jaülne, & y en a d'vne sorte de fort caustique, qu'ils appellent Caribe, qui est extremement aspre & poignant, & d'autre qui n'a point ceste aspreté, mais au cõtraire est si doux que l'on le peut manger seul, comme vn autre fruiët. Il y en a qui est fort menu & odoriferät en la bouche,

quasi comme d'odeur de musc, & est tres-bon. Ce qui est aspre & poignant en cet Axi, sont les veines & la graine leulement: car le reste nel'est point, attendu qu'on le mange vert & sec, entier & broyé au pot, & en des saulces, car c'est la principale saulce, & toute l'espicerie des Indes. Quand cet axi est prins moderément, il aide & conforte l'estomach pour la digestiõ: mais si l'on en prend trop, il a de mauuais effects, pource que de soy il est fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'usage en est preiudiciable à la santé des ieunes gens, principalement de l'ame, d'autant qu'il prouoque à la sensualité, & est vne chose estrange, que combien que le feu & la chaleur qui est en luy soit assez cogneüe, par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il brusle en la bouche, & en l'estomach, neãtmoins quelques- vns, voire plusieurs veulent maintenir que le poiure d'Inde n'est pas chaud, mais qu'il est froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire qu'il en seroit tout autant du poiure, encor qu'ils m'amenassent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'est vne moquerie de dire qu'il n'est point chaud, veu qu'il l'est extremement. L'on vse du sel pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grande force de le corriger, & se moderent ainsi l'vn l'autre, par la contrarieté qui est entr'eux. Ils vsent aussi de Tomates, qui sont froids & bien sains. C'est vn genre de grain qui est gros, & plein de suc, lequel donne bon goust à la saulce, & sont bons aussi à manger. Il se trouue de ce poiure d'Inde vniuersellemēt en toutes les Indes, & Isles, neufue Espagne, Peru,

Peru, & en tout le reste, qui est descouvert, tellement que comme le may est le grain le plus general pour le pain, ainsi l'axi est l'espicerie la plus commune pour les saulces.

Du Plane.

CHAP. XXI.

VENANT aux grandes plantes, ou aux arbres, le premier des Indes duquel il est conuenable parler est le Plane ou Platano, comme le vulgaire l'appelle. J'ay esté quelque temps en doute si le plane, que les anciens ont celebré, & celuy des Indes estoit vne mesme espece: cestuy-cy bien considéré, & ce qu'ils escriuent de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne soient de diuerses especes. La cause pourquoy les Espagnols l'ont appellé plane (car les naturels n'auoient point de tel nom) a esté comme és autres arbres, pour-autant qu'ils ont trouué quelque ressemblance de l'un à l'autre, en la mesme façon qu'ils ont appellé prunes, pines, amandes, & concombres, des choses si differentes à celles qui en Castille sont appellees de ces noms. La chose en quoy il me semble qu'ils trouuerent plus de ressemblance entre ces planes des Indes, & les planes qu'ont celebré les anciens, a esté en la grandeur des feuilles: pource que ces planes les ont tres-grandes & tres-fraîches, & les anciens les ont tant estimez aussi pour ceste grandeur, & ceste fraîcheur de leurs feuilles. C'est aussi vne plante qui a besoing de beaucoup d'eauë, & presque continuellement: ce qui s'accorde avec l'Écritu-

Ecll. 24.

re, qui dit: *Comme le Plane auprès des eaux.* Mais à la verité il n'y a non plus de comparaison ny de ressemblance de l'une à l'autre, non plus qu'il y a, comme dit le proverbe, de l'œuf à la chastaigne. Car premieremēt le plane ancien ne porte point de fruit, au moins ils n'en faisoient point d'estat, mais la principale occasion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause de son ombrage, parce qu'il n'y auoit non plus de soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne couverture. Au contraire, la raison pourquoy l'on le doit estimer en quelque chose es Indes, voire en faire beaucoup d'estat, est à cause de son fruit, qui est tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. D'auantage, le plane ancien auoit le tronc si grand, & les rameaux si espars, que Pline raconte d'un Licinius, Capitaine Romain, lequel accompagné de dix-huict de ses compagnons, print sa refectiō fort à l'aise dans le creux d'un de ces planes. Et de l'Empereur Caius Caligula, qui l'assit luy & vnze conuiez sur le haut des rameaux d'une autre plane, & là leur fit vn superbe banquet. Les planes des Indes n'ont point de tels creux, troncs, ny rameaux. Il dit dauantage que les anciens planes croissoient en Italie & en Espagne, combiē qu'ils y eussent esté apportez premierement de Grece, & auparauant de l'Asie: mais les planes des Indes ne croissent point ny en Italie, ny en Espagne. Je dy qu'il n'y croissent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croissent, & n'y vallent rien. Finalement la chose en quoy ils trouuent de la ressemblance entre l'un & l'autre est fort differente.

Plin. lib. 2.
cap. 1.

Car iacoit que la fueille de ces planes anciens fut grande, toutesfois elle n'estoit pas telle, ny semblable à ceux qui sont és Indes, veu que Pline l'accõpare à la fueille d'une vigne, ou de figuier. Les fueilles du plane des Indes sont d'une merueilleuse grandeur, & sont presque suffisantes pour couvrir vn homme des pieds iusques à la teste, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute qu'il n'y ait grande difference entre l'un & l'autre. Mais posé le cas que ce plane des Indes soit differẽd de l'ancien, pour cela il n'en merite pas moindre loiiange, mais peut estre encor d'avantage, à cause des proprietes tant vtiles & profitables qu'il a en luy. C'est vne plante qui fait vn cep dedans la terre, duquel sortent plusieurs rejettons diuers & separez, sans estre ioints ensemble. Ces rejettons croissent & grossissent, faisant presque chacun vn arbrisseau à part, & en croissant ils jettẽt ces fueilles qui sont d'un verd fin, & lissẽ, & de la grandeur que j'ay dite. Quand il est creu, comme de la hauteur d'une stade & demie, ou de deux, il jette vn seul rameau ou grappe de fruit, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruit, & quelquesfois moins. J'en ay conté en quelques-vns de ces rameaux trois cens, dont chacun auoit vne paulme de long, plus ou moins, & estoit gros comme de deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les vns & les autres. L'on en oste la coque, ou escorce, tout le reste est vne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est bon à manger, sain & de bonne nourriture. Ce fruit incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accoustumẽ de cueillir les rameaux, ou

Plin. lib.
II. c. 10.

HISTOIRE NATURELLE

grappes que j'ay dit, estans verts, & les mettre en des vaisseaux où elles se meurissent, estans bien couuertes, specialement quand il y a d'une certaine herbe qui sert à cet effect: si l'on les laisse meurir en l'arbre, ils en ont meilleur goust, & vne odeur tres-bonne, comme de camoisses, ou pommes douces. Ils durent presque tout le long de l'annee, à cause qu'il y a tousiours des rejettons qui naissent de ce cep, tellement que quand l'un acheue, l'autre commence à donner fruit, l'un est à demy parcreu, & l'autre commence à jettonner de nouveau, de façon que les vns succedent aux autres, & ainsi y a tousiours du fruit toute l'annee durant. En cueillant la grappe ils coupent le rejetton, d'autant qu'il n'en jette point plus d'une, ny plus d'une fois, mais comme j'ay dit, le cep demeure & rejette continuellement de nouveaux rejettons, iusques à ce qu'il se lasse, & vieillisse du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied, pour le mieux entretenir, & en font des bocqueteaux fort espais, qui leur sont de grand profit & reuenu, pource que c'est le fruit dont l'on vse le plus és Indes, & y est presque vniuersellement commun en tous endroits, iaçoit qu'ils disent que son origine soit venuë de l'Ethiopie. Et à la verité les Negres en vsent beaucoup, & en quelques endroits s'en seruēt au lieu de pain, voire en font du vin. L'on mange ce fruit de plane tout cru comme vn autre fruit, l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs sortes de potages, voire des cōserues, & en toutes ces choses il s'accommode

fort bien. Il y a d'une espèce de petits planes blâcs & fort delicats, lesquels ils appellent en l'Espagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'une couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallees. En la terre ferme & en quelques isles y a de grands planares, qui sont comme boqueteaux fort espais. Si la plâte estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunement propre: car sa focille ny ses rameaux ne peuvent brusler, & encor moins seruir de mesrain, à cause que c'est vn bois mouïelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonse Darzilla (comme il dit) se seruit des fueilles seches de cet arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on s'en pourroit seruir, veu que sa fueille est de la largeur d'une fueille de papier, ou peu moins, & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAP. XXII.

IL A ÇOIT que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique, & la Coca au Peru, esquels deux arbres ils ont beaucoup de superstition. Le cacao est vn fruit vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel estant rosty, n'a pas mauuaise saueur. Il est tant estimé entre les Indiens, voire entre les Espagnols, que c'est vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Espagne.

HISTOIRE NATURELLE

Car comme c'est vn fruit sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en amènent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. En l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neufue Espagne plus de cent mil charges de cacao. L'on s'en sert mesme comme de monnoye, d'autant qu'avec cinq cacaos ils achètent vne chose, avec trente vne autre, & avec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les donner pour aumosne aux pauvres qui leur demandent. Le principal vsage de ce cacao est en vn breuuage qu'ils appellent chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustumés, d'autant qu'il y a vne escume & vn boüillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimée entre les Indiens, de laquelle ils traittent & festoyent les Seigneurs qui viennent ou passent par leur terre. Les Espagnols & les Espagnolles qui sont ja accoustumés au pays, sont extrêmement friands de ce chocholaté. Ils disent qu'ils font ce chocholaté en diuerses façons & qualitez, sçauoir l'un chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y mettent des espics beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font des pastes, qu'ils disent estre propres pour l'estomach, & contre le catharre. Quoy qu'il en soit, ceux qui n'y ont point esté nourris n'en sont pas beaucoup curieux. L'arbre où croist ce fruit est d'une moyenne grandeur, & d'une belle façon: il est si delicat que pour garder que le Soleil ne le brusle ils plantent apres

de luy vn autre grand arbre qui luy fert seulement d'ombrage, & l'appellent la mere du cacao. Ily a des lieux où ils font ainsi que les vignes & les oliuiers sont en Espagne. La prouince qui en a plus grande abondance pour le commerce & la marchandise, est celle de Guatimalla. Il n'en croist point au Peru, mais il y croist de la coca, qui est vne autre chose où ils ont encor vne autre plus grande superstition, qui semble estre chose fauleuse. A la verité la traite de la coca en Potozi se monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vse quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en consomma cent mil. Vne corbeille de coca en Cusco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout courant quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes essayez. C'est l'espece de marchandise à l'occasion de laquelle presque se font tous les marchez & foires, parce que c'est vne marchandise dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils estiment tant, est vne petite fueille verte qui naist en des arbrisseaux qui sont comme d'vne brasse de haut: elle croist en des terres fort chaudes & humides, & jette cet arbre de quatre mois en quatre mois ceste fueille qu'ils appellēt la tresmitas ou tremoy: elle requiert beaucoup de soin à la cultiuer, pour ce qu'elle est fort delicate, & beaucoup d'auantage à la conseruer, apres qu'elle est cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & estroits, & en chargēt les moutōs du pays, qui vont avec ceste marchandise en troupes chargez de

mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeil-
lons. On l'apporte le plus communément des
Andes & vallees, esquelles il y a vne chaleur in-
supportable, & où il pleut tousiours la plus-part
de l'annee. En quoy les Indiens endurent beau-
coup de trauail & de peine pour l'entretenir, &
bien souuēt plusieurs y perdēt la vie, parce qu'ils
partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour
l'aller cultiuier & recueillir en ces Andes. C'est
pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuersi-
té d'opinions entre quelques hommes doctes &
sages, à sçauoir s'il estoit plus expedient d'arra-
cher tous ces arbres de coca, ou de les laisser, mais
en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment
beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'e-
stoit pas licite ny permis au commun peuple d'v-
ser de la coca sans la licence du gouuerneur. L'v-
sage en est tel qu'ils le portent en la bouche, & le
mâchent, suççant sans toutesfois l'aualler. Ils
disent qu'elle leur donne vn grand courage, &
leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hom-
mes graues tiennent cela pour superstitiō & cho-
se de pure imagination. De ma part, pour dire la
verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure
imagination, mais au contraire i'entens qu'elle
opere & donne force & courage aux Indiens: car
l'on en void des effects, qui ne peuuent estre at-
tribuez à imaginatiō, comme de cheminer quel-
ques iournees sans manger avec vne poignée de
coca, & autres effects semblables. La saulse avec
laquelle ils mangent ce coca luy est assez conue-
nable, pource que i'en ay gousté, & a comme le
goust de Sumacq. Les Indiens la broyent avec

de la cendre d'os bruslez & mis en poudre, ou bien avec de la chaux, comme d'autres disent : ce qui leur semble fort appetissant & de bon goust, & disent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y employent librement leur argent, & s'en seruent en mesme vsage que de la monnoye. Encor toutes ces choses ne seroient point mal à propos, n'estoient le hazard & risque qu'il y a en son commerce, & à l'aprofiter, en quoy tant ces gens sont occupez. Les Seigneurs Inguas vsoient du coca comme de chose royale & friande, & estoit la chose qu'ils offroient le plus souuent en leurs sacrifices, le bruslans en l'honneur de leurs idoles.

*Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille,
del' Anir, & du Cotton.*

CHAP. XXIII.

LE maguey est l'arbre des merueilles, duquel les Nouveaux ou Chapetones (comme ils les appellent es Indes) ont accoustumé d'escrire des miracles, en ce qu'il donne de l'eauë, du vin, de l'huile, du vin-aigre, du miel, du sirop, du fil, des esguilles, & mil autres choses. C'est vn arbre que les Indiens estiment beaucoup en la neufus Espagne, & en ont ordinairement en leurs habitations quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croit & le cultiuent aux champs, & a les fueilles larges & grossieres, au bout desquelles il y a vne pointe forte & aiguë qui sert pour attacher comme des espingles, ou pour coudre comme vne esguille, & tirent aussi de ceste fueille comme vn certain fil, dont ils se seruent. Ils coupent le tronc

HISTOIRE NATURELLE

qui est gros quand il est encore tendre, & demeure vne grande concavité, par laquelle monte la substance de la racine, & est vne liqueur que l'on boit comme de l'eauë qui est fraîche & douce. Ceste mesme liqueur estant cuite se tourne comme vin, lequel deuiet vin-aigre le laissant aigrir, & en le faisant bouïllir dauantage il deuiët comme du miel, & le cuisant à demy, il leur sert de sirop, qui est assez sain & de bonne saueur, voire me semble meilleur que le sirop de raisins. Voila comme ils font cuire & se seruët de ceste liqueur en diuerses façons, de laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'en certaine saison ils tirent par chaque iour quelques pots de ceste liqueur. Il y a mesme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rendent point si profitables comme en la neufue Espagne. Le bois de cet arbre est creux & mol, & sert pour conseruer le feu, pource qu'il le retient comme vne mesche d'arcbuze, & sy garde long temps, dont i'ay veu que les Indiens s'en seruoïët à cet effect. Le tunal est vn autre arbre fameux en la neufue Espagne, si arbre nous deuons appeller vn monceau de fueilles amassees les vnes sur les autres, lequel est de la plus estrange facon d'arbre qui soit. Pource qu'il sort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceste cy vne autre, & ainsi va croissant iusques à sa perfection, sinon que comme ses fueilles vont sortant en haut & aux costez, celles d'embas s'engrossissent, & viennent presque à perdre la figure de fueilles, en faisant vn tronc & des rameaux qui sont aspres, espineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon.

Il y a des chardons ou tunaux sauvages qui ne portēt point de fruit, ou bien il est fort espineux & sans aucun profit. Il y a mesme des tunaux domestiques, qui donnent du fruit fort estimē entre les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & sont de beaucoup plus grandes que les prunes de frere, & ainsi longues. Ils en ouurent la cocque, qui est grasse, & au dedans y a de la chair & des petits grains semblables à ceux des figues, qui sont fort doux, & ont vn bon goust, spēcialement les blanches, lesquels ont vne certaine odeur fort agreable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. Il y a vne autre sorte de Tunaux, lesquels ils estiment beaucoup dauantage, encor qu'ils ne donnent point de fruit, & les cultiuent avec vn grand soin & diligence: & iaçoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruit, neantmoins ils rapportent vne autre commoditē & profit qui est de la graine, d'autant que certains petits vers naissent aux feuilles de cet arbre, quand il est bien cultiue, & y sont attachez, couverts d'vne certaine petite toile deliee, lesquels on circuit delicatement, & est la cochenille des Indes tant renommēe, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laissent secher, & ainsi secs ils les apportent en Espagne, qui est vne grosse & riche marchandise. L'arobe de ceste cochenille, ou graine, vaut plusieurs ducats. On en apporta en la flotte de l'an mil cinq cents quatre vingts sept, cinq mil six cents soixante dix-sept arrobes, qui montoient à deux cents quatre vingts trois mil, sept cents & cinquante pezes, & ordinairement il en viēt tous les ans vne semblable richesse. Ces Tunaux croissent

és terres temperées qui declinent à froideur. Au Peru il n'y en croist point encor iusques à present. l'en ay veu quelques plantes en Espagne, qui ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun estat. Je diray aussi quelque chose de l'Anir, combien qu'il ne vient pas d'un arbre, mais d'une herbe, parce qu'il sert à la teinture des draps, & que c'est une marchandise qui s'accommode avec la graine, & mesme qu'il croist en grande quantité en la neufue Espagne, d'où il en vint en la flotte que j'ay dit, cinq mil deux cents soixante & trois arrobes, ou environ, qui montent autant de pezez. Le cotton mesme croist en des petits arbrisseaux, & en des grands arbres qui portent comme des pommes, lesquels s'ouurent & donnent ceste filasse, & apres l'auoir cueillie la filent, & la tirent pour en faire des estoifes. C'est une des choses qui soit és Indes de plus grand profit, & de plus d'usage, car il leur sert de lin, & de laine pour faire des habits. Il croist en terre chaude, & y en a une grande quantité és vallees & coste du Peru, en la neufue Espagne, és Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup dauantage qu'en aucun lieu que ie sçache, en la prouince de Tucuman, en celle de sainte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur est le cotton le principal reuenue. L'on apporte en Espagne du cotton des isles de saint Dominique, & en vint l'annee que j'ay dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croist le cotton ils en font de la toile dont les hommes & les femmes vsent le plus communément, mesmes en font leurs seruiettes de tables, voire des voiles de nauire. Il y en a de gros,

& d'autre qui est fin & delicat. Ils le teignent en diuerfes couleurs, comme nous faisons les draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayauos & Paltos.

CHAP. XXIIII.

Es plantes dont nous auons parlé sont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus necessaires pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui sont bonnes à manger, entre lesquelles les mameyes sont estimees, estans de la façon des grosses pesches, voire plus grosses. Ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui sont doux, & d'autres qui sont aucunemēt aigres, & ont l'escorce forte & dure. On fait de la conserue de la chair de ce fruit, qui ressemble au coccignac. L'usage de cē fruit est assez bon, & encor meilleure la conserue que l'on en fait. Ils croissent és isles & n'en ay point veu au Peru. C'est vn arbre qui est grand, & bien fait, d'vn assez beau feuillage. Les Guayauos sont d'autres arbres qui portent communément vn mauuais fruit, plein de pepins aspres, & sont de la façon de petites pōmes. C'est vn arbre mal estimé en la terre ferme, & aux isles, car ils disent qu'il a l'odeur comme de punaises. Le goust & saueur de ce fruit est fort grossier, & sa substance mal saine. Il y a en sainct Dominique, & és autres isles des montagnes toutes pleines de ces guayauos, & disent qu'il n'y auoit point de telle sorte d'arbres auant que les Espagnols y arriuaissent, mais que l'on les y a ap-

HISTOIRE NATURELLE

portez de ie ne sçay où. Cet arbre a multiplié infiniment, parce qu'il n'y a aucun animal qui en mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'estant ainsi semez parmi la terre, comme elle est chaude & humide, il y a ainsi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayaos, pource que le fruit n'en est point rouge, mais est blanc, & n'a aucune mauuaise odeur, mais est d'un fort bon goust: & de quelconque sorte de guayaos que ce soit, le fruit en est aussi bon comme le meilleur d'Espagne, spécialement de ceux qu'ils appellent guayaos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'est un fruit assez sain, & conuenable pour l'estomac, pource qu'il est de forte digestiõ, & assez froid: les Paltas au contraire sont chaudes & delicates. Le Palto est un arbre grand & de beau feuillage, qui a le fruit comme des grosses poires: il a dedans un gros noyau, & tout le reste est vne chair molle, tellement que quand ils sont bien meurs, ils sont comme du beurre, & ont le goust delicat. Les paltas sont grands au Peru, & ont vne escaille fort dure, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruit est en Mexique, pour la pluspart fort, ayant l'escorce delicee, qui se pelle comme des pommes. Ils les tiennent pour vne viande saine, & comme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayas, guayaos, & paltos sont les pesches, les pommes & les poires des Indes, encor que ie desirois plustost celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'usage, ou peut estre, par affection, pourront estimer d'auantage ceux-cy des Indes. Je ne doute point que ceux qui n'ont point veu ny gousté de ces fruits, pren-

dront peu de plaisir à lire cecy, voire se laisseront de l'ouyr, & moy-mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abbregeray en racontant quelques autres sortes de fruiçts. Car ce seroit chose impossible de pouuoir traiter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAP. XXV.

¶ Quelques-vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruiçt qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui estoit comme du blanc manger: pource que la saueur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (si ie ne me trompe) estoit ce qu'ils appelloient çapotes, ou chicoçapotes, qui sont d'un goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques crollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruiçt surpasse en excellence tous les fruiçts d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent qu'au goust principalement il surpasse tous les autres fruiçts, où ie ne me veux pas arrester neãtmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes, ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent és lieux chauds de la neuue Espagne, & n'ay point cognoissance qu'il y ait de tel fruiçt en la terre ferme du Peru. Pour le blanc manger c'est l'Annone, ou guanauana, qui croist en terre ferme. L'Annona est de la façon d'une poire, & ainsi quelque peu aiguë & ouverte: tout le dedans est tendre & mol comme

HISTOIRE NATURELLE

beurre, & est blanc, doux & d'un goût fort favorable. Ce n'est pas manger blanc encor qu'il soit blanc mâger, mais à la vérité c'est beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il soit délicat, & d'un goût favorable, & quoy que selon le jugement d'aucuns il soit tenu pour le meilleur fruit des Indes, il a en soy une quantité de pepins noirs, & les meilleurs que j'aye veu a esté en la neuve Espagne, où les capolies croissent aussi, qui sont comme des cerises, & un noyau, bien que quelque peu plus gros. Mais la forme & figure est comme de cerises, de bonne saveur, ayant un doux-aigret: mais ie n'ay point veu de capolies en autre contree.

De plusieurs sortes de fruitiers, des Cocos, des amandes, des andes, & des amandes de Chachapoyas.

CHAP. XXVI.

NL ne seroit pas possible de raconter tous les fruits & arbres des Indes, attendu que ie ne m'en ressouviens pas de plusieurs, & qu'il y en a encor beaucoup d'avantage desquels ie n'ay pas cognoissance, & me semble chose ennuyeuse de parler de toutes, dont il me souvient. Il se trouve donc d'autres genres de fruitiers & de fruits, plus grossiers, comme ceux qu'ils appellent lucumès, du fruit desquels ils disent par proverbe, que c'est un prix dissimulé, comme les guavas, pacayes, les hobos, & les noix qu'ils appellent emprisonnées: lesquels fruits semblent à plusieurs estre des noix de la mesme espece que sont celles d'Espagne.

d'Espagne. Voire ils disent que si l'on les transplantoit souuent d'un lieu en autre, qu'ils rapporteroient des noix toutes semblables à celles d'Espagne, & ce qu'ils donnent ainsi un fruit sauvage & si mal plaisant, est à cause qu'ils sont sauvages. En fin l'on doit bien considerer la providence & sagesse du Createur, lequel a departy à tant de diuerses parties du monde telle varieté d'arbres fructiers, le tout pour le service des hommes qui habitent la terre, & est vne chose admirable de voir tant de differentes formes, gousts, & effects du tout incogneus, & dont on n'auoit jamais ouy parler au monde auparauant la decouuerte des Indes, & desquelles mesme Pline, Dioscoride & Theophraste, voire les plus curieux n'ont eu aucune cognoissance, neantmoins toute leur recherche & diligence. Il s'est trouué des hommes curieux de nostre temps qui ont escrit quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres, & des operations qu'ils ont en l'usage de medecine, ausquels l'on pourra recourir, qui en voudra auoir plus ample cognoissance, parce que ie pretends traiter seulement en peu de mots & superficiellement ce qui me viendra en la memoire, touchant ce sujet. Neantmoins il ne me semble pas bon passer souz silence les cocos, ou palmes des Indes, à cause d'une proprieté qu'ils ont, qui est fort notable, & remarquable. Je les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant que ce sont arbres semblables aux autres palmes. Ils sont hauts & forts, & plus ils montent en haut, plus vont-ils jettans des rameaux grands &

fort estendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruit qu'ils appellent aussi cocos, dequoy ils ont accoustumé faire des vases pour boire, & disent qu'il y en a quelques-vns qui ont vne vertu & propriété contre le poison, & pour guerir le mal de costé. Le noyau & la chair d'iceux (quand il est espoissi & sec) est bon à māger, & approche quelque peu du goust de chataignes verdes. Quand le coco est en l'arbre encor tendre, tout ce qui est dedans est comme vn lait qu'ils boient par delices, & pour rafraischir en temps de chaleur. I'ay veu de ces arbres en saint Jean de Port-riche, & autres endroits des Indes, & m'en dirent vne chose remarquable, que chaque mois ou Lune cet arbre jette vn nouveau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruit douze fois par an, comme ce qui est escrit en l'Apocalypse, & à la verité il me semble que ce fust de mesme, pource que tous les rameaux sont d'aages fort differents, les vns commencent, les autres sont desia meurs, & les autres le sont à demy. Ces cocos que iedy sont ordinairement de la figure & grosseur d'un petit melon: Il y en a d'une autre sorte qu'ils appellēt coquillos, qui est vn fruit meilleur, dōt il y en a en Chillé. Ils sont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre espece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainsi espoissi, mais ils ont dedans vne quantité de petits fruits comme amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes sont trois fois aussi grandes que celles de Castille, & leur ressemblent au goust, encor qu'elles soient vn peu plus aspres, & sont aussi humides & huileuses. C'est

vn assez bon manger, aussi ils s'en seruent en delices, faute d'amendes, pour faire des masse-pains, & autres telles choses. Ils les appellent amendes des Andes, pource que ces cocos croissent abondamment és Andes du Peru, & sont si forts & durs, que pour les ouvrir il est besoin de les frapper rudement avec vne grosse pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils rencontroiēt la teste de quelqu'un, il n'auroit ja besoin d'aller plus loing. Et semble vne chose incroyable que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres dauantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amendes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruićts semblables, tous les arbres doiuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles ie ne peux autrement appeller. C'est le fruićt le plus delicat, friand, & plus sain de tout tant que i'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'entre tous les fruićts qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grādes & de plus petites que celles que i'ay dit des andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tēdres à māger, ont beaucoup de suc, & de substance, & comme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grād fueillage. Et cōme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bōne couerture & defense, veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grāde & plus poignāte que celle des chaignes, toutefois quād ceste escorce est seche, l'ō en tire facilement le grain. Ils racōtēt que les singes

qui sont fort friands de ce fruit, & desquels y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui est la contree de toutes où ie sçache qu'il y ait de ces arbres) pour ne se piquer en l'escorce, & en tirer l'amande, & les jettent rudement du haut de l'arbre sur les pierres, & les ayans ainsi rompuës, les acheuēt d'ouuir pour les mâger à leur plaisir.

De plusieurs & diuerses fleurs, & de quelques arbres qui donnent seulement de la fleur, & comme les Indiens en vsent.

CHAP. XXVII.

Les Indiens sont fort amis des fleurs, & en la neufue Espagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes de bouquets, qu'ils appellent là suchilles, avec vne telle variété & gentil artifice, que l'on n'y peut rien desirer dauantage: ils ont vne coustume entr'eux que les principaux offrēt par honneur leurs suchilles ou bouquets aux seigneurs & à leurs hostes, & nous en donnoient en telle abondance quand nous cheminions par ceste prouince, que nous ne sçauions qu'en faire, bien qu'ils se seruent auourd'huy à cet effect des principales fleurs de Castille, pource qu'elles croissent là mieux qu'ici, comme sont les œillets, roses, iasmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres sortes de fleurs qu'ils y ont portees d'Espagne, y profitent merueilleusement. Les rosiers en quelques endroits y croissoient trop, tellement qu'ils ne donnoient point de roses. Il arriua vn iour qu'vn rosier fut bruslé, & les rejettons &

scyons qui jetterent incontinent porterent des roses en abondance, & de là ils apprirent à les esmonder, & en oster le bois superflu, tellement qu'aujourdhuy ils donnent des roses suffisamment. Mais outre ces sortes de fleurs que l'on y a portees d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms desquelles ie ne peux pas dire, qui sont rouges, jaulnes, bleües, violettes & blanches, avec mil differences, lesquelles les Indiens ont accoustumé de porter en leurs testes, comme vn plumage pour ornement. Il est vray que plusieurs de ces fleurs n'ont que la veüe, pource que l'odeur n'en est point bonne, ou elle est grossiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait quelquesunes d'excellente odeur. Comme celles qui croissent en vn arbre qu'ils appellent floripondio, ou porte fleur, qui ne donne aucun fruiët, mais porte seulement de ces fleurs, lesquelles sont plus grandes que fleurs de lys, & sont quasi en forme de clochettes, toutes blanches, & ont au dedans des petits fillets comme l'on void au lys: il ne cesse toute l'annee de produire ces fleurs, l'odeur desquelles est merueilleusement douce & agreable, specialement en la fraischeur du matin. Le Viceroy Dom Francisco de Tolledo enuoya de ces arbres au Roy Dom Philippe, comme vne chose digne d'estre plantee aux iardins royaux. En la neufue Espagne les Indiens estiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yolosuchil, qui signifie fleur de cœur, pource qu'elle est de la mesme forme d'un cœur, & n'est pas gueres moindre. Il y a mesme vn autre grand arbre qui porte de ceste sorte de fleurs, sans porter d'autre fruiët, elle

HISTOIRE NATURELLE

a vne odeur qui est forte, & comme il me semble, trop violente, à d'autres elle leur pourra sembler agreable. C'est vne chose assez cogneuë que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, à la figure du Soleil, & se tourne selon le mouuement d'iceluy: il y en a d'autres qu'ils appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune senteur qui soit d'estime, mais seulement sont belles à la veuë. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veuë, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ou vne faueur comme celles qui ressemblent à celle du cresson allenois, que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fust autre chose. La fleur de granadille est tenue pour chose remarquable, & disent qu'elle a en soy les marques & enseignes de la passion, & que l'on y remarque les clouds, la colombe, les foïets, la couronne d'espine, & les playes, en quoy ils ne sont pas du tout esloignez de raison, iacoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choses il soit besoin de quelque pieté, qui aide à en faire croire vne partie, mais elle est fort exquisite, & tres-belle à la veuë, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruit qu'ils appellent aussi granadille, se mange, se boit, ou pour mieux dire, se succe, pour rafraischir: ce fruit est doux, & selon l'opinion de quelques-uns, il l'est par trop. Les Indiens ont accoustumé en leurs festes & dances de porter des fleurs en leurs mains, & les Rois & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairement avec des fleurs en la main, comme l'on void icy

avec des gands. Il me semble en auoir assez dit sur ce qui concerne les fleurs. L'on vse aussi à cet effect du bazilic, encor que ce ne soit point vne fleur, mais seulement vne herbe, & ont accoustumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont si peu de soing, qu'il n'est plus aujourd'huy bazilic, mais c'est vne herbe qui croist autour des estangs.

Du Baulme.

CHAP. XXVIII.

LE souuerain Createur n'a pas seulement formé les plantes pour seruir de viande, mais aussi pour la recreation & pour la medecine & guarison del'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui seruent pour la nourriture, qui est le principal: & mesme quelque peu de celles qui seruent de recreation. Il reste donc maintenant de traiter de celles qui sont propres à la medecine, dont ie diray aussi quelque peu de chose. Et encor que toutes les plantes soient medecinales quand elles sont bien cogneuës & bien appliquees, toutesfois il y a quelques choses particulierement, que l'on void notoirement auoir esté ordonnees du Createur pour la medecine, & pour la santé des hommes: comme sont les liqueurs, huilles, gommes & rezines qui prouiennent de diuerses plantes & herbes, & qui facilement demonstrēt à l'experience à quoy elles sont propres. Sur toutes ces choses le baufme avec raison est renommé pour son excellente odeur,

& beaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy sur la guerison des maladies. Le bausme qui vient des Indes Occidentales n'est pas de la mesme espece que le vray bausme quel'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement estoit en Iudee, laquelle Iudee (selon que Pline escrit) possedoit seule au monde ceste grandeur, iusques à ce que l'Empereur Vespasian l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occasion de dire que l'une liqueur & l'autre ne sont point d'une mesme espece, c'est à cause que les arbres d'où elles sortent sont entr'eux fort differentes: car l'arbre du bausme de Palestine estoit petit, & a la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'aujourd'huy qui l'ont veu en Orient en disent autant. Comme aussi la sainte Escriture appelle le lieu ou grossit le bausme, vigne d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a avec les vignes. J'ay veu l'arbre d'où se tire le bausme des Indes, qui est aussi grand comme vn grenadier, voire approchant quelque peu de sa façon, si j'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun avec la vigne, combien que Strabon escriue que l'arbre ancien du bausme estoit de la grandeur des grenadiers. Mais aux accidens & operatiõs, ce sont liqueurs fort semblables, comme elles le sont en leur odeur admirable, & en la cure & guarison des playes, en la couleur & en la substance, veu qu'ils racontent de l'autre bausme qu'il y en a de blanc, de vermeil, de verd, & de noir: ce que l'on void aussi en ceux des Indes. Et tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en

Plin. lib.
12. c. 15.

Cant. 1.

Strab. lib.
16.
Geograph.

Plin. lib.
11. c. 15.

coupant & incisant l'escorce, pour en faire distiller ceste liqueur, ainsi en font-ils de mesme en celuy des Indes, encor qu'il distille en plus grande quantité. Et comme en cet ancien il y en a d'une sorte qui est tout pur, lequel ils appellent opobalsamo, qui est la propre larme qui distille, & vn autre qui n'est pas si exquis, lequel on tire du bois de l'escorce & des fueilles espraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalsami. De mesme aussi entre le baufme des Indes, il y en a vn pur qui sort ainsi de l'arbre, & d'autres que les Indiens tirent en cuisant & espreignant les fueilles & le bois, mesmes ils le sophistiquent & augmentent avec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait dauantage. Et n'est pas sans raison qu'ils appellent baufme, car il l'est veritablement, encor qu'il ne soit pas de la mesme espece de l'ancien, & est beaucoup estimé, & le seroit d'auantage, si ce qui est auourd'huy es esmeraudes n'y estoit, à sçauoir d'estre à present en grande quantité. Ce qui importe dauantage, est l'usage auquel il est employé de seruir de chresme, qui est si necessaire en la saincte Eglise, & de telle veneration, ayant déclaré le Siege Apostolique que l'on face le Chresme aux Indes avec le baufme, & que l'on en vse au Sacrement de Confirmation, & aux autres Sacrements dont l'Eglise vse. L'on apporte le baufme en Espagne de la neufue Espagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa, & d'autres lieux où il abonde dauantage, encor que le plus estimé soit celuy qui vient de l'isle de Tollu, qui est en la terre ferme, non pas loin de Carthagene. Ce baufme est blanc, & communément ils tiennent pour

HISTOIRE NATURELLE

*Plin. lib.
12. c. 25.*

plus parfait le blanc que le rouge, encor que Plin ne donne le premier lieu au vermeil, le second au blanc, le troisieme au verd, & le dernier au noir: mais il semble que Strabon estime dauantage le baufme blanc, comme les nostres l'estiment. Monardes traite amplement du baufme des Indes en la premiere & seconde partie, specialement de celuy de Carthagene & de Tollu, qui est tout vn. Je n'ay point trouué que les Indiens anciennement estimassent beaucoup le baufme, ny mesme l'employassent en vsage d'importance, encor que Monardes dise que les Indiens curoient avec iceluy leurs playes, & que de là l'apprirent les Espagnols.

*Strab. lib
Geograph.*

De l'ambre, & des autres huilles, gommés, & drogues que l'on apporte des Indes.

CHAP. XXIX.

A PRES le Baufme, l'Ambre tient le second lieu: c'est vne autre liqueur qui est aussi odoriferante & medecinale, mais plus espaisse de soy, qui se tourne & s'espaisit en vne paste de complexion chaude & de bon parfum, lequel ils appliquent aux playes, bleffeurs & autres necessitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, specialement au docteur Monardes, qui à la premiere partie a escrit de ceste liqueur, & de beaucoup d'autres medecinales, qui viennent des Indes. Cet Ambre vient mesme de la neufue Espagne, laquelle a cet aduantage sur les autres prouinces en ces gommés, liqueurs & sucés d'arbres. Qui cause qu'ils ont là abondance de matieres, pour le par-

fum , & pour la medecine, comme est l'Animé, qui y vient en grande quantité, le Copal , ou suchicopal , qui est vn autre genre, comme de storax, & encens , qui a mesme d'excellentes operations, & est d'vne tres-bonne odeur, propre pour les suffumigations. Mesme la Tacamahaca , & la Caranna, qui sont aussi fort medecinales. On apporte de ceste prouince de l'huile d'aspic, duquel les medecins & peintres se seruent assez , les vns pour leurs emplastres , & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte mesme pour les medecins, la casse fistule , laquelle croist abōdamment en S. Dominique. C'est vn grand arbre qui porte ces cannes comme son fruit. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Dominique quarante-huict quintaux de casse fistule. La salcepareille n'est pas moins cogneuë pour mille remedes , à quoy on l'employe. Il en vint en ceste flotte cinquante quintaux de la mesme isle. Il y a beaucoup de ceste salcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui est sous la ligne. Plusieurs se vont faire guarir en ceste prouince , & est l'opinion de quelques-vns , que les seules eaux simples qu'ils boiuent leur donnēt santé, à cause qu'elles passent par racines, cōme nous auons dit cy dessus , d'où elle tire sa vertu , tellemēt que pour suer en ceste terre, il n'est point besoin de beaucoup de couerture ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois saint , ou bois des Indes, croist en abondance aux mesmes isles, & est aussi pesant que le fer, tellemēt qu'il s'enfonce incōtinēt en l'eauë. De cestuy l'on en apporta en ceste flotte trois cents cinquante

quintaux, & en eust-on peu apporter vingt, voire cent mil, s'il y auoit distribution de ce bois. Il vint aussi en la mesme flotte, & de la mesme isle, cent trente quintaux de bois de Bresil, qui est si rouge, enflambé, & si cogneu, & dont on vse tant pour les teintures & autres choses. Il y a es Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gommés, huilles, & drogues, de sorte qu'il n'est pas possible de les pouuoir tous raconter, & est chose aussi de peu d'importance à present. Je diray seulement qu'au temps des rois Inguas de Cusco, & des rois Mexiquains, il y eut beaucoup de grands personnages experts à curer & medeciner avec les simples, & faisoient de fort belles cures; d'autant qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietés des herbes, racines, bois & des plantes qui croissent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a de ces simples qui sont propres pour purger, comme les racines de Mechoacan, les pignons de la Punna, la conserue de Guanucquo, l'huile de figuier, & plusieurs autres choses, lesquelles estans bien appliquees & en temps, ne sont pas (comme ils tiennent) de moindre efficace que les drogues qui viennent d'Orient. Ce qui se peut voir, en lisant le discours qu'en fait Monardes, en la premiere & seconde partie, où il traite amplement du Tabaco ou petum, duquel l'on a fait de notables experiences contre le venin. Le Tabaco est vn arbrisseau ou plante assez commune, qui a en soy neantmoins des rares vertus, comme entr'autres de seruir de contre-poison, ainsi que plusieurs & diuerses plantes, parce que l'Authour de toutes

choses a departy ses vertus comme il luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune chose nasquist au monde ocieuse. Mais c'est vn autre don souverain à l'homme de les cognoistre, & en sçauoir vser comme il conuient, ce que le mesme Createur concede à qui il luy plaist. Le docteur François Hernandes a fait vn bel œuure de ceste matiere des plâtes des Indes, liqueurs, & autres choses medecinales, par l'expres commandement & commissiõ de sa majesté, faisant peindre & pourtraire au naturel toutes les plantes des Indes, lesquelles, cõme ils disent, sont en nombre de plus de mil deux cents, & disent que cet œuure a costé plus de soixante mil ducats, duquel œuure le docteur Nardus Anthonius medecin Italien a fait vn extrait curieux, & renuoye ausdits liures celuy qui voudra plus exactement cognoistre des plantes des Indes, principalement pour la medecine.

*Des grandes forests des Indes, des Cedres, des Ceinas,
& autres grands arbres qui y sont.*

CHAP. XXX.

IA ÇOIT que dès le commencement du monde de la terre a produit des plantes & des arbres par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laissé d'en produire en quelques lieux plus qu'és autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'industrie des hommes ont esté transplantées & apportées d'vn lieu en autre, il y en a encor beaucoup que nature a produits de soy-mesme. Je croy que de ceste sorte il y en a da-

uantage au nouveau monde, que nous appellons Indes, soit en nombre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie & Afrique. La raison est pource que les Indes sont d'une temperature chaude & humide, comme nous auons monstré au second liure, contre l'opinion des anciens, qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauages & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & espais ses forests qui y sont, auxquelles l'on traueille continuellement pour les abbatre. Il a esté besoin & necessaire pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees, de faire le chemin, en coupant les arbres, & esartant les buissons, de sorte que comme nous l'escriuent quelques religieux, qui l'ont esprouué, il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'une lieuë. Vn de nos freres, homme digne de foy, nous contoit que s'estant esgaré & perdu dans les montagnes, sans sçauoir quelle part, ny par où il deuoit aller, il se trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut contraint de cheminer sur iceux sans mettre les pieds en terre, par l'espace de quinze iours entiers, & que pour y voir le Soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceste forest si espaisse & pleine de bois, il auoit besoing de monter au coupeau des plus grands arbres, pour de là descourir le chemin. Qui lira le discours traittant de son voyage, & combien de fois il s'est perdu & esgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les estranges aduantes

qui luy sont aduenùs, ce que i'ay escrit succinctement, pour me sembler chose digne d'estre sceuë, & qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes, encor que ce ne soient que les dix-huict lieuës qu'il y a de Nom de-Dieu à Panama, pourra bien penser de quelle grandeur sont ces forests des Indes, de sorte que n'ayant aucū Hyuer en ces parties là qui face sentir le froid, & que l'humidité du ciel & de la terre y est si grāque, que les montagnes produisent vne infinité de forests, & la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne infinité d'herbe: il n'y a point de faute d'herbe pour les pasturages, de mesfrain pour les edifices, ny de bois à faire du feu. C'est vne chose impossible de pouuoir raconter les differences & figures de tant d'arbres sauages, d'autant que de la plus-part l'on n'en sçait pas les noms. Les cedres si estimez anciennement sont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerses façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui sont fort odoriferans. Il y a vne grande quantité de Lauriers d'un plaissant regard aux Andes du Peru. Aux montagnes de la terre ferme aux isles, en Nicaragua, & en la neufue Espagne. Cōme aussi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceiuas, dequoy les Indiës font leurs canoes, qui sont des bateaux faits tout d'une piece. L'õ apporta en Espagne du mesfrain de bois fort exquis de la Ha-uane, en l'isle de Cube, où il y a vne infinité de semblables arbres, comme sont l'Ebene, le Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres especes, que ie ne cognois point. Il y a mesme de grands Pins en la neufue Espagne, encor qu'ils ne soient pas si

HISTOIRE NATURELLE

forts que sont ceux d'Espagne. Ils ne portent point de pignōs, mais pommes vuides. Les chesnes qu'ils appellent de Guayaquil, est vn bois exquis & odoriferant, quand on le taille, mesme il y a des cannes & roseaux tres-hauts, des rameaux & petites cannes, desquels ils font des bouteilles & cruches pour puifer de l'eauë, & s'en seruent mesme en leurs bastimens. Il y a aussi le bois de mansle, dequoy ils font des arbres & maists de nauires, & les estiment aussi forts comme si c'estoit du fer. Le Molle est vn arbre de beaucoup de vertus, lequel jette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pource qu'il est venu de là, mais il en croist aussi en la neufue Espagne, & de meilleur que celui du Peru. Il y a mil autres sortes d'arbres, dont ce seroit vn trauail superflu d'en traiter, quelques-vns de ces arbres sont d'une enorme grandeur, & parleray seulement d'vn qui est en Tlaco Chauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Espagne. Cet arbre estant mesuré, se trouua seulement en vn creux auoir par dedans neuf grāças, & par dehors joignant la racine, seize, & plus haut douze. Cet arbre fut frapé de foudre, depuis le haut iusques au bas, au droit du cœur, qui fit ce creux qui y est. Ils disent qu'auparauant que le tonnerre fust tombé dessus, il estoit suffisant pour ombrager mil hōmes. C'est pourquoy ils s'y assembloient pour faire leurs dances, bals & superstitions; neantmoins il reste encor de present des rameaux & de la verdure, mais non pas beaucoup. Ils ne sçauent quelle espece d'arbre c'est, sinon qu'ils disent que c'est vne espece de Cedre.

de Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrange, li-
sent ce que Pline raconte du Plane de Lydie, le Plin. lib.
creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, 12. c. 1.
& ressembloit plustost vne cabane ou maison,
que non pas creux d'arbre; son branchage vn bois
entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande
partie de la campagne. Par ce qui est escrit de cet
arbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'es-
merveiller du Tisseran, qui auoit sa maison &
mestier dans le creux d'vn chastaigner. Et d'vn
autre chastaigner, si ce n'estoit cestuy-là mesme,
dedans le creux duquel entroient huiët hommes
à cheual, & en ressortoient sans s'incommoder
les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordi-
nairement leurs idolatries en ces arbres ainsi
estranges & difformes, ainsi que faisoient mesme
les anciens Gentils, comme racontent quelques
auteurs de ce temps.

*Des plantes & fructiers que l'on a apportez
de l'Espagne aux Indes.*

CHAP. XXXI.

Les Indiens ont eu plus de profit, & ont esté
mieux recompentez és plantes que l'on y a
portées d'Espagne, qu'en autres marchandises;
pource que le peu qui sont venuës des Indes en
Espagne, y croissent peu, & y ont mal multiplié,
& au contraire le grand nombre que l'on a porté
d'Espagne aux Indes, y vient très-bien, & y sont
grandement multipliees. Je ne sçay si nous de-
uons dire que ce soit à cause de la bonté des plan-
tes, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien

HISTOIRE NATURELLE

si nous dirons que c'est la terre, pour la donner à ce qui est de delà. Finalement il y a par delà de tout ce qui se produit de bon en Espagne & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porées ou verdure, & toutes sortes de legumes, aussi les laitues, choux, raues, oignons, ail, persil, naueaux, pastenades, berengenes, ou pommes d'Amour, scariolles, betes, espinars, garuences, ou pois, febues, lentilles, & finalement tout ce qui croist par deçà de domestique, & de profit: de sorte que ceux qui y ont fait voyage, ont esté curieux d'y porter des semences de toutes sortes, & le tout y a beaucoup fructifié encor que ç'ait esté diuersement, sçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quant aux arbres, ceux qui plus generalement & plus abondamment ont fructifié, ont esté les orangers, limoniers, citronniers, & autres fruiçts de ceste sorte. Ily a desia en quelques endroits comme des bois & des forests d'orangers. Ce que trouuant estrange, ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangers, l'on me respondit que cela estoit aduenu fortuitemēt, d'autant que les oranges estans tombees à terre, & pourries, leur semence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naistre ces bois ainsi espais. Ce qui me sembla vne bonne raison. I'ay dit que c'estoit le fruiçt qui generalement s'est plus augmenté es Indes, pource que ie n'ay esté en nul endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que toutes les Indes sont vne terre chaude & humide, qui est ce que requiert cet arbre. Ils ne croissent point en la

Sierre, mais l'on les y apporte des vallées ou coste de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils font és isles, est la meilleure que i'ay veüe par deçà, ny par delà mesme. Les pesches, les presses & abricots y ont fort multiplié, & en la neufue Espagne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru fort peu de ces forests de fruiçts, outre les pesches, & encor moins és isles. Il y croist des pommes & des poires, mais c'est assez moyennement, il y a des prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neufue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie realle. Il y a assez de grenades aussi, bien que elles soient toutes douces, car les aigres n'y sont point bien venues. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les guignes iusques auiourd'huy n'ont point encor bien fructifié és Indes, & croy que ce n'est pas faute de temperature, pource qu'il y en a de toutes sortes, mais peut estre faute de soing, ou parce que l'on n'a pas bien rencontré sa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruiçt delicieux. Quant aux fruiçts grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chastaignes, & n'ay point de cognoissance que iusques auiourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte d'Espagne pour les friands, des amendes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des neffles, ny des cormes, ce qui importe peu. Me semble que cecy doit suffire pour

faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruiçts. Maintenant difons quelque chose des plantes de profit que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desia ennuyeux.

*Des raisins, vignes, oliues, meures, &
des cannes du sucre.*

CHAP. XXXII.

E'NTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir: ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité, à cause que c'est vne grande richesse en ce pays, & en bonté, parce qu'avec le temps ils deuiennent plus experimentez vigneron. Les vignes du Peru sont communes és valles chaudes, où il y a des eaus, & les arrousent

avec la main, pource qu'il n'y tombe point de pluyes du ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des endroits où les vignes ne sont point arrousees ny du ciel ny de la terre, & toutesfois elles ne laissent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux fosses qu'ils appellent de Villacurt, esquels lieux il se trouue des fossez ou terres enfoncées parmy les morts sablons, lesquels sont toute l'année d'une incroyable fraîcheur, sans qu'il y pleue aucunement en quelque saison que ce soit, ny qu'il y ait des eauës pour les arrouser artificiellement. La cause est parce que le terrouer est spongieux, & qu'il succe l'eauë des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces sablons, ou bien c'est l'humidité de la mer (comme d'autres pensent) laquelle passant au trauers de ce sable, cause que l'eauë n'en est pas sterile ny inutile, ainsi que le Philosophe l'enseigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceste occasion les dismes des Eglises y sont augmētés de cinq & six fois au double depuis vingt ans. Les vallées plus fertiles de vignes sont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyma, & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cusco & en diuers endroits, ce qui est vn grand reuenue: car avec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou six ducats, que si c'est vin d'Espagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Espagne au royaume de Chillé, pource que c'est le mesme climat, mais il se gaste quand l'on l'apporte au Peru.

Ils mangent des raisins où l'on ne peut boire de vin, & est chose admirable que l'on trouue en la cité de Cusco des raisins frais tout le long de l'année, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallées produisent du fruit en diuers mois de l'an, soit qu'ils entent les vignes en diuerses saisons, ou que ceste variété vienne de la qualité de la terre; quoy qu'il en soit, c'est vne chose certaine qu'il y a quelques vallées qui portent du fruit tout le long de l'année. Si quelqu'un s'esmerueille de cecy, il se pourra esmerveiller dauantage de ce que ie diray, & peut estre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, desquels l'une moitié donne du fruit six mois durant, & l'autre moitié en donne les autres six mois. En Malla, qui est treze lieux distante de la cité des Rois, y a vn figuier, duquel la moitié qui est au costé du Sud, est verte, & donne du fruit vne saison de l'année, sçauoir quand il est Esté en la Sierre, & l'autre moitié qui est vers les Lanos du costé de la mer, est verte, & donne son fruit en l'autre saison contraire, quand il est Esté aux Lanos. Ce qui prouient de la variété de la température & de l'air qui vient d'une part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y est n'est pas petit, mais il ne sort point de la prouince. Mais la soye qui se fait en la neufue Espagne se transporte es autres royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Espagne, & y viennent bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Mistecqua, où il y a des vers à soye, & mettent en œuvre la soye qu'ils en recueillent, dont ils font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point

fait iusques à present de damas, de satins, ny de velours. Le sucre est vn autre reuenu plus grand, veu que non seulement on en consume es Indes, mais aussi l'on en apporte beaucoup en Espagne, car les cannes croissent fort bien en diuerses parties des Indes. Ils ont basti leurs engins aux isles, en Mexique, au Peru, & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dit que l'engin à sucre de Nasca souloit valoir de reuenu plus de trente mil pezes par chacun an. Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, estoit mesme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Espagne aussi ne le sont pas moins : car c'est vne chose estrange que ce que l'on gaste & consume de sucre es Indes. L'on apporta de l'isle de saint Dominique en la flotte où ie vins, huit cens quatre vingts & dix-huit cassons de sucre, lesquels ests comme ie les veids charger en Port-riche, chaque casse deuoit estre à mon opinion de huit arrobres pesant, qui sont deux cens. Le sucre est le principal reuenu de ces Isles, tant se sont addonnez les hommes à l'appetit des choses douces. Il y a mesme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru : toutesfois il n'y a point eu encor iusques auiourd'huy aucun moulin à huile, & ne s'en fait point, parce qu'ils consomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien : ils trouuent que pour faire l'huile le coust y est plus grand que le profit. C'est pourquoy l'on y porte tout l'huile qu'il y a d'Espagne. En cet endroit i'acheueray la matiere des plantes, & venons aux animaux des Indes.

Du bestial portant laine, & des vaches.

CHAP. XXXIII.

Il E trouue qu'il y a trois sortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont esté portez d'Espagne; les autres sont de la mesme espece de ceux que nous auons en Europe, & toutesfois n'y ont point esté portez par les Espagnols, & les autres sont animaux propres des Indes, & desquels l'on ne trouue point en Espagne. De la premiere sorte sont les brebis, vaches, cheures, pores, cheuaux, asnes, chiens, chats, & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces especes. Le menu bestial y a beaucoup multiplié, que si l'on y pouuoit profiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce seroit vne des plus grandes richesses qu'ils eussent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de pasturages, sans que l'herbe y diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces pasturages & herbages, que personne n'en possède en propre, mais chacun fait paistre ses troupeaux où il veut. Pour ceste raison il y a communément grande abondance de chairs, lesquelles sont à fort bon marché: mesme les autres choses qui procedent des brebis, comme le laiët & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laisserent perdre toutes les laines, iusques à ce que quelques-vns se mirent à les mesnager & en faire des draps & couuertures, qui a esté vn grãd secours pour le commun peuple de ceste terre: d'autant que le drap de Castille y est fort cher. Il y a plusieurs drapiers drapans au

Peru, & beaucoup dauantage en la neufue Espagne, encor que les draps que l'on y porte d'Espagne soient beaucoup meilleurs, soit que la laine en soit plus fine, ou que les ouuriers soient plus experts. Autresfois se sont trouuez des hommes qui possedoient soixante & dix & cent mil testes de brebis, encor qu'à present n'y en ait gueres moins. Que si c'estoit en Europe, ce seroit vne tres-grande richesse, mais en ce pays-là ce n'est qu'une moyenne richesse. En plusieurs endroits des Indes, & croy que c'est en la plus grand' part, le menu bestial ne fructifie & n'y profite pas bien à cause que l'herbe est haute, & la terre si vicieuse, qu'il n'y peut pas bien paistre comme le grand bestial. C'est pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, desquelles y a de deux sortes. Les vnes sont domestiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme mesme en toute la neufue Espagne. De ces vaches domestiques ils s'en seruent & en tirent de la commodité tout ainsi qu'en Espagne, sçauoir la chair, le bentre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre sorte de vaches sont sauuages, qui se tiennent es montagnes & forests: c'est pourquoy on ne les dompte point, & n'ont aucun maistre à qui elles soient en propre, tant pour l'aspreté & espaisseur des forests, que pour la grande multitude qu'il y en a: & celuy qui le premier les tuë, en est le maistre, comme d'une beste de chasse. Ces vaches sauuages ont tellement multiplié en sainct Dominique, & en d'autres endroits des enuirons, qu'elles vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans

aucun maistre à qui elles appartiennent. L'on fait la chasse à ces bestes, pour leur cuir tant seulement, & sortent en la campagne des negres ou des blancs à cheual, avec leurs coupe-iarests, qui courent les taureaux & vaches, & quand ils les ont frappez & arrestez, ils leur appartiennent. Ils les escorchent, & en portent la peau en leur maison, laissant la chair perdue, sans qu'il y ait personne qui la prenne ou emporte, à cause de l'abondance qu'il y en a. Tellement qu'ils m'ont attesté en ceste isle, qu'en quelques endroits l'air s'y estoit corrópu, pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir que l'on apporte en Espagne est vn des meilleurs reuenus des Isles, & de la neufue Espagne. En la flotte de quatre vingts & sept, il vint de saint Dominique le nombre de trente-cinq mil quatre cens quarante quatre cuirs de vaches, & de la neufue Espagne soixante quatre mil trois cents cinquante, qu'ils estimerent à quatre vingts seize mil cinq cens trente deux pezes. De sorte que quand l'on descharge vne de ces flottes, c'est chose admirable de voir la riuere de Seuille, & cet arcenat où se deschargent tant de cuirs & de marchandise. Il y a aussi des cheures en grand nombre, le principal profit desquelles est le suif, outre les cabrits, le lait, & autres commoditez qu'on en tire: d'autant que les riches & les pauures se seruent de ce suif pour leur esclairer, car comme il y en a grande quantité, aussi y est-il à fort bon conte, & plus que l'huile mesme. Il est vray que tout le suif dont ils se seruent, n'est pas seulement de celuy des massles. Ils en accommodent les marroquins pour la chauffeure, tou-

tesfoisie n'ay point opinion qu'ils soient si bons comme ceux que l'on y porte de Castille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus-part s'y en trouue des races d'aussi bõs comme les meilleurs d'Espagne, tant pour courir vne carriere & pour parade, que pour le trauail, & pour faire chemin. C'est pourquoy ils se seruent pour bestes de loüage & pour voyager, le plus ordinairement des cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, spécialement és lieux où se font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si grand nombre d'asnes, aussi ils ne s'en seruent gueres à cet vsage, ny pour le trauail & seruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoient esté portez des Canaries, & qui y auoient multiplié, mais assez petitement. En saint Dominique les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon, que c'est auiourd'huy la playe & l'affliction de ceste isle. Car ils mangent les brebis, & vont en troupes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les loups en Espagne. De vrais chiens, il n'y en auoit point premierement és Indes, mais quelques animaux semblables à des petits chiens, lesquels les Indiens appellent Alco, c'est pourquoy ils appellent du mesme nom d'Alco les chiens que l'on y a portez d'Espagne, à cause de la ressemblance qui est entre eux, & sont les Indiens si amis de ces petits chiens, qu'ils esparagneront plustost leur manger pour leur donner. Tellement que quand ils vont par

pays, ils les portent avec eux sur leurs espaulles, ou en leur sein, & quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiens avec eux, sans se servir d'eux en autre chose que pour l'amitié & compagnie.

De quelques animaux de l'Europe que les Espagnols trouuerent és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXIII.

EST vne chose certaine que l'on a porté d'Espagne tous ces animaux dont i'ay parlé, & qu'il n'y en auoit point és Indes quand elles furent premièrement descouuertes, il n'y a pas centans: car outre que c'est vne chose qui peut estre approuuee par des tesmoins qui vivent encores, c'en est vne preuue suffisante, de voir que les Indiens n'ont en leur langue aucun mot propre pour signifier ces animaux, mais ils se seruent des mesmes noms Espagnols, combien qu'ils soient corrompus: pour-autant que ne cognoissans point la chose, ils prendrent le mot commun aux lieux dont elle auoit esté apportee. I'ay trouuée ceste reigle bonne pour discerner quelles choses auoient les Indiens auparauant que les Espagnols y vissent, & celles qu'ils n'auoient point car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient & cognoissoient desia, & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui sont les mesmes noms Espagnols le plus communément, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin, & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espec

de ceux que nous auons en l'Europe: sans qu'ils y eussent esté portez par les Espagnols. Il y a des lyons, des tygres, ours, sangliers, renards, & d'autres bestes fieres & sauuages, dequoy nous auons proposé vn argument au premier liure, sçauoir que n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent passé aux Indes par mer, attēdu que c'est vne chose impossible de passer l'Ocean à nage, & seroit vne folie de penser que les hommes les eussent embarquez avec eux, il s'ensuit que ce monde se continuē en quelque endroit avec l'autre nouveau, par où ces animaux peuuent auoir passé, & peuplé peu à peu ce nouveau monde: puis que suivant l'Escriture ces animaux se sauuerent en l'Arche de Noé, & de là ils ont multiplié au mō-^{Gen. 6.} de. Les lyons que i'ay veus ne sont rouges, & n'ōt point ces crins, avec lesquels on a accoustumé de les peindre. Ils sont gris, & non pas si furieux comme on les void en peinture. Les Indiens s'assembent & s'assemblent pour prendre & chasser les lyons, & font comme vn circuit, qu'ils appellent chaco, dont ils les enuironnēt, puis les tuent à coups de pierres, de bastons, & d'autres instrumēs. Ces lyons mesmes ont accoustumé de grimper aux arbres, où estans montez, les Indiens les tuent avec des lances, ou arbalestes, & plus facilement avec des arcбуzes. Les tygres y sont plus furieux & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuse, à cause qu'ils s'esslancent & assailent en trahison. Ils sont tachetez, & de la mesme façon que les historiographes les peignent. I'ay ouy quelques fois conter que ces tygres estoient animez contre les Indiens, & qu'ils n'assailloient

HISTOIRE NATURELLE

point les Espagnols, ou bien peu, & qu'ils alloiēt prendre & choisir vn Indien au milieu des Espagnols, & qu'ils les emportoient. Les ours qu'ils appellent en langue de Cusco, otoioncos, sont de la mesme espeece que ceux d'icy, & se terrifent. L'on y void peu de ruches, pource que les rais de miel qui sont es Indes se trouuent aux arbres, & dessous la terre, & non pas aux ruches, cōme en Castille. Les rais de miel que j'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, sont d'une couleur grise, ayans peu de suc, & ressemblent plus à vne paille douce, qu'à des rais de miel. Ils disent que les abeilles sont petites comme mouches, & qu'elles jettent leur esfain deslouz la terre. Le miel en est aspre, & noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur, & des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Carthagene. Je n'ay point veu ny ouy parler qu'il y ait des sangliers, mais des renards & autres animaux qui mangent les bestes, & la volaille, il y en a plus que les pasteurs ne voudroiēt. Outre ces animaux qui sont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point esté portez par les Espagnols, comme sont les cerfs, & autres, dont y en a grande abondance'en toutes les forests. Mais la plus grande partie est vne venaison sans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous sont sans cornes, comme corcos. Il ne me semble pas difficile de croire: mais est presque certain que tous ces animaux par leur legereté, & pour estre naturellement sauuages, ayent passé

d'un monde à l'autre par quelque endroit où ils se ioignent, puis qu'aux grandes isles & esloignées de la terre ferme, ie n'ay point de cognoissance qu'il sy en trouue, quoy que i'aye fait recherche de le descourir.

Des oiseaux de par deçà qui sont és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXV.

ON pourra plus facilement croire qu'il en soit ainsi des oiseaux, & qu'il y en a de la mesme espece de ceux de par deçà, comme sont les perdrix, les tourtes, pigeons, ramiers, cailles & plusieurs & diuerses sortes de faucons, lesquels l'on enuoye de la neufue Espagne & du Peru, aux seigneurs d'Espagne, d'autant qu'on en fait grande estime. Il y a mesme des herons, & des Aigles de diuerses sortes, & n'y a point de doute que ces especes d'oiseaux & autres semblables, n'y ayent passé bien plustost que les lyons, les tygres, & les cerfs. Il se trouue aussi és Indes vn grand nombre de perroquets, specialement aux Andes du Peru, & es isles de Port-riche & sainct Dominique, où ils vont par bandes, comme sont les pigeons par deçà. En fin les oiseaux avec leurs aisles vont où ils veulent, & certainement plusieurs especes d'iceux pourront bien passer le Golphe, puis que c'est chose certaine, comme Plin l'affirme, qu'il y en a beaucoup qui passent la mer, & vont en des regions fort estranges, combiẽ que ie n'aye point leu qu'aucuns oiseaux passent au vol vn si grand golphe comme est celuy de la mer Oceane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout

*plin. lib.
10. c. 23.*

impossible, puis que l'opinion commune des mariniens est, qu'il s'en trouue deux cents lieues, voire beaucoup dauantage loing de la terre, & que mesme, cōme Aristote l'enseigne, les oiseaux endurent facilement estre dans l'eauë, d'autant qu'ils ont peu de respiration, comme nous voyōs aux oiseaux maritimes, lesquels se plongent & sont vn long temps dedans l'eauë. Ainsi pourra on dire que les oiseaux qui se trouuent à present en la terre ferme, & és isles des Indes, ont peu passer la mer, se delaisans en des islettes, & en des terres qu'ils recognoissent par vn instinct naturel (comme Plin raconte de quelques vns) ou parauanture se laissans tomber en l'eauë, quand ils sont fatiguez de voller, & apres reprenans le vol, quand ils se sont reposez quelque peu. Quāt aux oiseaux que l'on void és isles, esquelles il n'y a point d'animaux terrestres, ie tiens sans doute qu'ils y ont passé par vne des façōs susdites. Mais pour les autres oiseaux qui se trouuent en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent esté cōme les animaux de la terre, qui sont de la mesme espece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oiseaux fort pesans, comme les Austruches, dont il y en a fort au Peru, lesquelles ont accoustumé d'espouenter quelquesfois les moutons du pays qui vont chargez. Mais laissant ces oiseaux, qui se gouernent d'eux-mesmes, sans que les hommes en ayent le soing, si ce n'est pour la chasse, parlons des oiseaux domestiques. Ie m'esmerueille des poulles, attēdu qu'il y en auoit aux Indes auant que les Espagnols y arriuaissent, ce qui

*Arist. lib.
3. de Part.
animal. c. 6*

*Plin. lib.
10. c. 25.*

ce qui est assez prouvé, parce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poule Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vsage le mesme proverbe que nous auons icy, d'appeller poule vn homme coïiard. Ceux qui furent à la descouuerte des isles de Salomon, racontent qu'ils y ont veu des poules semblables aux nostres. L'on peut entendre que la poule estant vn oiseau si domestique, & si profitable comme elle est, les hommes les y ont peu porter avec eux, quand ils passerent d'un lieu en autre, comme nous voyons encor auourd'huy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poule, ou poulet sur la charge qu'ils portent sur leurs espaulles, & mesmes les portent facilement en leurs poulliers, & cages de jonc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'espece d'animaux, & d'oiseaux de ceux del'Europe que i'ay dites, & d'autres sortes que d'autres pourront raconter.

*Comme il est possible qu'il y ait és Indes quelques
sortes d'animaux, dont il n'y ait
point ailleurs.*

CHAP. XXXVI.

EST chose plus difficile de monstrier & prouuer quel commencement ont eu plusieurs & diuerses sortes d'animaux qui se trouuentés Indes, de l'espece desquels nous n'auons point en ce continent. Car si le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'estoit point de besoin de sauuer alors toutes les especes

d'oiseaux & animaux, si d'autres deuoient estre créées de nouveau: d'autre-part on ne pourroit pas dire que le monde eust esté fait & acheué és six iours de la creation, s'il y eust eu encor d'autres nouvelles especes à former, & principalemēt des animaux parfaits, & non moins excellents que ceux qui nous sont cogneus. Si nous disons donc que toutes les especes d'animaux furent conseruees en l'Arche de Noé, il s'ensuit que les animaux, de l'espece desquels il ne s'en trouue en d'autres endroits qu'és Indes, y ayent passé de ce continent, tout ainsi comme nous auons dit des autres animaux qui nous sont cogneus. Cela supposé, ie demande comme il est possible qu'il n'en soit resté par deçà aucun de leur espece, & comme il s'en trouue seulemēt par delà, où ils sont comme voyageurs & estrangers. C'est à la verité vne question qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, si les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne se trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont-ils esté, veu qu'il n'est demeuré aucune apparence, ny reste d'iceux en tout ce monde? Que si ils n'y ont point passé d'une autre region, comment se font-ils formez & produits par delà? Parauanture Dieu a-il fait vne autre nouvelle creation d'animaux? Ce que ie dy de ces Pacos & Guanacos, ie le dy de mil autres differentes especes d'oiseaux & d'animaux de forest, qui iamais n'ont esté cogneus, ny de figure, ny de nom, & desquels il n'est fait aucune mention, soit entre les Latins, soit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce

monde. Il faut donc dire que combien que tous les animaux soient sortis de l'Arche, neantmoins par vn instinct naturel & prouidence du ciel, diuers genres d'iceux s'espartirent en diuerses regions, en aucunes desquelles ils se trouuerent si bien, qu'ils n'en voulurent point partir: ou s'ils en sortirent, ne se conseruerent, ou bien en fin de temps ils perirent totalement, comme l'on void arriuer en beaucoup de choses: car si l'on y veut regarder de pres, on trouuera que ce n'est pas tant seulement vne chose propre & particuliere es Indes, mais aussi generale en beaucoup d'autres regions & prouinces de l'Asie, d'Europe & d'Afrique, esquelles l'on dit qu'il y a certaines especes d'animaux qui ne se trouuent point en d'autres regions, au moins s'il s'en trouue ailleurs, l'on recognoist qu'ils y ont esté portez de là. Puis donc que ces animaux sont sortis de l'Arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue seulement en l'Inde Orientalle, & de là se sont communiquez en d'autres regions, nous en pourrions dire autant de ces animaux du Peru, & des autres des Indes, qui ne se trouuent en autre partie du monde. L'on peut bien aussi considerer sur ce sujet, si tels animaux different en espee, & essentiellement de tous les autres, ou si ceste leur difference est accidentalle, laquelle peut y auoir esté causee par diuers accidens, comme nous voyons au lignage des hommes, que les vns sont blancs, & les autres sont noirs, les vns geans, les autres nains, & en l'espee des singes, les vns n'ont point de queuë, & les autres en ont: entre les moutons, les vns

font rez, & les autres velus, les vns grāds & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court cōme ceux de Castille. Mais pour en parler plus sagement, qui voudra par ce discours, en mettant seulement ces differences accidentales, conseruer la propagation des animaux és Indes, & les rednre à ceux d'Europe, prēdra vne charge, de laquelle il pourra mal-aisément sortir à son honneur. Car si nous deuons iuger les especes d'animaux par leurs proprietēz, ceux des Indes sont si differends, que c'est appeller l'œuf chastaigne, de les vouloir reduire aux especes cōgnūes de l'Europe.

Des oiseaux qui sont propres ès Indes.

CHAP. XXXVII.

L y a aux Indes de plusieurs sortes d'oiseaux remarquables, soit qu'ils soient de la mesme espece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oiseaux qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps est quasi plume. Ils ne s'assient point en terre, mais ils se pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainsi se reposent comme des mouches, & choses aëriennes. Au Peru il y a des oiseaux qu'ils appellent Tomineios, si petits, que beaucoup de fois i'ay douté les voyant voler si c'estoient abeilles, ou papillons : mais à la verité ce sont oiseaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores, y sont d'une extreme grandeur, & d'une telle force, que non seulement ils ouurent & despecent vn moutō, & le mangent, mais aussi

vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes (lesquelles ie croy quant à moy estre du gère des corbeaux) sont d'une estrange legereté, & ont la veüe fort aiguë, estans fort propres pour nettoyer les citez, d'autant qu'ils n'y laissent aucunes charongnes, ny choses mortes. Ils passent la nuict sur les arbres, ou sur les rochers, & au matin ils viennent aux citez se metans sur le sommet des plus hauts edifices, d'où ils espient & attendent leur prise. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on raconte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayac, sont oiseaux plus grands que perroquets, & leur ressemblent en quelque chose, ils sont estimez pour la diuerse couleur de leur plumage, qui est fort beau, & fort agreable. En la neufue Espagne il y a abondance d'oiseaux, d'un excellēt plumage, de sorte qu'il ne s'en trouue point en Europe qui en approchent, comme l'on peut voir par les images de plumes qu'ils apportent de là, lesquels avec beaucoup de raison sont prisez & estimez, donnans occasion de s'esmerveiller que l'on puisse faire avec des plumes d'oiseaux vne œuvre si delicate & si parfaitement esgale, qu'ils semblent proprement estre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil & vn regard si gay, si vif, & si agreable, que le peintre n'en peut pas faire de si beaux avec son pinceau & ses couleurs. Quelques Indies, bons ouuriers & experts en cet art, portrayent de ces plumes, & representent parfaitement ce qu'ils voyent peint avec le pinceau, de telle façon que les peintres d'Espagne n'ont en ce poinct aucun auantage sur eux. Le precepteur

HISTOIRE NATURELLE

du Prince d'Espagne Dom Philippe, luy donna trois estampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiere, lesquelles son Altesse môstra au roy Dom Philippe nostre sieur, son pere, lesquels sa majesté contemplant, & regardant de pres, dit qu'il n'auoit iamais veu en œuvre si petite vne chose de si grande perfection & excellence. Comme on eut vn iour présenté à la Saincteté de Sixte cinquiesme, vn autre quarre plus grand, où estoit pourtrait saint François, & qu'on luy eust dit que les Indiens faisoient cela de plume, il le voulut esprouer, touchant des doigts le tableau, pour voir si c'estoit plume, d'autant que cela luy sembloit chose merueilleuse d'estre si proprement agencé, que la venë ne pouoit iuger & discerner si c'estoient couleurs naturelles de plume, ou si elles estoient artificielles de pinceau. C'est vne chose fort belle que les rais & regard que jette vn vert, vn orangé comme doré, & autres couleurs fines, & vne chose digne de remarquer, que les regardans d'une autre façon, on les void comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bout de Pasca-ro. La façon est qu'avec de petites pinces delicat-tes ils arrachent les plumes des mesmes oiseaux morts, & avec vne colle desliée qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennent ces plumes si delicat-tes, & petites de ces oiseaux, qu'ils appellent au Peru, Tomincios, ou d'autres semblables, qui ont de tres-parfaites couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, se seruoient des plumes en beaucoup

d'autres ouvrages fort précieux ; spécialement pour l'ornement des rois & seigneurs de leurs temples & idoles. Car il y a aussi d'autres grands oiseaux qui ont des plumes excellentes , & tres-fines , dequoy ils faisoient des pannaches , & plumages bigarrez , spécialement quand ils alloient en guerre , les enrichissant d'or & d'argent fort artificieusement , qui estoit vne chose de grand prix. Les mesmes oiseaux y sont encor auiourd'huy , mais ils n'en sont pas tant curieux , & n'en font plus tant de pannaches , ny de gentillesses comme ils souloient. Il y a aux Indes d'autres oiseaux du tout contraire à ceux-cy de si riche plumage , lesquels outre ce qu'ils sont laids , ne seruent d'autre chose que de faire de la fiente , & neantmoins ne sont-ils pas peut-estre de moindre profit. J'ay consideré cela m'esmerueillant de la prouidence du Createur , qui a ainsi ordonné que les autres creatures seruent aux hommes. En quelques Isles ou Phares qui sont joignant la coste du Peru , l'on void le long des pics & montagnes toutes blanches , & dirroit-on à les voir que ce seroit de la neige , ou que tout y est vne terre blanche , mais ce sont des monceaux de la fiente de ces oiseaux marins qui vont là continuellement fienter , & y en a si grande abondance , qu'elle se haussé plusieurs aulnes , voire plusieurs lances en haut : ce qui semble chose fabuleuse . Ils vont avec des basteaux à ces isles , seulement pour charger ceste fiente , pource qu'il n'y a autre fruit , grand ny petit en icelles : & est ceste fiente si commode & si profitable , que la terre qui en est fumee

rapporte du fruit en fort grand'abondance. Ils appellent ceste fiente guano, d'où a prins le nom la vallee qu'ils disent de limaguana, és vallees du Peru, où ils se seruent de ceste fiente, & est la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades, & autres fruits y excèdent en grandeur & bonté tous les autres, & disent que c'est pource que l'eauë avec laquelle ils les arrousent passe par de la terre fumee de ceste fiente, qui cause la beauté de ce fruit. Tellement que ces oiseaux n'ont pas seulement la chair pour seruir de viande, le chât pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardise, mais aussi leur fiente sert pour engraisser la terre. Ce qui a esté ainsi ordonné par le Createur souuerain pour le seruice del'homme, afin qu'il se ressouuienne de recognoistre & estre loyal à celuy duquel tout son bien procede.

Des bestes de chasse.

CHAP. XXXVIII.

Utre les animaux de chasse dont nous auons parlé, qui sont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui se trouuent par delà, dont ie ne sçache point qu'il y en ait par deçà, sinon que parauanture ils y ayent esté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui sont faits comme petits porcs, qui ont ceste chose estrange d'auoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-là vont par les bois en troupes, ils sont cruels sans estre aucunement craintifs, au contraire ils assaillet & ont des crocs comme rasoirs, avec lesquels ils font de dangereuses bleseures &

incisions, si ceux qui les chassent ne se mettent en lieu de sauue-garde. Ceux qui les chassent pour les tuer plus seurement montent en des arbres, où incontinent les sains ou porcs accourent & arriuent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne peuvent nuire à l'homme, & alors du haut avec vne lance ils blessent & tuent ceux qu'ils veulēt. Ils sont tres bons à māger, mais il est besoin aussi tost leur oster & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'espine, car autrement dans vn iour ils se corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui ressemblent à des cochons de lait, & les appellent Guadatinais. Je doute s'il y auoit aux Indes auant que les Espagnols y vinsent, des porcs de la mesme espee de ceux d'Eurore, d'autant qu'en la descouuerte des isles de Salomon, il est dit qu'ils y trouuerent des poules & des porcs d'Espagne. Mais quoy que ce soit, c'est vne chose certaine que ce bestial a multiplié presque en toutes les parties des Indes fort abondamment. Ils en mangent la chair fraische, la tiennent aussi saine & bonne comme si c'estoit du mouton, comme en Carthagene en quelques endroits ils sont deuenus sauuages & cruels, & leur fait-on la chasse comme à des sangliers, ainsi que l'on void en saint Dominique, & es autres isles où le bestial s'est habituē aux forests. En quelques endroits ils les nourrissent avec le grain de mays, & ils s'engraissent merueilleusement, afin d'en auoir le sain, dont ils vsent à faute d'huile: en aucuns lieux l'on en fait des jambons, comme en Toluca de la neufue Espagne, & en Paria du Perou. Retournant donc à ces animaux de pardelà,

tout ainsi comme les fainos sont semblables aux porcs, quoy qu'ils soient plus petits: ainsi les dantes ressemblent aux petites vaches, combien qu'ils ressemblent mieux à des mulles, pour n'auoir point de cornes. Le cuir de ces animaux est fort estimé pour des collets & autres couuertes, & sont si durs qu'ils resistent à quelque coup que ce soit. Et comme les dantes sont defendus par la force & dureré de leur cuir, ceux qu'ils appellent armadillos le sont aussi par la multitude des escailles qu'ils ont, lesquels pourent & se ferment comme ils veulent en façon de cuirasse. Ce sont des petits animaux qui vont par les bois, lesquels ils appellent armadillos, à cause de la defense qu'ils ont se mettās dans leurs coquilles, & les descouurant quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne me semble pas chose de grand' valeur: mais la chair des yquanas est vn meilleur manger, combien qu'ils soient hideux & horribles à la veüë: car ils ressemblent aux vrais lezards d'Espagne, encor qu'ils soient d'vn genre ambigu & douteux, d'autant qu'ils vont à l'eauë, & sortans en terre montent aux arbres du riuage, & comme ils se jettent des arbres en l'eauë, les bateaux se mettent dessous qui les recueillent. Les chinchilles est vn autre genre de petits animaux comme escurieux. Ils ont vn poil merueilleusement doux & lisse, & porte l'on leurs peaux comme vne chose exquisite & salutaire pour eschauffer l'estomach & les parties qui ont besoin de chaleur moderee. Ils font des couuertes & des castellongnes du poil de ces chinchilles, & se trouuent en la Sierre du Perou, où il y a mesme vn petit animal fort commun

qu'ils appellent cuyes, que les Indiens estiment pour vn tres-bon māger, & ont accoustumé d'offrir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont comme petits connins, & ont leurs creux & tanières dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre: les vns sont gris, les autres blācs & les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viscachas, qui sont comme des lieures, combien qu'ils soient plus grands, auxquels ils font la chasse, & les mangent. Des vrais lieures il y en a assez grand nombre pour la chasse en quelques endroits. L'on trouue aussi des connins au royaume de Quitto, mais les bons y sont venus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange, que celuy lequel pour son excessiue pesanteur & tardiuete à se mouuoir, ils appellent Perico-ligero, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à chaque main, & meut ses pieds & ses mains comme par compas, & fort pesamment, & ressemble de face à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte aux arbres, & mange des fourmis.

Des Micos ou Guenons des Indes.

CHAP. XXXIX.

DANS toutes les montagnes de ces isles de la terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre infiny de Micos ou guenōs qui sont de la race des singes, mais differents en ce qu'ils ont vne queue, voire fort lōgue, Et y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grāds, voire quatre que les ordinaires, les vns sōt du tout noirs, les autres bais

les autres gris, & les autres tachetez, & meslez. Leur legereté & leur façon de faire est admirable, pource qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent presque imiter les oiseaux. En allant de Nom de Dieu en Panama, ie veids en Capira que vne de ces guenons sauta d'un arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuere, ce qui me fit beaucoup esmeruiller. Ils sautent où ils veulent, s'entortillans la queue en vne branche pour s'esbranler, & quand ils veulent sauter en vn lieu esloigné, & qu'ils ne peuvent d'un saut y atteindre, ils vsent alors d'une gentille façon, qui est qu'ils s'attachent à la queue les vns des autres, & font par ce moyen comme vne chaine de plusieurs, puis apres ils s'eslancent & se jettent auant, & le premier estant aidé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il aide & soustient tout le reste iusques à ce qu'ils soient tous paruenus attachez, cōme i'ay dit, à la queue les vns des autres. Ce seroit chose longue à raconter quelles folies, embusches & trauerfes, & les jeux & gaillardises qu'ils font quand on les dresse: lesquelles ne semblent pas venir d'animaux brutaux, mais d'un entendement humain. I'en veids vn en Carthagene en la maison du Gouverneur, tellement dressé, que les choses qu'il faisoit sembloient incroyables. Ils l'enuoyoit à la tauerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'estoit pas possible de luy tirer l'argent de la main iusques à ce qu'on luy eust donné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la rue, & qu'ils

le vinssent agasser ou luy jeter des pierres, il mettoit bas le pot d'un costé & sur les pierres, ruant de sa part contre les enfans, jusques à ce qu'il eust asseuré le chemin, puis retournoit à porter son pot: & qui plus est, encor qu'il fust bon beuveur de vin (comme plusieurs fois ie luy en ay veu boire lors que son maistre luy en jettoit d'en haut) neantmoins il n'y eust iamais touché qu'on ne luy en eust donné congé. Ils mé dirét mesme que s'il voyoit des femmes fardees, il se jettoit sur elles, & leur tiroit la coiffeure, les desaccommodant & les voulant mordre. Cecy pourra estre addition, pour ce que ie ne l'ay point veu: mais ie ne pense point qu'il y ait animal qui plus approche de la conuersation humaine que ceste race de guenons. Ils en racontent tant de choses, que de peur que l'on ne pense que i'adiouste foy à des fables, ou que l'on ne les tienne pour telles, ie trouue meilleur de laisser ce sujet, & conclure ceste matiere, en benissant l'auteur de toutes creatures, de ce qu'il a voulu creer vne espece d'animaux seulement pour la recreation & le plaisir des hommes. Quelques-vns ont escrit que l'on apportoit ces *unicos* ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'estoit de l'Orientale.

Des vicuignes & taruignes du Peru.

CHAP. XL.

NTRE les choses remarquables des Indes du Peru sont les vicuignes & moutons du pays qu'ils appellent, qui sont des animaux traj-

étables, & de beaucoup de profit. Les vicuignes
 sont sauuages, & les moutons est vn bestial do-
 mestique. Quelques-vns ont pensé que les vicu-
 gnes sont ce qu'Aristote, Plin & autres auteurs
 traittent, quand ils escriuent de ce qu'ils appel-
 lent Capreas, qui sont cheures sauuages, & leur
 portent certainement quelque ressemblance pour
 la legereté qu'ils ont à aller par les bois & mon-
 tagnes, & pour ressembler ainsi en quelque chose
 aux cheures, mais en effect elles ne sont point
 d'une mesme espeece : car les vicuignes n'ont
 point de cornes, mais celles là en ont, comme A-
 ristote raconte. Ce ne sont point non plus les
 cheures de l'Inde Orientale, de l'espeece desquels
 ils tirent les pierres de bezaar : car s'ils sont de ce
 genre, ce seroit vne espeece diuerse : comme en la
 race des chiens l'espeece du mastin est autre que
 celle du leurier. Les vicuignes du Peru ne sont
 point aussi les animaux qui portent la pierre de
 bezaar en la prouince de la neufue Espagne, les-
 quels ils appellent là bezaars, d'autant que ceux-
 là sont de l'espeece des cerfs & venaison. Neant-
 moins ie ne sçache autre partie du monde où il y
 aye de ces animaux sinon au Peru & en Chillé,
 qui sont prouinces ioignantes l'une de l'autre.
 Les vicuignes sont plus grandes que les cheures,
 & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirant
 à couleur de rose seche, quelque peu plus claire;
 ils n'ont point de cornes comme les cerfs & ca-
 preas. Ils paissent & se retirēt és endroits les plus
 hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas.
 La neige ny la gelee ne les offense point, au con-
 traire il semble qu'elle les reçree. Ils vōt en trou-

pe, & courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques bestes, ils s'enfuyent comme bestes fort timides, & en fuyant ils chassent deuant eux leurs petits. L'on ne s'aperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'est pourquoy les Rois Inguas auoient defendu la chasse des vicignes, si ce n'estoit pour leurs festes, & par leur commandement. Quelques-vns se plaignent que depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a donné trop de licence à la chasse des vicignes, & qu'ils sont diminuez pour ceste occasion. La maniere de chasser dont les Indiens vsent est de ce chaco, qui est qu'ils s'amassent plusieurs hommes ensemble, quelquefois iusques à mil ou trois mil, voire dauantage, & entourant vn grand espace de bois, vont chassant la venaison, iusques à ce qu'ils se soient ioints de tous costez, par ce moyen ils se prennent d'ordinaire de trois à quatre cens ou enuiron, & lors ils prennent ce qu'ils veulent, laissant aller le reste, spécialement les femelles pour la multiplication. Ils ont accoustumé de tondre ces animaux, & de faire de leur laine des couuertes & castelognes de grand prix, pource que ceste laine est comme vne soye blanche qui dure long temps, & comme la couleur est naturelle & non point de teinture, elle est perpetuelle. Les estoifes faites de ceste laine sont fort fraisches & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles sont profitables pour l'inflammation des reins, & autres parties temperans la chaleur excessiue. La mesme vertu a ceste laine quand elle est mise en des matelas. C'est pourquoy quelques-vns en vsent à ceste fin, pour

l'experience qu'ils en ont. Ils disent dauantage que ceste laine ou couuerture faite d'icelle est medecinale pour d'autres indispositions, comme pour la goutte: toutesfois ie n'ay pas cognoissance qu'on en ait fait aucune experience certaine. La chair de ces vicugnes n'est pas bonne, encor que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de la cecine ou chair sechee, pour les effects de la medecine. Je diray ce que i'ay veu cheminant par la Sierre du Peru, i'arriuay en vn tambo ou hostellerie vn soir, estant affligé d'une terrible douleur des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vouloient sortir dehors (qui est vn accident lequel ordinairement aduient en ces parties là, dautant que l'on passe des lieux couuerts de neige, qui cause cet accident en les regardant.) Estant donc couché avec telle douleur que ie perdois presque patience, arriua vne Indienne qui me dit: Pere, mets toy cela aux yeux, & tu seras guarý: c'estoit vn morceau de chair de vicugne tuee nouuellement, & encor toute sanglante. I'vsay de ceste medecine, & incontinent ceste douleur s'appaisa, & peu de temps apres me quitta du tout. Outre les chacos que i'ay dit, qui est la façon generale & plus commune de chasser és Indes, ils ont accoustumé d'en vser d'une autre particuliere pour les prendre, qui est, qu'en approchant assez prés ils jettent des cordeaux avec certains plombs, qui prennent & se meslent entre leurs pieds, & les empeschét qu'ils ne peuent courir, par ce moyé ils prennent la vicugne. La principale raison pourquoy cet animal est estimé, est à cause des pierres de bezaar qui se trouuēt en luy, desquelles
nous

noustraitterons cy-apres. Il y a vn autre genre d'animaux, qu'ils appellent tarugas, lesquels aussi sont sauages, & sont plus legers que les vicugnes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchét point en troupes comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seules, & communément en des lieux tres-hauts. L'on tire mesme des pierres de bezaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

CHAP. XLI.

NL n'y a chose au Peru de plus grande richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellent moutons des Indes, & les Indiens en l'ange generale l'appellent Lama. Car tout bien consideré, c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux que l'on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestement, comme ils font des brebis en Espagne. Dauantage ils en tirent la commodité de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de besoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé il n'est point de besoin de despendre à les ferrer, ny en selles ou en baits, & non plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuitement, se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs: de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn mesme animal. Et comme c'est vne nation pauure, il a

HISTOIRE NATURELLE

voulu aussi les exempter en ce point de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutons ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres sont rez & de peu de laine, aussi sont-ils meilleurs pour la charge: ils sont plus grands que des grâds moutons, & moindres que des veaux, & ont le col fort long à la semblance d'un chameau, dont ils ont bien besoin: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'un col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tout blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez, qu'ils appellent Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons & des sacrifices. La chair en est bonne, encor quelle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate que l'on scauroit manger, toutesfois l'on n'en consomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruit & profit qu'ils rapportent est la laine pour faire les draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuvre, & font des estofes, dont ils se vestent, l'une qui est grossiere & commune, qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertes, & autres ouurages exquis, qui sont de longue duree, & ont un assez beau lustre, approchant comme du misoye: & ce qu'ils ont de fin-

gulier, est leur façon de tistre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ourages qu'ils veulēt, sans que l'on voye aucun finit ny bout en toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de grands maistres ouuriers à faire ceste matiere de Cumbi, & les principaux residoient au quartier de Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca. Ils teignent ceste laine de diuerses couleurs tres-fines, avec plusieurs sortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differens ourages, de grossiers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens & Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs mestiers en leur maison, sans qu'ils ayent besoin d'acheter ny faire faire les estofes qu'ils vsent chez eux. Ils font de la chair de ce bestial: du Cuschargui, ou chair sechee, qui leur dure long tēps, & en font grand estime. Ils ont accoustumé de conduire des bandes de ces moutons, chargez comme voituriers, & vont en vne bande trois cens ou cinq cens, voire mil moutons, lesquels portent du vin, du mays, du coca, du chuno, du vif argent, & toute autre sorte de marchandise, & qui plus est de l'argent, la meilleure de routes. Car l'on porte les barres d'argent depuis Porozu iusques en Ariqua, où il y a soixante & dix lieuës, & auoient autresfois accoustumé de les porter à Arequipa, qui sont cent cinquante lieuës. Je me suis beaucoup de fois esmerueillé de voir ces troupes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup d'auantage, qui sont plus de trois cens mil ducats, sans autre garde ny escorte, que quelques Indiens, qui seruent seulement pour guider les

moutons, & les charger & descharger, ou pour le plus quelque Espagnol, & dorment ainsi toutes les nuits au milieu des champs, sans autre garde que cela: & neantmoins en vn si long chemin, & avec si peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ait faute, ou perte d'aucune chose sur vn si grand nombre d'argent, tant est grande la seureté dessous laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairement vn de ces moutons, est comme de quatre ou six arrobes, quand le voyage est long, ils ne cheminent par iour que deux ou trois lieuës, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellent, qui sont ceux qui conduisent les troupes & bandes, ont leurs gistes & repaires ordinaires, qu'ils cognoissent où il y a de l'eauë, & des pasturages, & là ils deschargent & font leurs tentes, y faisans du feu & accommodãs leur manger, & ne sont pas trop mal, encore que ce soit vne façon de cheminer assez flegmatique & tardive. Quand il n'y a point plus d'vne iournee de chemin à faire, vn de ces moutons porte bien huit arrobes pesant, & dauantage, & chemine avec sa charge vne iournee entiere de huit ou dix lieuës, ainsi qu'en ont vsé de pauures soldats qui cheminoient par le Peru. Tout ce bestial se plaist en vn air froid, & pour ceste occasion il se trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos, à cause de la chaleur. Il arriue quelquesfois que ce bestial est tout couuert de glace & de gelee, & neantmoins demeure sain, & se porte fort bien. Les moutons rez sont plaisans à regarder, pource qu'ils s'arrestent au chemin, & haussent le col, regardans les personnes fort attentiuement, & de-

meurent là ainsi vne longue espace de temps sans se mouuoit ny faire semblant de crainte, ny d'espouuement: ce qui donne occasion de rire, les voyant ainsi arrestez; encor que quelquesfois ils s'espouuentent subitement, & s'en courent avec la charge, iusques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouuãt atteindre, on est contraint de les tuer, & tirer à l'archuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquesfois. Les Pacos se faschèt & s'obstinent contre la charge, se couchans avec icelle, sans qu'on les puisse faire releuer, mais plustost se laisserõt-ils couper en mil pieces que de se mouuoir, quand ce despit leur vient, d'où est venu le proverbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'un s'est empacqué, pour signifier qu'il s'est obstiné: d'autant que quand ces animaux se faschent, c'est avec excez. Le remede que les Indiens ont alors, est de l'arrester, & l'asseoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de carelles, iusques à ce qu'il oste sa fascherie, & qu'il se releue, & aduient quelquesfois qu'ils sont contrains d'attendre deux ou trois heures, iusques à ce qu'il soit desempacqué & desennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute vifue celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infectast le reste, pource que c'est vn mal fort contagieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien qui aura vn ou deux de ces moutons n'est pas réputé pauvre, car vn de ces moutons de la terre vaut six & sept pezes essayez, & dauantage, selon le temps & les lieux.

Des pierres bezaars.

CHAP. XLII.

LA pierre beaar se trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy dessus, estre propres & particuliers du Peru, de laquelle quelques auteurs de nostre temps ont escrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoissance. Pour le subiet present, il suffira de dire que ceste pierre qu'ils appellent beazaar, se trouue en l'estomach & ventre de ces animaux, quelquesfois vne seule, & quelquesfois deux, & trois, & quatre. Elles sont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes sont petites comme auelines, & encor moindres, les autres sont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes aussi grandes comme vn œuf de pouille, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme les vnes sont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de plusieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de grises, de verd brunes, d'autres qui sont comme dorées. Ce n'est pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles sont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres sont formées & composées de diuerses tuniques, ou pellicules, & les vnes sur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuer-

ses sortes d'animaux, fiers & domestiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adioustent vne autre espece, qu'ils disent estre cheures sauvages, & sont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres sortes d'animaux sont fort cogneuës au Peru, & en auons desia traitté cy dessus. Les Guanacos ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noires, & ne sont pas tant estimees, ny approuees, pour l'usage de la medecine. On tire les plus grosses pierres de bezaar, des vicunes, & sont grises, ou blanches, ou de verd obscur, lesquelles sont tenuës pour les meilleures. L'on estime que celles des Tarugues sont les plus excellentes, dont il y en a quelques-vnes bien grosses, elles sont communement blanches, tirans sur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules communement plus grosses & espaisës que les autres. L'on trouue la pierre bezaar esgallement autant aux males, qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrent, ruminent, & ordinairement paissent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enseignement de leurs peres & anciens, qu'en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a plusieurs herbes & animaux venimeux, lesquels empoisonnent l'eauë, & les pasturages, où ils boient & mangët, & où ils fleurët. Desquelles herbes venimeuses il y en a vne qui est fort cogneuë de la vicugne par vn instinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, lesquels mägent ceste herbe, & par le moyë d'icelle ils se preseruet

du poison, des eaux & des pasturages, & ainsi disent-ils que de ceste herbe se forme en leur estomach ceste pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poison, & ses autres opérations merueilleuses. C'est l'opinion & tradition des Indiens, descouuerte par des personnes fort expérimentez au royaume du Peru, ce qui s'accorde avec la raison, & avec ce que Pline raconte des cheures montagneres, lesquelles se nourrissent & paissent de poison, sans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, cheures, & veaux, de l'espece de ceux de Castille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paissent és mesmes roches que font les autres, répondent qu'ils ne croient pas que ces susdits animaux de Castille mangent ceste herbe, & qu'ils ont mesme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela semble s'accorder avec ce que nous sçauons, qu'en la neufue Espagne il se trouue de pierres de bezaar, combiẽ qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guamacos, mais seulement des cerfs, en quelques vns desquels l'on trouue ceste pierre. Le principal effect de la pierre bezaar est contre le venin & maladies venimeuses, encor qu'il y ait sur ce diuerses opinions, & quelques vns tiennent cela pour moquerie, & les autres en font des miracles. Cõment que c'en soit, c'est vne chose certaine qu'elle est de grande operation quand elle est appliquée à temps d'une façon conuenable, ainsi que les herbes, & à des personnes capables & disposées: car il n'est pas de medecine qui guarisse infailliblement tousiours. En Espagne & en Italie

Plin. lib.
10. c. 72.

l'on a veu d'admirables effects de ceste pierre contre le Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais non pas tant au Peru. L'on l'applique pillee & mise en quelque liqueur qui se puisse accommoder pour la guerison de la melancholie, mal caduc, fieures pestilentieuses, & pour plusieurs sortes de maladies. Les vns la prennent avec du vin, les autres avec du vin-aigre, avec eauë dazahac, de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres sortes, que diront les medecins & apotiquaires. La pierre de bezaar n'a aucune faueur propre, comme mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables & n'y a point de doute que l'Autheur de tout cet Vniuers n'ait donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pierres de bezaar qui viennent de l'Inde Orientale, ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, lesquelles sont de couleur oliuastre, le second celles du Peru, & le troisieme celles de la neufue Espagne. Depuis que l'on a commencé de faire estat de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont sophistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croient que ce sont pierres faulses, & vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes fort fines, & de petites qui sont contrefaites. L'espreuue & experience est le meilleur maistre de les cognoistre. Vne chose est digne d'admirer, qu'ils naissent & se forment sur des choses fort estranges, comme sur vn fer d'esguillette, sur vne espingle, ou sur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent-ils pas qu'elle soit faulse, pource qu'il arriue que

HISTOIRE NATURELLE

l'animal peut auallé cela , & que la pierre se caille , & s'epaiffit là dessus , qui va croissant vne coquille l'un sur l'autre , & ainsi s'augmente. Je veids au Peru deux pierres fondees & formees sur des pignons de Castille , ce qui nous fit tous beaucoup esmerueiller , pource qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes , ny de pignons de Castille , s'ils n'estoient apportez d'Espagne , ce qui me semble chose fort extraordinaire. Ce peu suffise, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinales , comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de sang , de lait , & de mer : Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur , desquelles il n'est point de besoing de parler , pour n'auoir rien de commun à la matiere des animaux dont nous auons traité. Ce qui est dit , soit pour faire entendre comme le grand Maistre & Autheur tout-puissant de l'vniuers , a departy ses dons , & secrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour lesquels il doit estre adoré & glorifié par tous les siecles des siecles. Amen.

P R O L O G V E
D E S L I V R E S
S V Y V A N T S.

A Y A N T traité ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traiteray cy apres de l'Histoire morale, c'est à dire des costumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouveau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est présenté: L'ordre & raison nous inuite à poursuivre, & entreprendre le traité des hommes qui habitent au nouueau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suiuaus, ce qui me semblera digne d'estre recité sur ce suiet. Et pource que l'intention de ceste histoire n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui se passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste cognoissance au fruit que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'aider à ce peuple à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscurres de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures suiuaus, ce qui touche leur religion, ou superstition, leurs costumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouvernement, de leurs loix, costumes & de leurs faiçts. Et pource que la memoire s'est conseruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencements,

successions, guerres, & autres choses dignes de raconter, outre ce qui sera traitté au liure sixiesme, i'en feray vn propre & particulier discours au liure septiesme, iusques à monstrier la disposition & augures que ces nations eurent du nouueau Royaume de Christ, nostre Seigneur, qui se deuoit estêdre en ces terres, & les subinguer à soy, comme il a fait en tout le reste du monde: qui à la verité est vne chose digne de grande consideration de voir comme la diuine prouidence a ordonné que la lumiere de sa parole trouuast entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'est point chose qui soit de mon projet, d'escrire maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parties là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matiere, & non plus, ce que les seruiteurs du Seigneur y ont trouuillé & fructifié, d'autant que cela requiert vne autre nouuelle diligence. Je me contenteray seulement de mettre ceste histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle est desta toute acheminée à faire cognoistre les choses naturelles & morales des Indes, afin que le spirituel & le Christianisme y soit planté & augmenté, comme il est amplement expliqué aux liures que nous auons escrit, de procuranda Indiorum salute. Que si quelqu'un s'esmerueille d'aucunes façons & costumes des Indiens, & les veut mespriser comme idiots, ou les auoir en horreur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il prenne garde & se souuienne que les mesmes choses, voire de pires, ont esté veues entre les Grecs & les Romains, qui ont commandé à tout le monde: comme l'on pourra facilement entendre, non seulement de nos auteurs, Eusebe de Césaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres, mais aussi des leurs mesmes, comme Pline, Denys Halycarnasse, & Plutarque: car le prince des tenebres estant

le chef de toute infidelité, ce n'est pas chose nouvelle de
trouuer entre les infideles des cruautex, des immondi-
ces, & des folies, propres & conuenables à vn tel mai-
stre. Et iacoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup
surpassé ceux-ly du nouueau monde en valeur & science
naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux plu-
sieurs choses dignes de memoire. Mais en fin le plus qu'il
ya est comme de gens barbares, lesquels priuez de la lu-
miere supernaturelle, ont eu aussi defaut de la Philoso-
phie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQVIE-
ME DE L'HISTOIRE NA-
TURELLE ET MORALE
des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que l'orgueil & l'ennie du diable a esté
la cause de l'idolatrie.*



ORGVEIL & la presumption du diable est si grande & si obstinee, que tousiours il appete & s'efforce de se faire honorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut desrober & s'approprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il ne cesse de le faire aux nations aveugles du monde, lesquelles la lumiere, & resplendeur du saint Euangile, n'ont point encor esclaircies. Nous lisons en Iob, de cet orgueilleux tyran qu'il met ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il est le Roy. Les diuines escritures nous enseignent fort clairement ses mauuaises intentions, & sa trahison si outreuidee, par laquelle il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu, iceluy disant en Esaye : *Tu disois en toy-mesme ie monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'efforreray au sommet*

Iob. 41.

Esa. 14.

du firmament, & au costez d'Aquilon, ie passeray la hauteur des nuës, & seray semblable au Tres-haut. Et en Ezechiel: *Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis Dieu, & me suis assis en la chaire de Dieu au milieu de la mer.* Ainsi tousiours persiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iuste, & seure chastiment du tres-haut l'ait depouillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il festoit enorgueillly, ayant esté traité comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes: neãtmoins il n'a pas diminué d'un point sa meschante & perverse intention, laquelle il demonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espee de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui hayssent Dieu, continuë & va tousiours croissant. D'où vient le perpetuel & estrange foucy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu de se faire adorer des hōmes, inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si temps subiette la plus grande partie du monde, de sorte qu'à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple d'Israël. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume par sa mesme tyrannie, il a commencé d'assailir les peuples & nations les plus esloignées & barbares, s'efforçant de conseruer entr'eux la fausse & mensongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostee en son Eglise, l'enchaissant & enfermant comme en vne cage, ou prison, ainsi qu'une beste furieuse

Iob. 40.

à la grande confusion, & resjouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpee de la meilleure & plus notable partie du monde, il s'est retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblesse, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux pour lesquels le diable s'est tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation où il n'y ait quelque idolatrie. L'une, est sa grande presumption & orgueil, qui est telle, que qui voudra considerer comme il a bien osé s'attaquer au mesme Fils de Dieu & vray Dieu, en luy disant effrontement qu'il se prosternast deuant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas asseurement que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fust le Fils de Dieu. Cruel & espouuentable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu ! certainement celuy-là ne trouuera pas beaucoup estrange qu'il se face adorer comme Dieu par des nations ignorantes, puis qu'il s'est voulu faire adorer par Dieu mesme, en se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable creature. L'autre cause & motif de l'idolatrie, est la haine mortelle & inimitié qu'il a conceüe pour iamais contre les hommes. Car, comme dit le Sauueur, dès le commencement il a esté homicide, & retient cela comme vne condition & propriété inseparable de sa meschanceté. Et pource qu'il sçait que le plus grand malheur

Mat. 4.

heur de l'homme, est d'adorer la creature comme Dieu, à ceste occasion il ne cesse d'inuenter toutes sortes d'idolatries, pour destruire les hōmes, & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nie son Dieu, suivant ce passage, *Tuas delaiissé le Dieu qui t'a crée.* Et l'autre qu'il s'allubietist à vne chose plus basse que luy, pource que toutes les creatures sont inferieures à la raisonnable, & le diable encor qu'il soit superieur de l'homme en nature, neantmoins en estat il est beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceste vie est capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu est des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le diable superbe & orgueilleux est fort content.

Dent. 32.

*De plusieurs sortes d'idolatries desquelles les
Indiens ont vsé.*

CHAP. II.

L'Idolatrie, dit le sainct Esprit par le Sage, est la cause, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceste occasion l'ennemy des hommes a multiplié tant de sortes & diuersitez d'idolatrie que ce seroit chose infinie de les conter toutes par le menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'vn qui est sur les choses naturelles, & l'autre sur celles qui sont imaginees, & composees par inuention humaine; La premiere d'icelles est diuisee en deux, car ou la chose que l'on adore est generale, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens: ou

sap. 14.

elle est particuliere, comme vne certaine riuere, vne fontaine, vn arbre, & vne forest, quand ces choses ne sont point adorees generalement en l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tant seulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuement vsé au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le second genre d'idolatrie qui despend d'une inuention ou fiction humaine, se peut mesme diuiser en deux sortes. L'une qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les statuës d'or, de bois, ou de pierre, de Mercure, ou de Pallas, qui ne sont ny n'ont iamais esté rien autre chose que la peinture : & l'autre qui concerne ce qui reallement a esté, & est veritablement quelque chose, mais non pas telle que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choses qui leur sont propres, que les hommes adorent par vanité & flaterie. De sorte que nous les reduisons toutes en quatre sortes d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toutes lesquelles il nous cōuiendra dire quelque chose.

Que les Indiens ont quelque cognoissance de Dieu.

CHAP. III.

DN premier lieu, jaçoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces nations obscurcy ; Toutesfois en beaucoup de choses ; la lumiere de la verité & de la raison ne laisse pas d'operer quelque peu en eux. C'est pourquoy communément ils tiennent & recognoissent vn supreme Seigneur & auteur de toutes

choses, lequel ceux du Peru appelloient viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellence, l'appellans Pachacamac, ou Pachayachichic, qui est Createur du Ciel & de la terre. Et Vsapu, qui est admirable, & autres noms semblables. C'est celuy qu'ils adoroient, & estoit le plus grand de tous, lequel ils honnoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auionrd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui se rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apostres, que S. Paul se trouua en Athenes, *Act. 17.* où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incogneu, d'où l'Apostre print occasion de les prescher leur disant, *Celuy que vous autres adorez sans le cognoistre, est celuy que ie presche.* De mesme ceux qui preschent auionrd'huy l'Euangile aux Indiens ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur persuader qu'il y a vn Dieu supreme & Seigneur de toutes choses, & que cestuy là est le Dieu des Chrestiens, & le vray Dieu, combien que c'est vne chose qui m'a beaucoup fait esmerveiller, que iaçoit qu'ils eussent bien ceste cognoissance, ils n'auoiēt point neantmoins de nō propre, pour nōmer Dieu: car si nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot qui respōde à ce nom de Dieu, cōme le latin *Deus*, le grec *Theos*, l'hebreu *El*, l'arabic *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en lāgue de Cusco, ny en langue de Mexique. D'où vient que ceux qui preschent ou escriuent aux Indiens vsent de nostre mesme nom Espagnol *Dios*, s'accommodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui sont fort differētes. D'où il

appert le peu de cognoissance qu'ils auoient de Dieu, puis qu'ils ne le peuuent pas mesmes nommer, si ce n'est par nostre mesme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vne cognoissance telle quelle. C'est pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac, qui estoit le principal Sanctuaire de ce royaume. Et comme il a esté dit, ce mot de Pachacamac vaut autant que Createur, combié qu'en ce temple il exerçassent aussi leurs idolatries, adorant le diable, & les figures. Ils faisoient mesme des sacrifices & offrandes au viracocha, qui tenoit le supreme lieu, entre les adoratoires que les Rois Inguas ont eu. De là vint qu'ils appelloient les Espagnols viracochas, parce qu'ils auoient opinion qu'ils estoient fils du Ciel, & diuins, de mesme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Barnabé, appellans l'vn Iupiter, & l'autre Mercure, ainsi ils vouloiēt leur offrir des sacrifices, comme à des Dieux: & tout de mesme que les Barbares de Melite (qui est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit point de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. Donques comme ainsi soit que c'est vne verité conforme à toute bonne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils avec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nié, ainsi que l'on voit en la philosophie du Timée de Platon, en la methaphysique d'Aristote, & en l'Æsculape de Trismegiste, comme mesme es Poësies d'Homere & Virgile. De là vient que les predicateurs euangeliques n'ont pas beaucoup de difficulté à planter & persuader ceste verité

Act. 18.

Plat. in
Tim, Arist. C. vltimo. 2.
methap.
Trimeg.
Pimandro
& Asclepi.

d'un suprefme Dieu, quelques barbares & beftialles que foient les nations, aufquelles ils prefchent. Mais il eft tres-difficile de leur defraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny autre deité qu'une feule, & que toutes les autres chofes de foy n'ont point de puiffance ny d'eftre, ny d'operation qui leur foit propre, finon ce que le tres-grand feul Dieu & feul Seigneur leur dōne, & leur communique. En fin il eft neceffaire de leur perfuader cela par tous moyens, en reprouvant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent vniuerfellement d'adorer plus d'un Dieu, qu'en particulier (qui eft beaucoup d'avantage) de tenir pour dieux, & de demander ayde & faueur des autres chofes qui ne font point dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celui que le vray Dieu leur Seigneur & Createur leur concede.

Du premier genre de l'Idolatrie, fur les chofes naturelles, & vniuerfelles.

CHAP. IIII.

A PRES le Viracocha, ou le fupreme Dieu (le plus fouuent & communément, entre tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré & adorent eft le Soleil, & apres les autres chofes qui font les plus remarquables en nature celefte ou elementaire, comme la lune, les eftoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas feigneurs du Peru auoient en plus grande reuerence, apres le viracocha & le Soleil, eftoit le tōnerre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans

HISTOIRE NATURELLE

que c'est vn homme qui est au ciel avec vne fonde, & vne massüe, & qu'il est en sa puissance de faire pleuoir, gresler, tonner, & tout le reste, qui appartient à la region de l'air, où se creent les nuages. C'estoit vn guaca (ainsi appelloient-ils leurs adoratoires) generale à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cusco, qui estoit la cour & ville Metropolitaine, ils luy sacrifioient mesme des enfans comme au Soleil. Ils adoroient ces trois Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'vne autre façon que tout le reste, ainsi que Pollo escrit l'auoir experimenté, qui estoit qu'ils mettoient comme vn gantelet, ou bien vn gand en leurs mains, quand ils les hauffoient pour les adorer. Ils adoroient mesme la terre, laquelle ils appelloient Pachamama, à la façon que les anciens celebroident la Deesse Tellus: & la mer aussi, qu'ils appellent Mamacocha, comme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'auantage ils adoroient l'arc du Ciel, & estoient les armes blasons de l'Ingua, avec deux couleurs estenduës aux costez. Entre les Estoilles communément tous adoroient celle qu'ils appellent Colça, que nous appellons par deça les Cabrilles. Ils attribuoient à diuerses estoilles diuers offices, & ceux qui auoient besoing de leur faueur les adoroient comme les Pasteurs adoroient & sacrifioient à vne estoille qu'ils appelloient Vrcuhilay, qu'ils disent estre vn mouton de plusieurs couleurs, ayant le soing de la conseruation du bestial, & tient l'on que c'est celle que les Astrologues appellent Tyra. Ces Pasteurs mesmes adorent deux autres Estoilles qui vont & cheminent

proches d'icelles, lesquelles ils nomment Catuchillay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne brebis & vn aigneau. D'autres adoroient vne estoille qu'ils appellent Machacuay, à laquelle ils attribuent la charge & puissance sur les serpens & couleures, pour empêcher qu'ils ne leur fissent mal. Ils attribuoient la puissance d'une autre estoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant que tygre sur les tygres, les ours & les lions, & ont creu generally que de tous les animaux qui sont en la terre, il y en a vn seul au Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge & le soin de leur procreation & augmentation. Et ainsi ils remarquoient & adoroient plusieurs & diuerses estoilles, comme celles qu'ils appelloient Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray, & plusieurs autres. Tellemēt qu'il semble qu'ils approchoient aucunemēt des propositions des Idées de Platon. Les Mexiquains presque de la même façon, apres le supreme dieu adoroient le Soleil. C'est pourquoy ils appelloiēt Hernando Cortez (comme il l'escrit en vne lettre enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil, pour sa diligence & courage à circuir la terre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à l'idole appelée Vitzilipuztli, lequel en toute ceste region ils appelloiēt le tout-puissant & Seigneur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexiquains luy bastirent vn temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & somptueux de tous. La situation & forteresse duquel se peut coniecturer par les ruines qui en sont demeures au milieu de la Cité de Mexique.

Mais en cest endroit l'idolatrie des Mexiquains a esté plus pernicieuse & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie s'occupoit aux idoles, & non pas aux mesmes choses naturelles, combien qu'ils attribuoient les effects naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplication du bestial, de la guerre, de la generation, ainsi que les Grecs & les Latins se sont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. En fin qui voudra bien considerer cecy de pres trouuera que la façon & maniere dont le diable a vscé à tromper les Indiens, est la mesme avec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faisant entendre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Estoilles & les Elements, auoient d'eux-mesmes le propre pouuoir & autorité de faire du bien ou du mal aux hommes: Et combien que Dieu ait créé toutes ces choses pour le seruice de l'homme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il s'est voulu esleuer contre luy. Et d'autre-part il a recogneu & s'est assubiety aux creatures qui luy sont mesme inferieures, en adorant & inuoquant ses propres œuures, & laissant d'adorer & inuoquer le Createur, cōme le propose fort bien le Sage par ces paroles: *Tous les hōmes sont vains & abusez esquels la cognoissāce de Dieu ne se trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre celuy qui est par les choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et jaçoit qu'ils contemplant ses œuures, ils n'ont pas toutesfois atteint iusques à la cognoissance de l'author & ouurier*

d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité,
 le circuit des Estolles, les grandes eanës, le Soleil & la
 Lune estoient Dieux & gouverneurs du monde, & s'e-
 stans rēdus amoureux de la beauté de telles choses, il leur
 sembloit qu'ils les denoient estimer comme Dieux. C'est
 raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur
 Createur, puis que c'est celuy qui donne les beantez, &
 qui a fait ces mesmes choses. D'autre-part s'ils ont eu en
 admiration la puissance & les effects de ces choses, par
 celles mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre
 plus puissant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest
 estre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la
 beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre
 le Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les
 paroles du liure de Sapience, desquelles l'on peut
 tirer vn bon & fort argument, pour conuaincre
 la grande tromperie des idolatres infidelles, qui
 veulent plustost seruir & reuerer la creature que le
 Createur: comme iustement l'Apōstre les reprēd. Rom. I.
 Mais d'autant que cecy n'est point du present
 subiect, & qu'il est suffisammēt rapporté aux Ser-
 mons que l'on a escrits contre les erreurs des In-
 diēs, il suffit quāt à present de dire qu'ils adoroieēt
 le grād Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers
 tout d'vne mesme façon: pource que la façon de
 faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoil-
 les, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ou-
 urir les mains & faire certain son avec les leures,
 comme de personnes qui baissent, & de demander
 ce que chacun desiroit en leur offrant sacrifice.
 Combien qu'il y eust grande difference entre les
 paroles dont ils vsoient pour parler avec le grand
 Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient princi-

pablement le pouuoir & commandement sur toutes choses, & celles dont ils vsoient à parler aux autres, lesquels ils n'adoroient seulement que chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs intercesseurs enuers le grand Ticciuiracocha. Ceste façon d'adorer ouurant les mains, & comme en baissant, a quelque chose de semblable à celle que Iob auoit en horreur, comme chose propre des idolatres, disant. *Si i'ay baisé mes mains auec ma bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune quand elle est claire: ce qui est vne tres-grande iniquité, & est nier le Tres-grand Dieu.*

Iob. 31.

De l'idolatrie dont les Indiens vsent sur les choses particulieres.

CHAP. V.

LE diable ne s'est pas contenté de faire que les **aveugles** Indiens adorassent le Soleil, la Lune, les Estoilles, la terre, la mer & plusieurs autres choses generales en la nature; mais il a passé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les assujettissans à des choses basses & petites, & la plus grand'part ordres & infames. L'on ne l'espouëtera point de cest aveuglement des barbares, qui se voudra souuenir de ce que l'Apostre dit des Sages & des Philosophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent graces côme à leur Dieu, mais qu'ils se perdirēt en leurs opinions & pensees, & leur cœur a esté endurcy en leur folie, & ont changé la gloire & deité de l'Eternel: Dieu à des semblāces & figures de cho-

Rom. I.

ses caduques & corruptibles comme d'hommes, d'oiseaux de bestes & de serpens. L'on sçait assez que les Egyptiens adoroient le chien d'Osiris, la vache d'Isis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la Deesse Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Athenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & semblables autres vanitez & moqueries, dont les histoires des anciens Gentils sont toutes remplies. Et sont tombez les hommes en vn si grand malheur, pour n'auoir voulu s'absubjetir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme saint Athanase le traicte doctement escriuant contre les idolatres. Mais c'est vne chose merueilleusement estrange, que le desbordement & perdition, qui a esté en cela entre les Indiens, spécialement du Peru: car ils adoroient les ruières, les fontaines, les emboucheures des ruières, les entrees des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les sommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour chose de grande deuotion. En fin ils adoroient toute chose en nature, qui leur sembloit remarquable & differente du reste, comme y recognoissant quelque particuliere deité. L'on me mostra en Caxamalca de la Nasca vne colline, ou grand tertre de sable qui fut le principal adoratoire, ou Guaua des anciens. Je leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me responderent qu'ils l'adoroient à cause de ceste merueille qu'il auoit d'estre vn tertre de sable trefhaut au milieu des montagnes de pierre qui estoient trefespaisfes. Nous eusmes besoin en

la Cité des Rois d'un grand nombre de gros bois, pour fondre vne cloche, & pour ce l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour sa grandeur & son antiquité auoit esté long temps adoratoire, & Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre, iusques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruiçts de la terre, comme aux racines qu'ils appelloient Pappas. Il y en a d'une sorte estrange qu'ils appelloiēt Lallahuas, lesquelles ils baiſoient & les adoroïēt. Ils adorent aussi les ours, les lions, les tygres & les couleures, afin qu'ils ne leur facent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quand ils vont par chemin d'y ietter ou aux carrefours, aux collines, & principalement aux sommets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux ſouliers, des plumes, du Coca maſché, qui est vne herbe dont ils vsent beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauantage, leur jettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bonnes forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Concile prouincial du Peru. C'est pourquoy l'on trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses susdites. De semblable folie vsaient les anciens, desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au monceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les fols: qui est à dire, que l'on ne tire non plus de fruiçt*

*Concil. Ly-
mensis. 2.
p. 2. cap.
99.*

Prou. 27.

ny d'utilité du second que du premier : pource que le Mercure de pierre ne recognoist point l'offrande, ny le fol ne peut recognoistre l'honneur que l'on luy fait. Ils vsoient d'une autre offrande, non moins plaisante & ridicule, qui est d'arracher le poil des sourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou aux choses qu'ils craignent. Tel est le malheur auquel plusieurs Indiens ont vescu & vivent encore aujourdhuy, auxquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que ce soit. Ainsi saint Chrysostome en vne Homelie, accompare les Gentils, mais les seruiteurs de Dieu, qui travaillent en leur enseignement & saluation, ne doiuent pas mespriser ces folies & enfances, puis qu'elles suffisent, à enlacer ces pauvres abusez à vne eternelle perdition, ains les doiuent avec bonnes & claires raisons, tirer d'une si grande ignorance: Car à la verité c'est chose considerable, comme ils s'assubiettissent à ceux qui leur enseignent le vray chemin de raison. Il n'y a chose entre les creatures plus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous les Gentils communément adoroient. Vn capitaine discret, & bon Chrestien me contoit, qu'avec vne bõne raison il auoit persuadé aux Indiens que le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement vne creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui est le Seigneur & le principal, où cest Indien qui porte la lettre si legerement, ou toy

HISTOIRE NATURELLE

qui l'enuoye porter? Le Cacique respondit, C'est moy sans doute, pource que cestuy-là ne fait autre chose que ce que ie luy commande. Ainsi, repliqua le capitaine, en est il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choses, d'autant que le Soleil n'est point d'auantage qu'un vallet de ce Tres haut Seigneur, qui par son commandement chemine avec telle legereté sans se lasser, portant la lumiere à toutes les nations. Ainsi tu vois comme c'est cõtre raison de rendre au Soleil l'honneur qui est deu au Createur & seigneur de tout. La raison du Capitaine les contẽta tous, & dit le Cacique & les Indiens qui estoient avec luy, que c'estoit grande verité, & qu'ils s'estoient beaucoup resioüis de l'auoir entenduë. L'on raconte d'un des Roys Inguas homme de fort subtil entendement, lequel voyant comme tous ses predecesseurs adotoient le Soleil, dist qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fust Dieu, ny ne le pouuoit estre, pource que Dieu est un grand Seigneur, qui avec un grand loisir & repos fait ses œuures, & que le Soleil ne cesse iamais de cheminer, disant qu'une chose qui traualloit tãt, ne luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il dist verité.

Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & aueuglement par des raisons douces & aisées à comprendre, ils sont incontinent conuaincus, & se rengent admirablement à la verité.

D'un autre genre d'idolatrie sur les deffuncts.

CHAP. VI.

L y a vn autre genre d'Idolatrie fort differēt des iudits, dont les Gentils ont vſé à l'occafion de leurs defuncts, qu'ils aimoient & eſtimoient: & ſemble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie ſoit procedé de là, diſant ainſi: *Le commencement de fornication fut par la reputation des idoles, & ceſte in-* Sap. 4.
uention eſt vne totale corruption de la vie, car au commencement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour touſiours à iamais. Mais la vanité & oiſiueté des hommes a apporté ceſte inuention au monde, voire pour ceſte occaſion durent ſi peu leurs vies, pour ce qu'il arriva que le pere portant amerement la mort de ſon fils miſerable, fit pour ſa conſolation vn pourtrait du defunct, & commença à l'honorer & adorer cōme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheué ſes iours comme homme mortel, & pour ceſte fin ordonna entre ſes ſeruiteurs qu'en ſa memoire l'on fit des deuotions & ſacrifices. Du deſuis apres pluſieurs iours paſſez ceſte maudite couſtume ayant eſté authoriſee demeura ceſt erreur canonifſee pour loy, & ainſi par le commandement des Rois & tyrans, les pourtraicts & les idoles eſtoient adorez. De là vint auſſi que l'on commença à en faire autant aux abſens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en preſence, pour eſtre eſtre eſloignez, ils les adoroient de ceſte faſon & faiſoient apporter les pourtraicts des Rois qu'ils vouoient honorer, ſuppleant par ceſte inuention l'abſence de ceux qu'ils vouloient adorer. La curioſité des excellēs ouuriers augmenta ceſte inuention d'idolatrie, tellement

HISTOIRE NATURELLE

que par leur art ces statuës furent si elegantes, que ceux qui ne scauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des portraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage, vint à tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu auparavant auoit esté honoré cōme hōme. Et cela fut l'erreur miserable des hommes, qui s'accommodans ores à leur affection & sentiment, ores à la flatterie de leurs Rois, vindrent à imposer aux pierres le nom incommunicable de Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trouueront au pied de la lettre ceux qui feront curieux chercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté ces pourtraits & statues des defuncts, ie dy de l'idolatrie, qui est proprement d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que cest' autre idolatrie d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que ceste autre idolatrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nombre des planettes & estoilles, dequoy il est fait mention aux Prophe-
 res, ait esté depuis l'idolatrie & les statuës: combien que sans doute l'on ait fait des statuës & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au sommet de l'idolatrie par les mesmes voyes que demontre l'Escriture. Premièrement ils auoient soin de conserner les corps de leurs Rois & Seigneurs, & demeuroident entiers sans aucune mauuaise odeur, & se corrompre plus de deux cens ans. De ceste façon estoient les Rois Inguas au
 Casco,

Hieyem. 10
 Soph. 1.

Cusco, chacun en sa chapelle & adoratoire, dont le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie, fit tirer & porter en la cité des Rois trois ou quatre Dieux, qui causa grande admiration de voir ces corps morts depuis tant d'années si beaux & si entiers qu'ils estoient. Chacun de ces Rois Inguas laissoit tous les thresors, moyens & reuenu pour entretenir son adoratoire où l'on mettoit son corps, & y auoit beaucoup de ministres avec toute sa famille, qui estoient dediez à son seruice: car nul Roy successeur n'vsurpoit les thresors & vaisselle de son predecesseur, mais il en assembloit tout de nouueau pour luy & pour son palais. Ils ne se contenterent point de ceste idolatrie enuers les corps des defuncts, mais aussi ils faisoient leurs statuës & representatiōs, & chaque roy durant sa vie faisoit faire vne idole où il estoit representé, laquelle ils appelloient Guaoigui, qui signifie frere: pource que l'on deuoit faire à ceste statuë durāt la vie & la mort de l'Ingua, autant d'honneur & de veneration qu'à luy-mesme: & portoient ceste statuë en la guerre & en procession, pour auoir de la pluye & du bon tēps, & leur faisoient diuerses festes, & sacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cusco, & en son territoire: toutesfois l'on dit à present que ceste superstition d'adorer les pierres y a cessé du tout, ou en la plus grande partie. Apres qu'on les eut descouertes, par la diligence du licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la partialité ou race principale de Hanam Cusco, & trouue l'on de ceste façon qu'entre les autres nations ils auoient en grande estime & reueroiēt

HISTOIRE NATURELLE
les corps de leurs predecesseurs, & adoroient
aussi leurs statues.

Des superstitions dont ils vsoient avec les morts.

CHAP. VII.

LES Indiens du PERU ont creu commune-
ment que lesames viuoient apres ceste vie,
& que les bons estoient en la gloire, & les mau-
uais en la peine: tellement qu'il y a peu de diffi-
culté à leur persuader tels articles. Mais ils ne
sont pas paruenus iusques au point de recognoi-
stre que les corps deuoient resusciter avec les a-
mes. C'est pourquoy ils employoient vne exces-
sive diligence, comme il a esté dit, à conseruer les
corps lesquels ils honoroient apres la mort, à ce-
ste fin leurs succeffeurs leur bailloient des robes,
& leur faisoient des sacrifices: specialement les
Rois Inguas en leurs enterremens deuoient estre
accompagnez de grand nombre de seruiteurs &
femmes pour son seruice en l'autre vie. parquoy
le iour qu'il decedoit l'on mettoit à mort les fem-
mes qu'il auoit le plus aymeés, les seruiteurs &
officiers, afin qu'ils l'allassent seruir en l'autre vie.
Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Ata-
gualpa, au temps duquel entrerent les Espagnols,
l'on mit à mort mil & tant de personnes, de tous
aages & conditions pour son seruice, & pour l'ac-
compagner en l'autre vie. Ils les tuoient apres
plusieurs chansons & yurongneries, & ces desti-
nez à la mort se tenoient bien heureux. Ils leur sa-
crifioient plusieurs autres choses, specialement
des petits enfans, & de leur sang faisoient vne

raye au visage du deffunct d'une oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer des hommes & des femmes pour accompagner & servir le defunct en l'autre vie, a esté suivie d'autres, & est encor à present vsitee parmy d'autres nations barbares; voire comme escrit Pollo, elle a esté presque generale en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte que les Anglois auparavant que se convertir à l'Euangile, avoient ceste mesme coustume de tuer des hommes pour accompagner & servir les deffunts. L'on raconte d'un Portugais qu'estant captif entre les barbares, avoit receu un coup de fleche, dont il perdit un œil, & comme ils le voulurent sacrifier un iour, pour accompagner un seigneur deffunct; il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie feroient peu d'estat du defunct, si on luy donnoit pour compagnon un homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en donner un qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuee bonne par les barbares, fut cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux deffunts, dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu une autre beaucoup plus commune & generale en toutes les Indes, qui est de mettre à boire & à manger sur les sepultures des deffunts, croyans qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté un erreur entre les anciens, comme escrit S. Augustin. Et pour cet effect de leur donner à manger & à boire. Au iourd'huy plusieurs Indiens infidelles tirent de terre secrettement leurs deffunts des cimeties, & les enterrent en des collines, ou en des passages

des mōtagnes, ou bien en leurs propres maisons. Ils ont mesme accoustumé de leur mettre de l'argent & de l'or en la bouche, aux mains & au sein, & de les reuestir de robes neufues, & durables, doublees & pliees par dessouz le liēt mortuaire. Ils croyent que les ames des defuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la soif, la faim, & le trauail; & par ceste occasion ils font leurs anniuersaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raison dequoy les Prelats en leurs synodes aduertissent sur tout que les Prestres donnent à entendre aux Indiens que les offrandes que l'on met aux Eglises sur les sepultures, ne sont pas le manger ny boire des defuncts, mais pour les pauures & pour les ministres, & que Dieu est seul qui sustante les ames en l'autre vie, puis qu'ils ne mangent ny ne boient aucune chose corporelle, & importe beaucoup qu'ils sçachent bien cela, afin qu'ils ne conuertissent cet vsage religieux en superstition gentille, comme le font plusieurs.

De la façon d'inhumcr les defuncts entre les Mexiquains & autres nations.

CHAP. VIII.

AYANT raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait avec les defuncts, il ne sera mal à propos de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires desquels estoient fort solemnisez & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des prestres & religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne

estrange obseruance, comme il sera dit cy-apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obseques. Les lieux où ils les enterroient estoit en leurs iardins, & aux courts de leurs maisons propres, les autres les portoient és lieux des sacrifices. qui se faisoient és montagnes: les autres les brusloient, & apres enterroient les cendres en leurs temples, & les enterroient tous avec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoient les cendres de ceux qu'ils brusloient en des pots, & avec icelles les ioyaux, pierres & affiquets des defuncts quelques riches & precieux qu'ils fussent. Ils chantoient les offices funebres, comme responses, & leuoient les corps des defuncts beaucoup de fois, faisans plusieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient & beuuoient, & si c'estoit personnes de qualité, l'on y donoit des habits à tous ceux qui estoient venus à l'enterrement. Quand quelqu'un mouroit, ils le mettoient estendu en vne chambre, iusques à ce que de tous costez les parens & amis fussent venus, lesquels apportoiēt des presens au mort, & le saluoient comme s'il eust esté en vie. Et si c'estoit vn roy, ou seigneur de quelque ville, ils luy offroiēt des esclauues pour estre mis à mort avec luy, afin de l'aller seruir en l'autre monde. Ils faisoient mourir aussi le prestre ou chapellain qu'il auoit (car tous les seigneurs auoient vn prestre qui dans leurs maisons leur administroit les ceremonies, & le tuoient alors, afin qu'il allast administrer son office au mort. Ils tuoient le cuisinier, le sommelier, les nains, & les bossus, desquels ils se seruoient beaucoup, & ne pardonnoient pas mesmes aux freres

du defunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grandeur entre les seigneurs de se seruir de leurs freres & des dessusdits. Finalement ils tuoient tous ceux de son train pour aller entretenir sa maison en l'autre monde : & de peur que la pauureté ne les vint acueillir, ils enterroient avec eux plusieurs richesses, d'or, d'argēt, de pierreries, de courtines d'un ouurage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloient le defunct ; ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs, & ornemens qu'ils luy bailloient pour l'autre monde : puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient avec vne grande solemnité. Les obseques duroient dix iours avec des chants de pleurs & de lamentation, & les prestres emportoient les defuncts avec tant de ceremonies, (selon qu'on les en requeroit) & en si grand nombre qu'on ne les pourroit presque coter. Ils mettoient aux Capitaines & Seigneurs leurs marques d'honneur & leurs Trophées, selon leurs entreprinſes & la valeur qu'ils auoient employee aux guerres & es gouuernemens. Car pour cest effect ils auoient des blasons & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blasons au lieu où il desiroit estre enterré, ou brulé, marchant deuant le corps, & l'accompagnant comme en procession, où les prestres & dignitez du Temple alloient avec diuers ornemens & appareils. Les vns encensans, les autres chantans, & les autres sonnans de flustes tristes, & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vassaux & parens. Le prestre qui faisoit l'office estoit orné des marques de l'idole que

le Seigneur auoit representé : car tous les Seigneurs representoient les idoles , & en prenoient le nom de quelqu'vn , & à ceste occasion estoient estimez & honorez. L'ordre de Cheualerie portoit ordinairement ces marques dessusdites. Celly qu'ils deuoient brusler, estant apporté au lieu à ce destiné, ils l'environnoient de bois de pin, & tout ce qui estoit de son bagage , puis il mettoient le feu comme i'ay dit cy dessus, l'augmentant tousiours avec du bois gommeux, iusques à ce que le tout fust conuertý en cendre. Incontinent sortoit vn prestre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & plusieurs yeux de miroirs, & tenoit vn grand baston, avec lequel il mesloit toutes les cendres fort audacieusement & avec vn geste & vne representation si terrible, qu'il espouuentoit tous les assistans. Quelquesfois ce ministre auoit d'autres habits differés, selon qu'estoit la qualité du mort. I'ay fait ceste digression des obseques & funerailles sur l'idolatrie & superstition qu'ils auoient aux defuncts, maintenant il est raisonnable de retourner à l'intention principale, & d'achcuer ceste matiere.

Du quatriesme & dernier genre d'Idolatrie, dont les Indiens ont vsé, spécialement les Mexiquains, enuers les images & statues,

CHAP. IX.

Ombien que veritablement Dieu soit grandement offensé en ces idolatries susdites, où l'on adoroit les creatures, si est-ce que le S. Esprit
d iiii

reproue & condamne encor dauantage vn autre genre d'idolatrie, qui est de ceux qui adorent seulement les images & figures faites de la main des hommes, lesquelles n'ont autre chose en elles que d'estre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu donner. C'est pourquoy le Sage parle ainsi de telles gens: *Mal-heureux sont & entre les morts se peut conter l'esperance de ceux qui ont appellé les œuures des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la semblance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien dauantage que d'estre vne antiquaille.* Et poursuit diuinement ces propos à l'encôtre de cet erreur, & folie des Gentils. Comme aussi le Prophete Esaie, le prophete Hieremie, le prophete Baruc, & le saint Roy David, en traittent amplement: & est necessaire & conuenable que le ministre de Christ, qui reproue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veuë, & qu'il considere bien ces passages, & les raisons que le saint Esprit touche si viuement en iceux, & comme toutes se reduisent en vne brefue sentence, que met en auant le prophete Osee: *Celuy qui l'a fait a esté vn ouurier, parquoy il n'est point Dieu. Le veau donc de Samarie, seruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à nostre propos, il y a eu aux Indes vne grãde curiosité de faire des idoles & peintures de diuerses formes, & de diuerses matieres, lesquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru guacas, estans ordinairement des bestes laides & difformes, au moins celles que l'ay veuës estoient toutes ainsi. Je croy certainement que le diable, en l'honneur duquel l'on faisoit ces idoles, prenoit plaisir de se faire adorer

Sap. 13.

Esa. 44.
Hier. 10.
Baruc. 6.
Psal. 113.

Osee 8.

en ses difformitez. Et à la verité il se trouuoit aussi que le diable parloit & respondoit en beaucoup de ces guacas, ou idoles, & ses prestres & ministres venoient à ces oracles du pere de mensonge, & quel il est, tels estoient ses conseils, aduis & propheties. C'a esté és prouinces de la neuue Espagne, en Mexique, Tescuro, Tlascalla, Cholula, & aux parties voisines de ce royaume, où ce genre d'idolatrie a esté le plus practiqué qu'en royaume du monde. Et est vne chose prodigieuse, d'ouir conter les superstitions qu'ils ont eues en ce poinct: toutesfois il ne sera pas malplaisant d'en raconter quelque chose. Le principal idole de Mexique estoit, comme i'ay dit, Vitzilipuztli. C'estoit vne statuë de bois taillee en semblance d'un homme assis en un escabeau de couleur d'azur, posé sur un branquard, de chaque coing duquel sortoit un bois, ayant la forme d'une teste de serpēt. L'escabeau denotoit qu'il estoit assis au ciel: cet idole auoit tout le front azuré, & estoit lié par dessus le nez d'une bande de couleur d'azur, qui prenoit d'une oreille à l'autre. Il auoit sur la teste un riche plumage, en façon d'un bec de petit oiseau, qui estoit couuert par le haut d'un or bien bruny. Il auoit en la main gauche vne rondelle blanche, avec cinq formes de pommes de pin, faites de plumes blanches, qui y estoient posées en croix, & du haut sortoit un guillardet d'or, ayant aux costez quatre sagettes, lesquelles (au dire des Mexiquains) auoient esté enuoyees du ciel, pour faire les actes & proüesses qui se diront en son lieu. Il auoit en la main dextre un baston azuré, qui estoit taillé en façon d'une cou-

leure ondoyante. Tout cet ornement & le reste qu'il auoit portoit son sens , ainsi que le declaroient les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztli, main gauche de plume reluisante. Je diray cy apres du Temple superbe, des sacrifices, festes, & ceremonies de ce grand idole, qui sont choses remarquables. Mais à present il sera seulement dit, que cet idole vestu & orné richement, estoit mis en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou encaستillement, fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plumes & d'ornemens d'or, avec beaucoup de rondes de plumes, les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiours deuant soy vne courtine, pour plus grande veneration. Icignant la chambre ou chapelle de cet idole, il y auoit vne piece qui estoit de moindre ouurage, & non pas si bien ornee, où il y auoit vn autre idole qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles estoient tousiours ensemble, pource qu'ils les reputoient compagnons, & d'vne esgale puissance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort estimé, qui estoit le Dieu de penitence & des inbiblez & pardons des pechez. Ils appelloient cest idole Tezcallipula, & estoit fait d'vne pierre fort reluisante & noire, comme l'ayel, estant vestu de quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit des pendants d'oreilles d'or & d'argent, & en la leure d'embas vn petit canon de crystal, de la longueur d'vn xeme ou demy pied, dans lequel ils mettoient quelque fois vne plume verte, & quelques fois vne azuree, qui le faisoit ressembler tantost vne esmeraude, tantost vne turquoise, il auoit les cheveux ceints & bandez avec vn liser d'or, bruny, au bout du-

quel pendoit vne oreille d'or , avec deux brandons de fumées peintes en icelle, qui signifioient les prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quād ils se recomandoiēt à luy. Entre les deux oreilles pendoient vn nombre de petits herons. Il auoit vn ioyau pendu au col, si grand qu'il luy couuroit l'estomach. Aux deux bras des bracelets d'or : au nombril vne riche pierre verte, & en la main gauche vn esuentail de plumes precieuses veertes, azurees, & jaulnes, qui sortoient d'vn chaston d'or reluisant, & fort bruny, tellement qu'il sembloit que ce fust vn miroir, qui signifioit que deedans ce miroir il voyoit tout ce qui se faisoit au monde. Ils appelloient ce miroir ou chaston d'or *Ilaçheaya*, qui veit dire son regardoir. Il tenoit en la main dextre quatre sagettes, qui signifioient le chastement qu'il donnoit aux mauuais, pour les pechez. C'est pourquoy c'estoit l'idole qu'ils craignoient le plus, de peur qu'il ne descouurist leurs fautes & delicts. Il y auoit pardon de pechez en sa feste, qui se faisoit de quatre ans en quatre ans, comme il sera dit cy-apres. Ils tenoient ce mesme idole *Tezcatlipuca* pour le dieu de la sechetesse, de la famine, & sterilité, & de la pestilence. Parquoy ils le peignoient aussi en vne autre forme, à sçauoir estant assis avec beaucoup de majesté, sur vn escabeau entouré d'vne courtine rouge, peinte & elabouree de testes & os de morts. En la main gauche il auoit vne rondelle avec cinq pines, ou formes de pommes de pim faites de cotton, & en la droite vne dardille, comme d'vn geste menassant, & ayant le bras estendu, comme qui la voudroit jeter, & de la

rondelle fortoient quatre fagettes. Il auoit le visage & apparence de courroucé, & de coléré, le corps oingt tout de noir, & la teste pleine de plumes de cailles. Ils vsoient de grandes superstitiōs enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui estoit vne republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui estoit le dieu des marchādises, pource qu'ils estoient grands marchands, & encor auiourd'huy font-ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient Quetzalcoalt. Cet idole estoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerses couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visage d'vn petit oiseau avec vn bec rouge, & au dessus vne creste, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy sortoit dehors. Il portoit sur la teste vne mitre pointuë de papier peint, vne faux en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autres folles inuentions, qui toutes auoient leur signification, & l'adoroient parce qu'il faisoit riche ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité ce nom que les Choluanos donnoient à leur dieu estoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendissent pas. Ils l'appelloient Quetzalcoalt, qui signifie conleure de plume riche, car tel est le diable de l'auarice. Ces barbares ne se contentoient point d'auoir des dieux, mais aussi ils auoient des deesses, comme les fables des poëtes les introduirent, & l'aucugle Gentilité des Grecs & des Romains les ont venerées. La principale des deesses

qu'ils adoroient, estoit appellee Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle, comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du roy de Culguacan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils cōsacrerent de ceste façon, pour estre sa tœur, & dès lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plai-
 foit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprirent de leur dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'vne de ces deesses qu'ils adoroient eut vn
 fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrent pour dieu, & ceux-là estoient le party contraire des Mexiquains, avec l'aide desquels les Espagnols gaignerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoient vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoient d'vne telle forme, qu'il n'est ja besoin de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils luy faisoient estoit plaisante, & en ceste façon: Ils sonnoient vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloient tous avec leurs arcs, flesches, fillets, & autres instruments de chasse, & alloient avec leur idole en procession, suiuis d'vn grand nombre de peuple à vne Sierre haute, au sommet de laquelle ils auoient dressé & accommodé vne fueillee, & au milieu vn autel tres-richement orné, où ils mettoient l'idole. Ils alloiēt cheminans avec vn grand bruit de trompettes,

HISTOIRE NATURELLE

de cornets, de fleutes, & de tambours, & paruenus au lieu, ils circuiſſoient & enuironnoient tous les coſtez de ceſte Sierre ou montagne, où ils mettoient le feu par tous les endroits, au moyen dequoy ſortoient pluſieurs & diuers animaux, comme cerfs, cōnils, lieures, renards & lbups, leſquels alloient vers le ſommet fuyans le feu. Ces chafſeurs couroiet̃ apres avec de gands cris & bruits de diuers inſtrumēts, les challans iuſques au ſommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de beſtes de chaffe, en ſi grād preſſe, qu'elles fautoiet̃ les vnes ſur les autres, ſur le peuple, & ſur l'autel meſme, en quoy ils prenoient vn grand plaisir, & reſiouiffance. Alors ils prenoient vn grand nombre de ces beſtes, & ſacrifioient deuant l'idole les cerfs & grands animaux, leur arrachant le cœur, avec la meſme ceremonie dont ils vſoient au ſacrifice des hommes: c'ſt qu'eſtant acheuē, ils prenoient toute ceſte chaffe ſur leurs eſpaules, & ſe retiroient avec leur idole de la meſme façō qu'ils y eſtoient venus, & entroiet̃ en la cité chargez de toutes ces choſes, fort reſiouis, avec grand nombre de muſique, de buccinēs, & de tambours, iuſques à arriuer au temple où ils mettoiēt leur idole, avec grande reuerence & ſolemnite. Ils alloiet̃ tous accommoder les chairs de ceſte chaffe, dequoy ils faiſoient vn banquet à tout le peuple, & apres diſner faiſoient leurs farces, reſentatiōs, & dances deuant l'idole. Ils auoient vn autre grād nombre d'idoles, de dieux & deeſſes, mais les principales eſtoient en la nation Mexiquaine, & aux peuples voiſins, ainſi qu'il a eſtē dit.

*D'une estrange façon d'idolatrie practiquee
entre les Mexiquains.*

CHAP. X.

QOMME nous auons dit que les rois Inguas du Peru firent faire à leur semblance de certaines statuës qu'ils appelloient leurs guaoiquies, ou freres, & leur faisoient porter autant d'honneur qu'à eux-mesmes : ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs dieux, mais ils ont passé plus outre, pource que des hommes vifs ils faisoient des dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoiēt vn captif, tel qu'ils aduisoient bon estre, & auparavant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoient le mesme nom de l'idole auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoient & ornoient des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le temps que duroit ceste representation (qui estoit d'vn an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme façon que le propre idole : cependāt il mangeoit, beuuoit, & se resiouissoit. Quand il alloit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroiēt beaucoup d'aumosnes, & luy portoient les enfans & les malades, afin qu'il les guarist & benist, & luy laissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il estoit tousiours accompagné de dix ou douze hōmes, de peur qu'il ne s'enfuiſt. Et luy afin que l'on luy fist reuerēce par où il passoit, sonnoit de fois à d'autre d'vne petite fleute,

HISTOIRE NATURELLE

afin que le peuple s'apprestast pour l'adorer. La feste estant venuë, & luy estant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faisans vn solemnel sacrifice de luy. A la verité c'est vne chose pitoyable de considerer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tient encor aujourd'huy plusieurs qui font de semblables cruautez & abominations, aux despens des tristes ames, & des miserables corps de ceux qu'ils luy offrent, & luy se moque & rit de la bourde & moquerie qu'il fait aux pauvres mal-heureux, lesquels meritent bien par leurs pechez que le tres-haut Dieu les delaisse en la puissance de leur enemy, qu'ils ont choisi pour dieu & pour soustië. Mais puis que j'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'ensuit que nous traittions de leur religion, ou pour mieux dire superstition, de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples & ceremonies, & ce qui touche le reste.

*Comme le diable s'est efforcé de s'esgaler à Dieu,
& de luy ressembler aux façons de sacrifices,
religion, & Sacremens.*

CHAP. XI.

AVANT que de venir à ce poinct, l'on doit considerer vne chose, qui est fort digne de regarder de près, qui est que comme le diable par son orgueil a prins party & s'est rendu contraire à Dieu, ce que nostre Dieu par sa sagesse ordonne pour son honneur & service, & pour le bien & salut de l'homme, le diable s'efforce de l'imiter & le peruertir, pour estre honoré, & faire que l'homme en

me en soit condamné. Car comme nous voyons que le grand Dieu a des sacrifices, des Prestres, des Sacremens, des Religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & saintes ceremonies, ainsi le diable a ses sacrifices, prestres, ses façons de Sacremens, sa gent dediee, ses reclus & saintetez feintes, avec mille sortes de faux prophetes, tout ce qui sera plaisant d'entendre, estant déclaré en particulier, & non point de petit fruit pour celuy qui se souuiendra comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dit en l'Euangile; parquoy il procure vsurper pour soy la gloire de Dieu, & contrefaire la lumiere par ses tenebres. Les enchanteurs d'Egypte enseignez de leur maistre Satanas, s'efforçoient de faire d'autres merueilles semblables à celles de Moyse & d'Aaron, pour s'esgaler à eux. Nous lisons au liure des Iuges, de ce Micás prestre du vain idole, qui se seruoit mesme des ornemens dont on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'ephod du Seraphin, & des autres choses. Soit que ce soit, à peine y a-il chose instituee par Iesus-Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangelique, que le diable ne l'aye sophistiquee en quelque façon, & portée à sa gentilité, comme l'on pourra voir en lisant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des coustumes & ceremonies des Indes, desquelles nous traiterõs en ce liure.

Ican. 5.

Exod. 7.

Iud. 18.

Des temples qui se sont trouuez es Indes.

CHAP. XII.

COMMENÇANT donc par les Temples, tout ainsi que le grand Dieu a voulu que

l'on luy dediaſt vne maiſon, où ſon ſainct nom fuſt honoré, & qu'elle fuſt particulieremēt voïee à ſon ſeruice; ainſi le diable par ſes meſchantes intentions perſuada aux infideles qu'ils luy fiſſent de ſuperbes temples, & des particuliers adoroires & ſanctuaires. En chaque prouince du Peru il y auoit vn principal guaca, ou maiſon d'adoration, & outre icelle y en auoit vne vniuerſelle par tous les roiaumes des Inguas, entre leſquelles il y en a eu deux ſignalees, & remarquees, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama, qui eſt à quatre lieuës de Lyma, où l'on void encor auïourd'huy les ruines d'vn tres-ancien & grand edifice, duquel François Pizarre & les ſiens tirerent ceſte richeſſe infinie des vaſes, & des cruches d'or & d'argent qu'ils apporterent quand ils prindrent l'Ingua Alragualpa. Il y a certains memoires & diſcours qui diſent que le diable en ce tēple parloit viſiblement, & donnoit reſponſes par ſon oracle, & que quelquesfois ils voyoient vne couloure tachetee, & eſt vne choſe fort commune & approuuee és Indes, que le diable parloit, & reſpondoit en ces faux ſanctuaires, en trompant les miſerables. Mais là où l'Euangile eſt entré, & là où l'on a eſleué le ſigne de la croix, le pere de menſonge y eſt deuenu muet, ainſi que Plutarque eſcrit de ſon temps: *Cur ceſſauerit Pythias fonderere oracula.* Et ſainct Iuſtin martyr traicte amplement de ce ſilence que Chriſt impoſa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit eſté beaucoup auparauant prophetiſé en la diuine Eſcriture. La façon qu'auoient les miniſtres infideles & enchanteurs de conſulter leurs

Plut. lib. de
Tract. re.
Iuſt. in apo.
pro Chri-
ſtia.

dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'estoit ordinairement de nuit, & pour le faire entroient les espaules tournees vers l'idole, marchans en arriere, & plians les corps en inclinans la teste, & se mettoient en vne laide posture, & ainsi ils les consultoient. La responce qu'ils faisoient ordinairement estoit en maniere d'un sifflement espouventable, ou comme vn grincement qui leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur commandoit, estoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la misericorde de Dieu, & grande puissance de Iesus Christ. Il y a eu au Peru vn autre temple & oratoire plus estimé, qui fut en la cité de Cusco, où est auourd'huy le monastere de saint Dominique: & l'on peut voir que ç'a esté vne œuvre fort belle & magnifique par le paué, & pierres de l'edifice qui restent encor auourd'huy. Ce temple estoit comme le Pantheon des Romains, en ce qu'il estoit la maison & demeure de tous les dieux: car les rois Ingvas mirent en iceluy les dieux de toutes les nations & provinces qu'ils conquessoient, ayant chaque idole son lieu particulier, ou ceux de leur province les venoient adorer avec vne despenſe excessiue de choses que l'on apportoit pour son ministere. Et par cela ils auoient opinion de retenir seurement & en deuoir les provinces qu'ils auoient conquesses, tenans leurs dieux comme en ostage. En ceste mesme maison estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil, de tres-fin or, ouure d'vne grãde richesse de pier-

rieres, lequel estoit posé vers l'Orient, avec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy, & comme il estoit de tresfin metal, les rayons reuerberoient, avec telle clarté, qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du ciel. Ils disent qu'aux depouilles de ce temple si riche, vn soldat eut pour sa part ceste tres-belle planche d'or du Soleil. Et comme le jeu estoit lors de saison, il la perdit vne nuit en jouiant : d'où vint le prouerbe qui est au Peru, pour les grands ioueurs, disant qu'ils jouiet le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes temples de Mexique.

CHAP. XIII.

LA superstition des Mexiquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux-cy : tant en leurs ceremonies, comme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de saint Dominique ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auourd'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapetó, & autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grād, & faisoit au dedās de soy vne belle court. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleures attachees les vnes aux autres, & pour cela le

circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles y auoit vn perrō fort ioly, ouragé de petites pierres menuës noires comme du geais arrāgées d'vn bel ordre, avec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas vne grande clarté; & au dessus du perron il y auoit des carneaux fort mignonement faits, ouragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient comme des croisons reuestus avec les bouts enrichis de plumes jaulnes & vertes, & des franges longues de mesme. Au dedans du circuit de ceste cour il y auoit plusieurs chambres de religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, (car ainsi ils appelloient les souverains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste cour est si grande & si spatieuse, que huit ou dix mil personnes y dançoient en rond fort à l'aise, s'entretenās les mains les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsoient en ce royaume, ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponant, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussée fort belle de deux à trois lieues de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondée la cité de Mexique quatre chaussées en croix fort larges, qui l'embellissoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé des chaussées vis-à-vis de la porte de ce temple de Vitzili-

HISTOIRE NATURELLE

puztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long , & estoient separez de ce circuit de la cour par vne ruë qui estoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se voyoit vne pallissade tres-bien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau , & y auoit des verges trauersans d'vn arbre à l'autre, auxquelles estoient trauesees & enchainees plusieurs testes de morts par les temples. En chaque verge il y auoit vingt testes , & ces rangs de testes continuoient depuis le bas iusques au haut des arbres. Ceste pallissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis vn bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, car apres qu'ils estoient morts , & que l'on en auoit mangé la chair, la teste en estoit apportee & baillee aux ministres du temple , qui les enchainoient ainsi, iusques à ce qu'elles tombassent par morceaux, & auoient le soin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au sommet du temple il y auoit deux pierres ou chapelles, & en icelles estoient les deux idoles que j'ay dites de Vitzilipuztli, & son compagnon Tlalot. Ces chapelles estoient taillees & ciselees fort artificieusement, & si hautes esleuees, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court de

quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui estoit verte & pointuë en façon de piramide, & estoit là posée pour les sacrifices des hommes que l'on y faisoit: Car vn homme estant couché dessus à la rēuerse, elle luy faisoit ployer le corps, & ainsi ils l'ouuroient & luy tiroient le cœur, comme ie diray cy-apres. Il y auoit en la cité de Mexique huit ou neuf autres temples comme celuy que i'ay dit, lesquels estoient attachez & continuez les vns aux autres dans vn grand circuit, & auoient leurs degrez particuliers, leur court, leurs chambres & leurs dortoirs. Les entrees des vns estoient au Ponant, des autres au Leuant, des autres au Sud, & celles des autres au Nort. Tous ces temples estoient ingenieusement elabourez, & enceints de diuerses façons de creneaux & peintures, avec beaucoup de figures de pierres, estans accompagnez & fortifiez de grands & larges esperons. Ils estoient dediez à diuers dieux, mais apres le temple de Vitzilipuztli, suiuoit celuy de Tezcalipuca, qui estoit le dieu de penitence & des chastiemens, fort esleué haut & fort bien basty. Il y auoit quatre vingts degrez pour y mōter: au haut desquels se faisoit vne planure ou table de six vingts pieds de large, & ioinnant icelle vne salle tapissée de courtines de diuerses couleurs & ouurages: la porte d'icelle estāt basse & large, tousiours couuerte d'vn voile, & n'y auoit que les prestres seulement qui y pouuoient entrer. Tout ce temple estoit elabourez de diuerses tailles & effigies avec vne grande curio-

sité, d'autant que ces deux temples estoient comme les Eglises cathedrales, & le reste à leur respect comme parroisses & hermitages, & estoient si spacieux & de tant de chambres, qu'il y auoit en iceux les ministeres, les colleges, les escholes & les maisons des prestres, d'ot ie parleray cy-apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgueil du diable, & le malheur de ceste miserable nation, qu'avec si grande despenſe de leurs biens, de leur trauail, & de leurs vies seruoient ainsi leur propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux autre chose que de destruire leurs ames, & consumer les corps. Neantmoins ils s'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puissans dieux que ceux auxquels ils faisoient ces seruices.

Des Prestres, & de leurs offices.

CHAP. XIII.

Q'ON trouue entre toutes les nations du monde de des hommes particulierement dediez au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple ce que leurs dieux leur commandent. Il y a eu au mexique sur ce poinct vne estrange curiosité: & le diable voulant contrefaire l'usage de l'Eglise de Dieu, a mis en l'ordre de ces prestres de plus grands ou superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait esmerueiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusques à se seruir du mesme nom: car les

Mexiquains appelloient leurs grands prestres en leur ancienne langue Papas, comme pour signifier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à present par leurs histoires. Les Prestres de Vitzilipuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville députez à cet effect, & ceux des autres idoles y venoient par eslectiō, ou pour auoir esté offerts au temple dès leur enfance. Le continuel exercice des Prestres estoit d'encenser les idoles, ce qu'ils faisoient quatre fois durāt le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisieme au Soleil couchant, & la quatrieme à minuiet. A ceste heure de minuiet se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines, & de grāds cornets, & les autres des fleutes, & sonnoiet long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son, sortoit le semainier, vestu d'vne robe blanche en facon de Dalmatique, avec l'encensoir en la main, plein de brasier qu'il prenoit au foyer, brussant continuellement deuant l'autel, en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il jettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encēsoit avec beaucoup de reuerence: apres il prenoit vn linge, duquel il nettoioit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloiet tous ensemble en vne chapelle, & là faisoient certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappans & tirans du sang, de la facon que ie diray cy apres au Traitté de la penitence, que le diable a enseignee aux siens, & ne failloient iamais à ces matinees de minuiet. Aucuns autres que les Prestres ne pouuoient se mesler de leurs sacrifices, &

chacun d'eux s'y employoit selon leur dignité & degré. Ils preschoient mesme le peuple en certaines festes, comme nous dirons, quand ie traitteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faisoit-on des offrandes abondammēt. Ie diray cy-apres de l'onction dont ils vsoient à consacrer les Prestres. Au Peru les prestres estoient substantez & entretenus du reuenu & des heritages de leur dieu, qu'ils appelloient Chacaras, lesquels estoient en grand nombre, & bien riches.

*Des monasteres des vierges que le diable
inuenta pour son seruice.*

CHAP. XV.

QOMME la vie religieuse (de laquelle plusieurs seruiteurs & seruantes de Dieu ont fait profession en la sainte Eglise, à l'imitation de Iesus-Christ & de ses saints Apostres) est vne chose si agreable aux yeux de la diuine Majesté, par laquelle son saint nom est tant honoré, & son Eglise embellie: Ainsi le pere de mensonge s'est efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire comme debatre avec Dieu de l'obseruance & austerité de vie de ses ministres. Il y auoit au Peru plusieurs monasteres de vierges (car d'autre qualité elles n'y estoient point receuës) & pour le moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y auoit en ces monasteres deux sortes de femmes, les vnes anciennes, qu'ils appelloient Mamacommas, pour l'instruction & enseignement des ieunes: & les autres estoient de ieunes filles destinées là pour vn certain temps, puis apres l'on les

tiroit de là pour leurs Dieux, ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceste maison ou monastere Acclaguagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque monastere auoit son vicaire ou gouuerneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberré de choisir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fussent, estans au dessouz de huit ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enserrees dans ces monasteres estoient endoctrinees par les Mamacomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux coustumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estās au dessus de quatorze ans, & les enuoyoit en la cour avec bonne garde, vne partie desquelles estoient deputees pour seruir aux Guacas & sanctuaires, conseruans perpetuellement leur virginité, vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoient pour le salut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & capitaines auxquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable recompense: & ce departement se faisoit par chacun an. Ces monasteres auoient & possedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien, nourriture & sustentation de ces vierges qui y estoient en grand nombre. Il n'estoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ses filles lors que l'Appopanaca les demandoit pour les enserrer & mettre en ces monasteres, voire plusieurs offroient

leurs filles de leur bonne volonté, leur semblant que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sacrifiées pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamacomas ou Acllas eust failly contre son honneur, c'estoit vn ineuitable chastiment de les enterrer toutes viues, ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel supplice. Le diable a eu mesme en Mexique la façon & maniere de religieuses, encor que leur profession ne fust de plus d'vn an entier & estoit en ceste sorte. Au dedans de ce grand circuit que nous auons dit cy dessus, qui estoit au temple principal, il y auoit deux maisons comme claustrales vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hommes & l'autres de femmes. En celle des femmes il y auoit seulement des pucelles de douze à treize ans, lesquelles ils appelloient les filles de penitence. Elles estoient autant comme les hommes, viuoient en chasteté & regle comme pucelles, dedies au seruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier le temple, & apprester chaque matin à manger à l'idole & à ses ministres de l'aumosne que recueilloient les religieux. La viande qu'ils apprestoient à l'idole estoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du masse-pain, & apprestoient avec ce pain de certaines saulses qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres le

Daniel, 14.

mangeoient comme ceux de Baal, que conte Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laissoient croistre par apres iusqu'à quelque temps: elles se leuoient à minuit aux matines de l'idole, qu'ils celebroident tous les iours, faisant les memes exercices que les religieux. Ils auoient leurs

Abbeſſes qui les occupoient à faire des toiles de diuerſes façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire eſtoit tout blanc ſans aucun ourage ny couleur. Elles faiſoient auſſi leurs penitences à minuidi, ſe ſacrifiant en ſe bleſſant elles meſmes, & ſe perçans le bout des oreilles, & mettās en leurs iouies le ſang qu'elles en tiroient, & par apres ſe lauoient pour oſter ce ſang en vn petit eſtang qui eſtoit dedans leur monaſtere. Elles viuoient en grande honneſté & diſcretiō: & ſ'il ſe trouuoit que quelqu'vne eut failly, quoy que ce fuſt legerement, incontinent elle eſtoit miſe à mort ſans remiſſion, diſants qu'elle auoit violé la maiſon de leur Dieu. Ils tenoient pour vn augure & aduertiffemēt que quelqu'vn de ces religieux ou religieuſes auoient fait faute quand ils voyoient paſſer quelque rat ou ſouris, ou chauue-ſouris en la chappelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pour ce qu'ils diſoient que le rat ou chauue-ſouris ne ſe fuſt point hazardé à faire vne telle indignité, ſi quelque delict n'eufſt precedé, & deſlors commençoient à faire inquiſitiō & recherche du fait, puis ayant deſcouuert le delinquant ou delinquāte, de quelque qualité qu'il fuſt, incontinent le faiſoient mourir. En ce monaſtere n'eſtoient receües que les filles de l'vn des ſix quartiers qui eſtoient nommez pour ceſt effect, & duroit ceſte profeſſion, comme il a eſté dit, l'eſpace d'vn an entier, pendant lequel leurs peres où elles auoient fait vœu de ſeruir l'idole en ceſte façon, & de là elles ſortoient pour ſe marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient

quelque ressemblance avec les vierges Vestales de Rome, comme racontent les histoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le desir d'estre seruy de gens qui gardent virginité, non pas que la netteté luy agree, car de soy il est esprit immonde, mais pour le desir qu'il a d'oster au grand Dieu selon son pouuoir ceste gloire de se seruir de netteté & integrité.

*Des Monasteres de Religieux que le diable
a inuentez pour la superstition.*

CHAP. XVI.

ON cognoist assez par les lettres des Peres de nostre compagnie, escrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, lesquels ils appellent Boncos, & mesme leurs coustumes, superstition & menfonges. Quelques peres qui ont esté en ces pays racontent de ces boncos, & religieux de la Chine, disans qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerses sortes, que les vns les vindrent voir vestus d'un habit blanc, portans des bonnets, & les autres, d'un habit noir, sans cheueux & sans bonnet, & que ces religieux ordinairement sont peu estimez, & les Mandarins, ou ministres de iustice les foïettent comme ils font le reste du peuple. Ils font profession de ne point manger de chair, ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie, ains seulement du ris, & des herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en la cour, qui est en Paquin, sont fort estimez. Les

Mandarins vont ordinairement se recreer aux Narelles, ou monasteres de ces moines, & en retournent presque tousiours yures. Ces monasteres sont ordinairement hors des villes, & ont dedans leur enclos des temples: Toutesfois ils sont peu curieux en la Chine des idoles, ou des temples, car les Mandarins font peu d'estat des idoles, & les tiennent pour vne chose vaine & digne de rifee, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie ny autre Paradis, que d'estre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils disent qu'il est necessaire de l'entretenir par l'idolatrie, comme mesme le Philosophe l'enseigne à ses gouverneurs. Et a esté en l'Escriture vne excuse que donna Aaron de l'idole du veau qu'il auoit fait faire. Neantmoins les Chinois ont accoustumé de porter aux pouppes de leurs nauires, en de petites chappelles vne pucelle en bossé assise en sa chaire avec deux Chinois au deuant d'elle agenouillez en façon d'Ange, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuict. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices & ceremonies, avec vn grand bruit de tambours & de cloches, jettans des papiers bruslans par la pouppe. Venans donc aux Religieux, ie ne sçache point qu'au Peruil y ait eu maison propre d'hommes retirez outre leurs prestres, & sorciers, dont y en a vne infinité. Mais ç'a esté en Mexique, où il semble que le diable ait mis vne propre obseruance: Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monasteres, comme i'ay dit cy-dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traité,

*Arist 12.
Metaph.
Exod. 31.*

HISTOIRE NATURELLE

& l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne courōne en la teste comme les freres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs, qui leur tomboient, iusques à moytié de l'oreille, excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoiet sur les espaulles, & les troussioient & accommodoiet par tresses. Ces ieunes gens qui seruoiet au temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils balloient, & nettoyoiet les lieux sacrez, apportās du bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou foyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit continuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le Temple de rameaux, roses, & ioncs, dōner l'eauë à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller avec ceux qui demandoient l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux; & viuoient avec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, où il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les testes fort baissées, les yeux en terre, sans les oser hauffer pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et quād
l'on

l'on ne leur la donnoit , ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapetes de Mays qu'ils auoient de besoin, sans que le maistre en osast parler, ny les empescher. Ils auoient ceste licence pour ce qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'aumosne. Ils ne pouuoient estre plus de cinquante, & s'exerçoient en penitence, se leuans à minuit à sonner des cornets & buccines, pour esueille le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole; de peur que le feu de deuant l'autel ne s'estaignit. Ils administroient en l'encensoir, avec lequel les prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoient fort subiets & obeissans à leurs superieurs, & n'outrepassoient pas d'un poinct ce qu'ils leur comandoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoient acheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en vn lieu secret & escarté, & sacrifioient se tirans du sang des mollets avec des pointes dures & aigues. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frottoient les temples, iusques au dessous de l'oreille, & ayas acheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent se lauer en vn petit estang, destiné à cet effect. Ces ieunes gens ne se oignoient point d'aucun betum, par la teste ny par le corps, comme faisoient les prestres, & leurs vestemens estoient d'une toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice & aspreté des penitences leur duroit vn an entier, auquel ils viuoient avec beaucoup d'austerité, & de solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la faulse opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexi-

que, qu'ils vont seruans le diable avec tant de rigueur & d'austerité: ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du tres haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoit fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexiquains n'est pas perpetuel, mais d'un an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

*Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont
usé à la persuasion du diable.*

CHAP. XVII.

VIS que nous sommes venus à ce point, il sera bon, tant pour descouuir le maudit orgueil de Satan, comme pour confondre & resueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du diable, comme les faux prophetes de Baal qui se bleissoient & frapoient avec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passoient par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres: car Satan a tousiours desiré d'estre seruy au grand dommage & despens des hommes. Il a esté desia dit comme les prestres & religieux de Mexique se leuoient à minuit, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est comme vne

3. Reg. 18.

Psal. 105.

4. Reg. 21.

alefne, ou poinçon aigu, avec lesquelles, ou avec autres sortes de lancettes ou rasoirs ils se peignoient & perçoient le mollet des jambes, joignant l'os, se tirans beaucoup de sang, avec lequel ils s'oignoient par les temples, & mettoient tremper ces pointes ou lancettes dedans le reste du sang, puis apres les mettoient aux creneaux de la court fichez en des globes, ou boules de paille, afin que tous veissent & cogneussent la penitence qu'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent & nettoyēt ce sang en vn lac deputé pour cet effect, qu'ils appellent Ezapangué, qui est à dire eauē de sang : & y auoit au temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes, parce qu'ils ne pouuoient faire seruir vne deux fois. Outre cela ces prestres & religieux faisoient de grands ieusnes, comme de ieusner cinq & dix iours suiuan deuant quelqu'vne de leurs grandes festes, & leur estoient ces iours comme nos quatre temps : ils gardoient si estroitement la continence, que quelques-vns d'eux pour ne tomber en quelque sensualité, se fendoient les membres virils par le milieu, & faisoient mil choses, pour se rendre impuissans, afin de n'offenser point leurs dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoient fort peu, pource que la plus-part de leurs exercices estoient de nuict, & commettoient sur eux-mesmes de grandes cruutez, se martyrisans pour le diable, le tout afin qu'ils fussent reputez grands ieusneurs & penitens. Ils auoient accoustumé de se discipliner avec des cordes pleines de nœuds, & non pas eux seulement, mais encore le peuple faisoit ceste maceration & fustigation en la procession &

feste, qu'ils faisoient à l'idole Tezcalipuca, que i'ay dit cy dessus estre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'une brassée de long, avec vn nœud au bout, & d'icelles ils se fustigeoyent s'en donnans de grands coups par les espaulles. Les prestres ieusnoyent cinq iours suiuaus, auant ceste feste, mangeans vne seule fois le iour, & se tenoiēt separez de leurs femmes, sans sortir du temple, pendant ces cinq iours se foïettans rigoureusement avec les ordres susdittes. Les lettres des peres de la compagnie de Iesus, qu'ils ont escrites des Indes, traittent amplement des penitences, & excessiues rigueurs, dont vsent les Boncos, encor que le tout y ait esté sophistiqué, & qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour solemnisier la feste de l'Yta, qui estoit grande, tout le peuple ietinoit deux iours, durant lesquels ils ne touchoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande avec du sel, & d'ail, ny ne beuuoïēt point de Chica. Ils vsioient beaucoup de ceste façon de ieusner, pour certains pechez, & faisoient penitence en se foïettans avec des orties fort aspres. Et tantost s'entrefrappans plusieurs coups par les espaulles d'une certaine pierre en quelques endroits. Ceste gent auenglée par la persuasion du Diable, se transportoit en des Sierres ou montagnes fort aspres, où quelquesfois ils se sacrifioient eux mesmes, se precipitās du haut en bas de quelque haut rocher, qui sont toutes embusches & tromperies de celuy qui ne desire rien tant, que le dommage & perdition des hommes.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

CHAP. XVIII.

Q'A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonstré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l'honneur du Createur, qui est le sacrifice : ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier, les creatures de Dieu, comme à l'auteur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & les autres Patriarches, jusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & avec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté entre quelques nations de leur enseigner qu'ils luy sacrifiaissent de ce qu'ils auoient: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coustumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il vueille debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouons reduire en

Genes. 15.

HISTOIRE NATURELLE

trois genres de sacrifices tous ceux dont vsent les infideles, les vnes des choses insensibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoiēt accoustumé au Peru de sacrifier du Coca, qui est vne herbe qu'ils estiment beaucoup, & du mays, qui est leur bled, des plumes de couleuts, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huîtres de mer, & quelquesfois de l'or & de l'argent, qui estoit aucunesfois en figures de petits animaux. Mesme de la fine estoffe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du suif bruslé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifices pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la santé & deliurance de quelques dangers ou malheurs. Au second genre, leur ordinaire sacrifice estoit de cuyes, qui sont de petits animaux comme petits connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choses d'importance, ou quand c'estoiēt quelques personnes riches, ils offroient des Pacos, ou moutons du pays, rez ou velus, & prenoient garde fort curieusement au nombre, aux couleurs & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vsaient les Indiens selon leurs ceremonies anciennes, est la mesme de laquelle vsent auourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui est de prendre la beste sur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, disant certaines paroles, selon la qualité de la victime que l'on tuë: Car si elle estoit de couleur, les paroles s'adressoient au Chuquilla, & Tonnetre, afin qu'il n'y eust disette d'eau: si elle estoit blanche & rase, ils l'offroient au Soleil

avec certaines paroles, si elle estoit veluë ils l'offroient aussi avec d'autres, afin qu'il donnast sa lumiere, & fust propice à la generation: si c'estoit vn guanaco, qui est de couleur grise, ils addressoient le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on tuoit & sacrifioit chacun an avec ceste ceremonie, vn mouton rez au Soleil, & le brusloient vestu d'une chemisolle rouge, & lors qu'il brusloit, ils jettoient au feu certains petits panniens de coca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel sacrifice ils auoient des hommes deputez & du bestail, qui ne seruoit à autre chose. Ils sacrifioient mesme des petits oiseaux, encor que cela ne fust pas si frequent au Peru comme en Mexique, où le sacrifice des cailles estoit fort ordinaire. Ceux du Peru sacrifioient des oiseaux de la Puna (ainsi appellent-ils le desert) quand ils deuoient aller à la guerre pour faire diminuer les forces des Guacas de leurs contraires. Ils appelloient ces sacrifices Cuzcouicça, ou Conteucça, ou Huallauicça, ou Sopauicça, & le faisoient en ceste forme. Ils prenoient plusieurs sortes de petits oiseaux du desert, & assembloient beaucoup d'un bois espineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant allumé, assembloient ces petits oiseaux. Cet assemblément estoit appelé Quico, puis les jettoient au feu, autour duquel alloient les officiers du sacrifice, avec certaines pierres rondes & cottes, où estoient peintes plusieurs couleurs, lions, crapaux, & tygres, proferans ce mot Vfachum, qui signifie la victoire nous soit donnée, & autres paroles. En quoy ils disoient que les forces de Guacas de leurs ennemis se perdoient, & tiroient

HISTOIRE NATURELLE

certains moutons noirs, qui estoient en prison quelques iours sans manger, lesquels ils appelloiēt *Vrca*, & en les tuans, disoient ces paroles, comme les cœurs de ces animaux sont affoiblis, ainsi soiēt affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ces moutons, qu'une certaine chair qui estoit derriere le cœur, ne se fust point cōsommee par les ieunes & prisons passees, ils les tenoiēt pour vn mauvais augure. Ils amenoient certains chiens noirs, qu'ils appelloient *Appuros*, & les tuoient, les ietans en vne plaine avec certaines ceremonies, faisans manger ceste chair à quelques sortes d'hommes, lesquels sacrifices ils faisoient, de peur que l'*Ingua* ne fust offensé avec du poison, & pour cet effet ils ieusnoient depuis le matin iusques au lever des estoilles, & lors ils se saouloient & se honnisoient à la façon des Mores. Ce sacrifice leur estoit le plus cōuenable, pour s'opposer aux Dieux de leurs contraires, & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces coustumes ayent cessé, les guerres ayans prins fin, toutesfois il en est demeuré encor quelques restes, pour l'occasiō des disputes particulieres ou communes des Indiens, ou des *Caciques*, ou d'entre les villes. Ils sacrifioient & offroient aussi des conches de la mer, qu'ils appellent *Mollo*, & les offroient aux fontaines & sources, disans que les conches estoient filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, selō la couleur, & s'en seruēt aussi à diuerses fins. Ils en vsent presque en toutes sortes de sacrifices, & encor auourd'huy quelques vns mettent des conches pillees dedans leur *Chica*, par superstition. Finalement il

leur sembloit conuenable d'offrir sacrifice de tout ce qu'ils semoient & esleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces sacrifices, aux fontaines, sources & ruisseaux, qui passoient par les villes, ou par leurs Chacras, qui sont leurs mestairies, & les faisoient, apres auoir acheué leurs semailles, afin qu'ils ne cessassent de courir, & qu'ils arroufassent tousiours leurs heritages. Les sortiers iettoient leur sort pour cognoistre le temps auquel les sacrifices se deuoient faire, lesquels estäs acheuez, l'on assembloit de la cõtribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit on à ceux qui auoient la charge de faire ces sacrifices. Ils les faisoient au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuieres croissent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoient à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioient point aux fontaines & sources des deserts. Au ioud'huy demeure encor entre eux le respect qu'ils auoient aux fontaines, sources, estangs, ruisseaux, ou riuieres, qui passent par les villes, & Chacras, mesmes aussi aux fontaines & riuieres des deserts. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuieres, & là se lauent pour la santé, s'oignant premierement avec de la farine de mays, ou avec autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoient.

CHAP. XIX.

LA plus pitoyable mes-auanture de ce pauvre peuple, est le vasselage qu'ils paioient au dia-

ble, luy sacrifiant des hommes, qui sont les images de Dieu, & ont esté creéz pour iouir de Dieu. En beaucoup de nations ils auoient accoustumé de tuer pour accompagner les defuncts, comme a esté dit cy-dessus, les personnes qui leur estoient les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'ils se pourroient mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste occasion, ils auoient accoustumé au Peru de sacrifier des enfans de quatre ou six ans iusques à dix, & la plus-part de ces sacrifices estoient pour les affaires qui importoit à l'Ingua, comme en ses maladies, pour luy enuoyer santé, mesme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoient au nouveau Ingua le bourrelet, qui est l'enseigne du Roy, comme sont icy le sceptre & la couronne. En ceste solemnité ils sacrifioient le nombre de deux cents enfans de quatre à dix ans, qui estoit vn cruel & inhumain spectacle. La façon de les sacrifier estoit de les noyer & enterrer avec certaines representations & ceremonies, tantost ils leur coupoient la teste, & poignoient avec leur sang d'une oreille en l'autre. Ils sacrifioient mesme des filles, du nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, des monastères dont j'ay traité cy-dessus. Il y auoit en ce cas vn abus fort grand & fort general, qui estoit que si quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, estoit malade, & le deuin luy disoit que pour certain il deuoit mourir, ils sacrifioient au Soleil, ou au Viracocha, son fils, le priant de se contenter d'iceluy, & qu'il ne voulust oster la vie au pere. C'est vne semblable cruauté à celle que rapporte l'Escripture, dont vsa le Roy de Moab,

en sacrifiant son fils premier né sur la muraille, à la veüe de ceux d'Israël, auxquels cet acte sembla si tréiste, qu'ils ne voulurent pas le presser d'avantage, & ainsi s'en retournerent en leurs maisons. L'Écriture raconte aussi le mesme genre de sacrifice avoir esté en v'sage entre les nations barbares des Cananeans & Iebuseans, & les autres dont escrit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de viure en si grands maux, & si griefts, comme de sacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres sacrifices cachez, ou de veiller toute la nuit, faisans a'tes desols, & ainsi ils ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs mariages, mais l'un par enuie oste la vie à l'autre, l'autre luy oste sa femme, & son contentement, & tout y est en confusion, le sang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la corruption, l'infidelité, les seditions, les pariuremens, les mutineries, l'oubliance de Dieu, la contamination des ames, le changement de sexe, & de naissance, l'inconstance des mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie est vn abyfine de tous maux.* Le Sage dit cela de ces peuples, desquels Dauid se plaint, que ceux d'Israël apprirent telles coustumes, iusques à sacrifier leurs fils & filles, au diable. Ce que iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point esté agreable. Car comme il a esté autheur de la vie, & qu'il a fait toutes ces autres choses pour la commodité de l'homme, il ne se plaist point que les hommes s'ostent la vie les vns aux autres. Bien que le Seigneur ait approuvé & accepté la volonté du fidele Patriarche Abraham, il ne consentit pas pourtant au faict, qui estoit de couper la teste à son fils. En quoy l'on void la malice & tyrannie du diable, qui a voulu en cela surpasser

4. Reg 3.

Sap. 12.
c. 14.

Psal. 105.

Dieu, prenant plaisir d'estre adoré avec effusió de sang humain, & procurant par ce moyen la perdition des ames & des corps ensemble, pour la haine enragée qu'il porte à l'homme, comme son cruel aduersaire.

Des horribles sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XX.

IL A Ç O I T que ceux du Peru ayét surpassé ceux de Mexique en l'occision & sacrifice de leurs enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu que les Mexiquains vsassent de tels sacrifices) toutesfois ceux de Mexique les ont surpasséz, voire toutes les nations du monde, au grand nombre d'hommes qu'ils sacrifioient, & en la facon horrible qu'ils le faisoïent. Et afin que l'on voye le grand malheur en quoy le diable tenoit ce peuple aueuglé, ie raconteray par le menu l'vsage & façõ inhumaine qu'ils auoient en cela, Premièrement les hommes qu'ils sacrifioient, estoient prins en guerre. Et ne faisoïent point ces solempnels sacrifices, si ce n'estoit de captifs, de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suyui le stile des anciens. Car selõ que veulent dire certains Autheurs, pour ceste occasion ils appelloïent le sacrifice *victima*, d'autant que c'estoit de chose vaincuë: comme mesme ils l'appelloient *hostia quasi ab hoste*, pource que c'estoit vne offrande faite de leurs ennemis, combien que l'on ait accommodé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la verité les Mexiquains ne sacrifioient point à leurs idoles que leurs captifs, & n'estoient les ordinai-

res guerres qu'ils faisoient, que pour auoir des captifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les vns & les autres se battoient, ils taschoient de prendre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point, pour iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayant conquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas subiugé la prouince de Tlascalla, qui estoit si proche. Motecuma respondit à cela, que pour deux causes il n'auoit pas conquesté ceste prouince, combien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu entreprendre: l'une pour auoir enquoy exercer la ieu- nelle Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nourrist en oisueté & delicatesse; & l'autre & principale, qu'il auoit reserué ceste prouince, pour auoir d'où tirer des captifs pour sacrifier à leurs Dieux. La façon dont ils vsoient en ces sacrifices estoit qu'ils assembloient en ceste pallissade des testes de morts, qui a esté ditte cy dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez, & faisoit l'on avec eux aux pieds de ceste pallissade vne ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient tous arrangez au pied de ceste pallissade avec beaucoup d'hommes de garde qui les entouroient. Incontinent sortoit vn prestre vestu d'une aube courte pleine de floquons ou houpettes par le bas, & descendoit du haut du temple avec vne idole faicte de paste de bled & mays amassé avec miel, qui auoit les yeux de grains de voirre vert, & les dents de grains de mays, & descendoit avec toute la viffesse qu'il pouuoit les degrez du temple en bas: & montoit par dessus vne grande pierre qui estoit fichee en vne forte haute terrasse

au milieu de la court. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le prestre par vn petit escallier qui estoit au deuant de la terrasse, & descendoit par vn autre qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant son idole. Puis montoit au lieu où estoient ceux que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à vn chacun d'eux en particulier, leur disant : Cestuy est vostre dieu. Et en acheuant de montrer descendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusques au lieu où ils deuoient estre sacrifiez, & là trouuoient apprestez les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier estoit d'ouuir l'estomach à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demy vif, ils jettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & souüillez de ce sang. Et afin de le faire entendre plus particulièrement, six sacrificateurs constituez en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouuir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langag : vaut autant que ministre de chose sacree. C'estoit vne dignité supresme & beaucoup estimee entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de mayorasque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain prestre & Pontife, le

nom duquel estoit differend, selon la difference des temps & solemnitez. Tout de mesme estoient leurs habits differends quand ils sortoient à exercer leur office, selon la diuersité de temps. Le nom de leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit & robe estoit vne courtine rouge en façon de Dalmatique avec des houpes au bas, vne couronne de riches plumes vertes, blanches & jaulnes sur la teste, & aux oreilles comme des pendants d'or, auxquels y auoit des pierres vertes enchassées, & au dessous de la leure joignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vne piece azuree. Ces six sacrificateurs venoient les visages & les mains ointes d'vn noir fort luisant. Les cinq autres auoient vne cheueleure fort crespuë & entortillee avec des lisets de cuir, desquels ils sont ceints par le milieu de la teste, & portans au front de petites rondelles de papier peintes de diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne Dalmatique blanche ouuree de noir. Ils representoient avec cet ornement la mesme figure du diable: de sorte que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir sortir avec vne si horrible representation. Le souuerain prestre portoit en la main vn grand cousteau d'vn caillo fort large & aigu, vn autre prestre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleure. Tous six se mettoient en ordre joignant ceste pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy-deuant, estant vis à vis de la porte de la chappelle de l'idole. Ceste pierre estoit si pointuë, que l'homme qui deuoit estre sacrifié, estant couché dessus à la renuerse, se plioit

de telle façon qu'en luy laissant seulement tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faisoit monter de rang ces larges degrez au lieu où estoient appareillez les ministres: & comme chacun d'eux venoit en son ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'un par un pied, l'autre par un autre: l'un par une main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuersé sur ceste pierre pointuë, où le cinquiesme de ces ministres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand prestre luy ouuroit l'estomach avec le cousteau d'une estrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur avec les mains, & le monstroit ainsi fumant au Soleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumée de cœur, & incōtinent se tournoit vers l'idole, & luy iettoit au visage, puis ils iettoient le corps du sacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilement, pour ce que la pierre estoit mise si proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'espace entre la pierre & le premier degré: de sorte que d'un seul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceste façon ils sacrifioiēt un à un tous ceux qui y estoient destinez, & apres qu'ils estoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maistres ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer, & les emportoient, puis apres les ayans departis entre eux ils les mangeoient celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tousiours pour le moins

quarante

quarante ou cinquante de ces sacrifiez , pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les nations circonuoisines en faisoient autāt, imitans les Mexiquains en leurs coustumes & ceremonies sur le seruice des Dieux.

D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XXI.

IL y auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils faisoient en diuerses festes, lesquels ils appelloient Racaxipe Veliztli, qui est autant qu'escorchement de personnes. L'on l'appelle ainsi, pource qu'en certaines festes ils prenoient vn ou plusieurs esclaves, selon le nombre qu'ils vouloient, & apres l'auoir escorché en reuestoient de la peau vn homme qui estoit deputé à cest effect. Cestuy-là s'en alloit par toutes les maisons & marchez de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous offrir quelque chose, & si quelqu'un ne luy offroit rien, il le frappoit d'un coing de la peau au visage, le soüillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste inuention duroit iusques à ce que le cuir se corrompist, pendant lequel temps ceux qui alloient ainsi assembløient beaucoup d'aumosnes qu'ilz employoient aux choses necessaires pour le seruice de leurs Dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoient vn deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui deuoit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient l'esclau par vn pied à vne grande rouë de pierre, & luy bailloient vne espee & vne rondelle aux mains à fin qu'il se deffendist: & sortoit incōtinent

HISTOIRE NATURELLE

celuy qui le deuoit sacrifier armé d'une autre espee & rondelle: que si celuy qui deuoit estre sacrifié se deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeschoit, il demeueroit exempt & deliuré du sacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux, & comme tel estoit du depuis entendu: mais s'il estoit vaincu ils le sacrifioient en la mesme pierre où il estoit attaché. C'estoit vn autre genre de sacrifice quand ils dedioient quelque esclau pour estre la representation de l'idole, & disoient que c'estoit sa ressemblance. Ils donnoient aux prestres par chacun an vn esclau, afin qu'il n'y eust iamais faute de la semblâce visue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il estoit bien laué ils le vestoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans son mesme nom. Il estoit toute l'annee reueré & honoré comme le mesme idole, & auoit tousiours avec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, avec laquelle garde l'on le laissoit aller librement, où il vouloit: & si d'auanture il s'enfuiſoit, le chef de la garde estoit mis en son lieu, pour représenter l'idole, & apres estre sacrifié. Cet Indien auoit le plus honorable logis de tout le Temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient seruir & honorer; luy apportans à manger, avec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il sortoit parmy les rues de la Cité, il alloit fort accompagné de seigneurs, & portoit vne petite fluste en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient avec leurs petits enfans en leurs bras, & les luy presentoient, les salians

cōme Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit autant; Ils le mettoiet de nuit en vne forte prisō, ou cage, de peur qu'il ne s'ē allast, iusques à ce que arriuāt la feste, ils le sacrifioient, cōme i'ay dit cy dessus. Par ces façons, & beaucoup d'autres le diable abusoit, & entretenoit ces pauures miserables, & estoit telle la multitude de ceux qui estoiet sacrifiez par ceste infernalle cruauté, qu'il semble que ce soit chose incroyable: Car ils afferment qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel iour s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil en diuers endroits. Le diable vsoit, pour entretenir ceste tuerie d'hōmes, d'vne plaisante & estrāge inuention, qui estoit, que quand il plaisoit aux prestres de Satā, ils alloiet aux Rois, & leur declaroient cōme leurs dieux se mouroient de faim, & qu'ils eussent memoire d'eux. Incontinēt les Rois s'appareilloiet, & aduertissoient les vns les autres, que les dieux demandoient à māger, partant qu'ils commādassent au peuple, de se tenir prest à venir à la guerre, & ainsi le peuple assemblé, & les compagnies ordonnees ils sortoient aux champs, où ils assembloient leur armee, & toute leur dispute & combat, estoit de se prendre les vns les autres pour sacrifier, taschans de se faire paroistre tant d'vn costé que d'autre, en amenant le plus de captifs pour le sacrifice; tellement qu'en ces batailles, ils taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'entretuer, pource que tout leur but estoit d'amener des hommes vifs, pour donner à manger à leurs idoles, qui estoit la façon, par laquelle ils apportoient les victimes à leurs Dieux; Et doit-on sçauoir que iamais Roy n'estoit courōné, qu'au preal-

lable il n'eust subiugué quelque prouince de laquelle il amenast vn grand nōbre de captifs, pour les sacrifices de leurs dieux, & ainsi par tous moyens, c'estoit chose infinie, que le sang humain que l'on espendoit en l'honneur de Satan:

Comme desia les Indiens estoient lassez, & ne pouuoient plus souffrir la cruauté de leurs dieux.

CHAP. XXI.

DESIEURS de ces barbares estoient desia lassez & ennuyez d'une si excessiue cruauté, à esprendre tant de sang d'hommes, & du tribut si ennuyeux d'estre tousiours en peine de gagner des captifs, pour la nourriture de leurs Dieux, leur semblant vne chose insupportable. Et neātmoins ils ne laissoient de suyure & executer leurs rigoureuses loix, pour la grand' crainte que les ministres des idoles leur donnoient de leur costé, & par les ruses avec lesquelles ils tenoient ce peuple en erreur; Mais en l'interieur ils desiroient assez de se voir libre d'une si pezante charge. Et fut vne grande prouidence de Dieu, que les premiers qui leur donnerent la cognoissance de la loy de Christ, les trouuassent en ceste disposition: pource que sans doute, ce leur sembla vne bonne loy, & vn bon Dieu, qui vouloit estre seruy de ceste façon. Sur ce propos me cōtoit vn religieux graue en la neufue Espagne, que quand il fut en ce royaume il auoit demandé à vn ancien Indien, homme de qualité, comment les Indiens auoient si tost receu la loy de Iesus-Christ, & laisser la leur, sans faire d'auantage de preuue, d'essay, ny de dispute sur icelle, car

il sembloit qu'ils s'estoient changez sans y auoir esté esmeus par raison suffisante. L'Indien respondit: Ne croy point pere, que nous prenons si inconsiderement la loy de Christ, comme tu dis, pource que ie t'apprés, que nous estions desia lassez, & mescontens des choses que les idoles nous commandoient, & que nous auions desia parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy. Et comme nous trouuasmes que celle que vous nous preschiez, n'auoit point de cruauté, & qu'elle nous estoit conuenable, iuste, & bonne, nous entendismes, & creusmes, que c'estoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort volontairement. La respõce de cest Indien s'accorde bien avec ce que l'on lit aux premiers discours que Hernand Cortés enuoya à l'Empereur Charles le quint, où il raconte, que apres auoir conqueßté la Cité de Mexicque, estant en Cuyoacan, luy vindrent des ambassadeurs de la republicque & prouince de Mechoachan, demandans qu'il leur enuoiaست sa loy, & qu'il la leur apprist & fist entendre, pour autant qu'ils pretendoient de laisser la leur, qui ne leur sembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés, & auourd'huy sont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chrestiens qui soient en la neufue Espagne. Les Espagnols qui virent ces cruels sacrifices d'hommes, se determinerent d'employer toute leur puillance à destruire vn si detestable, & maudit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils virent vn soir deuant leurs yeux sacrifier, soixante, ou soixante & dix soldats Espagnols, qui auoient esté prins en vne bataille, qui se donna sur la conqueße de Mexicque, & vne autre fois trouuerent

HISTOIRE NATURELLE

escrit de charbon , en vne chambre en Tezcusco , ces mots , *Icy fust prisonnier , vn tel malheureux , avec ses compagnons , que ceux de Tezcusco sacrifierent*. Il aduint mesme à ce propos , vn cas fort estrange , & neantmoins veritable , ayant esté rapporté par personnes dignes de foy , & fut que les Espagnols regardans vn spectacle de ces sacrifices , & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort dispos , l'ayant ietté , & fait rouler du haut en bas des degrez comme estoit leur coustume quand il vint en bas dit aux Espagnols en sa langue , Cheualliers ils m'ont tué , ce qui esmeut grandement les nostres d'horreur , & de pitié. Et n'est point chose incroyable , que cestuy là , ayant le cœur arraché , ait peu parler , attendu que Galien raconte qu'il est arriué plusieurs fois aux sacrifices des animaux , apres leur auoir tiré le cœur & ietté sur l'autel , que les animaux respiroient , voire bramoient & cryoient hautement , mesme couroient quelque temps. Laissons maintenant ceste question , comme il soit possible que cela puisse estre par nature , ie poursuiuray mon intention , qui est de faire voir , combien ces barbares abhorroient desia ceste insupportable seruitude , qu'ils auoient à l'homicide infernal , & combien grande a esté la misericorde que le Seigneur leur a faicte , en leur communiquant sa loy douce , & du tout agreable.

*Galen. lib. 2
de Hippoc.
& Platon
piacit. c. 4.*

Comme le diable s'est efforcé d'ensuyure, & de contrefaire les sacrements de la sainte Eglise.

CHAP. XXV.

E qui est le plus esmerueillable de l'enuie & presumption de Satan, est qu'il ait contrefait non seulement en l'idolatrie & sacrifices, mais aussi en certaines ceremonies, noz Sacrements, que Iesus-Christ, nostre Seigneur à instituez, & desquels vse la sainte Eglise, ayant specialment pretendu imiter en quelque façon le sacrement de communion, (qui est le plus haut, & le plus diuin de tous) pour le grand erreur des infidelles qui y procedoient de ceste maniere. Au premier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, & respond à nostre Decembre, se faisoit vne tressolemnelle feste, appelée Capacrayme, & en icelle se faisoient beaucoup de sacrifices, & ceremonies, qui duroient plusieurs iours, pendant lesquels nul forain, ou estranger ne se pouuoit trouuer en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estants passez, ils donnoient congé & licence aux estrangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme religieuses du Soleil, faisoient de petits pains de farine de Mays, teinte & paistrie avec le sang des moutons blancs qu'ils sacrifioient ce iour là, incontinent ils commandoient que tous les forains des prouinces entrassent, lesquels se mettoient en ordre, & les prestres qui estoient de certain lignage, descendans de Liuquiyupan-

gui, donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disans qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis avec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient, qu'ils ne dissent ny pensassent, mal contre l'Ingua, mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention, & volonté, que s'ils faisoient ce qu'ils debuoiert, il les descouueroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or, & d'argẽt, qui estoient destinez pour cet effect, & tous receuoient, & mangeoient ces morceaux remerciens infiniment le Soleil d'une si grande grace qu'il leur faisoit, disans des paroles, & faisans des signes d'un grand contẽtement & deuotion: Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'avec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps, pour tesmoignage de la fidelitẽ qu'ils gardoient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste facon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellẽ Coyarayme, qui estoit Septembre, en la feste solemnelle, qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'vser de ce mot, en chose diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors; ils enuoioient aussi de ces pains, en tous les guacas, sanctuaires ou idoles de tout le royaume, & tout en vn mesme temps s'y trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient expres pour les recevoir, auxquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit

cela en signe qu'il vouloit que tous le venerassent & honorassent, & en enuoyoiēt mesme par honneur aux Caciques. Quelcun parauanture tiendra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'est vne chose tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi (qui est celuy qui a fait plus de loix, de coustumes & ceremonies, comme Numa à Rome) dura ceste maniere de communion, iusques à ce que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus-Christ mit hors toutes ces superstitions, leur donnant le vray manger de vie qui conserue & vnit les ames avec Dieu. Qui voudra s'en satisfaire plus amplement, lise la relation que le licentié Polo escriuit à l'Archeuesque des Rois, Dom Ieronimo de Loaysa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choses qu'il a descouuertes & approuuees par sa grande diligence.

De la façon que le diable s'est efforcé de contrefaire en Mexique la feste du saint Sacrement & communion dont vse la sainte Eglise.

CHAP. XXI III.

QE SERA chose encor plus esmerueillable d'ouir parler de la feste & solemnité de la communion, que le mesme diable prince d'orgueil ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle soit vn peu longue) il ne sera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escrite par personnes dignes de foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May leur principale feste de leur dieu Vitzilpuztli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy-dessus, qui estoient reclu-

HISTOIRE NATURELLE

ses au mesme Temple, & estoient comme religieuses, mouloient vne quantité de semence de blettes, avec du Mays rosty, & apres qu'il estoit moulu le paistrissoient & amassoiet avec du miel, & faisoient de ceste paste vn idole, de la mesme grâdeur qu'estoit celuy de bois, luy mettās au lieu des yeux, des grains de verre vert'azurez ou blācs, & au lieu des dents, des grains de Mays, assis avec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheuē, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & ornē, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur vn branchard pour le porter sur les espaulles. Le matin de la feste venu, vne heure auant le iour sortoient toutes ces filles vestues de blanc, avec des ornements tous neufs, lesquelles estoiet appellees ce iour là Sœur du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de mays rosty & creuassē, ressemblant azahar ou fleur d'orange, & portoient en leur col de grosses chaines de mesme, qui leur passoient en escharpe, par desous le bras gauche. Elles estoient colorees de vermeillon, par les ioües, & auoient les bras depuis les coudes iusques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainsi ornees elles prenøient l'idole sur leurs espaulles, le tirans, & portans en la cour où estoient desia tous les ieunes hommes, vestus d'habits faits d'vn red artificieux, estans couronnez de la mesme façon que les femmes. Lors que ces filles sortoient avec l'idole, les ieunes hommes s'approchoient avec

beaucoup de reuerence, & prenoient la litiere, ou brācard, où estoit l'idole sur leurs espaules, la portās au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, se la mettoit sur la teste, qui estoit vne ceremonie ordinaire, qu'ils obseruoient entre eux, aux principales festes de leurs dieux. Ceste ceremonie faite, tout le peuple sortoit en procession, avec toute la diligence & legereté, qui leur estoit possible, & alloient à vne montaigne, qui estoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appelée Chapultepec, & là faisoient vne station & des sacrifices. Incontinent ils partoient de là avec la mesme diligence, pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faisoient la seconde station, & de là alloient en vn autre bourg vne lieuë plus outre, qui se dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatre lieües, en trois ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Y payna Vitzilipuztli, qui veut dire le viste, & diligent chemin de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degrez ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes qu'ils attachoiēt aux bras du brancard, puis avec beaucoup de discretion & de reuerence, ils montoient la litiere avec l'idole, au sommet du Temple, les vns tirans d'en haut, & les autres leur aydans d'embas, cependant l'on n'entēdoit retentir que le son des flustes, des buçines, des cornets, & des tambours qui sonnoient. Ils le montoient de ceste façon, d'autant que les degrez du Temple estoient fort roides & estroits,

& l'escalier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste lictiere sur leurs espauls. Pendant qu'ils montoient ceste idole, tout le peuple estoit en la court avec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roses, qu'ils luy tenoient apprestee, incontinct venoient les ieunes hommes, lesquels semoient & respandoient beaucoup de fleurs de diuerses couleurs, dont ils remplissoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles sortoient avec l'ornement susdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paste composee de blettes, & de mays rosty, qui estoit de la mesme paste dequoy l'idole estoit fait & composé, & estoient en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, lesquels ils portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils remplissoient tout le lieu, iusques à ce qu'il n'y en peust entrer dauantage. Ils appelloient les tronçons de paste, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces os, aussi tost venoient tous les anciens du temple, prestres, leuites, & tout le reste des ministres, selon leurs dignitez & antiquitez (car il y auoit entr'eux sur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres avec leurs voiles de red, de diuerses couleurs & ourages, selon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs testes, & des chaines de fleurs pendues au col. Apres eux venoient les dieux & deesses qu'ils adoroient en diuerses figures, vestus de la mesme liuree, puis se mettans en ordre autour de ces tronçons, &

morceaux de paste, faisoient certaine ceremonie en chantant & ballant sur iceux. Au moyen dequoy ils demeuroient benits & consacrez pour la chair & os de ceste idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paste, par laquelle ils estoient tenus & estimez pour os & chair de l'idole, estant acheuee, ils honoroient ces morceaux de la mesme maniere que leur dieu. Puis sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le sacrifice d'hommes, en la façon qu'il a esté dit cy-dessus, & en sacrifioit-on en ce iour là plus grand nombre qu'en nul autre, pour-autant que c'estoit la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacrifices estans achez, sortoiēt tout aussi tost tous les ieunes hommes & filles du temple, ornez comme il a esté dit: & apres s'estre mis en ordre & se estre rangez les vns vis-à-vis des autres, ils balloiēt & dançoient au son du tambour qu'on leur sonnoit en loüange de la solemnité & de l'idole qu'ils celebrent. Auquel chant tous les seigneurs anciens, & les plus notables leur respondoient, ballans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand cercle comme ils ont de coustume, demeurās tousiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau spectacle venoit toute la cité, & auoit vn commandement fort diligemment obserué en ceste terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceste paste emmiellée dequoy l'idole estoit fait. Et ceste viande se deuoit manger incontinent au poinct du iour, & ne deuoit-on boire d'eauë ny aucune autre chose apres iusques apres midy, & tenoient que c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege que

HISTOIRE NATURELLE

de faire le contraire : mais apres les ceremonies acheuees il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoient l'eau aux petits enfans, aduertissant tous ceux qui auoient l'usage de raison de ne boire point d'eau, que s'ils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despoüiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornemens qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cest idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres il les partoient au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoient avec tant de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades en demandoient pour eux, & leur portoient avec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demeuroient obligez de donner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Cōmunion estant acheuee, vn vieillard de beaucoup d'autorité montoit sur vn lieu eminent, & d'une voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & receuoit en la façon que IESVS-CHRIST nostre Dieu a ordonné &

enseigné, & comme la sainte Eglise a accoustumé? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce qui a esté proposé au commencement, que Satan tasche & s'efforce tant qu'il peut d'vsurper & de desrober pour soy l'honneur & seruice qui est deu à Dieu seul, encor qu'il y mette tousiours les cruautéz & ordures, pource que c'est vn esprit d'homicide & d'immondicité, & pere de mensonge.

*Des Confesseurs & de la Confession dont
vsoient les Indiens.*

CHAP. XXV.

LE pere de mensonge a voulu mesme contre-faire le sacrement de Cōfession, & en ses idolatries se faire honorer avec des ceremonies fort semblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils auoiēt opinion, que toutes les maladies & aduersitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre cela se confessoient mesme verbalement presque en toutes les prouinces, & auoient des confesseurs deputez pour cet effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs: & y auoit des pechez reseruez au superieur. Ils receuoient des penitences, voire quelques fois tres-rigoureuses: & principalement quand le pecheur estoit quelque pauvre homme, qui n'auoit que donner au Confesseur, & estoit cet office de Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs sorciers, qu'ils appellent Y churi ou Y churi, a esté le plus vniuersel és prouinces de Collasuo. Ils ont vne opinion que c'est vn

enorme peché d'en celer en la confession quel-
 qu'un qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou
 Confesseurs descouvroient si l'on leur en celoit
 par des sorts, ou par le regard de la courroye de
 quelque animal, & les chastioient en leur donnāt
 vn nombre de coups d'une pierre sur les espauls,
 iusques à ce qu'ils eussent tout descouvert, puis
 apres luy donnoient vne penitence, & faisoient le
 sacrifice. Ils se seruent mesme de ceste confession
 quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou
 leurs Caciques sont malades, ou qu'ils sont en
 quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit
 malade, toutes les prouinces se confessoient, prin-
 cipalemēt ceux de la prouince de Collao. Les cō-
 fesseurs estoient obligez de tenir secretes les con-
 fessiōs qu'ils receuoient, sinō en certains cas limi-
 tez. Les pechez desquels principalemēt ils se cō-
 fessoient, estoit le premier de tuer l'un l'autre hors
 la guerre: en apres de desrober, de prendre la fem-
 me d'autrui, de donner du poison ou forcellerie
 pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché
 de s'oublier à la reuerence de leurs guacas ou cha-
 pelles, de ne garder point les festes, de dire mal de
 l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne s'accusoient
 point d'actes & pechez interieurs, mais selon le
 rapport de quelques prestres, depuis que les
 Chrestiens vindrent en ce pays, ils s'accuserent
 aussi à leurs Ychuris & confesseurs de leurs pen-
 sees. L'Ingua ne confessoit ses pechez à nul hom-
 me, mais seulement au Soleil, afin qu'il les dist au
 Viracocha, & qu'il les luy pardonnast. Apres que
 l'Ingua s'estoit confessé, il faisoit vn certain bain
 pour acheuer de se nettoier, en vne riuere cou-
 rante,

rante, disant ces paroles: l'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuere recoy les, & les porte à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoient vsoient mesmemēt de ces bains, avec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent auiourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque homme que ses enfans luy mouroient, il estoit tenu pour vn grād pecheur, & luy disoient que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoient confessez, ils estoient baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit foüetter avec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoient que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercee en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de confesser les pechez secrets, soit demeuree si long temps, & de faire de si rigoureuses penitēces qu'ils faisoient, comme de ieuner, de donner des habits, de l'or, de l'argent, de demeurer aux montagnes, & de receuoir de grands coups sur les espaulles. Les nostres disent qu'en la prouince de Chiquito, ils rencontrent encor auiourd'huy ceste peste de

confesseurs, ou Ychris, & que beaucoup de malades se retirent vers eux : mais desia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'esclaircissant & recognoissant l'effect & le grand benefice de nostre confession sacramentale , à laquelle ils viennent avec vne grande deuotion. Et en partie cet vsage passé leur a esté permis par la prouidence du Seigneur , afin que la confession ne leur semblast difficile. Par ce moyen le Seigneur est en tout glorifié , & le diable moqueur , demeuré moqué. Or d'autant que c'est vne chose qui touche à ce propos , ie raconteray icy l'vsage d'vne estrange confession que le diable auoit introduite au lappon, comme il appert par vne lettre venuë de là , qui dit ainsi. Il y a en Ocacades roches tres-grandes, & si hautes, qu'il y a des pics en icelles , de plus de deux cens brasses de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics , ou pointes qui s'esleue si terriblement haut , que quand les Xamabuzis (qui sont les pelerins) le regardent seulement , les membres leur en tremblent , & les cheueux s'en herissonnent, tant est ce lieu terrible & espouuentable. Il y a au sommet de ceste pointe vne grande verge de fer de trois brasses de long , qui y est posée par vn estrange artifice. Au bout de ceste verge est attachée vne balance , dont les escailles sont si grandes , qu'en vne d'icelles se peut asseoir vn homme , & les Goquis , (qui sont des diables en figure humaine) commandent qu'vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres , sans qu'il en reste vn seul, puis avec vn engin & instrument qui se remeüe , moyennant vne rouë , ils font que ceste verge de fer, en laquelle la balance

est pendüe, sorte dehors, & demeure toute suspendüe en l'air, estant assis l'un des Xamabuxis en l'un des plateaux de ceste ballance. Et comme l'escaille où est assis l'homme, n'a point de contrepois de l'autre costé, incontinent elle pend en bas, & l'autre s'esleue iusques à ce qu'elle rencontre & touche à la verge. Alors les Goquis leur disent du rocher, qu'ils se confessent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils se souuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui sont là le puissent ouïr. Incontinent il commence à se confesser, pendant quoy quelques vns des assistãs se rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemissent. Et à chaque peché qu'ils disent, l'autre escaille de la ballance baisse vn peu, iusques à ce que finablement avant dit tous ces pechez, la vuide demeure esgalle à l'autre, où est le triste penitent, puis les Goquis refont tourner la rouë, & retirent vers eux la verge & ballance d'où sort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iusques à ce que tous y ayent passé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fust Chrestien, disant qu'il auoit esté en ce pelerinage, & entré en la ballance sept fois, où publiquement il s'estoit confessé. Il disoit mesme, que si d'auanture quelqu'un de ceux qui sont mis en ce lieu, ne raconte le peché, comme il est passé, ou qu'il en celle quelque vn, l'escaille de la ballance vuide, ne s'abbaisse point, & s'il s'obstine apres qu'on luy a fait instance de se cōfesser, & ne vueille descouurer tous ses pechez, les Boquis le iettent & fōt cheoir du haut en bas, où en vn moment il est rōpu & brisé en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nommé Jean nous

difoit, qu'ordinairement la crainte & treneur de ce lieu est grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuēt qu'il y en aye, qui ne descouurent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'un autre nō Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairement par ce discours, cōme le diable a pretēdu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iappon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Col-lao au Peru.

*De l'abominable onction dont vsioient les prestres
Mexiquains & autres nations, &
de leurs sortileges.*

CHAP. XXVI.

DIEU ordonna en la loy ancienne la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euan-gelique nous auons mesme le sainct Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy an-cienne, vne certaine composition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, comme il a accoustu-mé, ayant inuēté à ceste fin des choses si ordes, & si

fales, qu'elles monstrent assez quel en est l'autheur. Les prestres des idoles en Mexique s'oignoient en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusques à la teste, & tous les cheueux aussi, lesquels leur demeuroient en forme de tresses ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoient ceste onction humide & mouillée. Les cheueux leur croissoient tellement aüec le temps, qu'ils leur tomboient iusques aux iarets, si pesants qu'ils leur donnoïent beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoient, ny tondoient point, iusques à ce qu'ils mourussent, ou qu'on les en dispensast pour leur grande vieillesse, ou bien qu'on les employast aux gouuernemens & autres offices honorables en la republique. Ils portoïent leurs cheueures tressées de six doigts de large, & se noircissoient & teignoient auec de la fume de bois de pin, ou raisine, pource que de toute antiquité entr'eux ç'a esté tousiours vne offrande qu'ils faisoient à leurs idoles. Et pour ceste occasion elle estoit fort estimee & reuerée. Ils estoient tousiours noircis de ceste teinture, depuis les pieds iusques à la teste, tellement qu'ils ressembloient à des Negres fort reluisants, & celle là estoit leur ordinaire onctiõ. Toutesfois quand ils alloient sacrifier & ençenser dedans les montaignes, ou aux sommets d'icelles, & aux cauernes obscures & tenebreuses, où estoient leurs idoles, ils vsoïent d'une autre onction fort differente, faisans de certaines ceremonies pour leur oster la crainte, & augmenter le courage. Ceste onction se faisoit auec diuerses bestiolles venimeuses, comme d'araignees, de scorpions, de cloportes, de sallemandres & de vi-

HISTOIRE NATURELLE

peres , lesquelles les garçons des Colleges prenoient & amassoient, à quoy ils estoient si adroits, qu'ils en estoient tousiours garnis, quand les prestres leur en demandoient. Le principal soing & soucy de ces garçons , estoit d'aller à la chasse de ces bestiolles : que s'ils alloient autre part , & que d'auanture ils rencontraissent quelqu'une de ces bestiolles , ils s'arrestoient à la prendre, avec autant de peine , comme si leur propre vie eust dependu de cela. A raison dequoy les Indiens ne craignoient point ordinairement ces bestiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'estat que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoient tous esté nourris en cet exercice. Pour faire cet vnguent de ces bestiolles , ils les prenoient toutes ensemble, & les brusloient au foyer du Temple, qui estoit deuant l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduites en cendre, puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de Tauaeo, ou betum , (qui est vne herbe dont ceste nation vse pour endormir la chair , & pour ne sentir point le trauail) avec lequel ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme avec ceste cendre quelques scorpions, araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble , puis ils y mettoient d'une semence toute moullüe, qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuage , pour voir les visions, d'autant que l'effect de ceste herbe est d'oster & priuer l'homme du sens. Ils moullioient mesme avec ces cendres des vers noirs & velus, desquels le poil seulement est venimeux, & amassoient tout cela ensemble avec du noir , ou fumee

de rezine , le mettans en des petits pots , lesquels ils posoient deuant leur Dieu , disans que c'estoit là leur viande. C'est pourquoy ils appelloient cela manger diuin. Par le moyen de cet oignement ils deuenoient forciers, & voyoient, & parloient au diable. Les prestres estans barbouillez de ceste paste perdoient toute crainte , prenans en eux vn esprit de cruauté. A raison de quoy ils tuoient les homes aux sacrifices fort hardimēt, & alloient de nuict tous seuls aux montaignes & dedans les cauernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & tenans pour certain & approuué, que les lions, tygres, serpens, & autres bestes furieuses qui s'engendrent aux montaignes & forests, s'enfuyroient d'eux, par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité, si ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'estoit chose suffisante pour ce faire, que le pourtrait du diable enquoy ils estoient transformez. Ce betum seruoit mesme pour guarir les malades & les enfans, parquoy tous l'appelloient la medecine diuine, & ainsi de toutes parts venoient ils par deuers les dignitez & prestres, comme vers leurs Sauueurs, afin qu'ils leur appliquassent la medecine diuine, & les oignoient d'icelle, par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils sentoient par ce moyen vn notable allegement, ce qui deuoit estre à cause que Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste propriété d'endormir la chair, estans appliquez en façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer à plus forte raison estans meslez avec tels poisons. Et pource qu'il leur amortissoit, & appaisoit la douleur, il leur sembloit que ce fust vn

effect de santé, & de vertu diuine. C'est pourquoy ils accouroient à ces prestres, comme à des hommes saints, lesquels entretenoient en cet erreur, & esbloiiyssement les ignorans, leur persuadans ce qu'ils vouloient, & les faisans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, parce qu'ils auoient telle authorité, qu'il suffisoit qu'ils le dissent pour le faire tenir comme article de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheveux, en attachant de petites buchettes au col, & des fillets avec des petis os de couleures, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuict au foyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent point d'autre pain que celuy qui auoit esté offert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les sorciers, lesquels avec certains grains iettoient les sorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poelles pleines d'eauë. Les sorciers & ministres du diable, auoient accoustumé mesme de embaurnoser beaucoup. Et est vne chose infinie de la grand' multitude qu'il y a eüe de ces deuins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Au iourd'huy il reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couverts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouverts plus au long, & particulierement aux confessionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vngente de sorciers, entre les Indiens permis par

les Rois Inguas, qui sont comme deuins, lesquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, allans & faisans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyoient ce qui se passoit. Ils parlent avec le diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autres choses qu'ils venerent beaucoup. Ils seruent de deuins, & pour dire ce qui se passe en des lieux les plus esloignez, auant que la nouvelle en vienne, ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y sont qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieuës, l'on a sçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoient du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on a sçeu du mesme iour, que les choses arriuerent, ou bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste deuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'enyurent iusques à perdre le iugement, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent, que les vielles exercent ordinairement cet office de sortileges, & particulierement celles d'une prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'une autre ville, appelée Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perduës & desrobees. De toutes ces sortes de forciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur mai-

stre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passees, ou aduenir. Comme quand ils descendent & vont aux citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques ils leur demandent si leur voyage se portera bien, s'ils seront malades, s'ils mourront ou retourneront sains, s'ils obtiendront ce qu'ils pretendent: & les forciers ou deuineurs respondent ouy, ou non, ayans premierement parle avec le diable en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font mille ceremonies & sacrifices pour cet effect, avec lesquels ils inuoquent le diable, & s'enyurent brauement. Et pour ce faire ils vsent particulièrement d'une herbe appelée Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy combie est grand le malheur de ceux qui ont pour maistres les ministres de celui-là, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuee qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens de receuoir la foy du sain&Euangile, & de perseuerer en icelle, que la communication de ces forciers qui ont esté, & y sont encor en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des Prestres, ils vont diminuant, & ne sont plus si preiudiciables. Quelques vns d'iceux se sont conuertis, & ont presché publiquement, descourrans & blasmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs finesses & mengeries, dequoy on a veu sortir de grãds fruiets, comme mesme nous

ſçauons par les lettres du Iappon qu'il en eſt arri-
uë de meſme en ces parties, le tout à la gloire &
honneur de noſtre Dieu & Seigneur.

*Des autres ceremonies & couſtumes des Indiens
qui ſont ſemblables aux noſtres.*

CHAP. XXVII.

LES Indiens ont eu vn nombre infiny d'au-
tres ceremonies & couſtumes, pluſieurs
deſquelles reſembloient à la loy ancienne de
Moyſe, les autres à celles dont vſent les Mores,
& les autres approchoient de la loy Euangeli-
que, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils ap-
pellent, qui eſtoit qu'ils ſe lauoïent en l'eauë pour
ſe nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains a-
uoient auſſi entr'eux quelque ſorte de bapteſme,
qu'ils faiſoient avec ceremonie, qui eſtoit qu'ils
incifoient les oreilles & le membre viril aux pe-
tits enfans nouveaux nez, contrefaiſans aucu-
nement la circoncifion des Iuiſ. Ceſte ceremo-
nie ſe faiſoit principalement à l'endroit des fils
des Rois, & des Seigneurs. Incontinent apres
leur naiſſance les Preſtres les lauoient, & leur
mettoient vne petite eſpee à la main droite, & à
la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun
& vulgaire, ils leur mettoient les marques de
leurs offices, & aux filles des inſtrumens à filler, à
tiſtre, & à trauailler : & duroit ceſte ceremonie
quatre iours, qui ſe faiſoit deuant quelque idole.
Ils contractoient leurs mariages à leur mode,
dont le licencié Pollo a eſcrit vn traitté tout
entier, & en diray cy-apres quelque choſe. En au-

tres choses, mesmes leurs ceremonies & coustumes auoient quelque apparence de raison. Les Mexiquains se marioient par la main de leurs prestres en ceste façon. L'espoux & espouse se mettoient ensemble deuant le prestre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit s'ils se vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teste couuerte, & vn autre coing de la robe de l'homme, lesquels il attachoit ensemble, faisant vn nœud, & les menoit ainsi attachez à la maison de l'espouse, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faisoit faire à la femme sept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez se seioient ensemble, & par ce moyen estoit contracté leur mariage. Les Mexiquains estoient tresialoux del'integrité de leurs femmes & espouses, tellement que s'ils s'apperceuoient qu'elles ne fussent telles qu'elles deuoient estre (ce qu'ils recognoissoient par signes ou par paroles eshonteuses) ils le faisoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grand honte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien pris garde sur elles. Mais ils honoroient & estimoient beaucoup celles qui conseruoient leur honneste, leur faisant de grandes festes, & donnoient plusieurs presens à elle & à ses parens. Ils faisoient pour ceste occasion de grandes offrandes à leurs dieux, & vn banquet solemnel en la maison de la femme, & vn autre en la maison de l'homme. Quand on les menoit en leur maison, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient ensemble de prouisions de

maison, de terre, de ioyaux & d'ornemens, lequel memoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que si dauanture ils venoient à faire diorce (comme il estoit ordinaire entr'eux) ne se trouuans bien l'un avec l'autre, ils partoient leurs biens, selon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun liberté, en tels cas, de se remarier avec qui bon luy sembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur defendoient expressement sur peine de mort de se remarier ensemble, ce qu'ils obseruoient fort rigoureusement. Et iacoit qu'il semble que plusieurs de leurs ceremonies s'accordent avec les nostres: neantmoins elles sont fort differentes pour le grand meslange d'abomination qui y est tousiours. C'est vne chose commune & generale en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choses, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la paresse: car toutes leurs ceremonies estoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de resprendre le sang: ou elles estoient ordes & sales, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner mesme en leur honneur, les portans sur leurs espaulles, de s'oin-dre & barbouiller si laidement, & de faire mille autres sortes de vilainies qui estoient pour le moins vaines ou ridicules & oiseuses, & qui ressembloient plus œuures d'enfans que d'hommes. La cause de cela est la propre conditiõ de l'esprit malin, duquel l'intention est tousiours dressée à faire mal, prouoquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'un chacun peut assez

bien cognoistre, en considerant attentiuement les actions & comportemēs du diable à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ses illusions l'on y trouue tousiours meslees toutes, ou quelqu'vne de ces trois choses. Les Indiens mesme depuis qu'ils ont la lumiere de nostre foy serient & se moquent des folies & inepties esquelles leurs dieux les tenoient occupez, & ausquels ils seruoient avec beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux qu'ils ne leur fissent du mal, en ne leur obeyssant point en toutes choses, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient: combien que quelques-vns, voire en grand nombre, vesquissent trompez & deceus de vaines esperances de biens temporels: car d'eternels ils n'en auoiēt point cognoissance. Et certainemēt là où la puissance temporelle s'est plus agrandie, là s'est plus accruë & augmentee la superstition. Comme l'on void aux royaumes de Mexique & de Cusco, où c'est vne chose incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les rois de Cusco, a esté celui qui a le plus augmenté le seruice de leurs idoles, inuentant mille diuersitez de sacrifices, festes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le roy Iscoalt, qui fut le quatriesme roy. Il y auoit aussi grand nombre de superstitions & sacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la prouince de Guatimalla, aux isles, au nouveau royaume, en la prouince de Chillé, & aux autres qui estoient comme republicues & communautez. Mais ce n'estoit rien au respect

de Mexique & de Cusco, où Satan estoit comme en sa Rome, & en sa Hierusalé, iusques à ce qu'il ait esté jetté dehors contre sa volonté, & ait esté posée & colloquée en son lieu la sainte croix, & que le royaume de Christ nostre Dieu ait occupé celuy que le tyran auoit vsurpé.

De quelques festes celebrees par ceux de Cusco, & comme le diable a voulu mesme imiter le mystere de la tres-saincte Trinite.

CHAP. XXVIII.

DO V R conclure ce qui touche la religion, il reste de dire quelque chose des festes & solemnitez que celebröient les Indiens, lesquelles pource qu'elles sont diuerses, & en grand nombre, ne pourront pas estre toutes racontées. Les Inguas seigneurs du Peru auoient deux sortes de festes, les vnes qui estoient ordinaires, & qui escheoient en certains mois de l'annee, & d'autres extraordinaires, qui se faisoient pour causes occurrentes & d'importance, comme quand l'on couronnoit quelque nouveau roy, quand l'on commençoit quelque guerre d'importance, quand il y auoit quelque grande necessité d'eauë, ou de secheresse, ou d'autres choses semblables. Pour les festes ordinaires, l'on doit entendre que chaque mois de l'an ils faisoient des festes & sacrifices differents, & encor que tous eussent cela de semblable que l'on y offroit cent moutons, toutesfois en la couleur & en la forme les moutons deuoient estre fort differents. Au premier mois qu'ils appellent Rayme, qui est le mois de

HISTOIRE NATURELLE

Decembre, ils faisoient la premiere feste qui estoit la principale de toutes, & pour ceste occasion ils l'appelloient Capacrayme, qui est à dire, feste riche, ou principale. En ceste feste l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigaux en sacrifice, & les brusloit-on avec du bois taillé & odoriferant, puis ils faisoient apporter de l'or & de l'argent dessus certains moutons, & mettoient les trois statuës du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils, & le frere. En ces festes l'on dedoit les enfans Inguas, en leur mettant les guacas ou enseignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les fouïettoit avec des fondes, & leur oignoit le visage avec du sang, le tout en signe qu'ils deuoient estre cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul estrangier ne pouuoit estre en Cusco durant ce mois & ceste feste, mais sur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, avec du sang du sacrifice, qu'ils mangeoient en signe de confederation avec l'ingua, comme il a esté dit cy-dessus. C'est vne chose estrange que le diable selon sa mode ait mesme introduit en l'idolatrie vne trinité, car les trois statuës du Soleil estoient appellees Apomti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statuës de Chuquilla, qui est le dieu qui preside en la region de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me souuiet qu'estant en Chuquifaca, vn Prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez lōg temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient

adoroient vne idole, nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce prestre estoit esmerueillé de cela, ie luy dy que le diable par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretéd tousiours se faire Dieu, desfroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois, qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils iettoient les cendres aual vn ruisseau allans cinq, ou six lieües apres, avec des bourdons, ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour-autant que le Viracocha y deuoit receuoir ce present. Au troisiésme, quatriésme, & cinquiésme mois, ils offroient cent moutons noirs meslez, & gris, avec beaucoup d'autres choses que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiésme mois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui respond à May, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons de toutes couleurs, en ceste Lune, & mois, qui est quand l'on apporte le May des châps en la maison, l'on faisoit la feste qui est encor au iourd'huy fort en vsage entre les Indiens, & l'appellent Aymorey. Ceste feste se fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iusques à la maison, disans certaines chansons, où ils prient que le Mays puisse durer long temps, & l'appellent Mamacora. Ils prennent certaine portion du plus fécond Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, avec certaines ceremonies, veillants trois nuités, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & dés qu'il est ainsi enuelpé

HISTOIRE NATURELLE

& accommodé , ils adorent ceste Pirua , & l'ont en grande veneration , disans que c'est la mere du Mays de leurs heritages , & que par ce moyen le Mays augmente , & se conserue. En ce mois ils font vn sacrifice particulier, & les forciers demandent à la Pirua si elle a de la force assez pour durer iusques à l'an à venir , & si elle respond que non, ils portent le mais brusler à la metairie , d'où ils l'ont apporté , selon la puissance d'vn chacū, apres ils font vne autre Pirua, avec les mesmes ceremonies , disans qu'ils la renouellent , afin que la semence du Mays ne perisse, & si elle respond qu'elle a de la force assez pour durer d'auantage , ils la laissent iusques à l'autre annee. Ceste sottise vanité dure iusques auioird'huy , & est fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas , & faire la feste d'Amorey. Le septiesme mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi , en iceluy ils faisoient la feste , appellee Intiraymi, où l'on sacrifioit cent moutons , guanacos , & disoient que c'estoit la feste du Soleil : en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de quinquetaille , toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoient les Indiens fort barbouillez , & les seigneurs y estoient ornez avec de petites platinnes d'or à la barbe , & y chantoient tous, & doit-on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps que nous autres Chrestiens faisons la solemnité au saint Sacrement , qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dances, chants & representations. Et pour ceste raison il y a eu, &

a encor entre les Indiens (lesquels celebrent
 vne feste aucunement semblable à celle que nous
 celebrons du saint Sacrement) beaucoup de
 superstitions à celebrer ceste feste ancienne de
 l'Intiraymi. Le huitiesme mois est appellé Cha-
 hua , Huarqui , auquel ils brusloient cent au-
 tres moutons, tous gris , de couleur de Vizca-
 cha, selon l'ordre susdits, lequel mois respond à
 nostre Juillet. Le neufiesme mois s'appelloit Ya-
 paguis , auquel l'on brusloit cent autres mou-
 tons, de couleur de chasteigne , & couppoit-on
 la gorge , & brusloit-on aussi mil Cuyes , afin
 que la gellee, ny l'eauë, ny l'air , ny le Soleil ne
 fissent aucun mal aux metairies , & respond ce
 mois à l'Aoust. Le dixiesme mois , s'appelloit
 Coyaraymi, auquel l'on brusloit cent autres mou-
 tons blancs, qui estoient velus. En ce mois qui
 respond à Septembre l'on faisoit la feste appellee
 Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le pre-
 mier iour de la Lune, auant qu'elle leuast. Et en
 la voyant ils s'escrioient hautement , portans en
 leurs mains des flambeaux de feu , & disans , que
 le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les
 vns les autres, avec ces flambeaux. Ceux qui fai-
 soient cela s'appelloient Panconcos. Et apres
 auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux
 ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre
 estang , & se mettoient à boire quatre iours du-
 rans. En ce mois les Mamacomas du Soleil fai-
 soient grande quantité de petits pains faits avec
 le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau
 à chacun des estrangers & forains , mesme ils en
 enuoyent aux Guacas estrangers de tout le roy-

HISTOIRE NATURELLE

aume, & à plusieurs Curacas, en signe de cōfederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté ja dit. Les baings, yurongneries, & quelque restes de ceste feste Situa, demeurēt encor auourd'huy en quelques endroits, avec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secretement toutesfois, parce que ces festes principales, & publiques ont cessé. L'vnziesme mois, Homaraymi Punchaquis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons. Et s'ils auoient faute d'eauë pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'une plaine espendant beaucoup de Chica tout autout de luy, & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il pleust, ce qui est encor practiqué auourd'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temps qui est Octobre. Le douziesme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons, & faisoient la feste appelée Raymicantara Rayquis. En ce mois qui respond à Nouembre, l'on appareilloit ce qui estoit necessaire pour les enfans qui se deuoient faire nouices le mois ensuiuant, & les enfans avec les vieillards faisoient vne certaine monstre avec quelques tours, & ceste feste estoit appelée Ituraymi, laquelle se fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre les festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grand nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de tēps ny de saison arrestee autrement, qu'en temps de necessité. Pour se preparer à icelle, tout le peuple ieusnoit deux iours durant, ausquels ils ne tou-

choient point à leurs femmes, ny ne mangeoient point de viande avec le sel, ny ail, & ne beuvoient point de Chica. Tous s'assembloient en vne place, où il n'y auoit aucun estrangeur, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornemens, qui seulement seruoient pour ceste feste. Ils marchoient en procession fort doucement, les testes couuertes de leurs voiles, battans des tambours sans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuict, puis le iour ensuyuant, ils dançoient, & faisoient bonne chere, par deux iours & deux nuicts continuellement, disans que leur oraison auoit esté acceptee. Et encor que ceste feste ne se face auiourd'huy avec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que communément ils en font vne autre, qui est fort semblable, laquelle ils appellent Ayma, avec des vestemens, qui seruent seulement à cet effect, & font ceste maniere de procession avec leurs tambours, ayans auparauant ieusné, puis apres se mettent à faire bonne chere: ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vrgentes necessitez. Et combien que les Indiens ayent delaisné en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor auiourd'huy couuertement ceste feste de l'Ytu aux dances de la feste du Sacrement, en faisans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traitez plus amples de ce qui concerne ceste matiere,

HISTOIRE NATURELLE

pour les dieux, où il est nécessaire remarquer les abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentilité, afin que les Prestres & Curez y prennent garde. Suffise donc à present d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, afin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumierie aux tenebres, & de la verité Chrestienne au mensonge Gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasché avec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

De la feste du Iubilé que celebroident les Mexiquains.

CHAP. XXI X.

Les Mexiquains n'ont esté moins curieux en leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despence de biens, mais d'un grand cost de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnisee. Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalendrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en quatre ans, avec la feste de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la sèblâce de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le dixneufiesme de May. En la veille de ceste feste, les Seigneurs venoient au Temple, & apportoiēt vn vestement neuf semblable à celuy de l'idole, lequel les prestres luy vestoient, luy ayans premierement osté les autres habits, lesquels ils gardoient avec

autant ou plus de reuerence, que nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plusieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richesses, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement avec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoient de certaines enseignes de plume, des garde-soleils, des ombrages, & autres choses: l'ayans ainsi reuestu & orné, ils ostent la courti-
ne ou voile de la porte, afin qu'il fust veu de tous, & alors sortoit vne des dignitez du Temple, vestu de la mesme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn son fort aigu, & se tournant du costé de l'Orient il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faisoit le semblable. Et apres auoir ainsi sonné vers les quatre parties du monde (denotant que les presens & absens l'oyent) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en sa bouche, & la mangeoit en signe d'adoration. Autant en faisoient tous ceux qui y estoient presens, & en pleurans se prosternoient inuoquans l'obscurité de la nuit & les vents, les prians qu'ils ne les delaisassent ny oublassent point, ou bien qu'ils leur ostassent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquans auoient grande crainte & tristesse en eux pendant que ceste fleute sonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient dissimuler ny cacher leurs delicts. Par ce moyen tous ceux-là ne deman-

doient autre chose à leur Dieu, sinon que leurs delicts ne fussent point manifestez, espendans beaucoup de larmes, & avec vne grande repentance & regret offroient quantité d'encens pour appaiser leurs dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux soldats qui suiuoient l'art militaire, en oyant ceste fleute demandoient avec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnassent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs sacrifices. La ceremonie susdite se faisoit dix iours au parauant la feste, pendant lesquels dix iours le prestre sonnoit ceste fleute, afin que tous fissent ceste adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faisoient chaque iour oraison les-yeux haussez au Ciel avec des sourspirs & gemissemens, comme personnes qui se contristoient de leurs fautes & pechez. Iacoit que ceste contrition ne fust que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine si estroite en l'autre vie. C'est pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'estoit à tous vn repos asseuré. Le premier iour de la feste de cet idole Tezcalipuca estant venu, tous ceux de la Cité s'assembloient en vne cour pour celebrer aussi la feste du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui signifie chose seiche: laquelle feste ne se faisoit à autre

fin, que pour demander de l'eauë en la façon que nous autres solemnisons les Rogations : & ainfi ceste feste estoit tousiours en May , qui est le tēps que l'on a plus faute d'eauës en ce pays là. L'on commençoit à la celebrer le neufiesme de May, finissant le dix-neufiesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornee de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autāt de bras & tenons qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter: tous lesquels sortoiēt barboüillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié avec des lizets blancs, & vestus de la liuree de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputé pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espauls le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portās vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, avec laquelle ils enuironnoient le brāquart & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde toxalt, denotant la secheresse & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez avec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestuës d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des tyares faites de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & iouës colorees de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, &

les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquant & litiere, ils se moient par tout autour grande quantité de rameaux de manguey, les fueilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquant mis sur les espaulles des dessusdits religieux, ils le portoiēt en procession par dedans le circuit de la court, & deux prestres marchoiēt deuant avec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens ils haussoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole, & vers le Soleil, leur disans qu'ils esleuassent leurs oraisons au ciel, comme ceste fumee s'esleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la court alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'une brasse de long, ayans vn nœud au bout, & avec icelles se disciplinoient, s'en donnans de grands coups sur les espaulles, de la façõ que l'on se discipline icy le Ieudy saint. Toute la muraille de la court & les creneaux estoient pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & avec telle fraischeur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple avec des fleurs accommodees de diuerses façons, dont ils remplissoient le temple & toute la court, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des prestres, les ieunes hommes du temple leur bail-

lant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demouroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtines, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de mays, des cailles, & finablement tout ce qu'ils auoient accoustumé d'offrir en telles solemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauvres) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloient aux prestres, lesquels les prenans, leur arrachent la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes & fruits, lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste solemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner chacun en son bourg & en sa maison, laissant ainsi la feste suspendue iusques apres disner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, avec les ornemens susdits s'occupent à seruir l'idole, de tout ce qui luy estoit dedié pour son manger. Laquelle viande estoit apprestee par d'autres femmes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour la à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu venoient au poinct du iour, s'offrans aux deputez du temple, afin qu'ils leur commandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient fort diligemment. Elles faisoient & apprestoient tant de diuersitez & inuentions de viandes que

c'estoit vne chose admirable. Ceste viande estant accommodée, & l'heure du dîner venuë, toutes ces filles sortoient du temple en procession chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui seruoit de maistre d'hostel, avec vn habit assez plaisant. Il estoit vestu d'un surplis blanc qui luy venoit iusques au mollet des jambes, sur vn pourpoint sans manches de cuir rouge, à la façon d'une tunique. Il portoit des aisles au lieu de manches, d'où sortoient des lisets larges, auxquels pendoit sur le milieu des espaulles vne moyëne callabasse, ou citrouille, qui estoit toute remplie & couverte de fleurs, par des petits trous qui y estoient, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition. Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triste, ayant la teste baissée, & en approchant du lieu, qui estoit au pied des degrez, il faisoit vne grande humiliation & reuerence, puis se retirant d'un costé, les filles s'approchoient avec la viande, & l'alloient presenter de rang & par ordre les vnes apres les autres avec beaucoup de reuerence. Puis ayans présenté toutes ces viandes, le vieillard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur conuent. Cela fait, les ieunes homes & ministres de ce temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoiēt aux chambres des dignitez & prestres du temple, lesquels auoient ieusné par l'espace de cinq iours, mangeans seulement vne fois le iour, & s'estoient abstenus de leurs femmes, sans sortir du temple durant ces cinq iours, pendāt lesquels ils se souët-

toient rigoureusement avec des cordes, & mangeoient de ceste viande diuine (ainsi l'appelloiēt-ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'estoit licite à aucun d'en manger, sinon à eux. Tout le peuple ayāt acheué de disner, se rassembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feste, où ils faisoient venir vn captif qui par l'espace d'vn an auoit representé l'idole, estant vestu, orné & honoré comme le mesme idole, & luy faisans tous reuerence, le mettoient entre les mains des sacrificateurs, lesquels se presentoient au mesme temps, & l'alloiēt saisir par les pieds & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'estomach, luy arrachant le cœur, puis haussoit la main tant qu'il pouuoit, le montrant au Soleil & à l'idole, comme il a esté dit cy-deuāt. Ayans ainsi sacrifié celuy qui representoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu consacré & deputed pour cet effect, où arriuoient les ieunes hommes & filles du temple, avec les ornemens susdits, lesquels estans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours & autres instrumēt, dont les dignitez du temple ioüoient & sonnoient. Puis venoient tous les seigneurs, ayans les mesmes enseignes & ornemens que les ieunes hommes, lesquels dançoient en rond autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes que le sacrifié, toutesfois de quatre ans en quatre ans seulement l'on en auoit d'autres avec luy, qui estoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun estant content de sonner, de manger & de boire, les filles s'en alloient toutes à leur conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paistry de

HISTOIRE NATURELLE

miel, qui estoient couverts de petits panniens ouurez & façonnez de testes & os de mort, & portoient la collation à l'idole, montrans iufques à la cour qui estoit deuant la porte de l'Oratoire, & l'ayants posce en ce lieu, elles descendoient avec le mesme ordre qu'elles y auoient monté, le maistre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoient tous les ieunes hommes en ordre avec des cannes ou roseaux es mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Temple, à l'enuie l'un de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez remarquoient celuy qui arriuoit le premier, second, troisieme, & quatrieme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient comme grandes reliques. Cela fait les quatre qui premiers estoient arriuez estoient mis au milieu des dignitez & anciens du temple, & avec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres les louans & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuerez & honorez comme hommes signalez. La prinse de ceste collation estant acheuee, & la feste celebree avec beaucoup de resiouissance & de crierie, ils donnoient congé à tous ces ieunes hommes & filles qui auoient seruy l'idole, au moyen dequoy il s'en alloient les vns apres les autres, au temps qu'elles sortoient. Tous les petits enfans des colleges & escholes estoient à la porte de la cour, avec des pellottes de ionc & d'herbes aux mains, lesquelles ils leur iettoient se mocquans & rians d'elles, comme de personnes qui se retiroient du seruite de l'idole.

ils sortoient avec liberté de disposer de soy à leur volonté, & avec cela prenoit fin la feste.

*De la feste des Marchands que celebrent ceux
de Cholutecas.*

CHAP. XXX.

QOMBIEN que i'aye assez cy-dessus parlé du seruire que les Mexiquains faisoient à leurs dieux, si est-ce que ie diray encor quelque chose de la feste de celuy qu'ils appelloient Quetzacoalt, qui estoit le dieu des riches, laquelle se sollempnisoit en ceste forme. Quarante iours auparavant les marchands achetoient vn esclau, bien fait, sans aucun vice ny tache, tant de maladie, comme de blesseure, lequel ils vestoient des ornemens de l'idole, afin qu'il le representast quarante iours. Auant que de le vestir ils le purifioient le lauant deux fois en vn lac, qu'ils appelloient lac des Dieux, & apres qu'il estoit purifié, ils le vestoient de mesme que l'idole estoit vestu. Il estoit fort reueré durant quarante iours, à cause de ce qu'il representoit. Ils l'emprisonnoient de nuit (comme il a esté dit cy dessus,) de peur qu'il ne s'enfuiſt & le matin le tiroient de la prison, le mettans en vn lieu eminent, où ils le seruoient, en luy donnant à manger des viandes exquises. Apres qu'il auoit mangé ils luy mettoient des chaines de fleurs au col, & beaucoup de bouquets aux mains. Il auoit sa garde fort accomplie, avec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, & alloit avec luy par la Cité. Il alloit chantant & dançant par toutes les ruës,

HISTOIRE NATURELLE

afin d'estre cogneu pour la semblâce de leur dieu, & lors qu'il commençoit à chanter, les femmes & petits enfans sortoient de leurs maisons pour le salüer, & luy faire leurs offrandes comme à leur dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du temple venoient par deuers luy neuf iours auparauânt la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy disoient d'vne voix fort humble, & basse; Seigneur, tu dois sçauoir que d'icy à neuf iours l'acheuele traual de dancier, & de chanter, car alors tu dois mourir: & il deuoit respondre que ce fust à la bõne heure. Ils appelloient ceste ceremonie Neyolo Maxiltzli, qui veut dire l'aduertissement, & quand ils l'aduertissoient, ils prenoient garde fort contentiement s'il se contristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeusement que de coustume, que s'il ne le faisoit avec vne telle gayeté qu'ils desiroiẽt, ils faisoient vne sorte superstitiõ en ceste maniere. Ils s'en alloient incontinent prendre les rasoirs des sacrifices, lesquels ils lauoient, & mettoient du sang humain qui y restoit des sacrifices passez: & de ces laneures luy faisoient vn breuuage meslé avec vne autre liqueur faite de cacao, & luy donnoient à boire, & disoient que ce breuuage auoit telle operatiõ en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit presque insensible, & retourneroit à son chant & gayeté ordinaire. Ils disent dauantage qu'il s'offroit allegrement à mourir, estant enchâté de ce breuuage. La cause pourquoy ils taschoient de luy oster ceste tristesse, estoit pour autant qu'ils tenoient cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronosticq de quelque

que grād mal. Le iour de la feste estant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la musique, & luy auoir presenté l'encens, les sacrificateurs sur la minuiēt le prenoient & le sacrifioient à la façon susdite, faisans offrande de son cœur à la Lune, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, laissant tomber le corps au bas des degrez du Temple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoient, qui estoient les marchands, desquels estoit la feste. Puis l'ayant porté en la maison du plus notable d'entr'eux, le faisoient apprester en diuerses saulces, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & disné de la feste, ayans premierement donné le bon-iour à l'idole, avec vn petit bal qu'ils faisoient pendant que l'aube sortoit, & que l'on accommo- doit le sacrifié. En apres tous les marchands s'as- sembloient à ce banquet, specialement ceux qui faisoient le commerce de vendre, & acheter des esclaves, qui auoient en charge d'offrir par chacun an vn esclau pour la semblâce de leur Dieu. Ceste idole estoit vn des plus honorez de ceste terre, cō- me i'ay dit, c'est pourquoy le Temple où il estoit, estoit de beaucoup d'authorité. Il y auoit soixan- te degrez pour y monter, & au dessus d'iceux y auoit vne court de moyenne largeur, fort propre- ment accommodee & plastrée, au milieu de laquel- le il y auoit vne grande pièce ronde, en la façon de four, ayant son entree basse, & estroite, tellement que pour y entrer il falloit se baïsser bien fort. Ce Temple auoit ses chambres, où chappelles, com- me les autres, où il y auoit des conuēts de prestres, de ieunes hommes, de filles, & d'enfans, comme il a esté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn seul pre-

HISTOIRE NATURELLE

stre qui refidoit continuellément là , & estoit cōme semainier. Car combien qu'il y eust en chacun de ces Tēples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y seruoit sa semaine, sans en sortir. L'office du semainier du Temple (apres auoir endoctriné les enfans) estoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que se couchoit le Soleil, pour la mesme fin que nous auōs accoustumé de sonner l'oraison. Ce tambour estoit tel, que l'ō en entendoit le son enrouié de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun serroit sa marchandise, & se retiroit en sa maison, & y auoit vn si grand silence, qu'il sembloit qu'il n'y eust homme viuant dās la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commēçoit à sortir, il recommēçoit à battre ce tambour, qui estoit le signe que le iour commençoit , au moyen dequoy les voyagers & forains s'arrestoiet à ce signal pour commencer leurs voyages, pour ce qu'il n'estoit point permis iusques à ce temps, de sortir de la cité. Il y auoit en ce Temple vne court de moyenne grandeur, en laquelle l'on faisoit de grandes dances , & resiouissances , avec des farces, ou entre-mets, le iour de la feste de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceste court vn petit theatre de trēte pieds en quaré, fort proprement agencé, lequel ils accommo- doient de fucillages pour ce iour, avec tout l'artifice & gentillesse qu'il estoit possible , estant tout enuironné d'arcades de diuerses fleurs , & plumages, & y tenoient attachez en quelques endroits beaucoup de petits oiseaux, connils, & autres animaux paisibles. Apres dīner tout le peuple s'assembloit en ce lieu , & les bastelleurs se presen-

toient, & ioüoiēt des farces, les vns contrefaisoiēt les sourds, & les enrheumez, les autres les boiteux, les auégles, & les manchots, lesquels venoient demander guarison à l'idole. Les sourds respondoient du coq à l'afne, les enrheumez touffoient, les boiteux clochoient, racontans leurs miseres & ennuis, dequoy ils faisoient beaucoup rire le peuple, les autres sortoient en forme de bestiolles, les vns estā vestus comme escargots, les autres comme crapaux, & d'autres comme lezards, puis s'entre-rencontrans racontoient leurs offices, & se retirans chacun de son costé, ils touchoient de petites fleutes, qui estoit chose plaisāte à ouyr. Ils contrefaisoient mesme des papillons, & des petits oiseaux de diuerses couleurs, & estoient les enfans du Temple qui representoient ces formes, puis ils montoient en vne petite forest, qui estoit là plantee expres, où les prestres du Temple les tiroient avec des sarbacanes. Et cependant ils se disoient plusieurs plaisans propos, les vns en attaquant, & les autres en defendant, dequoy les assistans estoient ioyeusement entretenus. Cela acheué, ils faisoient vn bal ou mommerie, avec tous ces personnages, & par ce moyen s'acheuoit la feste. Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plus principales festes.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des superstitions des Indes.

CHAP. XXXI.

Equi a esté dit süssise pour entēdre le soin & la peine que les Indiens emploioient à seruir &

honorer leurs idoles, & pour mieux dire le diable: car ce seroit vne chose infinie, & de peu de profit de vouloir raconter entierement ce qui s'y passe, veu mesme qu'il pourra sembler à quelques-vns qu'il n'estoit point de besoing d'en dire tant comme i'ay fait; & que c'est perdre le temps, comme l'on fait en lisant les contes que feignent les Romãs de Cheualerie. Mais si ceux qui ont ceste opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference entre l'vn & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose vtile, pour plusieurs considerations d'auoir la cognoissance des coustumes & ceremonies dont vsoient les Indiens. Premieremēt ceste cognoissance n'est pas seulement vtile, mais aussi necessaire aux terres où ils ont vſé de ces superstitions, afin que les Chrestiens, & maistres de la loy de Christ, sçachēt les erreurs & superstitions des anciens, pour voir si les Indiēs en ysent point encor aujour d'huy ouuertement, ou couuertement. Pour ceste occasiō plusieurs doctes & signalez personages ont escrit des discours assez amples de ce qui s'en est trouuē, voire les Conciles prouinciaux ont commandē que l'on les escriue, & imprime, comme on a fait en Lima, où vn discours a esté fait plus ample que ce qui en est icy traitté. C'est pour quoy c'est chose importante pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes, ayent la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narratiō mesme peut seruir aux Espagnols de delà, & à tous autres en quelque endroit qu'ils soient pour remercier Dieu nostre Seigneur, & luy rendre graces infinies d'vn si grand bien que celuy que nous a

departy, & va donnant sa sainte Loy, laquelle est toute nette, & toute profitable. Ce que l'on peut cognoistre en la comparant avec les loix de Saran, où tât de malheureux ont vescu si miserables. Elle peut mesme seruir pour descouurer l'orgueil, l'enuie, les trôperies, & les embusches du diable, qu'il exerce contre ceux qu'il tient captifs, veu que d'un costé il veut imiter Dieu, & faire cõparaison avec luy, & sa sainte Loy, & d'autre costé il entremesle en ses actes tant de vanitez, & d'ordures, & de cruautez, comme celuy qui n'a point d'autre exercice que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui est bon. Finablement qui verra les tenebres & l'aveuglement auquel tant de grandes prouinces, & Royaumes ont vescu si long temps & que beaucoup de peuples, voire vne grande partie du monde, viuët encor deceus de semblables tromperies, ne pourra, (s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de si grãdes tenebres à l'admirable lumiere de son Euangile, suppliant l'immense charité du Createur qu'il les conserue, & augmente en sa cognoissance, & en son obeissance, & que de mesme aussi il se contriste, pour ceux qui tousiours suyuent le chemin de perdition. Et qu'en fin il supplie le Pere de misericorde, qu'il leur descouure les thresors, & richesses de Ietus Christ, lequel avec le Pere, & le S. Esprit, regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME
DE L'HISTOIRE NATURELLE ET MORALE
des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'opinion de ceux là est faulſe, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.



YANT traitté cy deuant de la religion dont vſoient les Indiens, ie pretéds eſcrire en ce liure de leurs couſtumes, police, & gouuernement, pour deux fins: l'vne, afin d'oſter la faulſe opinion que l'on a communément d'eux qu'ils ſont hommes groſſiers & brutaux, ou qu'ils ont ſi peu d'entendement, qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait pluſieurs excez & outrages en ſe ſeruans d'eux preſque en la meſme façon, que ſi c'eſtoient beſtes brutes, & les reputans indignes d'aucun reſpect, qui eſt vn ſi vulgaire, & ſi pernicioſe erreur (ainſi que le ſçauent fort bien ceux qui avec quelque zele, & conſideration ont cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogneu

leurs secrets, & conseils) & d'autre part le peu de cas que font de ces Indiens plusieurs qui pensent sçavoir beaucoup, & neantmoins qui sont ordinairement les plus ignorans, & plus presomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceste pernicieuse opinion, qu'en leur deduisant l'ordre & façon de viure qu'ils auoient au temps qu'ils viuoient encor sous leur loy, en laquelle, combien qu'ils eussent beaucoup de choses barbares, & sans fondement, neantmoins ils en auoient beaucoup d'autres dignes de grande admiration, par lesquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de receuoir toute bonne instruction, & de fait ils surpassent en quelques choses plusieurs de nos Republicques. Et n'est point chose de merueille qu'il y ait eu entr'eux de si grandes & si lourdes fautes, veu qu'il y en a eu aussi entre les plus fameux Legislatteurs & Philosophes (voire sans excepter Lycurge ny Platō.) Et entre les plus sages republicques, comme ont esté la Romaine & l'Athenienne, où l'on peut recognoistre des choses si pleines d'ignorance, & si dignes de risée, qu'à la verité si les Republicques des Mexiquains & Inguas eussent esté cogneuës en ce temps des Romains, & des Grecs, leurs loix & gouuernemens eussent esté beaucoup estimez d'eux. Mais nous autres à present ne considerans rien de cela, y entrons par l'espee, sans les ouyr, ny entendre, nous persuadans que les choses des Indiens ne meritent point qu'on en face estime autre, que comme l'on fait d'une venaison prise en la forest, qui ait esté amenee pour nostre seruice & passe-temps. Les hom-

mes plus profonds, & plus diligents, qui ont pénétré & atteint iusques à la cognoissance de leurs secrets, coustumes & gouvernement ancien, en ont bien autre opinion, & s'esmerueillent de l'ordre, & du discours qui a esté entre eux. Du nombre desquels est Polo Ondeguardo, lequel ie suis communément au discours des choses du Peru, & pour celles de Mexique Jean de Toïar, qui auoit eu vne prebende en l'Eglise de Mexique, & auourd'huy est religieux de nostre compagnie de Iesus, lequel par le commandement du Viceroy Dom Martin Enriques, a fait vn diligent & ample recueil des histoires de ceste nation, & plusieurs autres graues & notables personnages, lesquels tant par parole, que par escrit, m'ont suffisamment informé de toutes ces choses, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui se peut ensuiure par la cognoissance de ces loix, coustumes, & police des Indiens, est afin de leur aider, & les regir par les mesmes loix & coustumes, attendu qu'ils doiuent estre gouvernez selon leurs coustumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuient à la loy de Christ, & de sa sainte Eglise, qu'on leur doit conseruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & coustumes a esté cause que l'on y a commis plusieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouverneurs ne sçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, & y regir leurs subiects. Et que outre ce que c'est leur faire vn grand tort, & aller contre raison, ce nous est chose preiudiciable & dommageable, par ce que de là ils prennent occasion de

nous abhorrer, comme gens qui en tout soit au bien ou au mal, leur auons esté & sommes tousiours contraires.

De la supputation des temps, & du Kalendrier duquel vsoient les Mexiquains.

CHAP. II.

Pour commencer donques par la diuision & supputation des temps que les Indiens faisoient (enquoy certes l'on peut recognoistre vn des plus grands signes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient & diuisoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des siecles & des aages. Ils diuisoient l'an en dix-huict mois, à chacun desquels ils attribuoient vingt iours, enquoy les trois cens soixante iours sont accomplis, sans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui restent du surplus, faisant l'accomplissement de l'an entier. Mais ils les contoient à part, & les appelloient les iours de rien, durant lesquels le peuple ne faisoit aucune chose, & n'alloient pas mesmes en leurs temples, mais ils s'occupoient seulement à se visiter les vns les autres, perdans ainsi le temps, & les sacrificateurs du temple cessoient aussi de sacrifier. Apres ces cinq iours passez, ils recommençoient leur conte de l'an, duquel le premier mois, & le commencement estoit en Mars, quand les feuilles commençoient à reuerdir, encor qu'ils prinssent trois iours du mois de Feurier: car leur premier iour de l'an estoit

HISTOIRE NATURELLE

comme le vingt-sixiesme de Feurier, ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel mesme le nostre est compris, & employé d'un fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Espagnols. J'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours & l'industrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communément de la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps que l'an cause en iceux. Ils auoient en ce Kalendrier certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines de treze iours, en y remarquât les iours par vn zero, qu'ils multiplioiēt iusques à treze, & incontinent recommençoient à conter vn, deux, &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces rouës par quatre signes ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'un estoit d'une maison, l'autre d'un connin, le troisieme d'un roseau, & le quatrieme d'un caillou. Ils les peignoient de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disans à tant de maisons, ou à tant de caillous, de telle rouë succeda telle chose: car l'on doit sçauoir que leur rouë, qui estoit comme vn siecle, contenoit quatre sepmaines d'annees, estant chacune sepmaine de treze ans, qui accomplissoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste rouë vn Soleil, d'où sortoient en croix quatre bras ou lignes, iusques à la circonference de la rouë, & faisoient leur tour en telle façon, que la circonference estoit

divisée en quatre parties égales, chacune desquelles avec son bras ou ligne, avoit vne couleur particulière, & différente des autres, & estoient les quatre couleurs vert, azuré, rouge & jaulne. Chaque portion de ces quatre avoit treze separations qui avoient toutes leurs signes ou figures particulieres, de maison, ou de connin, ou de roseau, ou de caillous, signifiant par chaque signe vne année, & en teste de ce signe, ils peignoient ce qui estoit arriué cet an là. C'est pourquoy ie veids au Calendrier que i'ay dit, l'année en laquelle les Espagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'un homme vestu de rouge, à nostre mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans que se fermoit & accomplissoit la rouë. Ils vsoient d'une plaisante ceremonie, qui estoit que la dernière nuit ils rompoient tous les vases & utensiles qu'ils avoient, & esteignoient tout le feu, & toutes les lumieres, disans que le monde devoit prendre fin à l'accomplissement d'une de ces rouës, & que d'avanture ce pourroit estre celle où ils se trouvoient. Car (disoient-ils) puis que le monde doit alors finir, qu'est-il plus de besoin d'apprester de viande, ny de manger? C'est pourquoy ils n'avoient plus que faire de vases, ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute la nuit en grande crainte, disans que peut estre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentivement pour voir quand le iour viendroit: mais voyãs que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoiënt plusieurs tambours,

HISTOIRE NATURELLE

& sonnoient des buccines, des fleutes, & autres instrumens de resiouyſſance & allegresse, difans que deſia Dieu leur allongeoit le temps d'un autre ſiecle, qui estoient cinquante deux ans. Et alors ils recommençoient vne autre rouë. Ils prenoient en ce premier iour, & commencement du ſiecle, du feu nouveau, & achetoient des vases & vtenſiles neufs pour aprestre la viande & alloient tous querir ce feu nouveau chez le grand Prestre, ayans fait auparauant vne ſolemnelle procession d'action de graces pour la venuë du iour, & prolongation d'un autre ſiecle. Telle estoit leur façon & maniere de conter les annees, les mois, les ſepmaines, & les ſiecles.

*Comment les Rois Inguas contoient les ans,
& les mois.*

CHAP. III.

Ombien que ceste ſupputation des temps, pratiquee entre les Mexiquains ſoit aſſez ingenieuſe & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me ſemble qu'ils ont eu faute de diſcours, & de conſideration, n'ayans point fondé leur conte ſur le cours de la Lune, ny diſtribué leurs mois ſelon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont ſurpassez, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaitement accomplis, comme nous faisons icy, & le diuiſoient en douze mois ou Lunes, eſquels ils employoient & conſommoient les vnze iours qui reſtent de la Lune, ainſi que l'eſcrit Polo. Pour faire leur conte de l'an ſeur &

certain, ils vsoient de ceste industrie, qu'aux montagnes qui estoient autour de la Cité de Cusco (où se tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand sanctuaire des Royaumes; comme si nous disions vne autre Rome) il y auoit douze colonnes assises par ordre, en telle distance l'vne de l'autre que chaque mois vne de ces colonnes remarquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moyen d'icelles ils enseignoient & annonçoient les festes, & les saisons propres à semer, à recueillir & à faire autres choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Chaque mois auoit son nom propre & ses festes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua appellé Pachacuto, qui signifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cause (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner du dernier poinct de Capricorne, qui est le Tropicque plus proche d'eux. Ie ne sçay poinct que les vns ny les autres ayant remarqué aucun Bisexte, combien que quelques vns dient le contraire. Les sepmaines que contoient les Mexiquains n'estoient pas proprement sepmaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le conte de la sepmaine n'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebrieux est fondé sur la creation du monde, que rapporte Moyse, & entre les Grecs,

& les Latins, sur le nombre des sept Planettes du nom desquelles mesme les iours de la sepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an, des saisons & des festes si bien ordonnees, comme il est dit cy dessus.

*Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens
qui vsast de lettres.*

CHAP. III.

QUES lettres furent inuentees pour représenter & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes, (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensées des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les choses. La voix pour ceux qui sont presents, & les lettres pour les absens, & pour ceux qui sont à venir. Les signes & marques qui ne sont pas propres pour signifier les paroles, mais les choses ne peuvent estre appelez, ny ne sont point à la verité des lettres, encor qu'ils soient escrits. Car l'on ne peut dire qu'une image du Soleil peint, soit une escriture du Soleil, mais seulement une peinture: autant en est il des autres signes & caracteres qui n'ont aucune ressemblance à la chose, mais qui seruent tant seulement de memoire: car celui qui les inuenta ne les ordonna point pour signifier des paroles: mais seulement pour denoter vne chose. On n'appelle point aussi ces caracteres lettres ny escritures, comme de faiç

ils ne le sont pas: mais plustost des chiffres ou memoires, ainsi que sont ceux dont vsent les Spheristes & Astrologues, pour signifier diuers signes ou planettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c. Tels caracteres sont chiffres & non pas lettres, pour-autant que quelque nom que Mars puisse auoir en Italien, en François, en Espagnol, tousiours ce caractere le signifie: ce qui ne se trouue point es lettres: car iaçoit qu'elles denotent les choses, c'est par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en sçauent la langue ne les entendent pas, comme pour exemple le Grec ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que signifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent escrit, pource qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'escriture & les lettres sont seulement pratiquees par ceux qui avec icelles signifient des mots: car si immediatement elles signifient les choses, elles ne sont plus lettres ny escritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choses bien notables. L'une est que la memoire des histoires & antiquitez peut demeurer aux hommes par l'une de ces trois manieres, ou par les lettres & escritures, comme il a esté pratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebreux, & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, comme l'on a vsé presque en tout le monde: car il est dit au Concile de Nice second: *La peinture est vn livre pour les idiots qui ne sçauent lire*, ou par chiffres & caracteres, comme le chiffre signifie le nombre de cent, de mil & autres sans signifier ceste parole de cent, ou de mil. L'autre chose notable que l'on en peut tirer est celle

HISTOIRE NATURELLE

qui s'est proposée en ce chapitre , à sçauoir que nulle nation des Indes descouuertes de nostre temps, n'a vsé de lettres ny descriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que i'entens dire non seulement des Indes, du Peru, & de la neufue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis paraventure pourra sembler à quelques-vns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discours qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & vniuersitez en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

*De la façon des lettres & des liures dont
vsent les Chinois.*

CHAP. V.

Ly en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des caracteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebrieux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme
font

font les nostres, mais sont des figures & representations des choses, comme du Soleil, du feu, d'un homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidentement, parce que leurs escritures & Chapas sont entendus d'eux tous, combien que les langues dont parlent les Chinois, soient en grand nombre, & fort differentes entr'elles, en la mesme façon que nos nombres de chiffre sont entendus également en François, en Espagnol, & en Arabe. Car ceste figure 8. où que ce soit signifie huit, encor que le François appelle ce nombre d'une façon, & l'Espagnol d'une autre. D'où vient que les choses estans de soy innombrables, les lettres aussi ou figures dont vsent les Chinois, pour les denoter sont presque infinies: tellement que celuy qui doit lire ou escrire à la Chine (comme font les Mandarins) doit sçauoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mil caracteres ou lettres, & ceux qui sont parfaits en ceste lecture en sçauent plus de six vingts mil. Chose prodigieuse & estrange, voire qui seroit incroyable, si elle n'estoit attestee par des personnes dignes de foy, comme les Peres de nostre compagnie, qui sont là continuellement, apprenans leur langue & escriture, & y a plus de dix ans, que de nuict & de iour ils s'estudient à cecy, avec vn perpetuel trauail. Car la charité de Christ & le desir de la saluation des ames, surmonte en eux tout ce trauail & difficulté, qui est la raison pour laquelle les hommes lettez sont tant estimez en la Chine, à cause de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux là seulement ont les offices de Mandarins, Gouverneurs, Iuges &

HISTOIRE NATURELLE

Capitaines. Pour ceste occasion les Peres prennent beaucoup de peine de faire apprēdre à leurs enfans à lire & escrire. Il y a grand nombre de ces escolliers où les enfans sont instruits, & où les maistres les font estudier de iour, & le pere de nuict en la maison. Tellement qu'ils leur endomagent beaucoup les yeux, & les foïettent fort souuent avec des roseaux, bien que ce ne soit pas de ces rigoureux, desquels ils foïettent les mal-faiçteurs. Ils appellent cela la langue Mandarin, qui a besoin de l'aage d'un homme pour estre cōprinse: & doit-on sçauoir qu'encor que la langue de laquelle parlent les Mandarins soit particuliere & differente des vulgaires, lesquelles sont en grand nombre, & qu'on y estudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui sont par toute la Chine la sçauent & entendent tant seulement: si est-ce toutesfois que tout ce qui est escrit en icelle est entendu en toutes les langues; & iaçoit que les prouinces ne s'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par escrit ils s'entr'entendent l'un l'autre; car il n'y a qu'une sorte de figures ou caracteres pour toutes, qui signifie vne mesme chose, mais non pas vn mesme mot ny prolation, veu que, comme i'ay dit, ils sont seulement pour denoter les choses, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'est pourquoy ceux du Iappon & les Chinois lisent & entendent fort bien les escritures les vns des autres: combien que ce soient des nations, & des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils lisent ou escriuent, ils ne

le pourroient pas entendre. Telles sont donc les lettres, & les liures dont vsent les Chinois si renommez au monde. Pour faire leurs impressions ils grauent vne planche des figures qu'ils veulent imprimer: Puis en estampent autant de fueilles de papier qu'ils veulent, de la mesme facon que l'on fait icy les peintures qui sont grauees en du cuiure ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander comment ils peuvent signifier leurs conceptions par des figures qui approchent ou ressemblent à la chose qu'ils veulent représenter, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour est du Soleil. Finalement, comment il leur est possible de denoter par de mesmes figures les cas, les conionctions, & les articles qui sont en plusieurs langues & escritures. Je responds à cela qu'ils distinguent & signifient ceste varieté par certains points rayez & dispositions de la figure. Mais il est difficile d'entendre comment ils peuvent escrire en leur lague des noms propres, spécialement d'estrangers, veu que ce sont choses que iamais ils n'ont veüs, & qu'ils ne peuvent inuenter des figures qui leur soient propres. I'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique avec des Chinois, & leur dy qu'ils escriuissent en leur langue ceste proposition. Ioseph d'Acosta est venu du Peru, & autres semblables, surquoy le Chinois fut vn long temps pensif, mais en fin il l'escriit. Ce que d'autres Chinois leurët apres, bië qu'ils variaissent vn peu en la pronöciation du nō propre: car ils vsent de cest artifice pour escrire le nō propre qu'ils cherchët quelque chose en leur

HISTOIRE NATURELLE

langue qui aye ressemblance à ce nom, & mettent la figure de ceste chose. Et comme il est difficile entre tant de noms propres, de leur trouuer des choses qui leur portent ressemblance en la prolation: aussi leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse d'escrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonse Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribunaux, de Mandarin en Mandarin, ils estoient fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin, le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui est la façon des lettres & escritures dont vsoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe escriuoient facilement toutes choses en leur langue, quoy que ce fussent des noms propres d'icy, mesme l'on m'a monstré quelques escritures d'eux: parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par caracteres & figures, comme il a esté dit des Chinois.

Des escolles & vniuersitez de la Chine.

CHAP. VI.

LES Peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escolles & Vniuersitez de Philosophie & autres sciences naturelles, & croyét qu'il n'y en a point: mais que toute leur estude est en la langue Man-

darine, qui est tres-ample & tres-difficile, comme i'ay dit, & que ce qu'ils estudiant sont choses qui sont escrites en ceste langne, qui sont des histoires des sectes & opinions des loix ciuiles, des proueres moraux, des fables, & plusieurs autres telles compositions, & ce qui en despend. Des sciences diuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny n'ont autre chose des naturelles que quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esgarees, sans art & sans methode, selon l'entendement & estude d'un chacun. Pour les Mathematiques ils ont experience des mouuemens celestes & des estoiles, & pour la Medecine ils ont cognoissance des herbes, par le moyen desquelles ils garissent plusieurs maladies, & en vsent beaucoup. Ils escriuent avec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont tous d'assez mauuais ordre. Ils sont grands ioüeurs de Comedies : ce qu'ils font avec vn grand appareil de theatres, vestemens, cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est conuenable. Quelques peres racontent y auoir veu des Comedies qui duroient dix & douze iours avec leurs nuitts, sans qu'il y eust faute de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils font plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dorment ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces comedies des choses morales & de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslees de choses gayer & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entendement, & d'in-

duſtrie. Mais tout cela eſt de peu de ſubſtance, pource qu'en eſſect toute la ſcience des Chinois tend ſeulement à ſçauoir eſcrire & lire, & non point d'auantage: car ils ne paruiennent point eſ ſciences plus hautes, & leur eſcrire & lire n'eſt point proprement eſcrire & lire, puis que leurs lettres ne ſont point lettres, qui puille repreſenter les paroles, mais ſont figures de choſes innombrables, leſquelles ne ſe peuuent apprendre que par vn bien long temps, & avec vn trauail infiny. Mais en fin avec toute leur ſcience, vn Indien du Peru ou Mexique qui a apprins à lire & eſcrire, ſçait plus que le plus ſage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien avec vingt quatre lettres qu'il ſçait, eſcrira & lira tous les mots & paroles qui ſont au monde, & le Mandarin avec ſes cent mille lettres aura beaucoup de peine pour eſcrire quelque nom propre de Martin, ou Allonſe, & à plus forte raiſon ne pourra-il pas eſcrire les noms des choſes qu'il ne cognoiſt point. Car en fin l'eſcriture de la Chine n'eſt autre choſe qu'une façon de peindre ou chiffrer.

*De la façon des lettres & eſcritures dont ont vſé
les Mexiquains.*

CHAP. VII.

Q'ON trouue qu'il y a entre les nations de la Neuue Eſpagne vne grand' cognoiſſance & memoire de l'antiquité. C'eſt pourquoy recherchant de quelle façon les Indiens auoient conſerué leurs hilloires, & tant de particularitez, i'appris qu'encor qu'ils ne fuſſent point ſi ſubtils ny ſi curieux comme ſont les Chinois & Iapponnois

si est. ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & deliures par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la Prouince de Yu-latan, où est l'Euesché qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de feuilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, lesquels les sages Indiens tenoient comprises & desduittes la distribution de leurs temps, la cognoissance des planettes, des animaux & des autres choses naturelles, avec leurs antiquitez: chose pleine de grande curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de Magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non seulement les Indiens recogneurēt auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autantés autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrees qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes. qui sont incapables de sçauoir ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulu diligemment informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre compagnie de Iesus, homme fort accort & experimēté, assembla en la Prouince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, &

confera fort amplement avec eux, lesquels luy monstrent leurs liures, histoires, & calendriers qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures & Hieroglyphiques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point estoient representees par des caracteres qui les signifioient, & par ce moyen ils figuroient, & escriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquante deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces rouës, ils peignoiēt avec ces figures & caracteres, à l'endroit del'annee, les choses memorables qui auenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn homme avec vn chapeau & vne iuppe rouge, au signe du roseau qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs escritures & caracteres n'estoient pas si suffisans comme nos lettres & escritures, ils ne pouuoient exprimer de si près les paroles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de raconter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez par leurs Poëtes (ce qui estoit impossible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & caracteres) les Mexiquains estoient fort curieux que leurs enfans apprinssent par memoire ces dialogues

& compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux, par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchées par escrit. Specialement les nations plus renommées auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinsent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiens escriuient alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hommes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images, & caracteres, & ay veu pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du *Pater noster*, & *Aue Maria*, Symbole, & cōfession generale, escriues en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra s'en esmerueillera : car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, cōme qui se confesse, & puis pour celle cy, *à Dieu tout puissant*, ils peignoient trois visages, avec leurs couronnes, en façon de la Trinité, & à la glorieuse

HISTOIRE NATURELLE

vierge Marie, ils peignoient vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfāt, & à *sainct Pierre & saint Paul*, des testes, avec des couronnes, & vne clef, & vne espee, & où les images leur deffailloient, ils mettoient des caracteres, cōme, *enquoy i'ay peché*, &c. D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignée par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception, de ce qu'on leur enseignoit. l'ay veu au Peru la confessiō de tous les pechez qu'un Indien apportoit pour se confesser, escrete de la mesme sorte de peintures, & de caracteres, en peignant chacun des dix commandements d'une certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoient les pechez qu'il auoit faits contre ce commandement. Ie ne doute point que si beaucoup des plus habilles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

Des registres, & façon de conter dont vsaient les Indiens du Peru.

CHAP. VIII.

AVparauant que les Espagnols vissent es Indes, ceux du Peru n'auoiēt aucune sorte d'escriture, fust par lettres, par caracteres, chiffres, ou figures, comme ceux de la Chine & de Mexique toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la me-

moire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont esté fort diligens en la tradition des vns aux autres, & les ieunes gens apprennoient & gardoient comme chose sacree ce que leurs superieurs leur racontoient, & l'enseignoient avec le mesme soing à leurs successeurs. Outre ceste diligence, ils suppleoient la faute d'escritures & de lettres, en partie par la peinture, comme ceux de Mexique (combien que ceux du Peru y fussent fort grossiers & lourds) & en parties, & le plus communément par des quippos. Ces quippos sont des Memoriaux, ou registres, qui sont faits de rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses: & est vne chose estrange, que ce qu'ils ont exprimé & représenté par ce moyen. Car les quippos leur valent autant, que des liures d'histoires, de loix, de ceremonies & des contes de leurs affaires. Il y auoit des officiers deputez pour garder ces Quippos (qu'aujourd'huy ils appellent Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rendre conte de chaque chose comme les Tabellions par deçà. C'est pourquoy en tout l'on leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, les autres blancs. Et finalement, tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt

HISTOIRE NATURELLE

quatre lettres , en les accommodans en diuerses
 façons , ainsi ils tiroient des significations innu-
 merables, de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce
 qu'ils font d'une telle façon , qu'il arriue aujour-
 d'huy au Peru que quãd au bout de deux ou trois
 ans, vn commissaire va informer la vie de quelque
 officier , que les Indiens viennent avec leurs me-
 nus contes & approuuez , disans qu'en tel bourg
 ils luy ont baillé tant d'œufs lesquels il n'a point
 payez , en vne telle maison vne poule, en vne au-
 tre deux faix d'herbes pour ses cheuaux , & qu'il
 n'a payé que tant d'argent , & demeure en reste de
 tant. La preuue estant faite sur le champ, avec ceste
 quantité de nœuds & de poignes de cordes , cela
 demeure, pour tesmoignage, & escriture certaine.
 Je vy vne poignée de ces fillets ausquels vne In-
 dienne portoit escrete la confession generale de
 toute sa vie, & par iceux se confessoit cõme i'eusse
 peu faire en du papier escret , & luy demanday ce
 que c'estoit , que quelques filez qui me semblerēt
 quelque peu differens , elle me dist que c'estoient
 certaines circonstances , que le peché requeroit
 pour estre entierement confessé. Outre ces quip-
 pos de fil , ils ont vne autre comme maniere d'es-
 creire avec de petites pierres, par le moyē desquel-
 les ils apprennent punctuellement les paroles
 qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vn chose
 plaisante de voir les vieillards & caducs , avec vne
 roüe de petites pierres, apprendre le *Pater noster*,
 avec vne autre l'*Aue Maria* , & avec vne autre le
Credo , & de retenir quelle pierre est qui fut conceu
 du S. Esprit , & laquelle , souffrit sous Ponce Pilate.
 C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger

quand ils faillent, car toute la correction ne gist, qu'à cōtempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces roües suffisantes pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces roües aux cimetières des Eglises, pour cet effect. Mais c'est choses qui semble enchantemēt, de voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empesché avec la plume, & pour faire vne partion, afin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adioustent tant de l'autre, avec mil autres inuentions. Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costé, trois d'vn autre, & huit en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre tellement qu'ils sortent avec leur conte certain, sans faillir d'vn poinct. Et se mettent plustost à la raison par ces Quippos, sur ce qu'vn chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres avec la plume. Par cela l'on peut iuger s'ils ont de l'entendement, & si ces hommes sont bestes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous surpassent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAP. IX.

L sera bon d'adiouster icy ce que nous auons remarqué touchant les escritures des Indiens: car leur façon n'estoit pas d'escrire avec vne ligne suiuite, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs escriuoient du costé gauche au droit, qui

HISTOIRE NATURELLE

est la commune, & vulgaire façon d'ot nous vsons. Les Hebrieux au contraire commençoient de la droite à la gauche, c'est pourquoy leurs liures commencent où les nostres finissent. Les Chinois n'escrivent pas ny comme les Grecc, ny comme les Hebrieux, mais de haut en bas, car comme ce ne sont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure, ou caractere signifie vne chose, ils n'ont point de besoing d'assembler les parties des vnes avec les autres, & ainsi peuuent ils bien escrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la mesme raison n'escrivoient pas en ligne d'un costè à l'autre, mais au rebours des Chinois commeneans en bas montoient tousiours en haut. Ils se seruoient de ceste façon d'escrire, au conte des iours, & du reste des choses qu'ils remarquoient. Combien que quand ils escrivoient en leurs roies, ou signes, ils commençoient du milieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient montans par leurs annees, iusques au tour, & circonference de la roue. Finablement il se trouue quatre differentes sortes d'escrire, les vns escriuans de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droite, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuersité des entendemens humains.

Comment les Indiens enuoioient leurs messagers.

C H A P. X.

POUR acheuer la façon qu'ils auoient d'escrire, quelqu'un pourra douter avec raison, comment les Rois de Mexique, & du Peru, auoient co

gnoissance de tous leurs Royaumes qui estoient si grands, ou de quelle façon ils pouuoient despescher les affaires qui se presentoient en leur cour, veu qu'ils n'auoient l'usage d'aucunes lettres, ny d'escrire missiues. Surquoy l'on peut estre satisfait de ce doute; quand on sçaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils estoient fort souuent aduertis de tout ce qui se passoit. Pour cet effect il y auoit des hommes fort vistes, & dispos, qui seruoient de courriers, pour aller & venir, lesquels ils nourrissoient en cet exercice de courir dès leur enfance, & prenoient peine qu'ils fussent de longue haleine, afin qu'ils peussent monter en courant vne montaigne fort haute, sans se lasser. C'est pourquoy en Mexique ils donnoient le prix aux trois & quatriemes premiers, qui montoient ces grands degrez du Temple, comme il a esté dit au liure precedent. Et en Cusco, lors que se faisoit leur solemelle feste de Capacrayme, les nouices montoient à qui mieux mieux le roc de Yanacauri, & generalement l'exercice de la course a esté & est encor fort en usage, entre les Indiens. Quand il se presentoit vne affaire d'importance, ils enuoyoient depeinte aux seigneurs de Mexique la chose dont ils les vouloient informer, ainsi qu'ils firent, alors que les premiers nauires Espagnols parurēt à leur veüe, & lors qu'ils prindrent Toponchan. Ils estoient au Puru fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit par tout son Royaume, comme des postes ordinaires, appelez Chasquis, desquels sera traité en son lieu.

*De la façon de gouvernement, & des Rois
qu'ont eu les Indiens.*

CHAP. XI.

L est assez experimenté que la chose en quoy les Barbares monstrent plus leur barbarisme, est en leur gouvernements, & façon de commander, pour ce que tant plus les hommes approché de la raison, tant plus leur gouvernement est humain, & moins insolent, & les Rois & seigneurs sont plus traittables, & s'accommodét mieux avec leurs vassaux, en recognoissants qu'ils leur sont esgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'obligation d'auoir soing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y est contraire, d'autant que leur gouuernement est tyrannique, & traittant leurs subiects comme bestes, & de leur part veulent estre traittez comme Dieux. Pour ceste occasion plusieurs peuples & nations des Indes n'ot point souffert de Rois, ny de seigneurs absolus, & souuerains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occasions seulement, auxquels ils obeissent durant le temps de leur charge, & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouveau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques establies, ny Princes, ou Rois perpetuels, se gouuernerent de ceste façon; iacoit qu'il y ait quelques seigneurs & principaux hommes, qui sont esleuez entre le vulgaire. Ainsi est gouuernee toute la terre de Chillé, en laquelle les Auracanes,

ceux

ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'annees resisté cõtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout le nouveau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Luffon, & d'autree terres de grande estendüe, excepté qu'en plusieurs de ces lieux ils y sont encore plus barbares, veu qu'à peine y recognoissent-ils de chef, mais tous commandent & gouvernent en commun, n'y ayant autre chose que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'avantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondéz, & bien ordonnez, cõme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuvent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, dont les Roys, selon qu'ils racontēt, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouvernemēt qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidētale, l'on y a seulement trouuè deux Royaumes, ou Empires fondéz, qui estoiet celuy des Mexiquains en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoient les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'avantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faictz d'armes, & en victoires. C'est

HISTOIRE NATURELLE

vne chose certaine que ces deux Royaumes ont de beaucoup excédé tout le reste des seigneuries des Indiens, descouvertes en ce nouveau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoit & richesse, & beaucoup d'auantage en superstition & seruice de leurs idoles, ayans plusieurs choses semblables les vnes aux autres. Mais en vne chose ils estoient bien differens, car entre les Mexiquains la succession du Royaume estoit par eslection, cōme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle estoit hereditaire, & suyuoit l'ordre du sang, comme les Royaumes de France, & d'Espague. Je traiteray donc cy apres de ces deux gouuernements, (comme de la chose principale, & plus cogneuë d'entre les Indiens,) entât qu'il me semblera estre propre à ce subiect, laissant plusieurs choses menuës & prolixes, qui ne sont pas d'importance.

Du gouuernement des Rois, & Ingvas du Peru.

CHAP. XII.

L'INGVA qui regnoit au Peru, estât mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoient pour tel, celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloient Coya. Ce qu'ils ont oufiours obserué, depuis le temps d'un Ingua, appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces Rois reputoient pour honneur, d'espouser leurs sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la succession du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est vray que quand le Roy auoit vn frere legitime, il succedoit au deuant du fils, & pres luy son nepueu, & fils du

premier. Les Curacas & Seigneurs gardoient le mesme ordre de succession en leurs biens & offices. Et faisoient à leur mode des ceremonies, & obseques excessiues au defunct. Ils obseruoient vne coustume veritablement grande, & magnifique, qu'un Roy qui entroit au Royaume de nouveau, n'heritoit point d'aucune chose des meubles, vtefiles, & thresors de son predecesseur, mais il deuoit establir sa maison de nouveau, & assembler de l'or, de l'argent, & les autres choses qui luy estoient necessaires, sans toucher à celuy du defunct, qui estoit totalement dedie pour son oratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laissoit, laquelle avec sa succession, s'occupoit continuellement aux sacrifices, ceremonies, & seruire du Roy mort. Car aussi tost qu'il estoit mort, ils le tenoient pour Dieu, & auoit ses sacrifices, statuës, & autres choses semblables. Pour ceste occasion il y auoit au Peru vn thresor infiny, car vn chacun des Inguas s'estoit efforcé de faire que son oratoire & thresor surpassast celuy de ses predecesseurs. La marque, ou enseigne par laquelle il prenoit la possession du Royaume, estoit vn bourrelet rouge, de laine plus fine que soye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'y ayant que l'Ingua seul qui le pouuoit porter, pour-autant que c'estoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu au costé, proche de l'oreille, comme quelques seigneurs en portoient, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faisoient des festes fort solempnelles, &

HISTOIRE NATURELLE

plusieurs sacrifices, avec grande quantité de vases d'or, & d'argēt, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grand abondances d'estoffes de Cun.by, bien elaborées, de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons, qui deuoient estre de diuerses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn enfant entre ses mains, de l'aage de six à huit ans, & prononçoit ces paroles, avec les autres ministres, parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'Ingua en sa grandeur, & estat, qu'il aille toujours augmentant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouverne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie, & serment. Et sans doute l'affectiō & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Ingua, estoit fort grande, car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luy aye fait trahison, pour-autant qu'ils procedoient en leur gouvernement, non seulement avec vne puissance absolüe, mais aussi avec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit ses gouverneurs en diuerses prouinces, entre lesquels les vns estoient superieurs, & qui ne reconnoissoient autre que luy, d'autres qui estoient moindres, & d'autres plus particuliers, avec vn bel ordre, & vne telle grauité, qu'ils ne s'hardissoient pas de s'en-yurer, ny de prendre vn espy de may de leur voisin. Ces Ingua tenoiēt pour maxime qu'il conuenoit tousiours entretenir les In-

diens en occupation, de là vient que nous voyons encor aujourdhuy des chaulces des chemins, & des œuures d'un fort grand traual, lesquels ils disent auoir esté faites pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeurassent oisifs. Quand il conquesoit vne prouince de nouveau, il auoit accoustumé d'enuoyer incontinent la plus grande part, & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres prouinces, ou bien en sa cour, & les appellent aujourdhuy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cusco, spécialement les Oreiones, qui estoient comme Cheualiers d'ancienne maison. Ils chastioient rigoureusement les crimes, & delicts, c'est pourquoy ceux qui ont cogneu quelque chose de cela sont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouvernement pour les Indiens, ny plus assuré que celui des Inguas.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

CHAP. XIII.

POUR particulariser d'auantage ce que j'ay dit icy dessus, l'on doit sçauoir que la distribution que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouverner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieues d'estendue, car ayant cōquesté vne prouince, il reduisoit incontinent les Indiens en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en commettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque cē-

HISTOIRE NATURELLE

tain vn autre, sur chaque millier vn autre, & fut dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui estoit vne des grandes charges, & par dessus tous ceux-là, encor en chaque prouince il y auoit vn Gouverneur de la maison des Inguas, auquel tous les autres obeissoient, & luy rendoient cōte tous les ans par le menu de tout ce qui estoit arriué, à sçauoir de ceux qui estoient nez, de ceux qui estoient morts, des troupeaux & des semées. Les Gouverneurs sortoient par chacun an de Cusco, où estoit la cour, & y retournoient pour la grande feste du Rayme, en laquelle ils apportoiēt tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pouuoient r'entrer qu'à ceste condition. Tout le Royaume estoit diuisé en quatre parties, qu'ils appelloiēt Tahuantinsuyo, sçauoir Chinchasuyo, Collasuyo, Andesuyo & Condesuyo, suivant les quatre chemins qui sortoient de Cusco où residoit la cour, & se faisoient les assemblees generales du Royaume. Ces chemins & prouinces correspondantes à iceux estoient vers les quatre coings du monde, Collasuyo au Sud, Chinchasuyo au Nord, Condesuyo au Ponant, & Andesuyo au Leuāt. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux sortes de peuple qui estoient de Hananfaya & Vrinsfaya, qui est comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on commandoit de faire quelque œuvre, ou de fournir quelque chose à l'Ingua, les officiers sçauoient aussi tost de combien chaque prouince, ville & partialité y deuoit contribuer, dōt le departemēt ne se faisoit point par parts esgales, mais par cottisation, selō la qualité & moiēs du pays. Tellement que s'il falloit cueillir, par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on sça-

uoit aussi tost combien il falloit que chaque province en baillast, fust la dixiesme partie, la septiesme ou la cinquiesme. Autant en estoit des villes & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui estoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout avec leurs filez & nœuds, sans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iusques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs registres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices, & façon de bastir des Inguas.

CHAP. XIII.

LES edifices & bastimens que les Inguas ont faits, en temples & forteresses, chemins, maisons des champs & autres semblables, qui ont esté en grand nombre & d'un excessif traual, comme l'on peut voir encor auiourd'huy par les ruines & vestiges qui en restent, tant en Cusco qu'en Tyaguanaco, Tâbo & en autres endroits, où il y a des pierres d'une grâdeur de mesure: de sorte que l'on ne peut penser comme elles furent couppees, amenees & assises au lieu où elles estoient. Il venoit vn grand nombre de peuple de toutes les provinces pour traualler à ces edifices & forteresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume: d'autant que les ouvrages estoient estranges, & pour espouenter ceux qui les contemploient, ils n'usoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuvre les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, n'y d'autres instruments pour les apporter: & toutesfois. el-

les estoient si proprement mises en œuvre, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la jointure des vnes avec les autres : & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Je mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trête huit pieds de long, de dix huit de large, & six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moalló, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'une plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estas point tailles ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes avec les autres, sans ciment d'une façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & avec vne grande patience à y travailler. Car pour enchasser vne pierre avec l'autre, selon qu'elles estoient adiuſtees, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois, la plus-part d'icelles n'estans pas esgales ny vnies. L'Inqua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour travailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entre eux comme des autres choses, sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquites ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils veirent dresser des arcs de bois en la ruiere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils

virent rompre le bois , tous commencerent à fuir , pensans que le pont qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant : & comme ils eurent veu qu'il demeuroid ferme , & que les Espagnols marchoiert dessus , le Cacique dit à ses compagnons : *Il est bien raison que nous seruions à ceux cy, qui semblent bien estre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attachoient au riuage avec de fort pieux, d'autant qu'ils ne pouuoient faire aucuns ponts de pierre ny de bois. Le pont qui est auiourd'huy au cours de l'eauë du grand lac de Chiquitto en Collao est admirable: car ce bras d'eauë est si profond que l'on n'y peut asseoir aucun fondement, & si large qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauerse : tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & asseuré , estant fait seulement de paille: chose qui semble fabuleuse, & toutesfois qui est veritable. Car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de ionces & d'herbiers qui s'engendrent au lac qu'ils appellent Totorá : & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce point en l'eauë, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans atresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuere, les hommes & les bestes chargez passent par dessus fort à l'aise. Je me suis quelquesfois esmerueillé en passant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font

HISTOIRE NATURELLE

vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. l'ay mesuré la longueur de ce pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cens pieds, & disent que la profondeur de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eauë n'a aucun mouuement: toutesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

*Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs
qu'il imposoit aux Indiens.*

CHAP. XV.

LA richesse des Ingua estoit incomparable, car bien qu'aucun Roy n'heritaft point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoiët à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux, enquoy ils estoient tres-abondans, & la plus grande richesse de toutes estoit l'innombrable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoiët de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chicas luy enuoyoiët du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter sa litiere; les Chumbilbicas des dancëurs, & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoiët. Les Indiens qui estoient nommez pour cet effect, traualloient aux mines d'argët & d'or, qui estoïët au Peru en grande abödance, lesquels l'Ingua en-

tretenoit de ce qu'ils auoient de besoing pour leurs despens, & tout ce qu'ils tiroient d'or & d'argent estoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors, que c'est l'opinion de plusieurs que ce qui tōba entre les mains des Espagnols, combien que ç'ait esté vn grand nombre, comme nous sçauons, n'estoit pas la dixiesme partie de ce que les Indiens enfoüyrent, & cacherent, sans que l'on l'aye peu descouuir, neantmoins toutes les diligences que l'auarice y a enseignees pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares, estoit que leurs vassaux estoient tous leurs esclaves, du traual desquels ils iouy ssoient à leur contentement: & ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'vne telle façon, que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit sçauoir que lors que l'Ingua cōquestoit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles estoit pour la religion & ceremonies, de telle sorte que le Pachayachaqui, qui est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui est le tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & sanctuaires eussent chacun leurs propres terres, & le fruit desquelles se gastoit & consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & prestres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chaque Guaca, & sanctuaire, & la plus grande partie de ce reuenue se despensoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & general sanctuaire, & l'autre en la mesme ville, où il se cueilloit: pource qu'à l'imitation de Cusco,

HISTOIRE NATURELLE

il y auoit en chaque ville des Guacas & oratoires du mesme ordre & avec les mesmes fonctions, qui estoient seruis de la mesme façon & ceremonies que celuy de Cusco, qui est vne chose admirable, & dont l'on est bié informé, commel'on l'a trouué en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cēt's lieues de Cusco. Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons comme depositaires, basties pour cet effect; & estoit cela vne grande partie du tribut que les Indiens payoient. Je ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à profit. La seconde partie des terres & heritages estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez, mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grande portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons à ce deputees, lesquelles sont plus longues & plus larges que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix & douze ans, iusques au temps de necessité. Les Indiens cultiuoient & appropitoiēt ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pendant lequel temps ils viuoient & estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les vieil-

lards, les femmes & les malades estoient reseruez & exempts de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilloit en ces terres fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la propriété en appartenoit aux Indiens, & leurs predecesseurs. La troisieme partie des terres estoit donnee par l'Ingua, pour la communauté, & n'auoit point descouvert si ceste portion estoit plus grande ou moindre que celle de l'Ingua ou Guacas : toutesfois il est certain que l'on auoit esgard à ce qu'elle fust suffisante pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisieme portion, ny iamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace speciale de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit estre engagé ny diuisé entre les heritiers. L'on departoit par chacun an ces terres de communauté en baillant à vin chacun ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit ou diminoit la famille, l'on haussait ou retranchoit la part : car il y auoit des mesures determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoient point de tribut de ce qui leur estoit departy. Car tout leur tribut estoit de cultiuer & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruiçts d'icelles aux depositaires. Quand l'annee estoit sterile, l'on donnoit de ces mesmes fruiçts ainsi reseruez aux necessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de superabondant. L'Ingua faisoit la distribution du bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter & diuiser, puis ordonner les pasturages & limi-

HISTOIRE NATURELLE

tes pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reue-ny estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas, estoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloient Capaëllama, mais ceux du commun & public estoient en petit nombre & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing pour la conseruation du bestial, d'autant que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, ne les tuoient point, ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellee ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle deuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuoiert à vn chacun pour filler, & tistre de la matiere & estoppe pour le seruice de sa famille, y ayant des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estoffes de la laine du bestial de l'Ingua, pour luy & pour les siens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloient Abasca. Il n'y auoit aucun nombre de ces estoffes ou habits arresté, sinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui restoit estoit mise aux magasins, dequoy les Espagnols les trouuerent encor tout pleins, & de

toutes les autres choses nécessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement qui ne soient esmerueillez d'un si notable & bien ordonné gouvernement, puis que les Indiens, (sans estre religieux ny Chrestiens) gardoient en leur façon ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pourvoir à toutes leurs necessitez, entretenans si abondamment les choses de la religion, & celles de leur roy & seigneur.

Des arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAP. XVI.

Les Indiens du Peru auoient vne perfection qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & mestiers qui estoient nécessaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entr'eux d'artisans particuliers, comme le sont entre nous autres les cousturiers, cordonniers, tisserans & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoiēt de besoing pour leurs personnes & maisons, & se pouruoyent à eux-mesmes. Tous sçauoiēt tistre & faire leurs habits, c'est pourquoy l'Ingua les fournisât de laine, leur donnoit des habits. Tous sçauoient labourer la terre, & l'approfiter, sans loüer d'autres ouriers. Tous bastissoient leurs maisons, & les femmes estoient celles qui en sçauoient le plus, lesquelles n'estoient point nourries en delices, mais seruoient leurs maris fort soigneusement. Les autres arts & mestiers qui n'estoient point pour les choses cōmunes & ordinaires de la vie humaine, auoiēt leurs propres cōpagnons & manufacteurs,

comme estoient les orfeures, les peintres, les potiers, les barquetiers, les conteurs, & les ioieurs d'instruments. Il y auoit aussi des mesmes tisserans & architectes pour les œures exquisites, desquels se seruoient les Seigneurs: mais le commun peuple, comme il a esté dit, auoit chez luy tout ce qui luy estoit de besoing pour sa maison, sans qu'il luy conuint rien acheter. Ce qui dure encor auourd'huy, de sorte que nul n'a besoing d'autruy pour les choses necessaires pour sa personne & pour sa maison, comme est de chausseure, vestement, & de maison, de semer, de recueillir, & de faire les ferremens & instrumens à ce necessaires. Les Indiens imitent presque en cela les institutions des moines anciens, desquels il est traité en la vie des Peres. A la verité c'est vn peuple peu auare & peu delicieux, à raison dequoy ils se contentent de passer le temps assez doucement, & certes s'ils choisissent celle façon de viure par eslection, & non pas par coustume ny par nature, nous dirons que ce seroit vne vie de grand' perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du saint Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil, de l'auarice, de la volupté. Mais les predicateurs ne donnent pas tousiours bon exemple selon la doctrine qu'ils preschent aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que combien que les Indes soient si simples en leur mode & habits, toutesfois l'on y voit vne grande diuersité entre les Provinces, spécialement en leur habit de teste: car en quelques endroits ils portent vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre

tissu

tissu large, qui ne fait qu'un tour, en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bonnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de sacs, avec mille autres différences. Ils auoient vne loy estroite & inuiolable, qu'aucun ne peust changer la mode & façon d'habits de sa Prouince, encor qu'il s'en allast viure en vne autre, ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre & bon gouvernement de son Royaume, & l'obseruent encor auiourd'huy, bien que ce ne soit pas avec vn tel soin qu'ils auoient accoustumé.

*Des postes & Chasquis dont les Ingvas
se seruoient.*

CHAP. XVII.

Il y auoit vn grand nombre de postes & courriers dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient ceux qui portotent les mandemens aux Gouverneurs, & rapportotent leurs aduis & aduertissemens à la Cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chacune course qui estoit à lieuë & demie l'une de l'autre en deux petites maisons, où ils estoient quatre Indiens, lesquels on y commettoit de chaque contree, & estoient eschangez de mois en mois. Ayans receu le pacquet ou message, ils couroient de toute leur force iusques à ce qu'ils l'eussent baillé à l'autre Chasqui, estans tousiours appareillez & au gnet ceux qui deuoient courir, ils couroient en vn iour & vne nuit cinquante lieuës, combien que la plus-part de ce

HISTOIRE NATURELLE

pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pour apporter les choses que l'Ingua vouloit auoir promptement. C'est pourquoy il y auoit tousiours en Cusco du poisson de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fust esloigné de plus de cent lieuës. Depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a encor vsé de ces Chasquis aux tēps des seditions, & en estoit grand besoing. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieuës l'vn de l'autre, pour porter & rapporter les depeschés, qui est vne chose fort necessaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas avec la legereté que faisoient les anciens, & qu'ils ne soient pas en si grand nombre, neantmoins ils sont bien payez, & seruent comme les ordinaires d'Espagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieuës.

De la iustice, Loix & peines que les Ingvas ont ordonnez, & de leurs mariages.

CHAP. XVIII.

U O V T ainsi comme ceux qui faisoient quelque bon seruice en guerre ou à l'administration de la Republique, estoient honnorez & recompensez de charges publiques, de terres qui leur estoient donnees en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages avec femmes du lignage de l'Ingua: Ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeyssans & coupables. Ils punissoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient incestes avec les ascendans ou descendans en droite ligne, estoient aussi punis de mort.

Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuees avec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, avec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'une, laquelle ils espousoiēt & receuoient avec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit avec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert comme ceux des freres de S. François. Si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point, il estoit fait de ioue. Toutes les autres femmes ou concubines du mary honoroient & seruoient celle là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le deuil de noir, l'espace d'un an, & ne se marioit point qu'apres ce tēps passé, & estoit cōmunēmēt plus ieune que le mary. L'Inqua donnoit de sa main ceste femme à ses gouverneurs & capitaines, & les gouverneurs & Caciques assemblaiēt en leurs villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoiēt à chacun sa femme avec la ceremonie susdite, de luy chauffer cet ottoya, & de ceste façō contractoiēt leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuee avec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi, & bien que le mary leur pardonnast, elles ne laissoiēt pas d'estre punies, mais elles estoient dispensees de la mort. Ils donnoiēt vne semblable peine à celuy qui

HISTOIRE NATURELLE

commettoit inceste avec sa mere, ayeulle, fille, ou petite fille. Car, il n'estoit point defendu entr'eux de se marier, ny de concubiner avec les autres parentes, mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance avec sa sœur, enquoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Inguas & seigneurs pouuoient legitiment contracter mariage avec leurs sœurs, voire de pere & de mere : car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & defendu de contracter au premier degré : ce qui dura iusques au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Espagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupangui fut le premier qui rompit ceste coustume, & se maria avec Mamaoello sa sœur du costé paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas se peussent marier avec leurs sœurs de pere & non point d'autres. Ce qu'il fit de sa part : & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa, & vne fille appelée Coya Cussillinay, se sentant proche de la mort il commanda que ses enfans de pere & de mere se mariaissent ensemble, & donna permission au reste des principaux de son Royaume de se pouuoir marier avec leurs sœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guascar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui estoit le fruct procréé de ce mariage. Qui vouldra plus exactement entendre la façon des mariages, entre les Indiens du Peru, qu'il lise le Traicté que Polo

en a escrit à l'instāce de Dom Hierosme de Loaisa Archeuesque des Rois, lequel Polo en fit vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens, est l'espouse legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé avec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit-on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques vns qui ont pretendu dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté déterminé par le Synode prouincial de Lyma, avec beaucoup de raison: puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiens mesme ce mariage n'estoit pas legitime.

Conci. Lim.
act. 2.

De l'origine des Inguas seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.

C H A P. XIX.

PAR le commandement de la majesté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a esté possible de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire si bien comme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point d'escritures: toutesfois l'on en a recouré ce que i'en diray icy par leurs quipos & registres, lesquels comme i'ay dit, leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennement au Peruaucun Royaume ny seigneur à qui tous

obeyssent, mais estoient communautez, comme il y a encor auiourd'huy au Royaume de Chillé, & presque en toutes les Prouinces que les Espagnols ont conquises en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy l'on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes trois genres de gouvernement & façon de viure. Le premier, & meilleur a esté de Royaume ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, & celuy de Motecuma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautez, où ils se gouvernoient par l'aduis & autorité de plusieurs, qui sont comme conseillers. Ceux là en temps de guerre eslisoiēt vn capitaine, à qui toute vne nation ou Prouince obeyssoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouvernoit soy-mesme, y ayant quelques hommes principaux que le vulgaire respecte, & quelques fois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires qui sont d'importâce, afin d'auser ce qui leur est conuenable. Le troisieme genre de gouvernement est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans Loy, sans Roy, & sans lieu arresté, qui vont par troupes comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, cōme le sont encor auiourd'huy vne grande partie des Bresilliens, Chyraguans, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouvernement en communautez, par l'industrie & sçauoir de quelques principaux d'entr'eux, es-

quels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont aujourdhuy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient au nouveau Royaume de Grenade, les Moscas & les Ottomittes, en la neufue Espagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce genre par la vaillantise & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouvernement plus puissant, qui institua le Royaume & la monarchie, que nous trouuâmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceste terre en leur subiection, & y establirent leurs loix & gouvernements. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps sans s'estendre plus auant que cinq ou six lieuës autour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallee de Cusco, d'où peu à peu ils conquererent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuere de Pasto, vers le Nort, & paruindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieuës de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponant, & iusques aux grandes cāpagnes qui sont de l'autre part de la chaine des Andes, où l'on voit encor aujourdhuy le chasteau qui se nôme le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse qu'il fit bastir pour defence & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduencerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marefcages, lacs, & riuieres qui courent

HISTOIRE NATURELLE

en ces lieuës, de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droictement de cent lieuës. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amerique, en police & gouvernement, & beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Canaris, qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserent les Espagnols, n'ayēt iamais voulu recognoistre ny confesser cet auantage sur eux, de telle façon que si encor auourd'huy ils viennent à tōber sur ce discours, & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute, qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas se seruoient pour conquester & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en faignāt que depuis le Deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont cognoissance, le monde auoit esté restauré & repeulé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hommes leur deuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela ils disoient & affermoient qu'eux seuls tenoiēt la vraye religion, & sçanoiēt comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y deuoient instruire tous les hommes. C'est vne chose infinie que le fondement qu'ils donnent à leurs coustumes & ceremonies, & y auoit en Cusco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre saincte, & tous les lieux y estoient réplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquesters les Prouinces, aussi alloiēt-ils introduisāns les mesmes Guacas,

& coustumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, estoient le Viracocha, Pachayachachic, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est pourquoy ils disoient que le Soleil receuoit sa vertu & son estre du Createur, ainsi que les autres Guacas, & qu'ils estoient intercesseurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ses successeurs.

CHAP. XX.

LE premier homme que les Indiens racontēt estre le commencement, & le premier des Ingvas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'apres le deluge il sortoit de la cauerne, ou fenestre de Tābo, qui est esloignee de Cusco, environ de cinq ou six lieuës. Ils disent que cestuy là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Ingvas, les vns desquels furent appelez Hannacusco, & les autres Vrincusco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conquerent & gouvernerēt ceste prouince, & le premier qu'ils font chef, & souche du lignage de ces Seigneurs que ie dis, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Cestuy là encor qu'il ne fust pas grand seigneur, se seruoit neantmoins avec de la vaisselle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout son tresor fust destiné pour le seruice de sō corps, & pour la nourriture de sa famille: son successeur en fit de mesme, & se tourna ceste façon de faire, en coustume generale, comme i'ay dit, que nul Ingua ne peut heriter des btes & maison de son pre-

deceſſeur, mais qu'il fondaſt vne nouvelle maiſon. Au temps de cet Inguaroça, les Indiens auoient des idoles d'or, & luy ſucceda Yaguarguaque, hōme de ſia vieil, & diſent qu'il eſtoit appellé de ce nom là, qui ſignifie larme de ſang, pour ce que ayant eſté vne fois vaincu, & prins par ſes ennemis, de dueil & ennuy il en pleura du ſang. Il fut enterré en vn bourg appellé Paullo, qui eſt au chemin d'Omaſuyo, & fonda la famille appellee Aocaillipanaca. A ceſtuy ſucceda vn ſien fils Viracocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beaucoup de vaiſſelle d'or, & d'argent: il fonda le lignage, ou famille de Coccopanaca. Gonſalles Pizarre chercha le corps de ceſtuy cy, pour la renommee du grand threſor qui eſtoit enterré avec luy, & apres auoir donné de cruels tourments à pluſieurs Indières, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le meſme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins, & fait executer par le preſident Gualca. Gonſalles Pizarre fit bruſler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis ſes cendres, lesquelles ils mirent en vn petit vaze, & les conſeruerent, y faiſans de grands ſacrifices, iuſqu'à ce que Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils faiſoient ſur les corps des autres Inguaſ, lesquelles avec vne admirable addreſſe & diligence, il tira des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, & fort embaufmez, en quoy il eſteignit vn grand nombre d'idolatries, qu'ils y faiſoient. Les Indiens trouuerent mauuais, que cet Ingua ſintitulast Viracocha, qui eſt le nom de leur dieu, & luy pour ſ'en excuſer, il leur fit entendre, que le meſme Viracocha luy eſtoit apparu en ſonge, qui luy auoit

commandé de prendre son nom. A cestuy succeda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des coustumes, & superstitions de leur idolatrie, comme ie diray incontinent.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint depuis son temps iusques à Guaynacapa.

CHAP. XXI.

PAchacuti Ingua Yupangui regna soixante & dix ans, & conquesta beaucoup de pays. Le commencement de ses cōquestes fut par le moyē d'un sien frere aisné, qui ayant du viuant de son pere tenu la seigneurie, & de son consentement faisoit la guerre, fut desconfit en vne bataille qu'il eust contre les Changuas, qui est la nation qui possedoit la vallee d'Andaguayllas, distante de trente ou quarante lieües de Cusco, sur le chemin de Lima. Cest aisné ayant ainsi esté desconfit, se retira avec peu d'hommes, ce que voyant son frere puisné, Ingua Yugangui, pour se faire seigneur, inuenta & mit en auant, qu'un iour luy estant seul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit parlé à luy, se plaignant que combien qu'il fust le seigneur vniuersel, & createur de toutes choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que tout fust sous sa puissance, toutesfois ils ne luy rendoient l'obeissance qu'ils deuoient, au contraire ils honoroient & adoroient esgalement le Soleil, le Tonnerre, la Terre, & les autres choses qui n'auoient aucune autre

vertu, que celle qu'il leur départoit & qu'il luy faisoit sçauoir, qu'au Ciel où il estoit, l'on l'appelloit Virachocha Pachayachachic, qui signifie Createur vniuersel, & afin que les Indiens creussent que c'estoit chose vraye, qu'il ne doutast bien qu'il fust tout seul, de leuer des hōmes soubs ce tiltre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en si grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pource qu'il luy enuoyeroit des hommes qui luy aideroient sans estre veus, & fit tant que sur ceste couleur & fantaisie, il commença d'assembler vn grād nombre de peuple, dont il dressa vne puissante armee, avec laquelle il obtint la victoire, se faisant seigneur du Royaume, ostant à son pere, & à son frere la seigneurie. Puis apres il conquesta, & desconfit les Changuas, & dès lors il ordōna que le Virachocha seroit tenu pour seigneur vniuersel, & que les statuës du Soleil & du Tonnerre, luy feroit reuerence, & honneur. Dès ce temps aussi l'on commença de mettre la statuë du Virachocha plus haut que celle du Soleil, du Tonnerre, & du reste des Guacas. Et iaçoit que cet Ingua Yupangui eust donné des metairies, terres, & bestiaux au Soleil, au Tonnerre, & autres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune chose aux Virachocha, donnant pour raison, qu'il n'en auoit point de besoing; par ce qu'il estoit seigneur vniuersel, & createur de toutes choses. Il declara à ses soldats apres l'ētiete victoire des Chāguas, que ce n'auoit point esté eux qui auoient vaincu, mais certains hommes barbus, que le Virachoca luy auoit enuoyez, & que personne ne les auoit peu voir que

luy , lesquels du depuis s'estoient conuertis en pierres, parquoy il couuoit les chercher, & qu'il les recognoistroit bien, & par ce moyen assembla & ramassa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, lesquels ils adoroient, & leur sacrifioient, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoient en la guerre avec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoient obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fiction de cet Inguas, eust tant de puissance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Cestuy fonda la famille appelée Ynacapanaca, & fit vne grãde statuë d'or, qu'il appella Indiüllapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indies prendrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberté & raçõ d'Atahulpa, quand le Marquis François Pizarre le tint prisonnier. Le Licentié Polo trouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs & Mamacomas, qui seruoient à sa memoire, & trouua que le corps auoit esté transporté de Patallaçta, à Totocache, où depuis les Espagnols ont fondee la paroisse S. Blas. Ce corps estoit si entier, & bien accommodé, avec certain betum, qu'il sembloit estre tout vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite toile d'or, si proprement agēce, qu'ils sembloient des propres yeux naturels. Il auoit en la teste vn coup de pierre qu'il eust en vne guerre, & estoit gris, & chenu, sans auoir perdu vn seul cheueu, nõ plus que s'il ne fust mort que de ce iour là mesme, combien qu'il y eust plus de soixante & dixhuiët ans qu'il estoit decedé. Le susdict Polo enuoya ce corps avec ceux de quelques autres Inguas, en la

HISTOIRE NATURELLE

cité de Lima, par le commandement du Viceroy, le Marquis de Canette, qui estoit chose fort necessaire, pour desraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Espagnols ont veu ce corps, avec les autres en l'hospital saint André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fussent desia bi  gastez. Don Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bisarriere-fils de cet Ingua, affermoit que les richesses que celuy laissa à sa famille, estoient grandes, & qu'elles deuoient estre en la puissance des Yanacunas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua succeda Topaingua Yupangui, auquel vn sien fils appellé de même nom succeda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

Du plus grand & plus illustre Ingua, appellé Guaynacapa.

CHAP. XXII.

ACCE dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ses predecesseurs, ny de ses successeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de son Royaume, fut homme hardy & déterminé, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obrint de grandes victoires, il estendit son Royaume beaucoup plus que tous ses predecesseurs ensemble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conque t , estant esloigné de sa Cour de quatre cens lieues. Les Indiens l'ouarirent apres son decez, & en laisserent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut

apporté en Cusco , lequel fut mis au renommé Temple du Soleil. L'on voit encor aujour d'huy plusieurs edifices, chaussees, forteresses, & œuures notables de ce Roy , & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des siens pour Dieu, estant encor en vie , chose que les vieillards afferment, & qui ne s'estoit point faicte à l'endroit d'aucun de ses predecesseurs. Quand il mourut, ils tuerent mil personnes de sa maison , pour l'aller servir en l'autre vie, lesquels mouroient ainsi fort volontiers , pour aller à son service. Tellement que plusieurs s'offroient à la mort , pour le mesme effect, ou re ceux qui y estoient destineez. Et estoit vne chose admirable, que sa richesse & son thresor. Et d'autant que peu de temps apres sa mort, les Espagnols y entrerent , les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire disparoistre le tout, combien qu'il y en eust vne grande partie qui fut portee à Xamalca , pour la rançon de Atahulpa son fils. Quelques hommes dignes de foy, afferment qu'il auoit en Cusco plus de trois cens fils, & arriere fils. Sa mere appelee Mamaoello fut entr'eux fort estimee. Polo enuoya en Ly-ma les corps d'icelle , & de Guaynacapa , fort bien embausmez, & desracina vne infinité d'idolatrie, que l'on faisoit en cet endroit. A Guaynacapa succeda en Cusco vn sien fils nommé Titocussigualpa , qui depuis s'appella Guaspar In-gua , son corps fut brullé par les Capitaines de Atahulpa , qui fut aussi fils de Guaynacapa, & lequel se rebella en Quitto contre son frere , & marcha contre luy avec vne puissante armee. Il arriua que Quisquits & Chilicuchi , Capi,

taines de Atahulpa prindrent Guaspar Ingua, en la cité de Cusco, apres qu'il eut esté receu pour seigneur & Roy (car il estoit le legitime successeur) ce qui causa en tout son Royaume vn grand ducil, spécialement en sa Cour. Et comme tousiours en leurs necessitez ils auoient recours aux sacrifices, ne se trouuans alors assez puissans pour mettre leur seigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrēt, comme pour la grosse armee qui venoit avec Atahulpa, ils delibererent (voire quelques vns disent que ce fut par le commandement de cet Ingua) de faire vn grand & sollemnel sacrifice au Viracocha, Pachayachachic, qui signifie createur vniuersel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur seigneur, il enuoyast du Ciel des hommes qui le deliurassent de prison. Et comme ils estoient en grande esperance sur ce sacrifice, il leur vint nouvelle, comme vn certain peuple qui estoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins prisonnier Atahulpa, pour ceste occasion ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyans qu'ils estoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils estoient à prendre Atahulpa en Xaxamalca, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur sacrifice susdit fait au Viracocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Espagnols Viracochas, comme ils le font auourd'huy. Et à la verité, si nous leur eussions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, disans que c'estoient hommes enuoyez de Dieu. Et est vne chose considerable, que la grandeur & prouidence diuine, cōme il dispo-

il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grande qu'ils eürét des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gagnant la terre des Indes à prendre peine de faire gagner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers successeurs des Inguas.

CHAP. XXIII.

LE reste de ce sujet est assez amplemēt traité par les auteurs Espagnols aux histoires des Indes, & d'autant que cela est outre la presente intention, ie diray seulement de la succession qu'il y eut des Inguas. Atahulpa estant mort en Xaxamalca, & Guascar en Cusco, & François Pizarre avec les siens, s'estant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les assiegea en Cusco, & les tint fort pressez, mais en fin il quitta tout le pays, & se retira en Vilca-bamba, aux môtagnes esquelles il se maintint, à cause de l'aspreté, & difficile accez d'icelles, & là demeurèrent les successeurs Inguas, iusques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cusco, avec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iustice de celuy qu'ils tenoiēt pour seigneur. Apres cela l'on en emprisonna d'autres du lignage de ces Inguas; j'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui se fit baptiser, & fauorisa tousiours les Espagnols contre Mangocapa son frere. Lors que le Marquis de Canette gouvernoit en ce pays, Sarritopaingua

fortit de Vilcabamba , & vint ſoubs aſſurance à la cité des Roys, où luy fut dōnee la vallee Yucay, & d'autres choſes, à quoy ſucceda vne ſienne fille. Voila la ſucceſſion qui eſt auourd'huy cogneüe de ceſte ſi grande & riche famille des Inguas, deſquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze ſucceſſeurs en ce Royaume, iuſques à ce qu'il ceſſa du tout, en l'autre partialité & Vrincoſco, qui comme a eſté dit cy deſſus, eut ſon origine meſme du premier Mangocapa, l'on conte huit ſucceſſeurs en ceſte maniere. A Mangocapa ſucceda Cinthoroca, à ceſtuy Capac Yupangui, à ceſtuy Lluqui Yupangui, à ceſtuy Maytacapaeſte Tarcogumam, auquel ſucceda vn ſien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils ſucceda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela ſuffiſe pour l'origine & ſucceſſion des Inguas, qui gouvernerent la terre du Peru, avec ce qui a eſté dit de leurs loix, gouvernement, & maniere de viure.

*De la maniere de Republique qu'auoient
les Mexiquains.*

CHAP. XXI III.

QOMBIEN que l'on pourra voir par l'hiſtoire qui ſera eſcrite du Royaume, ſucceſſion, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouvernement, ſi eſt-ce toutesfois que ie diray icy ſommairement ce qui me ſemblera plus remarquable en general, dont il ſera cy apres plus amplemēt diſcouru en l'hiſtoire. La premiere choſe par laquelle on peut iuger que le gouvernement des Mexiquains a eſté fort politic, eſt l'or-

dre qu'ils auoient , & gardoient inuiolablement d'essire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iusques au dernier qui fut Moçuma, second de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de succession, ains seulement y venoient par vne legitime nomination, & eslection. Ceste eslection au commencement estoit aux voix du commun, combien que les principaux fussent ceux qui conduisoient l'affaire. Du depuis au temps d'Yscoalt quatriesme Roy, par le conseil & ordre d'un sage & valeureux homme, qu'ils auoient appellé Tlacael, il y eut quatre electeurs certains & arreslez, lesquels avec deux seigneurs, ou Roys, sujets au Mexiquain, qui estoient celuy de Tescaco, & celuy de Tacuba, auoient droit de faire ceste eslection. Ils eslissoient ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pour ce que les Roys alloient tousiours à la guerre, & estoit presque la principale occasion pourquoy ils les vouloient. C'est pourquoy ils prenoient garde qu'ils fussent propres & idoines à la guerre, & qu'ils prissent plaisir, & se glorifiasent en icelle. Apres l'eslection ils faisoient deux manieres de festes, l'une en prenant possession de l'estat Royal, pour laquelle ils alloient au Temple, & faisoient de grandes ceremonies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin, où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de l'idole, & apres quelques rhetoriciens qui s'estudioient en cela, faisoient plusieurs oraisons & harangues. L'autre feste & la plus solempnelle, estoit de son couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en

bataille, & amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux, & entroit en triomphe avec vne grande pompe, luy faisans vne solennelle reception, tant ceux du Temple, lesquels alloient tous en procession, touchans & ioüans de plusieurs sortes d'instrumens, & encensans & chantans comme les seculiers, & les Courtisans, qui sortoient avec leurs iuuentions à receuoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royale estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere couppee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuât estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tescuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté couïard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissension, & partialitez par ambition, combien que ce soit chose assez ordinaire es communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au commencement que les Mexiquains estoient encor pauures, & assez petits cōpagnōs, les Roys estoient fort moderez à leur entretien, & en leur cour, mais comme ils augmenterent en pouuoir, ils augmenterēt aussi en appareils & en magnificēce, iusques à paruenir à la grā-

deur de Moteçuma, lequel quand il n'eüst eu autre chose que la maison des animaux, c'estoit vne chose assez superbe, & telle qu'o n'en a iamais veu d'autre semblable. Car il y auoit en ceste sienne maison de toutes sortes de poissons, d'oiseaux de Xacamamas, & de bestes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poissõs de mer il y auoit des estangs d'eauë sallee, & pour ceux des riuieres, des estangs d'eauë douce. Les oiseaux de proye y auoiet leurs viandes, & les bestes fieres aussi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens estoiet occupez à entretenir ces animaux. Quãd il voyoit qu'il n'estoit pas possible d'entretenir ou nourrir quelque sorte de poissõ, d'oiseaux, ou de beste sauvage, il en faisoit faire l'image & la semblance richement taillee en des pierres precieuses, en argent, en or, en marbres ou en pierre: & pour toutes sortes d'entretiens, il auoit des maisons & palais diuers, les vns de plaisir, les autres de dueil & tristesse, & les autres pour y traiter les affaires du Royaume. Il y auoit en ces palais plusieurs chambres, selon la qualité des seigneurs qui le seruoient avec vne estrange ordre & distinction.

*Des tiltres & dignitez qui estoient entre
les Mexiquains.*

CHAP. XXV.

Les Mexiquains ont esté fort curieux de départir les grades & dignitez entre les nobles & les seigneurs, afin que l'on recogneust ceux d'eux, ausquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eslecteurs, estoit celle qui

estoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les esliſoit-on incontinent apres l'electiō du Roy. Ils estoient ordinairement frere ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui signifie Prince de laces que l'on iette ou darde, qui est vne sorte d'armes, dont ils vſoiēt ſouuent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'ils appelloient Tlacatecati, qui est à dire, circōciseurs ou coupeurs d'hommes. La troisieme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahualcalt, qui signifie espondeur de sang par esgratignement. Tous lesquels titres & dignitez estoient exercez des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatriesme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les prestres ſoignoient, & qui seruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez estoient du grād conseil, sans l'aduis desquels le Roy ne faisoit ny pouuoit faire aucune chose d'importāce, & le Roy estant mort l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi outre ceux là d'autres conseils, & audience, & disent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers sieges & iurisdictionns avec leurs conseillers & alcades de cour, & d'autres qui leur estoient souz mis, comme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguasits maieurs, & d'autres, qui estoient encor inferieurs & souz mis à ceux-cy avec vn fort bel ordre. Tous lesquels despandoient des quatre premiers Princes qui assistoient au Roy. Ces quatre tant seulement auoient la iurisdiction & puis-

fance de condamner à la mort , & les autres leur enuoyoit des memoires des sentences qu'ils donnoient : Au moyen dequoy en certain temps l'on faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre & police establie sur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les prouinces, comme des Receueurs, & Tresoriers, qui recueilloient les tributs & rentes Royales. L'õ portoit le tribut en la cour pour le moins de mois en mois, lequel tribut estoit de tout ce qui croist & s'engendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, superstition & idolatries : & pour ceste occasion y auoit vn grand nombre de ministres qui auoiẽt la charge d'enseigner au peuple les coustumes & ceremonies de leur Loy. C'est pourquoy sur ce qu'vn prestre Chrestie vn iour se plaignoit que les Indiens n'estoient pas bons Chrestiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn vieillard Indien luy respondit fort à propos en ces termes: *Que les prestres (dit-il) emploient autant de soin & de diligence à faire les Indiens Chrestiens, que les ministres des idoles emploient à enseigner leurs ceremonies: car avec la moitié du soin qu'ils y prendront, ils nous rendront les meilleurs Chrestiens du monde, pource que la loy de Iesus-Christ est beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprenent point à faute de gens qui la leur enseignent.* Enquoy certainement il dist verité, à nostre grand'honte & confusion.

Comment les Mexiquains faisoient la guerre, & de leurs ordres de Cheualerie.

CHAP. XXVI.

LES Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profession militaire: c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputatiõ qu'ils acqueroiẽt en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoient fait valeureusement, lesquels iouissoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des rafoirs de caillous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux costez d'un baston, qui estoit vne arme si furieuse, qu'ils affermẽt que d'un seul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils estoient fort adroits, & faisoient la plus-part de leur combat avec des pierres. Ils auoient pour armes deffensives de petites rondelles ou escus, & quelque façon de sallades & morions environnez de plumes. Ils se vestoient de peaux de tygres ou lyons, & d'autres animaux sauvages. Ils venoient incontinent aux mains avec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à luter. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, desquels ils se seruoient en leurs sacrifices, comme il a esté dit.

Moteçuma mit la cheuallerie à son plus haut poinct, en instituant certains ordres militaires, comme de commandeurs, avec certaines marques & enseignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers estoient ceux qui portoiēt la couronne de leurs cheueux attachee avec vn petit lizet rouge, & avec vn riche plumache, d'où pendoient sur leurs espaulles des rameaux de plumes, & des bourrelets de mesme. Ils portoiēt autant de ces bourrelets cōme ils auoient fait d'actes signalez en guerre. Le Roy mesme estoit de cest ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où estoient Moteçuma & son fils accoustrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui est chose digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils appelloient les lyons & les tygres, lesquels estoient communément les plus valoureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient portās tousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime comme ceux-cy, lesquels auoient les cheueux coupez en rond par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre portans de mesmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'estoient point armez que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entierement. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & se vestir de riche coton, se seruir de vases peints & dorez, & porter des souliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit se seruir que de vases de terre, ne leur estant pas permis de porter des souliers, & ne

pouuoient se vestir que de Nequen , qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit son logis au Palais , marqué de leurs marques , le premier estoit appellé le logis des Princes , le second des Aigles , le troisieme des Lyons & tygres, & le quatriesime des gris. Les autres officiers communs , estoient en bas , logez en de moindres logis : & si quelqu'vn se logeoit hors de son lieu , il encourroit peine de mort.

Du grand ordre & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

CHAP. XXVIII.

ML n'y a chose qui m'aye donné plus d'occasion d'admirer , ny que i'aye trouuée plus digne de loüange & de memoire que l'ordre & le soing que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils reconnoissoient bien que toute la bonne esperance d'une Republique , consiste en la nourriture & institution de la ieunesse , ce que Platon traicte assez amplement en ses liures, *De legibus*. Et pour ceste occasion ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans des delices, & de la liberté, qui sont les deux pestes de cet aage , en les occupans en des exercices honnestes & profitables. Pour cet effect , il y auoit aux Temples vne maison particuliere d'enfans, comme des escholles , ou colleges , qui estoit separée de celles des ieunes hommes , & des filles du Temple , dont nous auons amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces escholles vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient vo-

lontairement, lesquels auoient des pedagogues & maîtres qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeyr, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils fussent agreables aux Seigneurs, ils leur apprennoient à chanter & à dancier, & les dressoiēt aux exercices de la guerre, qui à tirer vne flesche, vn dard, ou baston brussé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espee. Ils ne les laissoient gueres dormir, afin qu'ils s'accoustumasent au travail dés l'enfance, & qu'ils ne fussent point hommes de delices. Outre le nombre commun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieufner, & de marcher posément, & avec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au travail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoiēt instruits en tous ces exercices, ils consideroient attentiuement leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'age suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, sous couleur de porter des viures & des munitiõs aux soldats, afin qu'ils veissēt là ce qui sy passoit, & le travail quel'on y enduroit. Et afin qu'ils perdissēt

HISTOIRE NATURELLE

la crainte, ils les chargeoient aussi de pesants fardeaux, afin que monstrans leur courage en cela, ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à plusieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines avec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre qu'ils demeuroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voila comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoient leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoient atteint l'age suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur donoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoient leurs prelatz & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils deuoient demeurer, y ayans esté dediez. Ces Mexiquains prenoient vn grand soing à nourrir les enfans, que si auourd'huy ils suiuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & collèges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doute que la Chrestienté flioriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose où il n'y a point de profit, il s'auance bien peu, & y va-l'on assez froidement. Dieu nous vueille esclarcir les yeux, afin que nous voyons

que cela est à nostre confusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des tenebres faisoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de nostre deuoir.

Des festes, & dances des Indiens.

CHAP. XXVIII.

D'AVANT que c'est vne chose qui despend en partie du bon gouvernement, d'auoir en la Republique quelques ieu& recreations, quãd il en est temps; il ne sera mal à propos que nous racontions sur ceste matiere, ce que faisoient les Indiens, principalement les Mexiquains. L'on n'a point descouuert es Indes aucune nation qui viue en communautèz, qui n'ait son entretien & sa recreation, en ieu, dançes, & exercices de plaisir. I'ay veu au Peru des ieu qu'ils faisoient en façon de combat, ausquels les hommes des deux costez s'enflamboient quelquesfois d'vne telle façon que bien souuēt leur Paella (qui estoit le nom de cet exercice) venoit à estre dangereuse. I'ay veu aussi plusieurs sortes de dançes, esquelles ils contre-faisoient, & representoient certains mestiers & offices, comme de bergers, laboureurs, pescheurs, & chasseurs, & faisoient ordinairement toutes ces dançes avec vn son & vn pas fort pesant & fort graue. Il y auoit d'autres dançes & mascarades, qu'ils appelloient guacones, dont les masques & les gestes estoient pures representations du diable. Il y auoit mesme des hommes qui dançoient sur les espaulles les vns des autres en la façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils

appellent les Paëllas. La plus grande partie de ces dances estoient superstitious & especes d'idolatrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster le plus qu'ils ont peu de ces dances, combien qu'ils les laissent à cause qu'une partie ne sont que jeux de recreation, car toujours ils dancent, & ballent à leur mode. Ils vsent en ces dances de plusieurs sortes d'instrumēs, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres comme cornets entortillez: mais communément ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoient fort ingenieusement composees, & contenant des hittoires: d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils emploient les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme de huiëtains, chansons, & rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tourneez, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communément au Peru des dances Tagui, és autres Provinces Areittos, & en Mexique Mittotes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue

Espagne, où l'on voit encore aujourd'huy des Indiens si braues sauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droict en mille façons. Les autres avec la plante des pieds & des iarets, manient, iettent en haut & reçoient vn tronc fort pesant : ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant, faisant des souples sauts, tantost portans vn grand & pesant faix, tantost endurans des coups qui seroient suffisants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsté entre les Mexiquains, est le solemnel Mitotté, qui est vne sorte de bal qu'ils estimoient si braue & si honorable, que le Roy mesme y dançoit quelquesfois, non pas toutesfois par force, comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, avec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittotté se faisoit ordinairement és cours du Temple, & en celles des maisons Royales, qui estoient les plus spacieuses. Ils posoient au milieu de la court deux diuers instruments, vn qui estoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne colomne. Ces deux instrumens estoient si bien accordez ensemble, qu'ils rendoient en leur son vne assez bõne harmonie, & faisoient avec ces instrumens plusieurs & diuerses sortes d'airs & de chansons. Ils chantoient & balloient tous au son & à la cadence de ces instrumens, d'vn si bel ordre & d'vn si bel accord, tant aux voix

HISTOIRE NATURELLE

qu'au mouvement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dances deux cercles ou rouës, l'un desquels estoit au milieu, proche des instrumens, auquel les anciens & seigneurs chantoient & dançoient, sans presque se mouuoir : l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legerement, & faisoient diuerses façons de pas, avec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dances de leurs plus precieux habits & ioyaux, selon le moyen & pouuoir d'un chacun, estimans cela vne chose fort honorable : & pour ceste occasion ils apprennoient ces dances dès leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelles se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas d'institution, mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passe-temps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meslent parmy quelques superstitions. J'ay veu faire ce bal ou Mitotté en la court de l'Eglise de Topetzotlan, qui est vn bourg à sept lieuës de Mexique, & me sembla dès lors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens es iours de festes, puis qu'ils ont besoin de quelque recreation : & d'autant plus que celle-là est publique, & sans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le Conseil du Pape Gregoire,

que

que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens, & de faire en sorte que leurs festes & passe-temps s'acheminent à l'honneur de Dieu & des Saints, desquels ils celebrent les festes. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample, & qui sera belle & plaisante d'entendre dès son commencement, nous en traiterons au liure suiuant.



LIVRE SEPTIEME
DE L'HISTOIRE NATURELLE ET MORALE
des Indes.

*Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes
des Indes, principalement ceux des
Mexiquains.*

CHAPITRE PREMIER.

DOVTE histoire veritable bien
escrite est tousiours profitable au
Lecteur. Car comme dit le Sage:
*Ce qui a esté est, & ce qui sera, est ce
qui a esté.* Les choses humaines
ont entr'elles beaucoup de ressemblance, &
les vns se font sages, par ce qui arriue aux au-
tres. Il n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy
quelque chose de bon & digne de loüange, ny
Republique si bien ordonnee, où il n'y ait quel-
que chose à reprendre. C'est pourquoy quand il
n'y auroit au re ruiet en l'histoire & narration
des faits des Indiens, que ceste commune vtilité
d'estre vne histoire & relation des choses, les-
quelles en effect de verité sont aduenües, elle me-
rite assez d'estre receuë comme chose vtile, & ne
la doit-on pas reiecter, pourtant si ce sont choses

des Indiens. Comme nous voyons que les auteurs qui traittent des choses naturelles, escriuent non seulement des animaux genereux, des plantes signallees, & des pierres precieuses, mais aussi des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choses vulgaires, d'autant qu'il y a toujours en icelles quelques proprietes dignes d'estre remarquees. Ainsi quand il n'y auroit autre chose en cecy que ie traite, que d'estre vne histoire & non point des fables & fictions, c'est toujours vn sujet qui n'est pas indigne d'estre escrit ny d'estre leu. Il y a encor vne autre raison plus particuliere: c'est que l'on doit d'auantage estimer en cecy ce qui est digne de memoire, d'autant que c'est vne nation peu estimee, & d'autant mesme que c'est vne matiere differente de celle de nostre Europe, comme aussi le sont ces nations: enquoy nous deuous prendre plus de plaisir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur facon de viure, leurs heureuses & malheureuses aduentures. Et n'est pas ceste matiere seulement plaisante & agreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouverner: car la cognoissance de leurs actes inuite à dōner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doiuent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun & fol mespris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'esclaircissement de ceste opinion, que par la vraye narration des faits & gestes de ce peuple. Je traicteray dōc avec l'ayde du Seigneur,

HISTOIRE NATURELLE

le plus briefuement que ie pourray, de l'origine, progres, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoistre le temps & la disposition que le haut Dieu voulut choisir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de Iesus Christ son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit trauail, de sorte qu'il puisse reüssir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, auxquels il a communiqué sa saincte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neuue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

CHAP. II.

LES anciens & premiers habitans des Provinces, que nous appellons neuue Espagne, furent des hommes fort barbares & sauuages, qui viuoient & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appelez Chichimequas. Ils ne semoient ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice estoit de chasser, enquoy ils estoient fort adroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes viuants bestiallemēt sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rouffes, aux lieures, connins, bellettes, taupes, chats sauuages, & aux oyseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleures, lezards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient avec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes, en des caucr-

nes, & en des buissons: & les femmes mesmes alloient à la chasse avec leurs maris, laissant leurs petits enfans attachez aux rameaux d'un arbre, dans quelque petit panier de jonc, qui se passoient d'estre allaittez iusques à ce qu'elles retournaissent de la chasse. Ils n'auoient aucuns superieurs, & ne recognoissoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de coustumes ny de religiō. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Espagne de ceste sorte de gens qui vivent de leur arc & flesches, lesquels sont fort dommageables: pourautant qu'ils s'assemblent par compagnies, pour faire quelque mal ou vollerie, & n'ont peu les Espagnols par force ny finesse, les reduire à quelque police & obeyssance. Car comme ils n'ont point villes, ny de residences, combattre avec eux, est proprement chasser aux bestes sauuages, qui s'escartent, & se cachent aux lieux les plus aspres & couuerts de la Syerre. Telle est la façō de viure encor auiourd'huy en beaucoup de Prouinces des Indes, & est traitté principalement de ceste sorte d'Indiens, aux liures *De procuranda Indiorum salute*. Au lieu où il est dit, qu'ils ont de besoing d'estre contrainsts & assujettis par quelque force honneste, & qu'il est necessaire de les enseigner premierement à estre hommes, puis apres à estre Chrestiens. L'on veut dire que ceux qu'ils appellent en la neufue Espagne, Ottomies, estoient de ceste sorte, lesquels communement sont de pauures Indiens habitans en vne terre aspre & rude, & neantmoins sont en assez grand nombre, & vivent ensemble, ayants entr'eux quelque police, & ceux qui les cognois-

HISTOIRE NATURELLE

sent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choses de la Chrestienté que les autres, qui sont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policez. Venans donc à nostre sujet, les Chichimecas, & Ottomies, qui estoient les premiers habitans de la neufue Espagne, d'autant qu'ils ne semoient ny labouroient la terre, laisserent le meilleur & le plus fertile de ceste cōtree sans le peupler, ce que les nations qui vindrent de dehors occuperent, lesquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'estoit vne nation plus ciuile & plus politique, & signifie ce mot, peuple qui parle bien, au respect des autres nations barbares & sans raison. Ces seconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres esloignees qui gisent vers le Nort, où l'on a maintenant decouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouveau Mexique. Il y a en ceste contree deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tukulhuacan, qui signifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs maisons, leurs terres labourables, dieux, coustumes, & ceremonies, avec le mesme ordre, & police que les Nauatalcas, & sont diuisez en sept lignages ou nations, & pource qu'il y a vn vsage en ceste Prouince, que chacun de ces lignages a son lieu, & son territoire separé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de caverne, & disent qu'ils sortirent de sept cauernes pour venir peupler la terre de Mexique, dequoy ils font mention en leur histoire, où ils peignent sept caues, & les hommes qui en sortent. Par la su

ration de leurs liures, il y a plus de huit cens ans que ces Nauatlacas sortirent de leur pays, qui seroit le reduisant à nostre conte, l'année de nostre Seigneur, huit cens vingt. Quand ils partirent de leur pays pour venir en Mexique, ils tarderent quatre vingts ans en chemin, & la cause qu'ils demeurèrent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (lesquels sans doute estoient diables, qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchant de nouvelles terres, qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes que leurs idoles leur auoient donné, & és lieux qu'ils trouuoient de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils descouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peuplées, y laissant neantmoins tousiours quelques vns, principalement les vieillards malades, & fatiguez, mesmes y plantoient & bastissoient, dont l'on voit encor auiourd'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceste façon de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'année de neuf cens deux, selon nostre conte.

*Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent
la terre de Mexique.*

CHAP. III.

 Es sept lignages que i'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furent les Suchi-

HISTOIRE NATURELLE

milcos, qui signifie gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderent vne cité de leur nom & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage, appelez Chalcas, qui signifie gent des bouches, lesquels fonderent aussi vne autre cité de leur nom, departans leurs limites & territoire, avec les Suchimilcos. Les troisiemes furent les Tepanecas, qui signifie gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & s'accreurent tellement qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmilier, & furent vn long temps fort puillants. Apres ceux-là vindrent, ceux qui peuplerent Tezcuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne môtagne fort recourbee. Et de ceste façon fut ce lac environné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy de l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tezcuco furent estimez fort courtisans. Car leur langue & prononciation est fort douce & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie gent de la Syerre. Ceux-là estoiet les plus rudes & grossiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees autour du lac, iusques aux Syerres, ils passerent de l'autre costé de la Syerre, où ils trouuerēt vne terre fort fertile, spacieuse, & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent plusieurs grâds bourgs, appellans la Metropolitaine de leur Prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire

appelle, & par corruptiō, Quernauaca, & est ceste prouince celle que l'ō appelle auiourd'huy le Marquizat. Ceux de la sixieme generation, qui sont les Tlascaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, passerent la Syerre vers l'Orient trauersans toute la Syerre Menade, où est le fameux Vulcā, entre Mexique & la cité des Anges, où il trouuerent de bon pays, & s'y estendirent bien auant plusieurs edifices. Ils y fonderent plusieurs villes, & citez : dont la Metropolitaine s'appella de leur nom Tlascala. Ceste-cy est la nation qui fauorisa les Espagnols à leur entree, & par l'ayde desquels ils gagnerēt ce pays, parquoy iusques auiourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouissent d'une exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune resistance, mais ils s'enfuoient, & comme tous espouuentez ils se cachoyent au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre costé de la Sierre, où les Tlascaltecas s'habituerent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoient permis : au contraire ils se mirent en deffence, pour conseruer leur pays, & comme ils estoient geans, selon que raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels feignirent de faire paix avec eux, puis les conuierēt en vn grand banquet, & lors qu'ils estoient occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoient esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desroberent finement leurs armes, qui estoient de grādes massuës, des rondelles, des espees de bois, & autres

telles sortes d'armes. Cela fait ils se jetterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulās mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuitēt aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoient, comme si c'eussent esté fueilles de laiētues. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloient armez, & en ordre ils deffirent tous les geās, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'ō ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hōmes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'estois en Mexique, en l'annee de quatre vingts & six, l'on trouua vn de ces geans enterrē en vne de nos metairies, que nous appellons Iesus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, laquelle sans y adiouster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme & selon ceste proportion tout le reste, lequel ie vey, & m'esmerueillay de ceste difforme grādeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire, demeurerent paisibles, & tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que i'ay dit, conseruerent tousiours amitiē entr'eux, mariās leurs enfans les vns avec les autres, & departans leurs limites paisiblement, puis s'estudioient par vne hōneste emulation d'accroistre & d'illustrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, comēcerent de prendre quelque police, & à se vestir, ayans honte de ce qu' auparauant, & iusques alors ils n'auoient esté hōteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerēt d'apprendre d'eux plusieurs choses, & faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque

police & gouuernemēt. Ils esleurent aussi des seigneurs, qu'ils recognoissoient pour chefs, & superieurs: au moyen de quoy ils sortirent presque entierement de ceste vie bestialle, toutes fois ils residoient tousiours aux môtagnes, & en la Sierre separez des autres. Neantmoins ie tiēs pour certain que ceste crainte est prouenuē des autres nations, & prouinces des Indes, dont les premiers furent hommes sauuages, lesquels ne viuās que de chasse entrèrent, penetrans les terres & pays fort aspres, descourans vn nouveau monde, & habitans en iceluy presque cōme bestes sauuages, sans toict, & sans maisons, sans terres labourables, sans bestial, sans Roy, loy, ny Dieu, ny raison. Du depuis quelques autres cherchans de meilleures & nouvelles terres, peuplerent le pays fertile, introduisans vn ordre politic, & quelque façon de Republique, encor qu'elle fust fort barbare. Par apres ces mesme hōmes, où d'autres nations, qui eurent plus d'entendement & d'industrie que les autres, s'employèrent à assubiectir & opprimer les moins puissans, iusques à fonder des Royaumes, & des grands Empires. Ainsi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où se trouuent des citez, & des Republicques fondees parmy ces Barbares. Ce qui me confirme en mon opinion, laquelle i'ay amplement desuite au premier liure, que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par consequent, toute la terre des Indes se continuē, avec celle d'Asie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouveau monde avec le vieil, (cōbien que l'on n'ait encor descouvert à present aucun pays qui touche & se ioigne

avec les autres mōdes) ou que s'il y a mer entre deux, elle est estroite, que les bestes fieres & sauuages la peuuent facilement passer à nage, & les hommes en de meschans basteaux. Mais laissans ceste philosophie tetournons à nostre histoire.

De la sortie des Mexiquains, de leur chemin, & du peuplement de ceux de Mechuacan.

CHAP. IIII.

TROIS cens deux ans apres que les six lignages susdits furent sortis de leur pays pour peupler la neufue Espagne, le pays estant desia fort peuplé & reduit à quelque forme de police, ceux de la septiesme cauerne, ou lignee, y arriuerent, qui est la nation Mexiquaine, laquelle comme les autres, sortit de la prouince de Aztlan & Teuculhuacan, nation politique, courtisane, & fort belliqueuse. Ils adoroient l'idole Vitziliputzli, duquel a esté fait ample mention cy deuant, & le diable qui estoit en cet idole parloit & regissoit assez facilement ceste nation. Ceste idole donc leur commanda de sortir de leur pays, leur promettāt qu'il les feroit Princes & seigneurs de toutes les prouinces qu'auoient peuplé les autres six nations, qu'il leur donneroit vne terre fort abondante de beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses, de plumes, & de riches mantes, suiuant quoy ils sortirent portans avec eux leur idole dans vn coffre de ionc, qui estoit porté par quatre des principaux prestres, ausquels il se communiquoit, & leur reueloit en secret le succez de leur chemin & voyage, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir. I

leur donnoit mesmes des loix , & leur enseignoit les coustumes,ceremonies , & sacrifices qu'ils deuoient obseruer. Ils n'aduançoient ny ne se mouuoient aucunement , sans l'aduis & commandement de cet idole. Il leur disoit quand ils deuoient cheminer , & quand en quelquelieu ils deuoient s'arrester , enquoy ils luy obeissoient du tout. La premiere chose qu'ils faisoient, où que ce fust qu'ils arriuaissent, estoit d'edifier vne maison, ou tabernacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dressoient tousiours au milieu du camp , & y mettoient l'arche sur vn autel , de la mesme façon qu'on en vse en la sainte Eglise Chrestienne. Cela fait ils faisoient leurs semences de pain , & des legumes dont ils vsoient & estoient si addonnez à l'obeissance de leurs dieux, que s'il leur commandoit de recueillir ils recueilloient, mais s'il leur commandoit de lever le camp , tout demouroit là, pour semence & nourriture des vieillards , malades & fatiguez , qu'ils alloient laissant à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peuplassent. Pretédans par ce moyé que toute la terre demeureroit peuplee de leur nation. Ceste sortie & peregrinatio des Mexiquains, semblera parauanture semblable à la sortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Israël, veu que ceux là comme ceux cy, furent admonestez de sortir, & chercher la terre de promesse , & les vns, & les autres portoient pour guide leur Dieu, consultoient l'arche, & luy faisoient tabernacle, & il les aduisoit, leurs donnant des loix & des ceremonies : & les vns , & les autres consommerent vn grand nombre d'annees sur ce voyage de leur terre promise, où l'on recognoist de la ressemblan-

HISTOIRE NATURELLE

ce de plusieurs autres choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent, & ce que la diuine escriture rapporte des Israélites. Et sans doute c'est vne chose veritable, que le diable prince d'orgueil, s'est efforcé par les superstitions de ceste nation, de contrefaire & ensuiute ce que le tres-haut, & vray Dieu fit avec son peuple. Car comme il a esté traité cy dessus, Satan a vne estrange enuie de se comparer & s'egaller à Dieu, d'où cet ennemy mortel a pretendu faulsemment vsurper la communication, & familiarité qu'il luy a pleu auoir avec les hommes. S'est il iamais veu diable, qui conuersast ainsi avec les hommes, cōme ce diable Vitzipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de coustumes plus superstitieuses, ny de sacrifices plus cruels & inhumains, que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & capitaine que ceux cy suiuiuoient, auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique, & celuy de sa natiō Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir, comme auoient fait les six autres nations, peuplās & cultiuās la terre en diuers endroits, dont y a encor auiourd'huy des apparēces, & ruines, & apres auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers, vindrēt en fin arriuer en la prouince de Mechoacan, qui vaut autant à dire que terre de poisson, pour ce qu'il y en a grand'abondance en de beaux & grands lacs, où se contentans de la situation, & fraischent de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole sur ce point, & voyans qu'il n'en estoit pas cōtent, ils

luy demanderēt qu'il leur permist à tout le moins d'y laisser de leurs hommes, qui peuplassent vne si bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enseignant le moyen commēt ils le feroient. Qui fut comme les hommes & les femmes seroient entrez pour se baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Pascuaro, ceux qui resteroient en terre leur desrobassent tous leurs habits, & incontinent leuassent le cāp, & s'en allassent sans faire aucun bruit. Ce qui fut ainsi fait, & les autres qui ne pensoient en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoient à se baigner, quand ils sortirent & se trouuerent despouillez de leurs habits, & ainsi moquez & delaissez de leurs compagnons, ils demurerent fort mal contēs, & indignez de cela, de sorte que pour faire demonstration de la haine qu'ils conçurent contr'eux, ils dirent qu'ils changerent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'est vne chose certaine, que tousiours les mechoacanes ont esté ennemis des Mexiquains, c'est pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallé, apres la victoire obtenuë, quand il gagna Mexique.

*De ce qui arriva en Malinalco, en Tula,
& en Chapultepec.*

CHAP. V.

Ly a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquāte lieües, & sur le chemin est Malinalco, où il leur aduint, que ses plaignans à leur idole d'vne fēme tres-grāde sorciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de sœur de leur Dieu, pource que avec ses mauuais arts, elle leur faisoit de grands doniages, pretendāt par certains moyēs

HISTOIRE NATURELLE

se faire adorer d'eux, cōme leur deesse: l'idole parla en songe à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de sa part il consolast le peuple, leur faisant de nouveau de grandes promesses, & qu'ils laissassēt ceste sienne sœur, avec sa famille, comme cruelle & mauuaise, en leuant le camp de nuict en grande silence, sans laisser aucune apparence par où ils alloient. Ils le firent ainsi, & la sorciere se trouuāt seule avec sa famille, delaissee de la façon, peupla là vne ville qui fut appelée Malinalco, & les habitans de laquelle sont tenus pour de grands forciers, estans issus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autāt qu'ils s'estoient beaucoup diminuez par ces diuisions, & pour le nombre dēs malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laissant, se voulurent refaire, s'arrestans en vn lieu appelé Tula, qui signifie lieu de ioncies. Là leur idole leur cōmanda qu'ils arrestassent vne grande riuere, afin qu'elle se respendist dedās vne grande plaine, & avec le moyē qu'il leur enseigna, ils enuironnerēt d'eaüe vne colline appelée Coatepec, & en firent vn grand lac, lequel ils planterēt tout à l'entour de faux, d'ormes, sapins, & autres arbres. Il commença à s'y engendrer beaucoup de poisson, & y venir plusieurs oiseaux, de sorte qu'il s'y fit vn lieu delicieux. C'est pourquoy l'assiete de ce lieu, leur semblant assez agreable, & estans lassez de tant cheminer, plusieurs parlerent de peupler là, & ne passer plus outre, dequoy le diable se fascha fort, & menaçant les prestres de mort, leur commanda qu'ils remissent la riuere à son cours. Et leur dit qu'il donneroit ceste nuict le chastimēt à ceux qui auoient esté desobeissans, tel qu'ils le meritoient.

meritoient. Or comme le mal faire est si propre au diable, & que la iustice diuine permet bien souuēt que ceux là soient mis entre les mains d'vn tel bourreau, qui le choisit pour leur dieu; il arriua que sur la minuit ils oüirent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoient parlé de demeurer là. La façon comme ils auoient esté occis, fut qu'õ leur auoit ouuert l'estomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bõ Dieu enseigna à ces pauures malheureux, les façons des sacrifices qui luy plaisoient, qui estoit en ouurāt l'estomach, & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayans veu ce chastiment ainsi fait, & que la campagne s'estoit desechée, à cause que le lac s'estoit vuidé, ils consulterent leur dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieuë de Mexique, lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur. Ils se fortifierent en ces montagnes, pour crainte des nations qui habitoient ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraites, principalement d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceste forciere laissée en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque temps apres vint à la suite des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circonuisins, iusques aux Chalchas, de sorte qu'ils vindrent en main armee pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne colline qui est au milieu du lac, appelée

HISTOIRE NATURELLE

Acopilco, attendant la destruction de ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenans au despourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur dieu, lequel commanda qu'on le iettast au lac. Et feignent que de là fest engendree vne plante, appelée Tunal, où du depuis fut fondée Mexique. Ils vindrent aux mains, avec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains esleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appelé Vitziloniliti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combatans valeureusement, malgré leurs ennemis rompirent leurs escadrons, & menans au milieu & corps de la bataille les vieillards, femmes & petits enfans, passerent outre iusques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnisans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les suiuirent plus, mais estans despités de se voir deffaits par vn si petit nombre de gens, eux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAP. VI.

LEs Mexiquains, par le conseil de l'idole enuoierent leurs messagers, au seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué avec les siens leur accorda le lieu de Tizaapan, qui signifie eauës

blanches , en intention qu'ils se perdissent , & y mourussent tous , pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuvres, & d'autres animaux venimeux, qui s'en gendroiét en vne colline proche de là. Mais eux persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa cité, & de contracter amitié avec eux. Mais le dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien sinon pour en tirer du mal) dist à ses prestres, que ce n'estoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroiét la déesse de discorde, & pourtant ils aduiserent d'enuoier demander au Roy de Culhuacan sa fille, pour Royne des Mexiquains, & mere de leur dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornee & bien accompagnée. La mesme nuit qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchée fort proprement comme ils sçauent faire, ils en vestirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils courirent par dessus des habillemens d'elle, & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur Dieu, & tous-

iours depuis l'adorerēt, en faifans vne idole, qu'ils appelloient Toccy, qui veut dire nostre ayeule. Non contents de ceste cruauté ils inuiterent malicieusement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer sa fille, qui estoit desia consacree deesse le quel venant, avec de grands presens & bien accompagné des siens, fut mené en vne chappelle fort obscure, où estoit leur idole, afin qu'il offrit sacrifice à sa fille, qui estoit en ce lieu. Mais il arriua que l'encés, qui estoit en vn brasier, & foüyer, selon leur coustume, s'alluma de sorte que par ceste clarté, il recogneut le poil de sa fille, & ayant par ce moyen descouuert la cruauté, & la tromperie, sortit de là s'escriant hautement, puis avec tous les gens frapa furieusement sur les Mexiquains, iusques à les faire retirer au lac, tellement que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Mexiquains se deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils se seruoient à la guerre, desquels ils offensoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gagnerent terre, & delaisans ce lieu là s'en allerēt costoyans le lac, fort harassés & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grands cris contr'eux & contre leur dieu, qui les auoit mis en telles destresses. Ils furent contrains de passer vne riuiera, qui ne se pouuoit gueyer, c'est pourquoy ils s'aduiferent de faire de leurs rondelles, & de ioncs certains petits bateaux, esquels ils passerent. Puis apres en tournoyant, estans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalement au lieu, où est auiourd'huy l'Hermite saint Anthoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'ils appellent auiourd'huy saint Paul, pendant lequel

temps leur idole les consoloit en leurs traux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAP. VII.

LE temps estant desia venu, que le pere de mé-
 songe deuoit accōplir la promesse qu'il auoit
 faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus suppor-
 ter tant de tournoyement, de traux, & de dan-
 gers, aduint que quelques vieillards prestres, ou
 forciers, estās entrez dans vn lieu plein de glaieuls
 espais rencontrerent vn cours d'eauë fort claire &
 belle, qui sembloit argentee, & regardans à l'en-
 tout, veirent que les arbres, le pré, les poissons, &
 tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans
 émerueillez de cela, il leur souuint d'une prophe-
 rie de leur dieu, par laquelle il leur auoit donné
 cela pour signal, du lieu où ils se deuoient repo-
 ser, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors
 pleurans de ioye, retournerent vers le peuple avec
 ces bonnes nouvelles. La nuit ensuyuante Vitzi-
 lipuztli s'apparut en songe à vn grestre ancien, &
 luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac vn Tunal, qui
 naissoit d'une pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist,
 le lieu mesme, où par son commandement, ils
 auoient itté le cœur de Copil fils de la forciere,
 leur ennemy.) Et que sur ce Tunal, ils verroient
 vn aigle fort beau, qui se païssoit là, de certains
 beaux petits oiseaux, & que quād ils verroiēt cela,
 qu'ils creussent que c'estoit le lieu où leur cité de-
 uoit estre bastie, laquelle deuoit surmenter les

HISTOIRE NATURELLE

autres, & estre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard assembla tout le peuple, depuis le plus grand, iusques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, sur le sujet de la grande obligation qu'ils auoient à leur dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit eüe ceste nuit, concluãt que tous deuoient se mettre à rechercher ce bien heureux qui leur estoit promis. Ce qui causa telle deuotion, & allegresse à tous, que sans dilayer ils se mirent incontinent à l'entreprise, & se diuisans en bandes commencerent à rechercher, suiuant les signes de la reuelation, le lieu desiré. Parmi l'espaisseur des iöcs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerent ce iour là le cours d'eauë du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'estoit pas blanc, mais vermeil comme sang, lequel se separoit en deux ruisseaux, dõt il y en auoit vn qui estoit de couleur azuree fort obscure, ce qui les fit beaucoup esmerueiller, & denota vn grand mystere à ce qu'ils disoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naissant d'vne pierre, sur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les aïsses ouuertes & estenduës, tourné deuers le Soleil, en receuant sa chaleur. Alentour de cet aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blâches, rouges, jaulnes, bleües, & vertes, de la mesme sorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ses griffes vn fort bel oyseau. Lesquels le veirent, & recogneurent que c'estoit le lieu, qui leur auoit esté predict par l'oracle: ils s'agenouïllerent tous faisans grande veneratiõ à l'aigle, laquelle leur inclina la teste, en regardant de tous costez. Il y eut alors de grãds

cris & demonstrations, & actions de graces au createur, & à leur grand Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur estoit pere, & leur auoit tousiours dit verité. Ils appellerent pour ceste occasion la cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui signifie Tunal en pierre, & iusques auiourd'huy ils portent en leurs armes vn aigle sur vn Tunal, avec vn oiseau en vne griffe, & assis de l'autre sur vn Tunal. Le iour suiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle, afin que l'arche de leur dieu y reposast, iusques à ce qu'ils eussent le moyen de luy faire vn somptueux temple, & ainsi firent cet hermitage de guazons & de mottes qu'ils courirent de paille, puis apres ayans consulté leur dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voisins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poissons, de grenouilles & de cheurettes, mesme aussi de canards, poulles d'eauë, courlieux & autres diuers genres d'oiseaux marins. Toutes lesquelles choses ils peschoient & chassoient avec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient avec ces choses es marchez des villes & citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leur circonuoisins, & avec beaucoup d'artifice assemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de besoing pour l'edifice de leur cité: de sorte qu'ils bastirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employerēt à remplir avec des plâches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuit à vn de ses prestres en ces termes: *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun avec ses parens & amis, & qu'ils se*

HISTOIRE NATURELLE

separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'avez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonté. Ce qui fut mis en execution, & ceux la sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle aujourdhuy Saint Iean, Sainte Marie la Ronde, Saint Paul, & Saint Sebastien. Apres cela les Mexiquains ests ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartissent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui estoient comprins selon le nombre des idoles, que leur dieu leur commanda d'adorer, lesquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que dieu des quartiers. En ceste maniere la cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondee, & vint à grande augmentation.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roi que les Mexiquains eleurent.

CHAP. VIII.

ESTE diuision des quartiers estant faicte en l'ordre dessusdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departemēt des lieux, l'on ne leur auoit pas porté le respect qu'ils meritoient, pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerēt & allerent rechercher vne nouvelle residence: & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vne petite terre ou terrasse qu'ils appellent

Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnañs le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisieme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatellulco estoient des hommes renomméz & d'un mauuais naturel : par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques auourd'huy durent encor leurs inimitiez & lignes anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurèt crainte qu'auuec le temps ils ne vinssent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bon d'eslire vn Roy, auquel ils obeyssent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils seroient plus vnís & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroict. Estans ja deliberez d'eslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & assure, de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euites les dissentions, & pour gagner avec le nouveau Roy quelque vne des autres nations voisines, desquelles ils se voyoient circuits, & eux destituez de tout secours. Tout consideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoiēt grandement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayans fait vne si lourde moquerie, comme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la gene-

ration desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescuient en paix avec eux, ils arresterent d'esslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'un grand Prince Mexiquain, & d'une Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs avec vn grand present pour demander cest homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & resserrez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde; mais seulement conduicts & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapuscalco & de Tescuco: ores que vous nous auex permis d'estre & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, scachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez avec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'un petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions donques vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culhuacan.* Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier avec les Mexiquains qui estoient vaillans, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne

heure, combien qu'il adiousta que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant; qu'il regisse & gouverne les creatures de celuy pour qui nous viuôs, seigneur de la nuit, du iour, & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eauë & de la terre, & qu'il possède la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soing de le traiter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariait de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouveau Roy & la Royne avec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solennelle reception, sortans tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauvres. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent se leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils eüimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauvre maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauvres peres, ayeuls & parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses créées. Regarde seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombre & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Vitzilipuzeli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu sçais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons aujour d'huuy est d'antruy, & ne sçauôs ce qui sera de nous demain ou vn autre iour:*

HISTOIRE NATURELLE

par ainsi considère que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouveau travail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire travailler, estant esclau de toute ceste multitude qui t'est tombée en sort, & de tout ce peuple circonuain, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier, & les veütre contens, puis que tu scais que nous vivons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repetant ces mots: Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume. Telle fut la harangue du vieillard, laquelle & les autres harangues que celebrent les Mexiquains, les enfans auoient accoustumé d'apprendre par cœur, & ainsi se conferuent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritent bien d'estre raportées en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant, & leur offrant sa diligence, & soucy à les defendre, & son ayde en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignée de roseaux: c'est pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant plusieurs fagettes de roseau.

De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

CHAP. IX.

Les Mexiquains rencontrèrent si bien en l'election de leur nouveau Roy, qu'en peu de temps ils commencerent à prendre forme de

Republique, & à se faire renommer parmy les estrangers, à cause dequoy leurs voisins meuz d'enuie & de crainte traitterent de les subiuguer, specia'ement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, auxquels les Mexiquains payoient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre: car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé avec les siens enuoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de chose que le tribut ordinaite qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient aussi apporter des sapins & des faux pour les edifices de sa cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn iardin en l'eauë, semé de diuerses herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eauë, ainsi accommodé par chacun an, sans y manquer: que s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, & les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy & de fascherie de ce commandement, tenant pour chose impossible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose que de chercher vne occasion pour les ruyner: mais leur Dieu Vitzilipuztli les consola, s'aparoissant ceste nuit à vn vieillard, auquel il commanda qu'il dist de sa part au Roy son fils qu'il ne fist point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur ayderoit & rendroit le tout facile: ce qui aduint depuis. Car estant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus est, le iardin fait en l'eauë, & porté en icelle, auquel y auoit beau-

HISTOIRE NATURELLE

coup de may, qui est leur bled desia grené avec les espics. Il y auoit aussi du chilli ou axi, des blettes, tomates, frifolles, chias, courges, & beaucoup d'autres choses toutes parcreuës & en leur saison. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui se font au lac en Mexique au milieu de l'eauë, ne croiront, & tiendront pour contes ce que i'escris, ou s'ils le croient, ils diront que c'est vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais realement & de fait cest chose fort faisable, & a l'on veu plusieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eauë. Car ils iettent de la terre dessus du ionc & du glaycul, d'une telle façon qu'elle ne se defait point en l'eauë, & sement & cultiuent ceste terre: de sorte que le grain y croist & meurit fort bien. Puis après ils l'enleuent d'un lieu en autre. Mais il est bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruiets y croissent bien, est chose qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli, lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n'en ayant iamais fait ny veu de semblables. Le Roy d'Azcapuzalco s'esmerueillla beaucoup quand il veit accompli ce qu'il auoit tenu pour impossible, & dist aux siens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, disant aux Mexiquains que puis que leur Dieu leur donnoit toutes choses parfaites, qu'il vouloit que l'année ensuiuant au temps du tribut, ils luy apportassent dans le iardin vne canne & vn heron avec leurs œufs couuez, qui deuoient estre de telle sorte qu'elles esclouissent leurs petits en arriuant, sans y faillir aucunement, sur peine d'encourir son indignation. Les

Mexiquains furent fort troublez & tristes d'un si superbe & difficile commandement qu'il leur faisoit : mais leur Dieu, comme il avoit accoustumé, les conforta de nuit par un des siens, & leur dist qu'il prenoit tout cela en sa charge, qu'ils ne perdissent point courage, mais qu'ils creussent pour certain qu'il viendroit un temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces desirs de nouveaux tributs. Le temps du tribut estant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur avoit demandé de leurs iardinages, l'on trouva parmy les ioncs & glayeuls du jardin, sans sçavoir comme ils y estoient demeurez, une cane & un heron couvans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent esclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco estant esmerueillé outre mesure, dist derechef, aux siens que ces choses estoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour se faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne se trouver assez puissans, endurerent & demeurèrent en ceste subiection & servitude l'espace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté sa Cité de Mexique de plusieurs edifices, ruës, conduicts d'eauës, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant toujours esté zelateur du bien & augmentation de sa Republique. Comme il estoit proche de sa fin, il fit une chose memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes,

ausquels il eust peu laisser la succession du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire, il dit librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esseussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonestant qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se monstrant faicte de ne les laisser libres du tribut & subiection, trespassa, leur ayant recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

Du second Roy, & de ce qui aduint en son regne.

CHAP. X.

Les obseques du Roy defunct acheuees, les Anciens, les principaux du Royaume, & quelque parue du peuple s'assemblerent pour eslire vn Roy, où le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitie des vieillards, des femmes veufues, & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses aisles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage: qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoing de bien-tost se preualoir de leurs bras, selon que leur auoit prophétisé leur Dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, vsans enuers luy d'vn aussi bon office, en luy donnant son fils pour

pour successeur, comme il fit enuers sa Republique, se confiant en icelle. Ce ieune homme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plume riche, ils luy mirent la couronne Royalë & l'oignirent comme ils ont accoustumé de faire à tous leurs Rois, avec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des traux, seruitude & misere, esquelles ils viuoient, estãs opprimez des Azcapuzalcos, & icelleacheuee tous luy firent l'hommage & la recognoissance. Ce Roy n'estoit point marié, & son Conseil fut d'opinion qu'il seroit bon de le marier avec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceste alliance quelque diminution de la pesante charge des tributs qu'il leur imposoit, combien qu'ils eurent quelque craincte qu'il ne desdaignast de leur donner sa fille, à cause qu'ils estoient ses vassaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco s'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & avec des paroles honnestes, lequel leur donna vne sienne fille appelée Ayanchigual, laquelle ils menerent avec grande feste & resiouyssance en Mexique, & firent la ceremonie & solemnité du mariage, qui estoit d'attacher & nouier vn coing du manteau de l'homme, avec vn autre du voile de la femme en signe de lien de mariage. Ceste Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demãder à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & jettans les sorts comme ils auoient accoustumé, (pource qu'ils

HISTOIRE NATURELLE

obseruoient fort les Augures , principalement sur le nom de leurs enfans) il voulut que son petit fils s'appellast Chimalpopoca, qui signifie rondele qui iette fume. La Royne sa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monstra de ce petit fils , print de là occasion de luy demander qu'il luy pleust de soulager les Mexiquains de la charge si pesante des tributs, puis qu'il auoit desia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conseil des siens , leur laissant au lieu du tribut qu'ils payoient vne subiection de luy porter chacun an vne couple de canards & des poissons, en recognoissance qu'ils estoient ses subjects , & qu'ils habitoient en sa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerēt fort soulagez & contens , mais le contentement leur dura bien peu , pource que la Royne leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'annee ensuiuante mourut aussi le Roy de Mexique, Vitziouitli, laissant son fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans , & mourut aagé de trente ans , ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, desquels ils auoient opinion que les rois estoient les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur dieu , se faisoit au roy, qui estoit sa semblāce. C'est pourquoy les rois ont esté si affectionnez au seruice de leurs dieux. Ce roy fut curieux de gagner les volontez de ses voisins, & de trafiquer avec eux , enquoy il augmenta sa cité, faisant que les siens s'exercassent en choses de guerre, parmy le lac , preparants & disposans les homes, pource qu'ils pretendoient obtenir, comme bien-tost l'on verra.

*Du troisiſme Roy Chimalpopoca, de ſa cruelle mort,
& de l'occafion de la guerre que firent les
Mexiquains.*

C H A P. XI.

LEs Mexiquains pour ſucceſſeur du Roy mort, eſleurent ſon fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation commune, encor qu'il ne fut qu'un enfant de dix ans, ayans opiniõ qu'il eſtoit touſiours neceſſaire de conſeruer la grace du roy d'Azcapuzalco, en faiſant ſon petit fils roy. Par ainſi ils le mirent en ſon thronne, luy donnant des enſignes de guerre avec vn arc, & des fleſches en vne main, & vne eſpee de raſoirs (dont ils ont accouſtumé d'uſer) en la droite, ſignifiants par cela, comme ils diſent, que par les armes ils pretendoient ſe mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande diſette d'eauë, pour ce que celle du lac eſtoit bourbeuſe & fangeuſe, & par conſequent mauuaiſe à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le roy enfant enuoyaſt demander à ſon ayeul, le roy d'Azcapuzalco, l'eauë de la mõtagne de Chapultepec, qui eſt à vne lieuë de Mexique, comma il a eſté dit cy deſſus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de faſcines, glayeul, & gaſon, par lequel ils firent ven ir l'eauë en leur cité. Mais d'autant que la cité eſtoit fondee ſur le lac, & que l'aqueduc le trauerſoit, il ſe rôpoit en beaucoup d'ẽdroits, & ne pouuoieût ſ'eſiouir de l'eauë, cõme ils deſiroieût & auoient de beſoing. Sur ceſte occaſiõ

HISTOIRE NATURELLE

soit qu'ils la recherchassent tout exprès , pour quereller les Tapanecas , ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyerent vne embassade au Roy d'Azcapuzalco , fort resoluë, disans qu'ils ne pouuoient s'accômoder del'eauë, dont il leur auoit fait grace , à cause que le canal s'estoit rompu en beaucoup d'endroits , partant luy demandoient qu'il les pourueust de bois , de chaux & de pierre , & qu'il leur enuoyast ses ouuriers , afin que par leur moyen ils fissent vn canal de pierre & de chaux qui ne se peust rompre. Ce message ne pleut gueres au Roy , & encor moins aux siens , leur semblant que c'estoit vn message outrecuidé , & des propos fort insolens, pour des vassaux à l'endroit de leur Seigneur. Les principaux du Conseil doncques estans indignez de cela , disoient que c'estoit desia beaucoup de hardiesse , puis que ne se contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autruy , & qu'on leur auoit donné de l'eauë , ils vouloient d'auantage que l'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela , & dequoy presumoit vne natiõ fugitiue & enserree entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre s'ils estoient propres pour estre ouuriers , & que leur orgueil s'abbaisseroit, en leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils sortirent, laissant le Roy , lequel ils auoient vn peu pour suspect , à cause du petit fils. Et eux separement consulterent de nouveau ce qu'ils deuoient faire , où ils delibererent de faire crier publiquement que nul Tapanecqua eust à traicter , ny faire commerce avec aucun Mexiquain , qu'ils n'allassent en leur Cité , & ne les

receussent en la leur, sur peine de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy ne commandoit pas absolument sur ce peuple, & qu'il gouvernoit plus en façon de Consul ou de Duc, que de Roy, combien que depuis avec la puissance s'augmenta aussi le commandement des Rois, iusques à deuenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Rois. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire en nos histoires d'Espagne se trouue en quelques Rois anciens la façon de regner, dont ces Tapaneças vsèrent. Et les premiers Rois des Romains furent de mesme, sauf que Rome, des Rois déclina aux consuls & vn senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares de Rois moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouvernement, le meilleur & plus seur, est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premiere-ment ils destrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner du contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais conseil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca,

HISTOIRE NATURELLE

Roy de Mexique , & protefterent d'ainſi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut ſi faſché de ceſte reſiſtance qu'ils luy firent , & du conſeil & reſolution qu'ils prindrent , que de là à peu de temps, de douleur & de deſpit il tomba malade, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas ſacheuans de reſoudre, commirent vne grande trahiſon. Car vne nuit le ieune Roy de Mexique dormant ſans garde & ſans ſe douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en ſon Palais , & le tuerent ſoudainement, ſ'en retournans ſans eſtre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent ſaluer le Roy comme ils auoient accouſtumé, ils le trouuerent mort avec de cruelles bleſſeures, & lors ils ſ'eſcrierent, eſleuans vn pleur qui remplit toute la cité, & tous aueuglez de colere ſe mirent incontinent en armes , pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoient deſia pleins de fureur & ſans ordre, leur fortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taſchant de les appaiſer par vne ſage remonſtrance. *Où allez vous (dit-il) ô Mexiquains, re-
poſez vos cœurs, regardez que les choſes qui ſont faites
ſans conſideration, ne ſont pas bien conduittes, n'y n'ont
point de bon ſucces. Reprimez voſtre douleur, conſide-
rans qu'encor que voſtre Roy ſoit mort , l'illuſtre ſang
des Mexiquains n'eſt pas ſiny en luy. Nous auons des
enfants des Rois deſſunés, par la conduitte deſquels ſuc-
cedans au Royaume, vous ferez micux ce que pretendez,
ayans vn chef qui vous guide à voſtre entrepriſe. N'allez
pas ainſi aueuglez, deportez-vous, & eſliſez premiere-
ment vn Roy, & ſeigneur qui vous guide, & encourage
contre vos ennemis. Cependant diſſimulez diſcrette-*

ment, *faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vengeance.* Par ce moyē les Mexiquains ne passerent point plus outre, & s'arrestèrent pour faire les obseques de leur Roy. Aquoy ils conuierent les seigneurs de Tescuco, & ceux de Culhuacan, & leur racontèrent l'acte si enorme & si cruel que les Tapanecas auoient cōmis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis: à quoy ils adiouterent que c'estoit leur intention de mourir ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si iniuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes, & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce, cōme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tescuco, & Culhuacan, leur demonstrent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs citez: & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions & de munitions par terre, & par eauē. Apres cela ceux de Mexique les prièrent qu'ils demeurassent avec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloient faire ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

*Du quatriesme Roy nommé Ixcoalt, & de la guerre
contre les Tapanccas.*

CHAP. XII.

Eux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les hiltaires, parla en ceste maniere : *La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur, car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeurée, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurés apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous verrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sortez bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez bien à qui, & sur qui vous ietterez les yeux & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre dieu Vitzilipuztli a élu. Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au contentement d'vn chacun. En fin par la resolutiõ*

de ce cōseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleur de rasoirs, lequel estoit fils du premier roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'une sienne esclau: & bien qu'il ne fut pas legitime, ils le choisirēt, pour ce qu'il estoit plus auantageux que les autres, en mœurs, valeur & magnanimité de courage. Tous monstrent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tescuco: pour autant que leur Roy estoit marié avec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligatiō que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrier aux trauaux, disant en autre choses: *Regarde qu'aujourd'huy nous sommes dependans de toy, par auanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaules, laisseras-tu perir le vicillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaules tes enfans qui sont les pauures & commun populaire, lesquels sont assurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce sujet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a este dit) ils apprenoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs: Cependant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils auoient dressé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouveau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, avec ceux qui les auoient tellemēt

offensez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les surpassoient beaucoup en nombre d'hommes, & en machines de guerre, estans espouventez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinst point vne guerre si dangereuse, qui feroit destruire leur pauvre cité & nation. Surquoy estans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, respondirēt que le Roy d'Azcapuzalco estoit fort piroyable, que ils luy demandassent paix, & s'offrissent le seruir en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnast des maisons & des terres parmy les siennes, afin que par ce moyen ils despendissent tous d'un seigneur. Et pour obtenir cecy ils portassent leur dieu en sa litiere, pour intercesseur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalemēt y ayans quelques nobles, qui approuuoient leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les prestres & apprester la litiere, & leur dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'apprestoit, & que tous consentoient à cet accord de paix, & de s'assujettir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'esleua parmy le peuple, lequel avec vne fort bonne grace, parla ainsi: *Qu'est-ce cy, ô Mexiquains, estes vous fols, comment telle coïardise est-elle entree parmynous ? nous deuons nous aller rendre ainsi aux Azcapuzalcos ?* Puis se tournant vers le Roy, luy dit: *Comment seigneur, permetez vous telle chose ? parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laisse rechercher vn moyen, pour nostre honneur, & pour nostre deffense, & que nous ne nous mettions point si follement & si honteusement entre les mains de nos ennemis.* Ce ieune homme s'appelloit Tlacaellec, nep ueu du mes-

me Roy, & fut le plus valeureux capitaine, & du plus grand conseil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iſcoalt, par ce que son nepueu luy auoit dict si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la nobleſſe des siens, leur dit: *Vous estes icy tous qui estes mes parcns, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardans les vns les autres, ne se remuoient point, & n'y eut aucun qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fust au iourd'huy ou demain. Car pour quelle occasion se deuoit il tant conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iaçoit que tous iugeassent cet acte pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy d'Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estât appresté, print son chemin, & parueni aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vint vers eux, par artifice ou autrement, leur persuada qu'il le laissassent entrer vers le Roy, lequel s'esmerilla de le voir, & ouyt son ambassade, qui estoit de luy demander paix souz honnestes conditions, lequel respondit qu'il le communiqueroit avec les siens, & qu'il retournaſt l'autre iour pour la responce: lors

HISTOIRE NATURELLE

Tlacaellec demanda seureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, sinon qu'il v'fist de sa bonne deligē-
 cē. Auec cela il retourna en Mexique, donnant pa-
 role aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique
 le remerciāt de son bon courage, le r'enuoya, pour
 auoir la respōse, & luy commāda, que si elle estoit
 de guerre, qu'il dōnast au Roy d'Azcapuzalco cer-
 taines armes pour se deffendre, & luy oignist &
 amplumast la teste, comme ils faisoient aux hom-
 mes morts, luy disant que puis qu'il ne vouloit
 point la paix, qu'ils luy osteroyent la vie & aux
 siens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eut de-
 sirē la paix, pour estre de bōne condition, les siens
 neantmoins l'esguillonnerent de sorte, que la res-
 pōse fut de guerre declaree. Ce qu'estant ouy par
 le mēssager, il fist tout ce que son Roy luy auoit
 commandē, declarant par ceste ceremonte, de dō-
 ner armes, & oindre le Roy avec l'onction des
 morts, que de la part de son Roy il le deffioit. Par-
 quoy ayant tout acheuē, celuy de d'Azcapuzalco
 se laissant oindre, & emplumer, donna au messa-
 ger en payement de bonnes armes, & ce pendant
 l'aduifa de ne retourner point par la porte du pa-
 lais, pource que plusieurs l'attendoient là pour le
 mettre par pieces, mais qu'il sortist en secret par
 vne petite faulse-porte qui estoit ouuerte, en vne
 des courts de son palais. Ce ieune hōme le fit ainsi,
 & tournoyant par des chemins cachez, vint à se
 mettre en sauuetē, à la veuē des gardes, & de là les
 deffia, disant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faites
 mal vostre office de garder, sçachez donc que vous deuez
 to² mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Ce
 pendant les gardes se ietterent sur luy, & se porta si

valeureusement en leur endroit, qu'il en tua quelques-vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup de peuple, se retira gaillardement à sa cité, où il porta nouvelles que la guerre estoit declaree avec les Tapanecas, & qu'il auoit défié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

CHAP. XIII.

QU'E defi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, avec leur couïardise accoustumee, luy demander congé de sortir de sa cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les consola & anima, leur promettant qu'il leur donneroit liberté, en surmontant leur ennemis, & qu'ils ne doutassent point d'estre vaincus. Le peuple repliqua: *Et si nous sommes vaincus, que ferons nous? Si nous sommes vaincus* (respondit le Roy) *dés maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vangiez de nous autres. Il sera donc ainsi* (dirent ils) *si vous perdez la victoire, que si vous l'obtenez, dés maintenant nous nous offrons à estre vos tributaires, traouiller en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous autres & nos descendans.* Ces accords faicts entre le peuple & les nobles (lesquels ils accomplirent depuis de gré ou par force entierement, comme ils le promirent) le Roy nomma pour son capitaine general Tlacaellec, & tout le camp estant mis en or-

HISTOIRE NATURELLE

dre, & par escadrons, donna les charges de capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis : puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage, qu'ils auoient desia biē préparé, & ordōna qu'ils obeyssent tous au commandement du general, qu'il auoit estably. Lequel separa les gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, qu'en sa compagnie ils assaillissent les premiers, & que tout le reste demeurast arresté avec le Roy Iiscoalt, iusques à ce qu'ils veissent les premiers donner sur leur ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent descouverts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur cité, portans de grandes richesses d'or, d'argent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoient l'Empire de toute ceste contree. Iiscoalt donna le signal de la bataille, avec vn petit tambour qu'il portoit sur ses espaules, & incontinent esleuerent vn grand cry, s'escrians, Mexique, Mexique, donnerent sur les Tapanecas: & bien que les Tapanecas fussent en bien plus grand nombre qu'eux sans comparaison, toutesfois il ne laisserēt de les rompre, & les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui estoient demeurez derriere, criās Tlacaellec, victoire, victoire, tout d'vn coup entrèrent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillard, femme, ny enfans. Car ils les mirent tous au trenchant de l'espee, pillerent & saccagerent la cité, qui estoit tres riche. Et non contens de cela, ils sortirent à la poursuite de ceux qui s'en estoient fuyz & retirez en l'aipreté des Sierres ou monta-

gnes qui estoient proches de là, frapans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapane-cas d'une montagne où ils s'estoient retirez, jetterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à seruir les Mexiquains, leur dōner des terres & des iardins, de la pierre, de la chaux & du mefrain, & de les tenir tousiours pour leur seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fit retirer ses gens, & cesser la bataille, leur donnant les vies souz les conditions dessusdites, lesquelles ils iurerent solemnellemēt. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & avec leurs despoüilles fort riches & victorieuses à la cité de Mexique. Le iour ensuyuant, le Roy fit assembler les principaux, & le peuple, auxquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoient contens d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoiēt promis, & que les nobles l'auoient bien meritē, parquoy ils estoient contents de les seruir perpetuellement: dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardē sans y contreenir. Cela fait, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principale partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selō qu'ils s'estoient signalez en la guerre. Ils donnerēt mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens couards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'avec icelles ils aidassēt au serui-ce & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils

HISTOIRE NATURELLE

garderent tousiours de là en auant, au departemēt des terres & despoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assujētis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerent si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en essire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la cité de Cuyoacan.

CHAP. XIII.

QOMBIEN que la principale cité des Tapanelcoas fust celle de Azcapuzalco, toutefois ils en auoient d'autres qui auoient leurs seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco eussent renouvelé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompüe & defaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforcèrent d'inciter les autres nations circonuoisines, lesquelles ne voulurēt point se mouuoir, ny querreller les Mexiquains. Ce pendant croissant la hayne & enuie de leur prosperité, ceux de Cuyoacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez, se moquans d'elles, & en faisans autant aux hommes sur lesquels ils auoient la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique defendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan

yoacon de se refoudre du tout à la guerre. Mais premicrement ils les voulurent prouoquer par quelque honteuse moquerie, qui fut de les conuier en vne de leurs festes solempnelles, où apres leur auoir fait vn beau banquet, & les auoir festoyez avec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le dessert des habits de femmes, & les contraignirēt de les vestir, & retourner ainsi vestus en femmes en leur cité, leur reprochans qu'ils n'est oiēt que des coüiards, & des effeminez, de n'auoir osé prendre les armes, y ayans esté alsez prouoquez. Ceux de Mexique disent, qu'en recōpense ils leur firent vne autre lourde moquerie, en leur mettant aux portes de leur cité de Cuyoacan, certaines choses qui fumoient, par le nom desquelles plusieurs femmes auorterent, & plusieursomberent malades. En fin le tout vint iusques au poinct de guerre declaree, de sorte qu'ils se donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puissâce de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par sa magnanimité & ruse de guerre, obtint la victoire. Car ayant laissé le Roy Iscoalt combatant avec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embuscade avec quelque peu de vaillās soldats, & en tournoiant leur vint donner en queuē, où chargeant sur eux, il les fit retirer en leur cité. Mais voyant qu'ils pretendoient se retirer au temple, qui estoit bien fort, se ietta sur eux accompagné de trois valeureux soldats, & leur gaigna le deuāt, se saisissant du temple où il mit le feu, & les força de s'enfuir parmy les champs, où faisant grand eschec sur les vaincus, les suiuirent deux liguēs dans le pays, iusques à vne colline, où les vaincus iettās les armes,

HISTOIRE NATURELLE

& croisans les bras se rendirent aux Mexiquains, & avec beaucoup de larmes, leur demanderēt pardon de l'outrage qu'ils auoient eue en les traittant comme femmes, & soffroiēt à estre leurs esclaves, si bien qu'en fin les Mexiquains leur pardonnerent. De ceste victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches despoilles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, avec vn grand nombre de captifs. En ceste bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gagner hōneur, lesquels furent remarquables sur tous. Et du depuis estans recogneuz par Tlacaellec, & ayans fait preuue de leur fidelite, leur donna les deuises Mexiquaines, & les eut tousiours à son costé où ils combattirent en tous lieux valeureusement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit estre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui futēt gaignez par ces quatre, ce qui se prouua facilement par la ruse dont ils vserent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheueux, & les bailloient aux autres. Ainsi il se trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils aquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de despoilles, & des terres, ainsi que les Mexiquains ont de tout temps accoustumé de faire, qui donnoit occasion à ceux qui combattoient, de se faire renōmer, & gagner de la reputation aux armes.

*De la guerre & victoire que les Mexiquains
eurent contre les Suchimilcos.*

CHAP. XV.

UN Nation des Tapanecas estant subiuguee, les Mexiquains eurent occasion d'en faire autāt aux Suchimilcos, lesquels comme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes ou lignages qui peuplerent ceste terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occasion, combien qu'ils pouuoient presumer comme vainqueurs de passer plus outre, mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hommes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres, lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoyent, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opiniō que pour les victoires passees, les Mexiquains entreprēdroient de les assujectir, & delibererēt entr'eux cest affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les recognoistre pour superieurs, & d'approuer leur bon heur, neātmoins le cōtraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur dōner bataille. Ce qu'entendu par Isoalt Roy de Mexique, il enuoya cōtre eux son general Tlacaellec, avec son armee, & vindrent à donner bataille au mesme champ, qui separoient leurs limites, lesquelles deux armees estoient assez esgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre & maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn mōceau sans

ordre, & Tlacaellec diuisa les siens par escadrons avec vn bel ordre: par ainsi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur cité, en laquelle ils entrerent alors, & les suiuirēt iusques à les enfermer au temple, où ils mirent le feu, & les firent fuir aux montagnes, & en fin les reduisirent à ce point, qu'ils se rendirent les bras croisez. Le capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant le receuoir avec leur musique de fleutes, en encensant deuant luy, les capitaines principaux faisans d'autres ceremonies, & môltres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy avec eux, s'en allerent tous au temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour ensuiuant le Roy Isoalt fut en la cité de Suchimilco, & là se fist iurer Roy des Suchimilcos, & pour les cōsoler, leur promit faire du bien, en signe dequoy il leur commanda qu'ils fissent vne grande chaussee, qui trauersast de Mexique à Suchimilco, qui sont quatre lieuës, afin qu'il y eut plus de commerce & communication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de temps le gouuernement des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent heureux d'auoir chāgé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à la perdicion, ne furent pas faiçts sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne cité dans le lac, laquelle (encor

que le nom & habitatiõ soit changee) dure encor. Ils estoiet fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroiet endommager beaucoup les Mexiquains par eauë. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinet son armee pour combatre contr'eux: mais Tlaca-ellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre avec les enfãs seuls, & le mit à effect. Il s'en alla au tẽple, & tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cet affaire, aagez depuis dix ans iusques à dix-huict, lesquels scauoient guider & mener des bateaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca avec ses enfãs, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & cõme il les poursuiuoit, le seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, sa cité, & son peuple: par ce moyẽ cessa la poursuite. Les enfans retourneret avec beaucoup de despoüilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receuz solennellement avec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & se tirant du sang du deuant des iambes avec les lancettes des prestres, & faisans d'autres superstitions qu'ils auoient accoustumẽ de faire en telles solemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez, & le Roy les abraffa & baïsa, & ses parens & alliez les accompagneret. Le bruit de ceste victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit subiugué la cité de Cuitaluaca, avec des enfans, dõt la

HISTOIRE NATURELLE

nouvelle & consideratiō des choses passees ouurit les yeux à ceux de Tezcuco , nation principale & fort accorte , pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se deuoient assujectir au Roy de Mexique, & l'y conuier avec sa cixé. Parquoy de l'aduis de son conseil , ils enuoyerēt des ambassadeurs bons orateurs avec des presens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme sujets, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratuitement, combien que par le conseil de Tlacaellec, pour effectuer cela , il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco sortiroiēt en armes avec ceux de Meque, & qu'ils se combattoient & rendroient incōtinēt, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eust aucun sang respādu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souverain seigneur de Tezcuco, & ne leur osta point leur roy, mais le fit de son conseil priuē, tellemēt qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Meteçuma second , durant le regne duquelles Espagnols y entrerent. Ayans assujecty la terre & la cité de Tezcuco , Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondee. Iscoalt ayant donc iouy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conseil de son nepueu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquiesme Roy de Mexique appellé Moteçuma premier de ce nom.

CHAP. XVI.

D'AVTANT que l'eslection du nouveau Roy appartenoit aux quatre eslelecteurs principaux (comme il a esté dit) & avec eux au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba , par special privilege, Tlacaellec assembla ces six personages, comme celuy qui auoit la souueraine autorité, auxquels ayans proposé l'affaire, fut esleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du mesme Tlacaellec. Son eslection fut fort agreable à tous, à l'occasion dequoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu, ils le menerent avec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuit) le mirent en vne thronne royal, le reuestans d'ornemens royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des iambes, avec des ongles ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice, auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les prestres, les anciens & les capitaines luy firent leur harangue, le congratulans tous de son eslection. Ils auoient accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenaist des captifs pour solemniser

la feste de son couronnement, & pour les solēnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'estoient declarez ses ennemis, où ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce couronnement de diuerses prouinces, tant proches qu'estoignes pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient estoient abondamment & magnifiquement nourris & reuectus, principalement les pauures, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour là en la cité les tributs du Roy avec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de laci des concombres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs sortes de poissons de mer, & de riuere, d'vne quantité de fruiçts, & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents, que les autres Rois & seigneurs enuoioiēt au nouveau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receuens avec diuerses marques & enseignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'employa à conquerter plusieurs prouinces, &

d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se fernoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, comme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il l'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile fut celle de la prouinee de Chalco, en laquelle luy aduint de grâdes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayãs prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiferent de le créer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respōdit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au coupeau où l'on peust monter. Les Chalchas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire dauantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains autour du pieu, monta au coupeau, avec vn chapeau de fleurs en sa main: & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire, ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis.* Disant cela, se ietta du haut en bas, se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalchas eurent telle horreur & despit, qu'in-

continent ils se ietterēt sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hommes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuit ensuiuant ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux avec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruina tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celles du Sud il gagna & assujecit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit tres-puissant Roy, le tout avec l'aide & conseil de Tlaca-ellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce qui fut accompli) que l'on ne conquestast point la prouince de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exercassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & afin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, lesquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlaca-ellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprises qui s'y sont executees, mesmes du grand nombre des Iuges & magistrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune

Republique, voire qui fust des plus florissantes de l'Europe. Ce mesme Roy augmenta beaucoup la maison Royale, & luy donna beaucoup d'autorité, ordonnant plusieurs & diuers officiers, desquels il se seruoit avec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & seruice de ses idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des ministres, leur instituant de nouvelles ceremonies, auxquelles il portoit vn grand respect Il edifia ce grand temple dedié à leur dieu Vutzilipuztli, duquel il a esté fait mention en l'autre liure. Il sacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerses victoires. Finalement iouyssant de son Empire en grande prosperité il tomba malade & mourut, ayant regné vingt huiët ans, bien autre que ne fut son successeur Ticoçic, qui ne luy ressembla ny en valeur ny en bon-heur.

*Comme Tlacaellec refusa d'estre Roy, & de l'election
& gestes de Ticoçic.*

CHAP. XVII.

LEs quatre deputez s'assemblerent en conseil avec les seigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où presidoit Tlaellec, & procederēt à l'electiō d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut esleu par toutes les voix, cōme meritāt mieux ceste charge que nul autre. Il la refusa pourtāt, leur persuadāt par raisons pertinentes, qu'ils en deuoïēt eslire vn

autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'un autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puisque sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que s'il l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à un autre la puissance & l'autorité qu'ils peuuent seulement retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne leçon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'un estimoit peu de chose de commander à tout un monde, & fit cruellement perdre la vie à ses plus chers & plus fideles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que s'il estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la soif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacacllec pouuoit aussi proceder d'une trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, come un tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neantmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion.

de pouuoir dauantage aider à sa Republique, estant subiect qu'estant souuerain Seigneur. Et tout ainsi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui represente le personnage qui importe le plus, encor qu'il soit d'un pasteur ou d'un payfan, & laisse celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le sçait faire. Ainsi en bonne Philosophie, les hommes doiuent auoir esgard sur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & estat qu'ils entendent le mieux. Mais ceste philosophie est la plus esloignee de ce qui se pratique auourd'huy. Cependant venons à nostre discours, & disons qu'en recompense de sa modestie, & pour le respect que luy portoient les eslecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il dist celuy qui luy sembloit propre, & il donna sa voix à vn fils du Roy defunct, qui pour lors estoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, surquoy ils repliquerent que ses espaules estoient bien foibles pour vn si grand fardeau. Tlacaellec respondit que les siennes estoient-là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux defuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur resolution, & fut esleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accoustumees. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne esmeraude, qui est la cause pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy est denoté par la narine percee. Il fut fort different de son pere & predecesseur, ayât esté remarqué pour homme couïard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour son Couronnement en vne prouince qui s'estoit rebellee, où il

perdit beaucoup plus des siens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur couronnement, & ainsi il fut couronné avec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contents d'auoir vn Roy si peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bien que les enfans ne suiuent pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grande a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté & pusillanimité de ceux qui leur succedent au commandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restaurée, par vn frere du defunct, qui estoit aussi fils du grãd Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencōtra mieux qu'au precedent.

*De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca,
7. Roy des Mexiquains.*

CHAP. XVIII.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'on le portoit en vne chaire, sur les espaules, pour se trouuer au conseil & aux affaires qui se presentoiēt. En fin il tomba malade, où le nouveau Roy, qui n'estoit pas encor couronné, le visitoit souuent, & respandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affe-

Etueusement ses enfans, principalement l'aîné, qui s'estoit mōstré valeureux aux guerres passées, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler dauantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, avec toutes les preeminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce contentement il acheua ses iours. Que fils ne fussent passez de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bienheureux, attendu que d'une si petite, & si pauvre Cité, en laquelle il nasquit, il fit & establit par sa valeur & magnanimité vn si grand, si riche, & si puissant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques, comme au fondateur de cet Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoin pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armee avec grande diligence en la prouince de Tequantepec distante de Mexique de deux cents lieues, & là il donna la bataille à vn puissant exercice & nombre infiny d'hommes, qui s'estoient assemblez, tant de ceste prouince comme des circonuoisines, pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança, pour se messer au cōbat, fut le mesme Roy deffiāt ses ennemis, desquels il faignit fuyr, lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez souz de la

paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterent au milieu d'eux ceux de Tequantepoc, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuans leur victoire, ils raserent leur Cité & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circonuofins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester aucunement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port auourd'huy fort cognu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique avec de grandes despoüilles & richesses, où il fut honorablement couronné avec de somptueux & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs, & autres choses, où plusieurs vindrent voir son couronnement. Les Roys de Mexique recéuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceste preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinſes, où il obtint de grandes victoires, estant tousiours le premier, qui conduisoit son armee, & assailloit ses ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine: & non content de subiuguer les estrangers, il reprima & mit le frein aux siens, qui s'estoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant comme quelques seditieux s'estoient separez de la Republique Mexiquaine, qui fondèrent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit où est auourd'huy S. Jacques. Ceux-là s'estans reuoltez tindrent vn party à part, & s'accreurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recognoi-

stre les

stre les Seigneurs de Mexique, ny leur prester obeyssance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerer qu'ils ne fussent diuisez, mais que puis qu'ils estoient d'un mesme sang & un peuple, qu'ils se ioignissent & recogneussent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco fit vne responce pleine de grand mespris & orgueil, defiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent assemblea ses hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allassent se cacher dans les herbiers du lac, afin d'estre mieux couverts. Où pour se moquer d'auantage des Mexiquains, il leur comanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, come des grenouilles, & autres semblables, pensans par ce moyen surprendre les Mexiquains, lors qu'ils passeroient par les chemins & chausses du lac. Ayant entendu le defi & la ruze de son contraire, il partit son armee, donnant vne partie à son general fils de Tlacaellec, & luy comanda de rompre & de charger sur ceste embuscade du lac, luy d'autre costé, avec le reste de ses gens par un chemin qui n'estoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit defié, afin qu'il accomplist sa parole, & comme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, s'aduancerent, ils commanderent chacun aux siens, qu'ils ne se remuassent iusques apres auoir veu lequel des deux seroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout aussi-tost ces deux Seigneurs vindrent l'un contre l'autre valeureusement, où ayã longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fut contraint tourner les espales, d'autant

que celuy de Mexique le chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirēt courage, & tournerent aussi le dos : mais les Mexiquains les suyuant de près les chargerent furieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. Car se pensant sauuer, il se retira au haut du temple où Axayaca le suiuit de près, qui l'attaignit & le faist d'une grande force, puis le jetta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la cité. Cependant que cela se passoit à Tlatelulco, le general Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretendu defaire par ruze, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demander misericorde, le general leur dist qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criassent comme les grenouilles, & les corbeaux, & chacun selon les figures qu'ils auoient prinse, d'autant qu'ils n'auoient point de composition qu'en ce faisant. Ce qu'il fist pour les affronter & moquer de leur ruze. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellement qu'ils chanterent & crierent avec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies sauues, combié qu'ils fussent fort despitez du passetemps que leurs ennemis prenoiet d'eux. Ils disent que iusques auourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portēt impatientement, lors que l'on leur ramentoit ces

chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste rifee, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique en grande resiouissance. Ce Roy fut estimé pour vn des meilleurs qui ayēt commandé en Mexique. Il regna vnze ans, & luy succeda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faits & actes d'Autzol, 8. Roy de Mexique.

CHAP. XIX.

Ntre les quatre eslecteurs de Mexique, qui comme il a esté dit, auoient le droict d'eslire au royaume celuy qu'ils vouloient, il y en auoit vn doüé de plusieurs perfections, nommé Autzol. Cestuy fut esleu des autres, & fut ceste eslection fort agreable à tout le peuple, car outre ce qu'il estoit fort vaillant, tous l'estimoient courtois & officieux enuers vn chacun, qui est vne des principales conditions requises à ceux qui gouernent, pour se faire aimer & obeir. Or pour celebrer la feste de son couronnement, il s'aduifa de faire le voyage, & aller chastier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui est aujourd'huy la principale de la neufue Espagne. Ceux-là auoient vollé les officiers & maistres d'hostel qui apportoiēt le tribut à Mexique, & avec cela s'estoient rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceste nation, pource qu'ils s'estoient mis en vn lieu où vn grand bras de mer empeschoit le passage aux Mexiquains. Pour lequel trauerfer Autzol fit avec vn estrange trauail & industrie fonder en l'eauë, comme vne islette de fascines, de terre, &

autres materiaux , par le moyen duquel œuvre il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & avec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieues de Mexique. Il ne fut pas moins liberal que vaillant: car lors que les tributs arriuoient, (lesquels comme il a esté dit, venoient avec vn grand appareil & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoient necessité. Il donnoit aux pauures des estoifes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats & seruiteurs de la maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbattre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont se seruoiet ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux forcier, & luy ayant proposé son intention, le forcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pource que ceste affaire estoit de grande difficulté

& qu'il entendist, que s'il tiroit ce ruisseau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoient que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le forcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoient les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'un aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouventez, s'en retournerent sans le prendre. Autz l irrité en renuoya d'autres, ausquels il se presenta en figure d'un tigre tres-furieux, & ne luy osèrent nō plus toucher. Les troisiemes y furent, & le trouverent en forme d'un serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu d'avantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoient le forcier lié, il feroit raser leur cité: pour craincte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eauë peut couler à Mexique, par le moyë duquel il fit venir vn gros cours d'eauë au lac, lequel ils conduirent avec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloient ençensans le long du riuage, les autres sacrificians des cailles du sang desquelles ils oignoiēt les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoient l'eauë de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'un habit de la

HISTOIRE NATURELLE

façon qu'ils attribuoient à la deesse de l'eauë, & tous la saluoient, luy disant qu'elle fust la bien venue. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est aujourdhuy à Rome, qui a esté mis en la sacree Bibliothéque, ou librairie Vaticane, où vn pere de nostre cōpagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothécaire de la Saincteté, qui se plaisoit infiniment d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalement l'eauë fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu s'en fallust qu'elle ne noyast la cité comme l'autre auoit predict, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'industrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & issuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez d'vn ouurage exquis, estans au parauant de meschâs edifices. Par ainsi il laissa la cité enuironnee d'eauë, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

*De l'eslection du grand Moteçuma dernier Roy
de Mexique.*

CHAP. XX.

LE V temps que les Espagnols entrerent en la neufue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuit, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iagoit que ceux de Mexique, apres la mort

en esleurent vn autre, voire du viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerēt ennemy de la patrie, comme l'õ verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda, & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de rois, d'autant que le Royaume estoit ja presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'aucc raison nous cõtons Moteçuma, pour le dernier Roy, & comme tel il vint au periode de la puissance & grãdeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle là estoit la saison, que Dieu auoit choisie, pour enuoyer la cognoissance de son Euãgile, & regne de Iesus-Christ, en ceste contree ie racõteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priuè conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoient admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & respecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinee au Temple de Vitzipuztli, où ils disoient que leur idole parloit avec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres-noble, & de grand courage, son eslection fut briefue & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoient les yeux fichez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple en ceste chapelle, fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si arduë & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple; ou fust, comme ie croy,

par hypocrisie, & pour monſtrer qu'il ne deſiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à ſon conſiſtoire, l'accompagnant avec toute la reſiouiffance qui leur fut poſſible. Il marchoit avec vne telle grauité, qu'ils diſoient tous que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que ſeigneur courroucé. Les Eſlecteurs luy firent vne grande reuerence, luy faiſans entendre qu'il auoit eſté eſleu. De là il fut mené deuant le foyer des Dieux, pour encenſer, où il leur offrit ſacrifices en ſe tirant du ſang des oreilles, & des mollets des jambes, ſelon leur couſtume. Ils le reueſtirent de ſes ornemens Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne eſmeraude tres-riche, couſtume certes barbare & faſcheuſe, mais le deſir de commander empêche de ſentir telles choſes. Apres qu'il fut aſſis en ſon throſne, il ouyt les oraiſons & harangues que l'on luy fit, leſquelles auſſi, ſelon qu'ils auoient accouſtumé, eſtoient élégantes, & artificieuſes. La premiere fut prononcée par le Roy de Teſcuco, laquelle ayant eſté conſeruee pour la fraiſche memoire, & eſtanz bien digne d'eſtre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainſi: *La concordance & vnité des voix ſur ton eſlection, donne aſſez à entendre (tres-noble adoleſcent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir meritè, & eſté digne que tu luy commandaſſes que pour la reſiouiffance ſi generale que tous demonſtrèt, à cauſe d'icelle. Enquoy à la verité ils ont biē de la raiſon: car deſia l'Empire de Mexique ſe va tellement dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il eſt, &*

porter vne charge si pesaute, il n'est pas de besoing d'une moindre dextérité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'un entendement moins reposé & de moindre prudence que de la tienne. Je voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant aime ceste cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'un Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf routes du Ciel, ne doine aussi bien obtenir au iourd'huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage, que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point au iourd'huy es choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse defallir l'aide & le secours à la veufue, & à l'orphelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit paruenus au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses creées, i'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerveiller ceux qui te contemplent: Resioy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donné vn Prince, qui te sera vne colonne ferme, sur laquelle tu seras appuyée, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn liēt occupé en vices, & en passetemps: au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disner, ayant l'esprit suspendu en l'ima-

HISTOIRE NATURELLE

gination de ton bien. Dy moy donc Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resioiffes, & te recree à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le seigneur des choses creeës t'a donné ceste charge, il te donera aussi la prouesse, la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celuy qui au temps passé a usé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisse tu iouir plusieurs années. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aïse & le contentement a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenü à soy, il dist brefuement: *Je serois trop auenglé, bon Roy de Texcuco, si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auex dittes, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auex esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creees, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le suppliant pour moy.* Ces paroles dites il recommença derechef à pleurer.

*Comment Motecuma ordonna le service de sa maison,
& de la guerre qu'il fit pour son
couronnement.*

CHAP. XXI.

EL V Y là qui en son eslectiō fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyāt Roy commēça incontinent à descouvrir ses hautes pensees. La premiere fut qu'il commāda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruisst en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassēt les offices de sa cour & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grāde autorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroiēt regarder en la face, se voyās ainsi reietez de luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiēs allassent ainsi meslez parmy les nobles, cōme ils auoient fait iusques alors, disāt que le service qu'ils faisoiēt estoit selon leur condition, qui causoit que les Rois ne gagnoiēt aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son conseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant

en sa maison qu'en sa cour, & qu'ils en pourueussent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il illa en personne à l'entreprise necessaire pour son couronnement. En ce temps s'estoit reuolté contre la couronne vne prouince fort esloignee, vers la mer Oceane du Nort, où il mena avec luy la fleur de ses hommes, fort lestes & bien accommodez. Il y fit la guerre, avec vne telle valeur & dexterité, qu'è fin il subiuga toute la prouince, & chastia rigoureusement les rebelles, retournant avec vn grand nombre de captifs pour les sacrifices, & beaucoup d'autres despoüilles. Toutes les citez luy firent de solénelles receptions à son retour, & les seigneurs d'icelles luy donnerent l'eauë à lauer, luy faisans offices de seruiteurs, chose non encor vsitee par aucun de ses predecesseurs. Telle estoit la crainte & le respect qu'ils luy portøient. L'on fit en Mexique les festes de son couronnement avec vn tel appareil de dances, comedies, entremets, luminaires, & inuentions par plusieurs & diuers iours: Et y arriua vne si grande richesse de tributs apportez de tous ses Royaumes, qu'il y vint des estrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis mesme y vindrent en grand nombre, en habit dissimulé, pour voir ces festes, comme ceux de Tlascalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant esté descouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeast & traictast benignement, & honorablement, comme sa propre personne. Il leur fit mesme faire de belles galleries pareilles aux siennes, desquelles ils peussent voir & contempler les festes. Par ainsi ils entroient de nuit en ces festes, comme le Roy, faisans leur ieux & mascarades. Et

pource que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne sera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlascalla, & de Tapeaca, ne se voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combattirent tousiours valeureusement cōt'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firēt aussi ceux de Tapeaca. Auquellicule Marquis Dom Ferdinand Cortes, apres que luy & les Espagnols eurēt esté chassez de Mexique, pretendit fonder la premiere cité d'Espagnols, qu'il appella si bien m'en souuient, Segura de la Frontiere, mais ceste peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconquēte Mexique, tous les Espagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont tousiours esté ennemis des Mexiquains, encor que Meteçuma dist à Cortes, qu'il ne les auoit pas subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

CHAP. XXII.

QUE Roy s'adonna à se faire respecter, voire quasi adorer comme Dieu. Nul Plebein ne le pouuoit regarder en face, qu'es'il le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit tousiours porté sur les espaulles de quelques seigneurs, & s'il descēdoit, ils luy mettoient de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les seigneurs de sa compagnie alloient comme dans vn

parc ou circuit qui estoit fait tout à propos , & le
 reste du peuple alloit hors du parc , l'environnant
 d'un costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit
 deux fois, ny mangeoit, ny beuvoit en vn vase ou
 plat plus d'une fois, tout y deuoit estre tousiours
 neuf, & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit
 seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinaire-
 ment riches & magnifiques. Il estoit extrememēt
 diligent à faire obseruer les loix, & quād il retour-
 noit victorieux de quelque guerre, il faignoit au-
 cunes fois de s'aller esbatre, puis se deguisoit pour
 voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, lais-
 soient & obmettoient à faire quelque chose de la
 feste ou reception: que s'il y auoit quelque excez
 ou quelque defaut, il en faisoit la punition rigou-
 reusement. Et afin de cognoistre mesme commēt
 ses ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit
 bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & pre-
 sens aux Iuges, les prouoquāt à faire quelque cho-
 se de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoiet
 incontinent punis de mort sans remission, & les
 faisoit mourir, sans auoir esgard qu'ils fussent sei-
 gneurs ou ses parens, voire de ses propres freres. Il
 conuersoit & se familiarisoit peu avec les siens, &
 peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement
 retiré pour penser au gouuernement de son Roy-
 aume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort
 braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au
 moyen dequoy il obtint de grandes victoires, &
 paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux hi-
 stoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce
 seroit chose inutile d'escire d'auantage: seulemēt
 i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures &

histoires des Indies racontent, & dequoy nos escriptuains Espagnols ne font aucune mentiõ, pour n'auoir suffisamment entendu les secrets de ceste contree, qui sont choses fort dignes d'estre cogneuës, comme l'on verra cy apres.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire print fin.

CHAP. XXIII.

QOMBIEN que l'escriture saincte nous defende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines, & que S. Hierosime nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel come font les Gentils: Neantmoins la mesme escriture enseigne, que les signes mōstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuēt ils ont accoustumé de preceder quelques changemens vniuersels, & les chastiments que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort bien Eusebe de Cesaree, d'autant que le mesme seigneur du ciel, & de la terre enuoye de els prodiges & nouveautez au ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, afin qu'en partie cela serue d'aduertissemēt aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiment, par la peur & l'espouuentement qu'ils apportent. Il est escrit au second liure des Machabees, qu'au parauant ce grand changement & persecutiõ du peuple d'Israël, qui fut causee par la tyrannie d'Antiochus, surnomē Epiphanes, lequel les sainctes lettres appellēt racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem

Deut. 18.

Hierof. 10

Lib. 9. de
demonst.
Euang. de-
monst. 1

1. Mach. 5

1. Mac. 1.

HISTOIRE NATURELLE

de grands escadrons de cheualiers en l'air, lesquels avec des armes dorees, leurs lances & escus, & sur des cheuaux furieux, ayants leurs espees tirees se frapportoient & offensoient, escarmouchans les vns contre les autres, & disent que ceux de Hierusalem voyans cela, supplioient Dieu qu'il appaisast son ire, & que ces prodiges tournassent en bien. Il est escrit mesme au liure de Sapience, que quand Dieu voulut tirer son peuple d'Egypte & chastier les Egyptiens, quelques visions terribles & espouuantesables s'apparurent à eux, comme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Iosephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte plusieurs & grands prodiges qui precederent la destruction de Hierusalem, & la derniere captiuité de son malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuste occasion, duquel Eusebe de Cesaree & les autres racontent les memes passages, authorisans ses prognostics. Les Historiens sont pleins de semblables obseruations aux grâds changemens d'Estats ou Republicques, cōme l'aul Orose qui en raconte plusieurs, & sans doute ceste obseruation n'est pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce soit vanité, voire superstition deffendue par la loy nostre Dieu, de croire legerement à ces prognostics & signes, toutesfois es choses fort grandes, comme es changemens de nations, Royumes & loix fort notables: ce n'est pas chose vaine, mais biē plustost certaine & bien assuree de croire que la sagesse du Tres haut ordonne & vueille permettre ces choses, qui donnent quelque nouvelle & presage de ce qui doit arriuer, pour seruir, comme i'ay dit, d'aduertissement aux vns, & de chastiment

Sap. 17.

*Euseb. lib. 1
de Eccl. hist.*

chastiment aux autres, & à tous de tesmoignage que le Roy des Cieux a soucy des affaires des hommes, lequel tout ainsi qu'il a ordonné de tres-grands & espouventables presages pour le plus grand changement du monde, qui sera le iour du iugement, ainsi luy plaist-il de donner de merueilleux presages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui sont toutesfois remarquables, lesquels il dispose selon la loy de son eternelle sagesse. L'on doit aussi entendre, que combien que le diable soit pere de mensonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien souuent confesser la verité contre sa volonté, *Matth. 1.* laquelle il a declaree plusieurs fois de pure crainte, comme il fit au desert par la bouche des demoniaques, criant que **I E S V S** estoit le **S A V V E U R**, qui estoit venu pour le destruire: Comme il fit par la Pythonisse, qui disoit que Paul preschoit le vray Dieu. Comme quand il s'apparut & tourmenta la *Act. 16.* fême de Pilate, laquelle il fit interceder pour **I E S V S**, homme iuste. Et comme plusieurs autres histoires, outre les sacrees, rapportēt diuers tesmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chrestienne, dequoy Lactance, Prospere, & autres font mention. Que l'on lise Eusebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de sa Demonstration, où il est traicté amplement de ceste matiere. I'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne mesprise ce que racontent les Histoires & Annales des Indiens touchant les presages & prodiges estranges qu'ils eurent de la prochaine fin & ruyne de leur Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me

HISTOIRE NATURELLE

semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adiouste foy, tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encor toute fraische, que pource que c'est vne chose fort vraye semblable, que le diable se lamentast d'un si grand changement, & que Dieu par vn mesme moyen commençast à chastier les idolatres si cruels & abominables. C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs annees en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantasies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu: le seigneur tout-puissant commença de le chastier & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit luy annonçassent les tristes nouvelles de la perdition de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoient iamais esté veuz, dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posseder ses Royaumes. Le Roy de Tezcucó, qui estoit grand magicien & auoit accord avec le diable, vint vn iour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'asseura que ses dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy & pour tout son Royaume. Plusieurs forciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy annonça fort particulièrement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il estoit avec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de tel-

les nouvelles faisoit prēdre tous ces forciers: mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuāt tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyens. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissemēts, il voulut appaiser l'ire de ses dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apportervne grāde pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener avec des engins & instrumens, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que sy estans obstinez ils y eussent rōpu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trouuassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses créées ne vouloit plus que l'on fitt ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fitt les sacrifices en ce lieu, & dirent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay ie pas dit, que ce n'est point la volōté du seigneur des choses créées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace, assez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire iusques à ce que par beaucoup de prieres, elle se laissa porter iusques à l'entree de la cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchant, ne la peurent retrouver, mais fut trouuee depuis au mesme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demeurèrent

tous confus, & espouventez. En ce mesme temps apparut au ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luisante en façon de pyramide, laquelle commençoit à apparoitre à la minuit, & alloit tousiours montant, iusques au matin leuer du Soleil, qu'elle demouroit au Midy, où elle disparoissoit. Elle se monstra de ceste façon chaque nuit par l'espace d'un an entier, & toutes les fois qu'elle apparoissoit, le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accoustumé, croyãs que c'estoit vn presage de grand malheur. Il aduint mesme que le feu se print au temple, sans qu'il y eust aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fust tombé aucun esclair ny tonnerre. Surquoy les gardes s'estans escriees, il y accourut grand nōbre de peuple avec de l'eauë, mais rien ny peut remedier, tellement qu'il fut du tout consummé, & disent qu'il sembloit que le feu sortist des mesmes pieces de bois, & qu'il s'enflamboit d'auantage par l'eauë que l'on y iettoit. L'õ vid sortir vne Comette en plein iour, qui couroit du Ponant vers l'Orient, iettant grande quantité d'estincelles, & disent que sa figure estoit comme d'une queue fort longue, ayāt au commencement trois testes. Le grand lac qui estoit entre Mexique, & Tezcuco, sans qu'il y eust aucun vent, & sans tremblement de terre ou aucune autre cause apparante, commença soudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices, qui estoient proches d'icelle, tomberent par terre. Ils disent que l'on ouit en ce temps plusieurs voix comme d'une femme angoissee, qui disoit quelques fois, *ô mes enfans ja est venu le temps de vostre destruction, & d'autres fois*

disoit: ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheuiez de perdre du tout? Il apparut mesme diuers monstres avec deux testes, qui estans portez deuant le Roy disparoilloient aussi tost. Tous ces monstres furent surpassez par deux autres fort estranges, dont l'vn fut, que les pescheurs du lac prindrēt vn oiseau grand comme vne grue, & de la couleur mesme, mais d'vne estrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors estoit au palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel estoit tout tendu de noir: d'autant que cōme il auoit plusieurs palais, pour la recreation, il en auoit aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il estoit alors assez changé & tourmenté, à cause des menaces que ses dieux luy faisoient, par de si tristes aduertissemens. Les pescheurs arriuerent sur le poinct de midy, & mirent deuant luy cet oiseau, qui auoit au faiz de la teste vne chose comme luisante, & transparente, en façon de miroir, où Moteçuma veid les cieux, & les estoilles, dequoy il demoura tout estonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grād nombre, lesquels ayans veu toutes choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & desconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de biē, le vint

HISTOIRE NATURELLE

trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le print en ses griffes, & sans le blesser, le porta vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçant cet aigle ces paroles. *Tres-puissant seigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien labourateur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit, cognois-tu cet homme, que tu vois là estendu en terre, & regardant en icelle veid vn homme endormy & fort vaincu du sommeil avec les enseignes royales, des fleurs en la main, & vn baston de senteurs & parfum ardent comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le labourateur regardant recogneut que c'estoit le grād Roy Motecuma: parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Motecuma.* La voix recommença à dire, *tu dis vray, regarde quel il est, & comme tu le vois endormy, & assoupy sans auoir soing des grands maux & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nōbre des offenses qu'il a faites à dieu, & qu'il reçoie la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neantmoins tu vois comme il a si peu de soucy de cela, & qu'il est si auuglé en ses miseres, qu'il n'a de sia plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardent en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas.* Le pauvre labourateur n'osa approcher, ny faire ce que l'ō luy disoit, pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recommença à dire, *N'ayes point de crainte, car ie suis sans comparaison plus que ce Roy, ie le puis destruire, &*

le deffendre: par quoy fais ce que ie te cõmande. Sur ce cõmandement le paisan prend ce baston d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne se mouua, ny monstra aucun sentiment. Cela fait la voix luy dist que puis qu'il voyoit, cõbien ce Roy estoit endormy, qu'il l'allast refueiller, & luy raconta ce qu'il auoit veu. Alors l'aigle par le mesme commandement reprit l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit-là pour l'en aduertir. Ils disent qu' alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit bruslé, ce qu'il n'auoit iuques alors senty, de quoy il demeura extremement triste & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustique raconta luy estoit arriué, en imaginaire vision, & n'est pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'un bon Ange, ou permit par le moyen du mauuais, qu'on donnast cest aduertissement au rustique, pour le chastiment du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous lisons en la diuine Escriture, que des hommes infidelles, & pecheurs, ont eu de semblables apparitions, & reuelations, comme

*Daniel .2.
Num. 22.
3. Reg. 28.*

Et quand quelque chose de ces apparitions ne seroit arriué si expressement, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grãdes tristesses & fascheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoient bien tost acheuer.

De la nouvelle que Moteçuma receut de l'arivée des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

CHAP. XXIII.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dix-sept, apparurent en la mer du Nott des nauires, & des hommes descendans, dequoy les sujets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoës, portans plusieurs rafraischissements de viandes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payemens de leurs viandes, & estoffes qui leur furent agreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fausses, rouges, azures, vertes, & iaulnes, que les Indiens croyoient estre pierres precieuses. Et les Espagnols s'informans qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur donnerét congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient & le visiteroient. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique avec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoient veu depeinte en des draps qu'ils auoient, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient donnees. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort péfif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgassent, &

ne le dissent à personne. Le iour ensuiuant il assembla son conseil, & leur ayant mōstré les draps, & les chaines, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer, que les habitās y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils veissent, ils en aduissassent incontinent le Roy. L'annee ensuiuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dix-huict, ils veirent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis del Vallé, Dō Fernande Cortes, avec ses compagnons, nouvelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & consultant avec les siēs, ils dirent tous que sans faute leur ancien & grand seigneur Quetzalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Orient, où il s'en estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps passé laissez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fondement de laquelle opinion sera dit en vn autre lieu. C'est pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambassadeurs, avec des presēs riches, pour le congratuler de sa venuë, leur disans qu'ils sçauoient bien que leur grand seigneur Quetzalcoalt venoit là, & que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, se tenant pour son seruiteur. Les Espagnols entendirēt ce message par le moyē de Marina Indienne qu'ils menoient avec eux, & sçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes, trouuant que c'estoit vne bonne occasiō pour leur entree, commanda que l'on luy ornast fort bien sa chambre, & estant assis avec grāde autorité, & ornement, fit entrer les ambassadeurs, lesquels n'obmirent rien de s'humilier, sinon de l'a-

dorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambassade, disans que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, & qu'il tenoit le pays en son nom, comme son lieutenant, qu'il scauoit bien que c'estoit le Topilçin, qui leur auoit esté promis, il y auoit plusieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainsi qu'ils luy apportoyent les habits qu'il auoit accoustumé de porter, quand il conuersoit avec eux, le supplians qu'il les receut pour agreables, en luy offrans plusieurs presents de grande valeur. Cortes respondit receuant les presents, & donnant à entendre, qu'il estoit celuy qu'ils disoient, dequoy ils demurerent fort contens, & se voyans receus & traictez de luy amiablement, (car en cela, aussi bien qu'es autres choses, ce valeureux capitaine a esté digne de louange,) que si l'entreprinse eult passé outre, qui estoit de gagner par amitié ce peuple, il semble qu'il l'estoit offert la meilleure occasiõ, que l'on pourroit imaginer, pour absubjectir ceste terre à l'Euangile par paix, & par amitié : mais les pechez de ces cruels homicides & esclauues de Satan, vouloient estre chastiez du ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugemens de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & auenglement des vns, fut la saluatiõ des autres. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant, & riche, il leur sembla que c'estoit cho-

se conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fussent peu, ils seroiēt crains, & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargerent toute l'artillerie des nauires, & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté ouye par les Indiens, ils demurerent aussi espouuantez que si le ciel fust tombé sur eux. Apres les Espagnols se mirent à les deffier, afin qu'ils combattissent avec eux, & les Indiens ne s'y osans hazarder, il les battirent, & mal traitterent, leur monstrans leurs espees, lances, pertuisanes, & autres armes, dont ils les espouuanterent beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cet effect si craintifs & espouuentez qu'ils changerent d'opinion, disans que leur seigneur Topilcin ne venoit point en ceste troupe. Mais que c'estoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les destruire. Quãd les Ambassadeurs retournerent en Mexique, Motecuma estoit en la maison de l'audience, & auant qu'ils luy donnassent l'ambassade, le mal-heureux commanda de sacrifier en sa presence vn nombre d'hommes, puis avec le sang des sacrifiez arrouser les ambassadeurs, pensant par ceste ceremonie (qu'il auoient accoustumé de faire en de solennelles ambassades) auoir bonne responce. Mais ayant entendu le rapport & informatiõ de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex: puis ayant eu conseil là dessus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empescher l'entree à ces estrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accoustumé souuent de se seruir de ces moyens, d'au-

HISTOIRE NATURELLE

tant qu'ils auoient grande communication avec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effects estranges. Ils assemblerent d'oc tous les sorciers, magiciens, & enchâteurs, & persuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur sembla estre propre, pour inuoker le diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & sceurent, mais voyans que nulle chose ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers le Roy, luy disans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniuratiōs & enchâtements. Alors Moteçuma l'aduisa d'une autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort contēt de leur venuë, il enuoya commander à tous les Royanmes qu'ils seruissent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grand tristesse & surfaut, & venoient souuent nouvelles que les Espagnols s'enqueroient souuent où estoit le Roy, de sa façon de viure, de sa maison & de ses moyens. Il estoit extremement fasché de cela, & luy conseilloyent les siēs, & d'autres Negromanciens qu'il se cachast, luy offrans à ceste fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encor que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laissant pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

CHAP. XXV.

E ne pretens point traiter les faicts & gestes des Espagnols qui conquererent la neufue Espagne, ny les aduentures estranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'histoires & relatiōs, comme celles que le mesme Fernande Cortez escriuit à l'Empereur Charles V. bien qu'elles soiēt d'un stile rond & assez esloigné d'arrogance, lesquels donnent suffisante cognoissance de ce qui passa, en quoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais seulement pour accomplir mon intention, il reste de dire ce que les Indiens racontent de cet affaire, ce qui n'a esté iusques au iourd'huy redigé par escrit en nostre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du capitaine, & qu'il venoit s'aduançant pour sa conqueste, qu'il s'estoit confederé & ioint avec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis, s'imagina de le tromper ou esproouer, en luy enuoyant vn hōme principal, vestu & accommodé des mesmes ornemens & enseignes Royales, qui feignist estre Moteçuma, laquelle fictiō ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya, apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainsi voulu tromper, de quoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres

imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & invocation des enchanteurs & forciers. Parquoy il assembla vn plus grand nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoient vers luy sans accomplir son commandement, il n'en reschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cest effect tous les officiers du diable s'en allerent au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au faiste d'vne coste, leur apparut Tezcalipucá, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints avec huit tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de soy & comme vn homme insensé & enuyuré de rage & de furie, Arriué qu'il fut à l'escadron des negre manciés & forciers, il l'arresta & leur dist en grand colere. *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'est-ce que Motecuma pretënd faire par vostre moyen? Il est s'est trop tard aduisé: car desia il est determiné, que l'on luy oste son Royaume & son honneur, avec tout ce qu'il possède, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses vassaux, n'ayant pas gouverné comme seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyás ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy bastirent à l'instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couurirét de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faisant point d'estat de ces choses cōmença de rechef à les tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy traistres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir*

d'elle. Et dirent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflâbee de viues flames. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, si eût sçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardant pensif en terre, puis dist, que ferons nous donc, si les dieux & nos amis nous delaisent, & qu'au contraire ils aident & fauorisent nos ennemis? Je suis desia resolu, & nous deuõs tous resoudre à ce poinct, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuõs point fuir ny nous cacher, ny monstrier aucun signe de couïardise. I'ay seulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour se deffendre, & disant cela se tent, pource qu'il commençoit à se transporter en extase. En fin le Marquis l'approchât de Mexique, Moteçuma s'aduisa de faire de necessité vertu, & sortit pour le receuoir comme à trois ou quatre lieües de la cité, allant d'vne grane majesté, porté sur les espaulles de quatre seigneurs, & estât couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entrerencontrerent Moteçuma descendit, & tous deux se saluerent l'vn l'autre fort courtoisement: Dó Fernande Cortez luy dist qu'il ne se souciaist de riẽ, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer sã autorité. Moteçuma logea Cortez & ses compagnons en son palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'e alla loger end'autres maisons priuees qu'il auoit. Les soldatds deschargerent ceste nuit-là l'artillerie par resiouissance, dequoy les Indiens s'espouuanterent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne tel-

le musique. Le iour ensuiuant Cortez fit assembler Moteçuma & les seigneurs de sa cour en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'un grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, afin de les appointer ensemble, pour de là en auant ne se traouiller & guerroyer les vns les autres, & que cependant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient tousiours là sans les endômager, au contraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se seruant de ces interpretes & truchemens. Ce qu'entendu par le Roy & les autres seigneurs Mexiquains, ils furent extremement contens, & monstrerent grand signes d'amitié à Cortez & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire comme ils l'auoient commencé ce iour là, ils eussent peu facilement ordôner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Christ sans grande effusion de sang. Mais les iugements de Dieu sont grands, & les pechez des deux parties estoient en grand nombre, par ainsi n'ayans suiui leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy communiquant la lumiere de son saint Euangile, apres auoir fait iugement & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offensé la diuine reuerence.

rence. Tant y a que quelques occasions s'esmeurent, dont plusieurs plaintes, griefs & soupçons nasquirent d'un costé & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux, il luy sembla nécessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouventable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la venue inopinée d'un Pamphilo Naruaes en la *vera Cruz*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoin que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauvre Moteçuma entre les mains de ses compagnons, qui n'auoient pas la discretion ny la moderation telle que luy; par ainsi l'affaire vint à telle dissension, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

*De la mort de Moteçuma, & sortie des
Espagnols de Mexique.*

CHAP. XXV.

QORS que Cortés estoit absent de Mexique, celui qui estoit demeuré son lieutenant fut d'opinion de donner un rude châtiment aux Mexiquains, & fit tuer un grand nombre de la noblesse en un bal qu'ils firent au palais, qui fut si excessif, que tout le peuple se mutina, & d'une furieuse rage prirent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi ils les assiegerent au palais, les pressans de si près, que le dommage que

les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestes, ne les pouuoit distraire, ny faire retirer de leur entreprinse, à quoy ils persisterent par plusieurs iours, leur empeschâs les viures, sans permettre qu'il y entrast ou sortist aucune creature. Ils se battoient avec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des especes de lances qui sont comme des fleches, où il y a quatre ou six rasoirs tres-aigus, qui sont telles, que les histoires racont, qu'en ces guerres vn Indien d'un coup de ces rasoirs emporta presque tout le col d'un cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceste resolution & furie, les Espagnols pour les faire cesser, firent monter Moteçuma avec vn autre des principaux seigneurs Mexiquains, au haut d'une platte forme de la maison, couverts des rondelles de deux soldats qui estoient avec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, s'arrestèrent & firent grand silence. Alors Moteçuma leur fit dire par ce Seigneur principal, qu'ils s'appaisassent, & qu'ils ne fissent la guerre aux Espagnols, puis qu'ils voyoient, que luy estant prisonnier cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'estant entendu par vn ieune homme appelé Quicuxtemoc, lequel ils parloient desia d'esslire pour leur Roy, dit à haute voix à Moteçuma, qu'il se retirast comme vn villain, que puis qu'il auoit esté si coüard, que de se laisser prendre, ils ne luy deuoient plus obeyr, mais plustost luy donner le chastiment qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commença alors à enfoncer son arc; & à tirer contre luy, & le peuple recommença à ietter des pierres, & pourfuiure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'un coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique afferment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incōtinent. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si presséz, enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger où ils estoient, lequel ayant avec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruacs, & recueilly pour luy la plus grâde partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposerent (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'iis eussent esperance de pouuoit plus se deffendre, le capitaine Cortez delibera de sortir vne nuit sans bruit. Parquoy ayant fait des pôts de bois, pour passer deux grâds courants d'eau fort dangereux, il sortit sur la minuit avec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant jà la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'une Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'enfuoient; à laquelle voix s'assembla, & accourut tout le peuple d'une terrible furie, tellement que passant le second pont, ils

furent tellement chargez & pressez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & blesez en vn lieu, où est aujourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle aujourd'hui des martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient ne peurent eschaper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furent prins par les Mexiquains, & cruellement sacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le roy Motecuma mort, & blezé comme ils disent de coups de poignards, qui est leur opinion, que ceste nuit les Espagnols le tuerent avec d'autres seigneurs. Le marquis en la relation qu'il enuoya à l'Empereur dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuit vn fils de Motecuma, qu'il emmenoit avec d'autres seigneurs, disant que toute la richesse d'or, pierres & d'argent qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit, Motecuma finit miserablement, & paya au iuste iugement du Seigneur des cieus ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil & tyrannie: Car son corps estant venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de roy, non pas d'homme commun, ains le jetterent par grand mespris & colere. Vn sien seruiteur ayant pitié du mal-heur de ce roy, qui auoit esté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ses cendres où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant donc aux Espagnols qui eschaperent, ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les suiuirent obstinément deux ou trois iours, sans

les laisser reposer vn moment , & alloient si fatigues à cause du peu de viures , que bien peu de grains de mays estoient departis entr'eux pour leur manger. Les relations des Espagnols & des Indiens s'accordent, que nostre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeusement la mere de misericorde, & royne des cieux , Marie les defendant en vne montagnette , où à trois lieuës de Mexique est auourd'huy fondee vne Eglise en memoire de cela , avec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerent vers leurs anciens amis de Tlascalla, où ils se retirerent par leur aide , & par la valeur & ruse de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eauë, & par terre , avec l'inuention des brigantins qu'ils mirēt dans le lac, & apres plusieurs combats, & plus de soixante dangereuses batailles, ils gagnerent du tout la cité de Mexique le iour de saint Hippolyte trezieme du mois d'Aoult, mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexiquains ayant obstinément soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grande canoe, où il s'enfuyoit, lequel estāt amené avec quelques autres des principaux seigneurs deuant Fernande Cortés, le roitelet d'vne estrange magnanimité saccant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dit : *Iusques auourd'huy i'ay fait ce que i'ay peu pour la defense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire d'auantage que de te donner ceste dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy respondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endommager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal, & de la persecutiō qu'ils

HISTOIRE NATURELLE

auoient soufferte: qu'ils sçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on les gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres, qui estoient eschappez. Plusieurs choses aduindrent en ceste conqueste de Mexique estranges & admirables, car ie ne tiens point pour mensonge, ny pour addition ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tant de difficultez, sans la faueur du ciel, & de s'assujctir au commencement ceste terre, avec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, le bié de tant de milliers d'ames, comme estoient ces nations, que le seigneur auoit predestinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les auengles, & les prisonniers, & leur donne la lumiere & liberté par son S. Euangile, & afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

*De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes
en faueur de la foy, sans le merite de
ceux qui les firent.*

CHAP. XXVII.

SAINCTE Croix de la Syerre est vne prouin-
ce fort grande, & fort eslongnee, au Royau-
me du Peru; qui s'auoyne avec diuerses nations
d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere
de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis par-
ty, les peres de nostre compagnie, qui sont là pour
cet effet ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste
prouince de sainte Croix est Chrestienne, & y a
plusieurs Espagnols & Indiens baptizez en grand
nombre. La façon comment le Christianisme y
entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident
en la prouince de Charchas craignant la iustice,
qui pour ses delicts le recherchoit, entra bien auãt
dans le pays, & fut recueilly gracieusement des bar-
bares de ceste contree, & voyant l'Espagnol qu'ils
enduroient alors vne grande necessite par faute
d'eauë, & que pour faire pleuuoir ils faisoient
beaucoup de ceremonies superstieuses, comme
ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient
faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils au-
roient de l'eauë, ce qu'ils s'offrirent de faire fort
volontairement. Alors le soldat fit vne grande
Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur di-
sant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils de-
mandassent de l'eauë, ce qu'ils firent. Chose mer-
ueilleuse ! incontinent tomba de l'eauë si abon-
damment, que les Indiens prindrent telle deu-
tion à la sainte Croix, qu'ils auoient recours à
icelle, pour toutes leurs necessitez, & obte-
noient tout ce qu'ils demandoient, tellement

qu'ils rompirent leurs idoles, & commencerent à porter les croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent & baptisassent. Pour ceste occasiō la prouince a esté iusques auourd'huy appelée Sainte Croix de la Sierre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques annees fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire, fut mis publiquement au gibet en Potosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaca, qui fut depuis gouverneur au Paraguey, escrit en la peregrination estrange qui luy aduint en la Floride, avec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'une armee, où ils passerent dix ans avec les barbares cheminās, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les barbares les forçans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoient, qu'ils leur osteroyent la vie: d'autre-part ne sçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité, se firent medecins euangeliques, disans les oraisons de l'Eglise, & faisans le signe de la croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades. Pour le bruit & renommee dequoy, ils furent contraints d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furent innumerables, en quoy le Seigneur les aida miraculeusement,

de forte qu'ils estoient eux-mesmes esmerueillez pour estre de vie commune, voire l'un d'eux un negre. Lancero estoit un soldat au Peru, duquel l'on ne sçait d'autres merites, que d'estre soldat: il disoit sur les playes certaines bonnes paroles, & faisant le signe de la croix les guarissoit incontinent, d'où l'on disoit comme par proverbe le psalme de Lancero. Estant examiné par ceux qui tiennent rang & ont autorité en l'Eglise, son office & ses œuvres furent approuvées. Quelques personnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire mesmes, qu'en la cité de Cusco, lors que les Espagnols y estoient assiegez & pressez de si près, que sans l'aide du ciel il leur estoit impossible d'en pouvoit eschapper, les Indiens jettoient du feu sur les toits des maisons où s'estoient retirez les Espagnols, qui est l'endroit où est aujourdhuy bastie la grand' Eglise: & bien que le toit fust de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y jettoient dessus estoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamais aucune chose ne print en feu, ny ne fut bruslee, à cause qu'il y avoit vne Dame en haut qui esteignoit le feu incontinent, & cela fut visiblement apperceu des Indiens, qui le refererent du depuis, en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain par les relations de plusieurs, & par les histoires qui en sont escrites, qu'en diverses batailles que les Espagnols eurent, tant en la neufue Espagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air un cheualier, monté sur un cheual blanc, vne espee en la main, combatant pour les Espagnols, d'où est venue la

grande veneration qu'ils portēt aux Indes au glorieux Apōstre sainct Iaques. D'autres fois ils veirēt en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs, & benefices : que si l'on racontoit par le menū toutes les œuues du ciel comme elles sont aduenūes, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant afin de faire entendre, que nostre seigneur a eu soucy de fauoriser la foy, & religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritaissent pas par leurs œuues, de telles faueurs & benefices du ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absolument toutes ces choses, des premiers cōquerans des Indes, ainsi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele sans doute, mais par trop affecté ; car cōbien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offencé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaistrē contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chastiment. Et ce qui est d'auantage, le Seigneur de tous, encor que les infideles fussent pecheurs, voulant fauoriser leur cause & party, pour le bien des infideles mesmes, qui depuis se debuoiēt conuertir au sainct Euangile

par ceste occasion : car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chrestienne.

CHAP. XXVIII.

E mettray fin à ceste histoire des Indes declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa, & prepara l'entree de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de louer & recognoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & discours que j'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neufue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoient paruenues au sommet, & periode de leur puissance ; veu que les Inguas possedoient au Peru depuis le Royaume de Chilé iusques plus outre que Quitto, qui sont mil lieues de pays fini. Estans si abondans en or & argent, & autres serices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estant craint, & adoré non pas comme homme, mais plustost come Dieu: Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouveau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ

HISTOIRE NATURELLE

vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Occidentales, & vrayemét apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant au monde, c'est à dire en Europe, qu'un chef & seigneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut facilement communiquer à tant de peuples & nations, ce qui est aussi arriué és Indes où ayans donné la cognoissance de Christ aux chefs & monarches de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple, voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco, alloient conquestans de nouvelles terres ils y alloient aussi introduisans leur langue, car iagoit qu'il y eust comme il y a encor de present vne grande diuersité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtisane de Cusco courut & court encor auioird'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexique, ne s'estendoit gueres moins, ce qui n'a pas esté de petite importance, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce temps que les predicateurs n'ont pas le don de plusieurs langues, comme ils auoient anciennement. Qui voudra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que j'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a experimentee, à reduire en Christ les Indiens, qui ne recognoissoient point vn seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a pas fait vn

tel effect en cinquante ans, cōme on a fait au Peru, & en la neufue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu conseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela meisme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels avec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions avec nostre marchandise. Car comme dit S. Augustin, *Aug. li. 2. de con. Euā. C. 36.* la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattee, non seulement en la dextre, mais aussi en la fenestre, qui est comme il declare s'accroistre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions. Cela est tout cogneu au Peru, que la diuision d'entre les deux freres Atahulpa, & Guasca, estēt nouuellemēt decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom François Pizarre & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, & qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neufue Espagne, que l'aide de ceux de la prouince de Tlascalla, à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au

HISTOIRE NATURELLE

Marquis Fernand Cortez, & aux siens la victoire, & seigneurie de Mexique, & sans eux il leur eust esté impossible de la gagner, voire seulement de se maintenir au pays. Ceux là se trompent beaucoup qui estiment peu les Indiens, & qui jugent que par l'avantage, que les Espagnols ont sur eux, de leurs personnes, chevaux & armes offensives, & defensives, ils pourront conquiesse quelque terre, & nation d'Indiens. Chillé est encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui sont deux villes, sur lesquelles nos Espagnols n'ont pas sçeu gagner un pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre sans l'y esparner. Car ces barbares ayans une fois perdu la crainte des chevaux & des arquebuses, & sçachans que l'Espagnol tombe aussi bien qu'un autre, d'un coup de pierre où avec une fleche, ils se hasardent & entrent dans les piques, faisant leurs entreprinses. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Espagne, que l'on mene contre les Chychemequos, qui sont un petit nombre d'Indiens tous nuds, armez seulement de leurs arcs, & fleches, toutesfois iusques aujourdhuy ils n'ont peu estre vaincus, au contraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardes & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas esté, menant avec soy si grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firent ils? avec quel profit retournerent-ils? Ils en reuindrét certainement bien heureux de n'y

auoir laissé la vie , y ayans perdu leur bagage & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'estime pas , qu'en parlant des Indiens , l'on doiuue entendre des hommes de rien , mais s'il le pense , qu'il vienne , & en face l'esprouue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient , qui est principalement à Dieu , & à son admirable disposition , car si Moteçuma en Mexique , & l'Ingua au Peru se fussent employez à resister aux Espagnols , & leur empescher l'entree , Cortez , & Pyzarrey eussent peu profité , encor qu'ils fussent excellents Capitaines , d'auoir mis seulement pied en terre. C'a esté mesme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Christ , que la grãd sujection qu'ils auoient à leurs Rois , & seigneurs , & mesme la sujection , & seruitude qu'ils auoient au diable , à ses tyrannies , & à son ioug si pezant. Ce fut vne excellente disposition de la sapience diuine , laquelle tire du profit du mal pour vne bonne fin ; & reçoit son bié du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales , qui ait esté plus doiue à l'Euangile , que ceux qui ont esté chargez de plus grandes charges , tant de tributs & seruices , cõme de coustumes , & vsages sanguinolèrs. Tout ce que possederent les Roys Mexiquains , & ceux du Peru , est auourd'huy le plus cultiué de la Chrestienté , & où il y a moins de difficulté au gouuernement , & police Ecclesiastique. Les Indiens estoient desia si lassez d'endurer le ioug tres-peasant , & insupportable des loix de Satan , des sacrifices & ceremonies , dont nous auõs parlé cy-dessus ,

HISTOIRE NATURELLE

qu'ils consultoiēt entr'eux de chercher vne 'autre loy, & vn autre dieu, à qui ils seruiſſēt. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autāt que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobes de nostre loy euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoratiō de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilement receuoir la verité à ceux qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire avec ses propres armes, l'arreste avec son lacs, & l'esgorge avec sa propre espee. Finablement nostre Dieu, (qui auoit créé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venuë a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hōmes qu'ils tenoient faulſement pour dieux, donnassent témoignage contre leur volonté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racōtez, avec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de satan, sorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responses, & apparitions

apparitions visibles, qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé es lieux où le signe de la Croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a confessé le nom de Christ. Que s'il y a encor aujourd'huy quelque sien ministre maudit, qui participe encor de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout esloignez du nom & communion des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son saint nom: & à la verité, si l'on gouuernoit & regissoit ce peuple, tant temporellement que spirituellement, de la façon que porte la loy de Iesus Christ, avec vn ioug si doux, & vne charge si legere, & qu'on ne leur donnast point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainsi qu'il est porté & commandé par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & qu'avec cela ils prinssent la moitié du soucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauures sueurs & traux, pour leur aider à leur salut, ce seroit la Chrestienté la plus paisible & heureuse de tout le monde. Mais nos pechez bien souuent sont occasion que Dieu ne depart pas ses graces si abondamment qu'il seroit. Toutesfois ie dy vne chose qui est vraye, & le tiens pour certain, que iaçoit que la premiere entrée de l'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnée de sincerité, & de moyens Chrestiens desquels on se deuroit seruir, si est-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la subiection

des Indiens, leur aye esté vn parfait remede, & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouveau conuerty en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponant, & combien il y a eu entr'eux peu de seureté, & de perseuerance en la foy & religion Chrestienne, és lieux où les nouveaux conuertis ont eu entiere liberté de disposer de foy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruit entre les Indiens assubiectis, & au contraire va se diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux: & encor que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouriers & fideles ministres siés, hommes saincts & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de saint François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de saint Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de saint Augustin, avec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu saintement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des Prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apostres, voire en nostre temps en auons cogneu & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mon intention n'a esté plus outre que de traiter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusques au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ

voulut leur communiquer la lumiere de sa parole, ie ne passeray plus outre, laissant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le discours de l'Éuangile aux Indes Occidentales, suppliant le souuerain Seigneur de tous, & priant ses seruiteurs qu'ils supplient humblement sa diuine majesté qu'il plaise à sa bonté visiter souuent & augmenter par ses dons du ciel, la nouvelle Chrestienté, que les derniers siecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des siecles gloire, honneur, & empire pour tousiours & à iamais. Amen.

F I N.

y ij



TABLE DES CHOSSES

PLVS REMARQVABLES CON-
tenuës en ceste Histoire naturelle
& morale des Indes.

A

- A** Bondance d'eaux
sous la Zone
Torride. fol. 54. b
- Absurditez de l'Isle At-
lantique de Platon.
44. a
- Abus des Espagnols au
Peru, prenans l'Esté
pour l'Hyuer. 53. a
- Acamapach premier
Roy de Mexique.
290. a
- Accord fait entre le
Roy de Mexique &
son peuple deuant
qu'entreprendre vne
guerre, 319. a
- Aclaguagi espece de
monastere de fem-
mes. 222. a
- Actes genereux de Fer-
nande Cortés. 317. a
- Action de grace solem-
nelles apres vne vi-
ctoire. 322. b
- Adoration des morts
commencee & au-
gmentee. 501
- Adulteres punis de
mort. 282. a
- Agilité des guenons, &
de leurs traits pres-
que incroyables.
190. b
- l'Aigle sur vn Tunal,
armoiries de Mexi-
que, & pourquoy.
307. b. 308. a
- l'Ail fort estimé des In-
diens. 157. b
- l'Air combien necessai-
re à la vie del'hom-
me. 68. a. b
- l'Air esmeu de mouue-
ment celeste, suffit
sous la ligne Equino-
ctiale pour condui-

T A B L E.

- re vn nauire. 83. a. 84. b
- Alco petits chiens dõt les Indiens ont vn soin incroyable. 182. a
- Ambassadeurs arroséz de sãg humain. 340. a
- Amaro Inguã executé par les Espagnols dans Cusco. 289. a
- Ambre espece de gomme medicinale, & odoriferante. 173. b. 174. a
- Amandes croissans dãs les Cocos. 169. b. 170. a
- Amandes de Chacapoyas tenuës pour le plus rare fruit qui soit au monde. 170. a
- les Anciens n'ont peu faire vn voyage de propos deliberé, faute d'esguille. 35. b
- les Anciens ne nauigeoient qu'avec rames. 36. a
- Anciens docteurs plus studieux des saintes lettres que des demõstrations de Philosophie. 2. b
- Animaux venimeux cõuertis par art du diable, en bonne nourriture. 306. a
- Animaux parfaits ne peuuent estre engendrez comme les imparfaits selon l'ordre de nature. 39. a
- plusieurs especes d'Animaux se trouuent ez Indes, dont il n'y en a point en l'Europe. 185. b
- Annona fruit appellé par les Espagnols blanc manger à cause de quelqueressemblance 168. a. b
- l'An des Indiens diuisé en dixhuit mois. 261. a
- l'An des Perusiens plus parfait & plus approchant du nostre que celuy des Mexiquains. 262. a
- Apopanaca c'estoit le superintendant des monasteres des femmes. 222. a
- Apachitas sommets de montagnes adorez. 206. a

T A B L E.

- Arbre d'enorme grandeur. 176.b.177.a
- l'Arc du ciel avec deux couleures estoient les armes de l'Ingua Roy du Peru. 203.b
- Arcades aux bastimens incognuës aux Indiens. 276. a b
- l'Argët pourquoy apres l'or est prisé sur tous les autres metaux. 130.a
- l'Argent plus prisé en certains endroits que non pas l'or. 130.a
- l'Argent plus commun ordinairement que l'or. ibid. commēt on affine l'Argent par le feu. 130.b. & comment avec le vif argent. ibid. & 147.a. & b.
- diuerses sortes d'Argët. 139.b.140.a
- essay de l'Argent comment se fait. 149.a
- Aristote non refatè par Lactance touchāt le lieu de la terre. 14.b
- Armes des Mexiquains. 292.b
- Armee en l'air presages d'vne grande ruine. 334. a. b.
- Art militaire fort honoré des Mexiquains. 292.b
- Art de recognoistre les estoilles inuenté par les Pheniciens. 32.b
- chafque Indien scauoit tous les Arts necessaires à la vie humaine, sans qu'il luy fust besoin de se seruir d'autruy. 280.a.b
- les Astres selō quelques Docteurs de l'Eglise se meuuēt deux-mesmes. 1.b
- Auantage que les Chrestiens eurent aux Indes pour y planter la foy. 234.b
- S. Augustin doute si le ciel circuit la terre de toutes parts. 2
- S. Augustin beaucoup plus subtil que Lactance. 14.b
- Austeritez exercées par les Mexiquains pour conseruer leur pudicité. 226. a. b

T A B L E.

- cupide Auarice d'un certain Prestre pensant tirer de l'or d'un Volcan. 117. a
- Axi espicerie d'Inde. 159. b. 160. a
- l'Aymant trace comme un chemin en l'eau. 33. b. 34. a
- l'Aymant communique vne vertu au fer de regarder tousiours vers le Nort. 33. a. b
- l'usage de la pierre d'Aymant à nauiger n'est ancien. 35. a
- B
- B**Al solemnel en Mexique, où le Roy mesme d'acoit. 296. a
- Balance terrible où le diable faisoit confesser les Iapponnois. 333. a
- Balaine comment prise par les Indiens, & avec quelle industrie 99. b. 100. a. comme ils la mangent. ibid.
- Barques des Indies, appellees Canoes. 41. a
- Bataille sans esprendre sang, faite seulement pour ceremonie à la reddition de Tescuco. 323. b
- Baufme de Palestine & celuy des Indes fort differés. 172. b. il sert de chresme es Indes aux Sacremens de Baptesme, Confirmatiõ & autres. ibid. le blanc meilleur que le rouge. 173. b
- Belle occasion aux Espagnols d'assuictir les Indiens par douceur si leurs pechez l'eussent permis. 155. a
- Besair pierre qui setrouue en l'estomac de quelques animaux, tressouueraine contre le poison. 195. b. d'où elle naist. 206. b. comme elles s'appliquent & quelles sont les plus excellentes. 197. a. surquoy elles se forment. ibid.
- Bestial soigneusement conserué par les Inguas. 279. b

T A B L E.

- Bestes sauvages adorees
par les Indiens, &
pourquoy. 206.b
- Betum dit Coppey en
Indien. 103.a
- Bisfexte incognu aux In-
diens. 263.a
- Bochas & Suches pois-
sons signalez du lac
de Titicaca. 101. a. b
- Bonchos religieux du
diable es Indes. 242.a
- Bourrelet marque du
roy Inguia cōme sont
icy le sceptre & la cou-
ronne. 229. b. 274. b
- Bois rares & odoriferās
qui naissent es Indes.
176. b
- Brancars d'or massif.
127. b
- les Brises & vents d'a-
bas sont deux noms
generaux qui com-
prennent les vents
d'un costé & d'au-
tre. 80. b
- Bruine fort profitable
aux Lanos du Peru.
112. a
- & qui sert de mon-
noye. 163. a. b
- Cacai, pain fait d'une
racine. 135. a
- Calabasses ou citrouil-
les d'Inde, & de leur
grandeur. 159. b
- Calcul des Indiens fort
ingenieux & fort
prompt. 271. a
- Camey secōd mois des
Indiens. 249. a
- Canards en grāde abō-
dāce au lac de Titica-
ca, & comme on les
chasse. 101. a. b
- Cānes de sucre de grād
revenu. 180. a
- Canopus estoille qui se
void au ciel du nou-
veau monde. 9. b
- Cap de Comorni au-
tresfois appellé le
Promontoire de Co-
ri. 22. b
- les Carthaginois def-
fendirent de navi-
ger aux terres inco-
gneuës, & pourquoy.
22. a

C

- C**acao frūit fort e-
stimé es Indes,
Causes des inondatiōs
du Nil. 52. a. b
Cause assuree de l'Hy-

T A B L E.

- uer & de l'Esté. 53.b.
54.a
- Cause des tremblemēs
de terre. 118.b.119.
- Caymās ou lesards, res-
semblans aux Croco-
diles dont Pline par-
le. 98.b
- Cendre ietee en abon-
dance par les Volcās.
116.b
- Ceremonie Mexiquai-
ne de se tirer du sang
en diuers endroits.
323, & 330.b
- Ceremonie des Indiēs
en la sepulture des
morts. 210.b. 211.a
- Ceremonies qui se fai-
soient aux sacrifices
des hommes. 230.b.
231.
- Chachalmua premiers
& supresmes Pre-
stres, & des habits
dont ils vsoient aux
sacrifices. 231.b. 232.a
- Charge des moutons
d'Inde combien grā-
de, & quelles iour-
nees ils font ainsi
chargez. 194.b
- Chasquis postes des In-
diens qui portoient
les nouvelles par
tout. 287. b. de leur
establissement. 281
- Chasse des lyons vsitee
entre les Indiens.
183.a
- Chemin des Espagnols
pour aller aux Indes,
& leur retour. 76.b
- Cheuaux beaux & forts
se trouuent és Indes.
182.
- Cheueux des prestres
horriblement longs
& oincts de resine.
243.a
- Chica boisson fort bō-
ne pour le mal de
reis. 154.a
- Chichimequas anciens
habitās de la neufue
Espagne, & de leur
vie barbare. 298.b
- Chicocapote fruit res-
semblāt au cotignac.
168.a
- Chiens dangereux &
aussi pernicious que
les loups. 182.a
- Chiens dangereux en
l'Isle de Cuba Espa-
gnolle & autres. 42.a

T A B L E.

- Chillé Royaume de
mesme temperature
que celuyd'Espagne.
52.a
- Chinchilles petits ani-
maux dôt la peau est
exquise. 189.b
- Chocholate bois d'Indiens
dont ils font grand estat.
163.b
- le Ciel est rōd & se tourne
sur les deux poles.
3. a. prouuē plus par
experience que par
demonstration. ibid.
- le Ciel entoure la terre
selon les escritures.
5.b.6.a
- le Ciel de tous costés est
en haut. 14.a.b
- le Ciel n'esloigne pas
pl^o la terre d'un costé
que d'autre. 10.b
- Cinabre ou vermeillon
appellé par les Indiens
Lyrapi. 143.b
- Coca fruiēt qui seruoit
de monnoye aux Me-
xiquains. 126.a
- Coca certaine fueille
dont les Perusiens se
seruoient pour mon-
noye. ibid.
- Coca petite fueille d'ot
les Indiens font grand
traffice. 172. a. il en-
courage & renforce.
164.a
- Cocas Palmes des Indes
& de leurs rares pro-
prietez. 169.b
- Cochenille graine qui
croist en l'arbre de
Tunal. 166.a
- Cœur attaché aux hō-
mes sacrifiez, & d'oū
vient la ceremonie.
305.a
- Colleges de Mexique
ordonnez pour ap-
prendre des haran-
gues bien dittes aux
ieunes enfans. 269.a
- Colomnes d'Hercules
limites de l'Empire
Romain & du mon-
de ancien. 16.a
- Combat du Caymant
& d'un Tigre. 98.b
- Combat d'un Indien
contre un Caymant.
99.a
- Combien de contente-
ment apporte la con-
templation des œu-
res de Dieu, au pris

T A B L E.

- de celles du monde. 66.a.b
 7.8 Confession des Indiens.
 Combien chaque sa- 240. a. b. l'Ingua ne
 medy sen-registroit se confessoit point.
 d'argent à Pottozi, 240. a
 du temps du gouver- pechez dont se Confes-
 neur Pollo. 135.a. soient les Indiens.
 Pollo. ibid. 240. b. bain apres la
 Comedies fort frequē- Confessiō de l'Ingua
 tes à la Chine. 241. a
 267. a *Confiteor*, comment se
 les Cometes en l'air se peut escrire en escri-
 meuvent de l'O- ture de Mexique.
 rient en Occident. 269.a.b
 81. b le Conte des Indiens
 Communiō imitee par dont ils se seruent
 les esclaves de Satan. pour lettres ne peut
 236.b.239 b aller plus outre que
 Comparaison familiere quatre cens ans.
 pour prouuer l'effect 48.a.b
 naturel des pluyes le Cotton croist és ar-
 en la Zone Torride. bres. 166.b. il sert
 58. b pour faire de la toille
 Comparaison du Roy- ibid.
 aume de Mexique Corps mort extreme-
 aucc celuy du Peru. ment bien conserué.
 273.a 287.a
 Concile de Lyma rōpt Couronne de Mexique
 le mariage fait entre semblable à celle de
 le frere & la sœur, & la Seigneurie de Ve-
 pourquoy. 283.a nise. 310. a
 Concombre d'Inde. Courōnement des Rois

T A B L E.

- de Mexique fait en grande solemnité, & avec effusion d'une infinité de sang humain. 324.a.b
- Courriers des Indes fort vistes, bien que ce fussent pietons. 272. a. & 281.
- Coya, principale femme de l'Inqua, de laquelle le fils succedoit au Royaume, mais apres l'oncle seulement. 273.b. 274.a
- avant la Creation il n'y avoit ny temps ny lieu, chose difficile à l'imagination. 14.b
- il n'y a point eu de Creation depuis la premiere. 39.a
- Crimes punis de mort par les Indiens. 281.b 282.a
- Croisee estoille notable du nouveau ciel. 9.b
- Cruauté des Indiens en leurs sacrifices. 215.a
- Cruautez execrables en la turie des hommes. 231.232.233.
- Cruelle ceremonie: d'arroser les ambassadeurs de sang, pensant pour cela avoir meilleure responce. 232.
- Cu, grand temple de Mexique, & de ses singularitez. 218.
- Cugno certain pain de quelques Indiens fait de racines. 1110.b
- Cuschargui est une chair sechee dont usent les Indiens. 194. a
- Cusco ancienne habitation des Rois de ce payslà. 1110. b
- D
- D** Anses & recreations publiques necessaires en toutes republicques. 2003. b
- Dantes animaux sauvaiges, presque semblables à des mulets, & de leurs cuirs. 1899.a.b
- Deluge allegué par les Indiens, dont il se void quelque apparence. 447.b

T A B L E.

- Dent de Geant d'une
 enorme grandeur. 301.b
- Departement des terres
 d'Azcapuzalco apres la victoire ob-
 tenuë par Iſcoalt. 320.b. 321.a
- Decouverte des Indes
 Occidentales prophëtisee par Senèque
 22.b
- Decouvertes de nou-
 velles terres, faiçtes
 plus par tempeste
 qu'autrement. 36.b.
 37.a
- Dessein de l'auteur.
 70.b
- Destroit de Magellan
 decouvert par vn
 gentilhomme Por-
 tugais, qui portoit le
 mesme nom. 91.a
- Destroit du Pole Arcti-
 que, qu'on s' imagine
 en la Floride, n'õ en-
 core recognu. 94.a
- Destroit de Gibaltar ap-
 pellé anciennement
 Colomnes d'Hercu-
 les. 90.a
- habitãs d'autour le De-
 stroit de Magellan,
 quels & comment
 vestus. 94.b. 95.a
- le Diable ialoux contre
 Dieu, hait les hõmes
 à mort. 200.b. Idola-
 trie diuisee en plu-
 sieurs chefs. 201.a.b
- le Diable parloit es Gua-
 cas des Indiens. 212.b
 217.b
- Difference de lettres
 peintures & chara-
 cteres. 263.b. 264.a
- Difficulté de sçauoir
 d'où sont venus les
 Indiës, à cause qu'ils
 n'õt point vsé de let-
 tres. 46.b. 47.a
- Discours de la decou-
 uerte du Magellã par
 Sarmiento. 92.93
- Diuision du Peru es La-
 nos, Sierras, & An-
 des. 109.b
- Diuision du peuple 275.
 276.
- Diuision de la ville de
 Mexique en 4. quar-
 tiers, faiçt par le cõ-
 mandement de leur
 dieu. 308.b
- Commët se diuisoient

T A B L E.

les terres cōquestees par les Inguas. 278.a.b	deur du ciel. 4.a
Diuinations exercees par les Indiens, & commēt. 243. b.244	Effects naturels proce- dez de causes toutes contraires. 56.b. 57.a
Diuorces pratiquez entre les Mexiquains & comment. 243. b	les Elemens participent mesmes du mouue- mēt du premier mo- bile. 81.a
Diuorces pratiquez entre les Mexiquains & comment. 247.a	Enfans sacrifiez au So- leil. 232.236.b.293.
les S. Docteurs non à reprendre pour estre differens en opiniōs Philosophiques. 2.b	Enfans de l'Ingua dē- diez pour estre che- ualiers. 248.b
Dorado grāde terre in- cognūc. 114.b	Entree des Espagnols en la neufue Espagne fut l'an 1518. 329.b
le Drach Anglois de no- stre tēps a passē le de- stroit de Magellan, & d'autres depuis luy. 91.b.92.a	Entree de Cortez en Mexique. 342.b
E	Erreur des Antropo- morphites. 92
E Auē de mer refrail- chir, bien qu'elle soit sallee. 64.a	Erreurs de l'imagina- tion. 13
Eaues de guayaguil tres souueraines pour le mal Napolitain. 104.a	passage d'Esaye expli- qué pour l'amplifi- cation de l'Euangile. 124.b
Eclipse de la Lune preu- ue certaine de la rōn-	Eschelles de cuir de va- che pour mōter hors des mines. 138.b
	histoire d'Esdras apo- cryphe. 46.b
	les Electeurs du Roy de Mexique estoient

T A B L E.

- ordinairement les pa-
rens. 291.b
- Eslection des Roys de
Mexique, & des fe-
stes qui se faisoient à
leur establissement.
290.b.291.a
- Eslection du premier
Roy de Mexique.
310.a
- l'Escriture des Chinois
estoit du haut en bas,
& celle des Mexi-
quains du bas en
haut. 271.b
- és Escritures saintes
faut suivre l'esprit
qui vivifie, nō la let-
tre que tue. 9.b
- l'Esmeraude ancienne-
ment plus prisé qu'au-
jourd'huy. 149.a.b
- rare ioyau d'un plat d'es-
meraude qu'ils ont à
Gennes. 150.b
- les Mexiquains se per-
çoient les narines,
pour y pendre des
Esmeraudes. 150.a
- l'Espagnol chascun an
l'un portant l'autre
tire un million d'ar-
gēt de Pottozi. 136.a
- Espagnols naiz aux In-
des appelez Crol-
los. 168.a
- Espagnols tenus pour
dieux. 44.b.340.a
- Espagnols appelez des
Indiēs Viracocas en-
fās de dieu, & à quel-
le occasion. 288.b
- l'Esquille seul guide du
navire. 32.a
- trois sortes d'Estoffes
faites de laine. 279.b
280.a
- Estoilles adorees des In-
diens pour diuerfes
raisons. 203.b.204.a
- Estrange difference de
deux regiōs proches,
dont l'un fait le Di-
manche quād l'autre
fait le Samedi. 115.a.
ibid.b
- l'Euangile enseigné aux
Indiēs lors qu'ils ont
esté plus puissans, cō-
me il fut aux Ro-
mains, leur Empire
estant à son plus haut
periode. 348.b
- Euangile accru à dex-
tre & à fenestre, que
signifie. 349.a

T A B L E.

Exercices auxquels on apprenoit la ieunes- se. 294. a	ueilleusement gran- de. 162. a
Explication d'un passa- ge de S. Paul allegué contre la rotondité du ciel. 8. b	Feuille de plane propre à escrire. 263. a
Explication du Pſalme 105. sur le meſme ſu- ject. 9. a	Feu tiré de deux baſtōs frottez l'un contre l'autre par les Indiēs. 71. a
F	Feu d'enfer fort differēt du noſtre. 118. b
F amilier raisō pour prouer à vn In- diē que le Soleil n'est point Dieu. 207. a. b	Feu du ciel qui conſōma quelques Geās pour leurs pechez. 37. b
Fertilité infertiles des Iſles de la neufue Ef- pagne. 113. a	Fontaine merueilleuſe, iettant l'eau chaude qui ſe conuertit en rocher. 103. a
Fers de cheual d'argent à faute de fer. 127. b	Figuer admirable dont la moitié porte fruit en vne ſaiſon, & l'au- tre partie en l'autre. 179. b
Feſte de marchands ac- compagnee de diuer- ſes ſortes de ieux. 256. 257. 258.	Fille du Roy de Chul- huacā, maſſacree par les Indiens, qui fut occaſion de guerre. 306. b
Feſte de l'idole Tlaſcal- la. 215	Fleuve de la Magdelai- ne, appellé grande riuiere, entre fort auant dans la mer ſans meſſer ſon eau. 55. a
Feſte pour demander de l'eau. 251. b	
Feſtes ordinaires & ex- traordinaires des In- diens. 262. a. Feſtes de chaſque mois. 250. a	
Feuille du plane mer-	embou-

T A B L E.

- emboucheure du Fleuve des Amazones, large de soixante & dix lieues. 105.a
- grāds Fleuves, le moindre surpassāt les plus grands de l'Europe. ibid. & b.
- les Fleurs de l'Europe viennent mieux aux Indes qu'icy mesme. 170.b
- les Floridiens ont estē sans cognoissance de l'or. 124.a
- le Flux & reflux n'est pas mouuement local, mais vne alteration & ferueur des eaux. 97.a
- diuersitē de Flux & reflux des mers. 96.a
- Fontaine de betū. 103.a
- Fontaine de sel en Cusco. 103.b
- Forest horriblement espaissee Indes. 175.b
- Forest d'orangers es Indes. 177.b. 178.a. les cerises ont peu profitē aux Indes, & pourquoy. 178.a
- Forme de ce qui est decouuert en la terre du Peru. 121. b
- Frāçois Hernandes auteur d'vn rare liure, où toutes les plantes racines, & liqueurs medicinalles des Indes sōt pourtraictes. 175
- Froidure de la Zone Torride qui rend digne de moquerie l'opinion d'Aristote. 60.b
- Fruicts d'Europe qui ont tresbien multipliees Indes. 177.b

G

- G**Eans arriuez anciennement au Peru. 37.b
- Gommes & huilles medicinalles & odoriferantes avec leurs nōs 173.b. 174.
- Gonzallēs Pizarre vaincu & deffaiēt, où son auarice luy auoit fait commettre tant de cruautéz sur les Indiens. 285.b

T A B L E.

- Gouuerneurs des provinces commēt établis par les Inguas. 274. b
- Guacas ou sanctuaires fort bien entretenus. 278. b
- Guaca adoratoire des Indiens. 203. a
- Guaneos & Occunas cheures sauages. 42. b
- Guayac appellé *lignum sanctum*. 112. b
- Guayaquil, chesne d'Inde de fort odoriferant. 176. b
- Guayaos fruit d'Inde assez bon. 167. a
- Guaynacapa grād & valeureux Ingua, & de sa vie. 287. b. 288. a. il fut adoré comme Dieu estant encore en vie. *ibid.*
- Guayras, fourneaux pour affiner. 140. b
- Guerres des Mexiquais le plus souuent n'estoient qu'affin de prendre des captifs pour sacrifier. 230. b. 231. a. 234. a.
- H
- H**abit de teste fort diuers en diuerses provinces des Indes. 280. b. 281. a. vn Indien ne pouuoit changer l'habit de sa province, encore qu'il s'en allast viure en vne autre. *ibid.*
- Harangue des Mexiquains au roy de Culhuacan, demandans son petit fils pour roy. 319. b
- Harāgue d'vn vieillard faite à Acamapixtli, premier roy de Mexique. 310. a. b
- Harangue d'vn Cheualier Mexiquain, pour retenir le peuple irrité du cruel massacre de leur roy. 315. b 316. a
- Harāgue d'vn vieillard Mexiquain pour l'election d'vn roy nouveau. 316. b
- Harangue du Roy de Tescuco faite à Motecuma sur son election. 330. b. 331. a

T A B L E.

Hardieffe merueilleuse
des hommes au pas-
sage de Pongo. 104. b

Hatuncusqui Aymorey
sixiesme mois des In-
diens respondant à
May. 249. a

Histoire Indienne non
à mespriser, & pour-
quoy. 297. b. 298. a

Histoire de Mexique
mise pour singulari-
té en la Bibliotheque
du Vatican. 329. b

Histoire de Mexique
commēt composee.
269.

Hommes & femmes sa-
crifiez à la mort des
Inguas pour les aller
seruir en l'autre vie.
209. 210.

Hommes faicts dieux,
puis sacrifiez. 214. a. b

Hommes sacrifiez mā-
gez par les Prestres.
232. b

Humeur des Iuifs con-
traire à celle des In-
diens. 45. b. 46. a

Hypocrisie de Mote-
guma dernier roy de
mexique. 330. a

I

IAlousie des Indiens
les vns contre les
autres pour le renom
de vaillantise. 284. b

Iardins portez sur l'eau
au milieu d'un lac.
102. b

Iardins faicts sur l'eau
d'un merueilleux ar-
tifice, & qui se peu-
uent mouuoir & me-
ner où on veut.
311. b

Idole porté par quatre
prestres, pour con-
duite, lors que les me-
xiquains cerchoient
vne meilleure terre,
comme d'autres en-
fans d'Israel. 303. b.
303. a

Idoles des Roys Inguas
reuerces comme eux
mesmes. 216

Jeunesse fort soigneuse-
mēt instruite en Me-
xique. 294. a. b

Jeufnes des Indiens de-
uant la feste d'Yta.
226. b

T A B L E.

- Ieufnes des Indiens se
 faisoient sans toucher
 à leurs femmes. 250. b
 251. a
- Ignorante doctrine des
 Philosophes anciens.
 2.3
- Imagination vieille fol-
 le. 13. b. 14. a
- Immortalité de l'ame
 creüe par les Indiens.
 209. b
- Indes, que signifie, & ce
 qu'entendons par vn
 tel mot. 26. b. 27. a
- l'Inde Occidentale a
 esté pour la pluspart
 gouvernee par le peu-
 ple, & n'y a eu en
 tout que deux Roy-
 aumes. 273. a. b
- Indes comment se sont
 peu peupler. 47. a.
 comment a esté pos-
 sible de passer es In-
 des. 30. b
- les Indes sont terres lai-
 des richemēt dotees
 de Dieu, pour estre
 mariees à l'Euangile.
 125. a
- Indies fort peu desireux
 de l'argent. 124. 126. a
- les Indiens ont vescu en
 troupes sans Repu-
 blique, comme font
 ceux de la Floride,
 du Bresil & autres.
 48. b
- Indiens braues nageurs.
 100. b
- les Indiens en toutes fe-
 stes portent des bou-
 quets. 171. a
- les Indiens n'ont point
 eu de mot propre
 pour dire Dieu. 202. a
- les Indiens sont de plus
 grand entendement
 qu'on ne les estime.
 260. a
- comment les Indiens
 peuuent designer les
 noms propres avec
 leurs caracteres.
 266. a
- Inguas Roys du Peru
 adorez apres leur
 mort. 209. a
- les Inguas estoient mer-
 ueilleusement respec-
 tuez du peuple, &
 pourquoy. 281. b.
 282. a
- le regne des Inguas a
 duré plus de trois

T A B L E.

- cens ans. 284.a
 les Inguas espousoient leurs sœurs. 273.b
 ils n'heritoiēt point des meubles de leurs predecesseurs, mais faisoient vn mesnage nouveau. 274.a. & 285.a.b
 Inondatiō du Nil, chose naturelle, quoy qu'elle semble contre nature. 52.b
 Integrité des femmes fort honoree des Mexiquains. 246.a
 Inuentiōs superstitieuses de Yupangui Ingua, pour auoir occasion d'oster le Royaume à son perē & à son frere. 286.b
 Ioncs appelez Totora par les Indiens. 82.a
 Iouier le Soleil autant qu'il naiffe, Prouerbe, & d'oū il est venu. 218.a.b
 Iours & nuitcs esgaux toute l'annee sous l'Equinoxe. 49.a.b
 Iours d'Esté fort courts au Peru. 62.b

cinq Iours de l'annee superflus, ausquels les Indiens ne faisoient rien. 261.a

Isle de Sumatre, celebree sous le nom de Tabrobane. 22.a

Isle Atlantique de Platon, où elle se peut prendre. 24.a

l'Isle Atlantique de Platon n'est qu'une pure fable, quoy qu'il semble l'auoir descrite comme veritable. 44.a

Isle de fascines faite avec vn trauail excessif pour passer vne armee sur mer. 328.a.b

Isles fortunees pourquoy appelees Canaries. 22.b

Iustice par qui exercee en Mexique. 291.b
 292.a

Iustice fort exacte de Moteçuma dernier Roy de Mexique. 333.b

L

Lac treschaud au milieu d'une terre
 z iij

T A B L E.

- re froide. 102.a
- Lac de Mexique ayant
de deux sortes d'eau.
ibid.
- revenu du lac de Mexi-
que. ibid.b
- grāds Lacs au haut des
montagnes, & d'où
ils naissent. 101.b.
102.a
- Lactance se rit de l'opi-
nion des Peripateti-
ciens touchāt le ciel.
2.a
- Lactāce refuté touchāt
les Antipodes. 14.a.b
- Langue Mandarine est
l'écriture des Indiēs
qui n'est que par cha-
racteres. 265.b
- les Legiflateurs les plus
fameux ont erré. 260.a
- Liberalitez d'Autzol, 8.
roy de Mexique. 34
- Liures des Indiēs com-
ment peuent estre
faits sans lettres. 265.
b. 266.a
- Lyons du Peru fort dif-
semblables à ceux
d'Affrique 42.a
- Lyons gris & sans crins
183.a
- M
- Agie vaine contre
les Chrestiens.
340.a. b. 341.
- Maison admirable, ré-
plie de toutes sortes
d'animaux, comme
vne seconde arche de
Noé. 291.a
- Malaca autresfois ap-
pellé le doré Cher-
sonese. 22.a. b
- Mamacomas estoient
les anciēnes & com-
me meres des filles
renfermees. 221.b
222.a
- Mameyes fruit ressem-
blant aux pesches.
167.a. à quoy il sert.
ibid.
- Manari mōstrueux poif-
son qui paist aux
champs. 98.a. il res-
sēble fort estre chair
lors qu'on en man-
ge. 98.a
- Mandarins officiers In-
diens, avec combien
de difficulté se peu-
uent rendre capables
de tels estats. 265.a
- Mango Capa premier

T A B L E.

- Ingua , & ce qu'ils feignent deluy. 48.a
 285.a
 Manguey arbre de merueilles. 165.a. combié de choses il fournit. 127.a
 Mariage illicite des Inguas avec leur sœur. 282. b
 Mariages des Indiens, & comment ils se celebrent. 246. b
 Mariages entre les Indiens defendus seulement au premier degré. 282. b
 Marque certaine pour discerner ce qui a esté porté aux Indes depuis qu'elles sont descouuertes , & dôt il n'y en auoit point auparauant. 183.a
 Marques de quelques nauigations des anciens. 36.b.37
 le Matin plus agreable en Europe, & le plus ennuyeux au Peru. 67. b.
 matines de minuit & pratiques par les ministres du diable. 221.2 b.
 mays bled d'Inde. 152.b. comme ils le mangent. 153. a. comme ils s'en seruent à faire leur boisson. 153.b. 154.a
 le mays & le bestail seruent de mille choses aux Indes. ibid.
 mechoacanes ennemis des mexiquains , & pourquoy. 303.b. 304.a.
 medecins fort experts autresfois és Indes. 174.b
 la mer aux anciens tenue pour non nauigeable outre le destroit de Gibraltar. 16.a
 le mal qu'on endure sur mer, d'où cause. 86. a. b
 mer Oceane Princesse des eaux. 90.a
 mers chaudes , & d'autres froides. 66.b
 deux grandes mers proches de sept lieuës. 90. b. presomptueux desseing de les

T A B L E.

- faire ioindre. *ibid.*
 diuersité des Mers. 11. b
 iamais la Mer ne s'esloi-
 gne de la terre de plus
 de mille lieües. *ibid.*
 Mesnage des Indiens
 pour la draperie.
 194. a
 Metal pauure, & metal
 riche quels. 150. b.
 131. a
 le Metal plus il est pro-
 che de la superficie
 de la terre, plus il est
 riche: & plus proföd
 il est, au contraire.
 138. a
 les Metaux pourquoy
 creez. 123. b
 les Metaux ne se trou-
 uent qu'en terres ste-
 riles, & pourquoy.
 125. b
 l'eau empesche fort la
 traicte des Metaux.
 135. b. 136. a
 Meuriers plâtez par les
 Espagnols en la neu-
 ue Espagne ont mer-
 ueilleusement profi-
 té pour les vers de
 soye. 179. b
 Mexi chef des peuples
 qui vindrent peupler
 la Mexique, duquel
 ils ont tiré leur nom.
 303. b
 Mexique ville fondee
 sur vn lac. 102. b
 Miel d'Inde fort aspre,
 & comme il naist.
 135. b
 les Mineraux imitent
 les plantes en leur
 façon de croistre.
 122. a. b
 Mines esgarees: d'autres
 fixes. 130. b
 richesse de quelques Mi-
 nes anciennes qui
 n'approche pourtant
 à celle de Potozi.
 135. a
 tranail trop excessif des
 Mines. 138. b
 Mines de vif argent en
 Espagne. 143. a
 Moquerie plaisante des
 Mexiquains contre
 les Tlatelulcos apres
 les auoir vaincus.
 327. b
 Moines de Mexique, de
 leur vestement, offi-
 ce, & discipline.
 224. a. b

T A B L E.

- Moys des Indiens de
vingts iouts. 261.a
- Moulins à moudre les
metaux. 148.a
- Monde nouveau selon
les anciens inhabita-
ble. 1.a. imaginé d'eux
comme vne maison
couuerte du ciel.
ibidem.
- grande partie du Mon-
de encore à descou-
vrir. 12.b
- Mōnoye mesure de tou-
tes choses. 124.a
- la Mort estoit la puni-
tion des filles reser-
rees qui failloient.
223.a
- Mort volōtaire de plu-
sieurs Indiens pour
aller seruir leurs rois
en l'autre monde.
315.
- Mort de Chimalpopo-
ca ieune Roy de Me-
xique tué traistreufe-
ment par les Tapa-
necas. 315. a. b
- Mort de Moteçuma
dernier Roy de Me-
xique. 344. a. b
- Moutons au Peru ser-
uans d'asnes à por-
ter des charges 42. b
- Moutons d'Indes pro-
fitables sur tous au-
tres animaux. 193. b
- troupes de Moutons
chargez de diuerses
marchandises, ainsi
que des mulets. 194. a
- Moyenne regiō de l'air
plus froide, & pour-
quoy. 65. a

N

- N**arine percee à vn
Mexiquain, pour
y pendre vne esme-
raude. 327. a. 330. b
- la Nature inferieure sert
tousiours d'entretien
à la superieure. 122. b
- Nauatalcas peuples qui
policerent la neufue
Espagne. 299. b
- Nauire appellee Victoi-
re fit tout le tour de
la terre. 3. b
- Nauigatiō aujourd'huy
fort facile. 33. b
- Nauigation de Salomō
quelle peut estre.
36. a

T A B L E.

- Navires Espagnols tenus des Indiens pour rochers à la premiere veüe. 41.b
- Neufue Espagne quelle 112.
- le Nitre refroidit l'eau. 64.a
- Noblesse Mexiquaine massacrée en vn bal par les Espagnols. 343
- Noix des Indes fort mal plaisantes, sont appellees par les Indiens empoisonnees. 168.b
- Nort vent sec & froid. 75.a
- Nostre Dame secourt les Espagnols pourfuiuis des Indiens. 345.a
- Nordester que signifie, & Nortoefer. 35.a
- Nouveau monde presque tout situé sous la Zone Torride. 49. a
- au Nouveau monde ne s'est point descouvert de mer Mediterranee. 90.a
- Nuits d'Esté fort fraiches au Peru au respect de celles de l'Europe. 67.b
- Nuit de six mois en la region Polaque. 17.a
- la Nuit comment causee. 4.a
- O
- O**biection contre Aristote sans solution. 65.b
- Occasion de guerre entre les Tapanecas & Mexiquains. 314.b
- l'Ocean aux Indes est diuisé en la mer du Nort & la mer du Sud. 90.a
- Oignement dont vsoiét les Indiens pour se rendre capables de parler au diable. 243. b. 244. a. ce mesme oignement armoit de cruauté les Prestres, & leur faisoit perdre toute crainte. ibid.
- Onctiō de Vitzilouitli second Roy de Me-

T A B L E.

- xique. 313.a
- Onguent fait de petites bestes dont les Prestres Indiens estoient oings. 243.b
- Ophir est en l'Inde Orientale. 26.a
- Opinion d'aucuns que le Paradis terrestre est sous l'Equinoxe, non sans raison. 66.a. 68.a
- l'Or se trouue en trois façons, en paille, en pepins, & en pierre. 128.a
- l'Or de Caravana le plus celebre du Peru. ibid.b
- l'Or & l'argent estimé par tout le monde. 124.
- l'Or & l'argent ne seruoit aux Indiens que d'ornement. 126.a
- les Indiens n'vsent point d'autre monnoye que d'Or & d'argent 126.b
- l'Or pourquoy prise sur tous les metaux. 127.a
- l'Or & l'argent en nature, combien de degrez au dessous de l'homme. 22.b. 123.a
- comme on raffine l'Or en poudre. 128.b. 129.a
- d'Orient au Ponant sur mer on a tousiours le vent en poupe, du Ponant à l'Orient au contraire, & pourquoy. 82.b
- Ordres differens des Prestres de Mexique, & de leur office ordinaire. 126.a
- Ordres de la Cheualerie Mexiquaine, & des marques qu'ils auoient. 293
- les Oyseaux endurent facilement de demeurer dās l'eau, & pourquoy. 184.a
- Oyseaux merueilleusement petits & d'autres merueilleusement grands. 186.b. 187.a
- Oyseaux extremement bien varieez en couleurs. 187.a
- images de plumes d'Oyseaux faits d'un artifi-

T A B L E.

- ce admirable. 187. a. b
 Oyseaux laids à merucelle, mais fort profitables pour leur siente. 188. a. b
 Oysuete chassée cōme fort dangereuse par les Inguas, pour contenir plus facilement le peuple. 274. b
- P
- P** Achacamac grand Sanctuaire des Indiens. 202. b
 Païos animaux opiniaftres, & comme on les gouuerne. 195. a
 Pain de Mays que les Prestres donnoient solennellement aux estrangers, image de la Communion. 236. a. b
 Palais diuers de recreation & d'affliction. 337. a
 Pallissade horrible toute de teste de morts. 219. b
 Papas tacines dōt quelques Indiens font de certain pain qu'ils appellent Cugno. 110. b
 Papas espece de pain. 156. a
 Papas en Mexique estoiet les souuerains Prestres des idoles. 219. a. 220. a
 Paraguey fleuue de l'Amérique inonde cōme le Nil. 52. b
 Paraguey fleuue grand à merucelle. 54. b
 Passage de Pariacaca fort dangereux pour le mal que le vent y fait endurer. 87. a
 Pariacaca vn des plus hauts endroits de la terre. 88. a
 Parole d'vn homme qui auoit desia le cœur attaché. 235. b
 Paste de Mays appellee par les Indiens chair de leur dieu Vitzilipuzli. 238. b. ceste paste deuoit estre mangée au point du iour, & estoit defendu de ne manger rien autre chose iusques apres

T A B L E.

- midy. 239.a
- Pasturages communs
és Indes qui rendent
toutes chairs à bon
marché. 180.b
- Paltas fruit délicat &
bõ à l'estomac. 167.b
- Peinture liure des idiots
264.a
- Penitences enioinctes
par les cõfesseurs In-
diens. 241.a
- les Perdrix ne se voyent
point au Peru. 42.b
- vn Pere perdant ses en-
fans estoit tenu pour
grãd pecheur. 240.b.
241. il tuoit ses enfãs
pour se sauuer la vie.
ibid.
- Pericoligero , animal
fort pesant. 190.a
- la Perle anciennement
plus prisée qu'aujour
d'huy. 151.b. combien
l'abondance rend les
choses viles. 149. b
- les Perles s'engendrent
dans les huïstres.
151. a.b
- Perles de diuerses for-
tes. ibid.
- Perroquets qui võt par
bande. 42.b
- Perroquets volants par
bandes comme pi-
geons. 184.a
- Peru abondant en vin.
112.a.b
- Peru abondant en mi-
nes d'or & d'argent
plus que toute autre
terres des Indes. 125.a
- Peru quelle partie du
monde c'est. 109.a
- le Peru, nõ deriué d'vn
fleue du pays, non
pas d'Ophir comme
quelques vns estimēt
25.
- Perusiens fort soigneux
d'entretenir & con-
seruer leur histoire
par traditiõ, sans let-
tres, ny caracteres.
269. b. 270. a
- le trauail excessif qu'il
ya à Pescher les per-
les. 152.a
- plaisante façon de Pes-
cher des Indiës. 99.b
100.a
- Pierres supestitiueuse-
mēt offertes aux pas-
sages pour auoir beau
chemin. 206.b

T A B L E.

- Pierre qui se taille & coupe cōme bois. 103.
- Pierres my-or & my-pierres. 128.a
- Pierres significatiues avec lesquelles les Indiens apprennent quelque chose par cœur. 270.b.271.a
- Pierres d'vne merueilleuse grandeur, & de l'artifice des Indiens à les ioindre en leurs bastimens sans ciment. 276.a.b
- Pilotes pourquoy au iourd'huy sont assis sur la poupe, & non pas sur la prouë comme anciennemēt. 33.a
- Pines ou pommes de pain d'Inde. 158.a
- Pinchao idole du Soleil, & de l'artifice dōt il estoit posé. 218
- la Plane produit fruit toute l'année. 162.b
- resemblance & dissemblāce des Planes des Indes aux Planes anciens. 161.a.b
- Planetes ne se meuuent d'eux mesmes en vn corps corruptible. 4,5
- nos Plantes pourquoy profitent mieux aux Indes, que celles de de là en Europe. 157.a. b
- Plebeiens exclus du ser- uice du Roy, & de tout office public, par Moteçuma 332.a. ils n'osoient regarder le Roy en face sur peine de mort. 333.
- Pline meurt en vne trop curieuse recherche. 118.a
- Pluyes causées par la chaleur en la Torride. 53
- il ne Pleut, neige, tōne, ny ne gresle iamais au Peru. 109.b
- Plusieurs choses rares en nature cognües plus par hazard que par industrie. 38.a
- Poissons vollans. 98.b
- le Pole du Sud n'est marqué d'aucune estoille fixe. 10.a
- Poles Arctique & Ant- arctique 3.a. cestuy-

T A B L E.

- cy reuoqué en doute
par S. Augustin. *ibid.*
aux deux poles il y a terre & mer. 13.a
pongo passage des plus
dangereux du monde sur le fleuve des
Amazones. 104. b
pôt de paille fort assûré pour passer vn courât d'eau rapide. 55. b
plaisant traict d'vn portugais, par lequel il s'exempta d'estre sacrificé. 210. a
portugais fort experts en l'art de naviger. 10. a
pottozi montagne celebre pour ses riches mines. 131. b. commēt ses mines furent decouuertes & enregistrees. 134. a
poules trouuees aux Indes à la decouuerte, lesquelles ils appelloiēt Gualpa, & leurs œufs ponto. 184 185
presages menaçans la ruine des estats ne sôt point à mespriser cōme choses vaines. 334. b. 335. a
prestres comme aumoniens pres de chaque seigneur Indien. 211
prestres des idoles cōmēt cōsultoiēt leurs dieux. 217. b. 218. a
Pretexte des Inguas pour agrādir leur seigneurie, fut leur religiō qu'ils disoient la meilleure. 284. b
principes des vents infiniment cachez aux hommes. 73
processions des Indiens 237. b. 238. a
procession penitentielle faicte pour obtenir pardō des pechez. 235
prodiges horribles & en grand nombre arriuez deuant la ruine de Mexique. 337.
profits qui se peuuēt tirer de la lecture de ces execrables superstiōs Indiennes. 259
propriété plus rare de l'aimant ignoree des anciens. 32. a
prouince proche de Mexique laissée sans cōquester, pour exercer tousiours la ieunesse à la guerre, & pour

T A B L E.

- auoir aussi où prendre des captifs pour sacrifier. 325. b. 326. a
- Ptolomee & Auicenne ont tenu la Torride fort habitable. 61. a
- Punas desert du Peru, où l'air tue les hommes & les animaux mesme. 89. b
- Pyramide de feu apparüe au ciel l'espace d'un an deuant la ruine de l'Empire Mexiquan. 336.
- Q
- Q** Valitez, symboles & dissymboles impreuees. 68. b
- Quantité d'or qui vient tous les ans des Indes en Espagne. 129
- Quatre principales veines à Potozi, & leur profondeur. 137. a
- Quetzalcoalt dieu des marchands, & où il estoit adoré. 214. b
- Quipos, rameaux seruians comme de registres pour memoire de ce qui se passoit au Peru. 270. a
- R
- R** Acines qui s'ont fort profitables es Indes. 156. b. 157
- Racines adorees par les Indiens. 206. a
- nostre Raison ignorante mesme es choses naturelles. 35. b
- Raymé premier mois des Indes, & se rapporte au mois de Decembre. 248
- Regiõs fort delicieuses des Indes. 68
- Regions souz l'Equinoxe fort temperes. 60. b
- la Religion seruoit aux Indiens de pretexte pour faire la guerre. 48.
- Remede contre le changement que cause le vent en Pariacaca. 87. b
- Rencontre de deux riuieres des Indiens par vn particulier respect.

T A B L E.

- spect. 229.a
 Richesse de quelques
 isles de la neufue Es-
 pagne. 112.b
 richesse incroyable des
 Perusiens lors qu'ils
 furent prins par les
 Espagnols. 278.a
 Ris fort commun és In-
 des. 156.a
 Riuere des Amazones
 nommee diuersemēt.
 55.a. dicte monarque
 des fleues. ibid.
 Riuieres admirables en
 la Torride. 34.b
 Riuere des Amazones,
 dite Maragnon. 101.b
 Rosés commēt venuës
 és Indes. 170.b. 171.a
 Rotondité du Ciel in-
 cogneuë à quelques
 Docteurs de l'Eglise.
 1. & 2. de mesme le
 mouuement. ibid.
 Rouë des Indiens où
 estoïēt marquees les
 annees. 261. b. leur
 opiniõ que le mōde
 deuoit finir à la fin
 de ceste Rouë. 262.a
 Royauté refusee par vn
 Mexiquain, qui aima
 mieux se precipiter
 cruellemēt à la mort.
 325.
 Rois des Indiens tenus
 pour semblances des
 Dieux. 313.b
 Ruine esmerueillable
 d'vn gros bourg plein
 d'enchanteurs. 120.b

S

Sacrifices des hom-
 mes comment se
 faisoient. 220.a. 231
 Sacrifices diuers que fai-
 soïēt les Indïes pour
 diuerses occasions.
 228.b
 Sacrifices fort coustu-
 miers aux Indiens en
 leurs necessitez. 288
 Sageste de ce siecle foi-
 ble és choses diuines
 & mesme és humai-
 nes. 19
 Sainos estranges ani-
 maux de chasse, &
 comme on les peut
 tuer. 188.b. 189.a
 Salcepareille, herbe sa-
 lutaire pour le mal
 de Naples. 104.a
 Sciences cogneuës des
 Chinois. 267.

T A B L E.

- la Seicheresse ne suit pas la proximité du Soleil. 51. a
- Saincte Croix de la Sierre, prouince de Charcas, comment conuertie à la foy. 346.
- Singeries du diable à l'imitation de Iesus-Christ. 217. a
- Soccobones dextremēt inuentees pour tirer le metal plus facilement. 138
- Soing incroyable des Mexiquains à faire apprendre à leurs enfans leurs idolatres ceremonies. 292. a
- Solanus vent de Leuāt. 75. b
- le Soleil plus il est proche de nous, plus il eschauffe & brulle. 49. b
- cōtraires effects du Soleil en la Zone Torride, & aux terres hors les Tropiques. 52. a
- la grande force du Soleil cause l'humidité sous l'Equinoxe. 56. b
- Soleil adoré fort communémēt par les Indiens. 203.
- Sorcierie sœur de l'idole qui fonda la ville de Malinalco, où n'y a rien que des sorciers. 204. a
- effects admirables d'un Sorcier. 329. a
- Sorciers en grand nombre, & de l'empeschement qu'ils ont donné à l'amplification de l'Euangile. 245. b
- Sourcé du Nil recherchée par Cesar. 18
- Source comme bleüe, autre rouge comme sang 104
- Sources chaude & froide de l'une contre l'autre aux bains de l'Ingua. 103. b. 104. a
- Sujet du quatriesme liure. 123. a
- Succhiles bouquets des Indiens. 170. b. 171. a
- ils en font fort amateurs, & en offrent par hōneur aux grāds & à leurs hostes. ibid.
- Superstitions faites à la

T A B L E.

- conduite d'une eau
au travers de Mexi-
que. 329.a
- T**
- T**Abaco, arbrisseau
qui porte un con-
trepoison. 174. b
- Taches noires en la
voÿe Lactee du costé
du Sud. 10.a.b
- Tharsis en quelques en-
droits signifie la pier-
re Chrysolite ou Ia-
cinthe, autresfois la
mer qui est de ceste
couleur à la reuerbera-
tiõ du Soleil. 27. b
- Tharsis en l'Escriture
n'est pas Tharso ville
de Cilicie. 27.a
- Tharsis & Ophir, mots
generaux en la sain-
cte Escriture. 26. b
- Tharsis & Ophir entẽ-
dus pour une mesme
prouince en l'Escri-
ture. 26.a
- Tlascaltecas sixieme ge-
neration des Naua-
talcas, & fut celle qui
donna entrèe aux Es-
pagnols. 301. a. com-
ment ils vainquirent
- les geans de la Sierre.
ibid.
- Tlacaellec le plus vail-
lant Capitaine que
ayent eu les Mexi-
quains, & de sa belle
resolution. 318. b. sa
valeur & sa ruse guer-
riere cõtre les Cuyo-
cans. 320. b. 321. a
- deffi de Tlacaellec fait
au roy d'Ascapuzal-
co. 318. a. & b. sa sub-
tilité pour remar-
quer le nombre des
prisonniers qu'il a-
uoit pris. 321. b. sa
conqueste d'une vil-
le avec des enfans
seulement. 322. b.
comment il refusa la
couronne. 326. b
- Tembos selon l'opiniõ
des Indiẽs, race plus
ancienne des hom-
mes. 48. a
- Traffic des Indiẽs n'e-
stois qu'eschãge sans
argent. 126
- Tauaco herbe qui en-
dort la chair. 243. b
- Temperature toute cõ-
traire en moins de

T A B L E.

- cinquante lieux. 109.b. 110.a
- Temple de Cusco semblable au Pantheon de Rome. 218.a
- lieux maritimes plus subiects aux Tremblemens, & pourquoy. 215.a
- tremblemens de Terre fort estranges. 214
- la Terre comment soutenue. 6.b
- la Terre du Pole Antarctique n'est pas toute couuerte d'eaux. 11.b
- la Terre en la longitude est tousiours de semblable temperature, mais en sa latitude non. 17.a
- Terre d'excellente temperature encores à descouvrir. 19.b
- la Terre avec l'eau fait vn globe. 60.b
- le continent des Terres se ioint en quelque endroit, ou pour le moins s'auoisine de fort pres. 40.a
- Terres encores à descouvrir. ibid. b
- illes fort esloignees de la Terre ferme, ne sont point habitees. 41.a
- Terres du Prestre-Ian fort chaudes. 63.b
- Terres encores incogneues. 113.b. 114.a
- Tezcallipuca, Dieu des jubilez de Mexique, & de ses ornemens. 213. b.
- Tiburon poisson merueilleusement gourmand. 98. a
- Titicaca, lac d'esmerueillable grandeur. 84. b
- Trinite imitee par le diable, & adoree par les Indiens en trois statues du Soleil. 248 249.
- la Torride peulee & d'agreable demeure, contre l'opinion des Philosophes. 50. b
- la Torride pourquoy temperree. 61. 63. & 66. a
- en la Torride l'on nauige facilement del'Orient en Occident, non au contraire, &

T A B L E.

- pourquoy. 78. b
 qu'en la Torride mesme
 la proximité du So-
 leil ne cause pas touf-
 iours tant d'humidi-
 tez. 59. b
 la Torride fort habitee.
 19.
 quelques endroits de la
 Torride extrememēt
 secs, bien que le reste
 soit fort humide. 58
 qui a meu les anciēs de
 croire la Torride in-
 habitable. 20
 la Torride est pluuieuse
 lors que le Soleil en
 est plus proche. 58
 Trois sortes d'animaux
 qui se trouuent és
 Indes. 20
 Trois sortes de terres
 és Indes. 106. b. leurs
 qualitez. 107. a
 Tozi, principale deesse
 des Mexiquains. 215.
 Trois choses ordinaire.
 mēt meslees en tou-
 tes les ceremonies
 des Indiens. 247. a
 Trois gēres de gouver-
 nemens recognus és
 Indes. 283. b
 Tunal, arbre d'estrange
 forme. 165. b, 166. a.
 de combien de fortes
 il y en a. ibid.
 Tygres au Peru plus
 cruels enuers les In-
 diens que les Espa-
 gnols. 42. a
 Tygres peuuent passer
 sept & huit licues
 de mer à nage. 43. a
 Tygres furieux contre
 les Indiens, non con-
 tre les Espagnols. 183
 V
 Vaches recherchees
 seulement pour le
 cuir. 42. a
 Vaches domestiques &
 sauuages, 181. a. de
 ces Vaches sauuages
 se tire vn grand reue-
 nu en cuirs. ibid. b
 troupeaux de Vaches
 sans maistre és isles
 de Cuba, Iamaïque,
 & autres. 42. a
 Valeurs des Indiēs. 349.
 Vallees plus chaudes
 que les montagnes,
 & pourquoy. 64. b
 Vallees, meilleures ha-
 bitations du Peru.

T A B L E.

110. a. b.
 Varieté de température
 des terres Equino-
 ctiales. 63. b
 Vents d'abas contraites
 aux vers à soye. 85. b
 Vent d'agereux qui tue
 & conferue les corps
 sans corruptio. 89. a. b
 le Vent du Ponant ne
 souffle point en la
 Torride. 75. b
 Vents appelez brises
 en la Torride viennēt
 d'Orient. 76. a
 quatre Vents princi-
 paux. 79. a
 huit Vents en huit
 poincts notables du
 ciel, & leurs noms.
 79. b
 les Vents de terre en la
 Torride soufflēt plu-
 stōst de nuit que de
 iour, & ceux de mer
 au contraire, & pour-
 quoy. 84. b
 le Vent corrompt mesme
 le fet. 86. a
 propriété d'un Vent qui
 soufflāt fait pleuuoir
 des pulces. 71. b
 le Vent du Sud rend la
 coste du Peru habita-
 ble. 109
 un mesme Vent fac-
 quiert diuerses pro-
 prietez selon le lieu
 où il court. 72. a
 diuers Vents en la terre
 de la Torride. 84
 trente deux Vēts posez
 par les pilotes. 79. a
 trois principales causes
 de la difference & di-
 uerses proprietes des
 Vents. 74
 estranges diuersitez de
 temperature causees
 par les Vents. 67
 Victoire des Mexiquais
 sur les Tapanecas.
 320. a
 Vicignes, espece de
 moutons sauuages.
 191. a. & b. Vertu de
 leur laine. 192. a. leur
 chair est fort souue-
 raine pour le mal des
 yeux. ibid.
 le Vif-argent fuit les
 autres metaux, hors-
 mis l'or & l'argent.
 le Vif-argent se tout-
 ne en fumee, se tour-
 nē en vif-argent. 142

T A B L E.

- le Vif-argent & le Vermeillon naissent en vne mesme pierre. *ibid.*b
- le Vif-argent vray metal, & plus pesant que tous autres. 143.a
- propriété merueilleuse du Vif-argēt à se ioindre autour de l'or. 141. a. combien l'Espagnol tire des mines du Vif-argent. 144. b. 145.a
- Vignes sans fruct en la neufue Espagne. 112
- Vignes du Peru & de Chillé portent de tres-bon vin. 178. b
- Vignes de la vallee d'Yca qui viennent sans estre iamais arrosees d'aucune pluye, & comment il se peut faire. 179. a
- Vignes qui portēt fruit tous les mois de l'annee. *ibid.*b
- pourquoy l'on ne fait point de Vin du raisin qui croist en la neufue Espagne. 178.a
- Viracocha, nom que les Indiens donnoient au diēu supreme, avec d'autres excellents & significatifs d'vn grand pouuoir. 201. b. 202. a
- Vitzilipuztli principale idole de Mexique, & de tous ses ornemens. 213. b
- Viures posez au tombeau des morts pour les nourrir apres leur mort. 210
- Voix entendue presageāt la ruine de Motecuma. 336. a
- Voracitē des Tiburons. 98. a
- Volcan de Guatinda plus admirable que tout autre, 116
- matiere qui entretient les Volcans. 118. b
- Voyage d'Haimō Carthaginois admirable en son temps. 21. b.
- Voye Lactee, appellee chemin S. laques. 5. a
- Vros peuples brutaux qui ne festiment pas hommes. 56. a

T A B L E.

Vtilité de toute histoire naturelle. 70

X

X Amabrois peletins cōtraints de confesser leurs pechez sur vne roche. 241. b

Y

Y Ca & Arica, & leur façon de nauiger en des cuirs. 37. b

Ytu grande fette des Indiens qu'ils faisoient en necessité, & des preparatifs à icelle. 250. b

Yupangui Ingua a esté

en mexique comme vn autre Numa à Rome, pour l'establissement des loix. 237. a & 247. b.

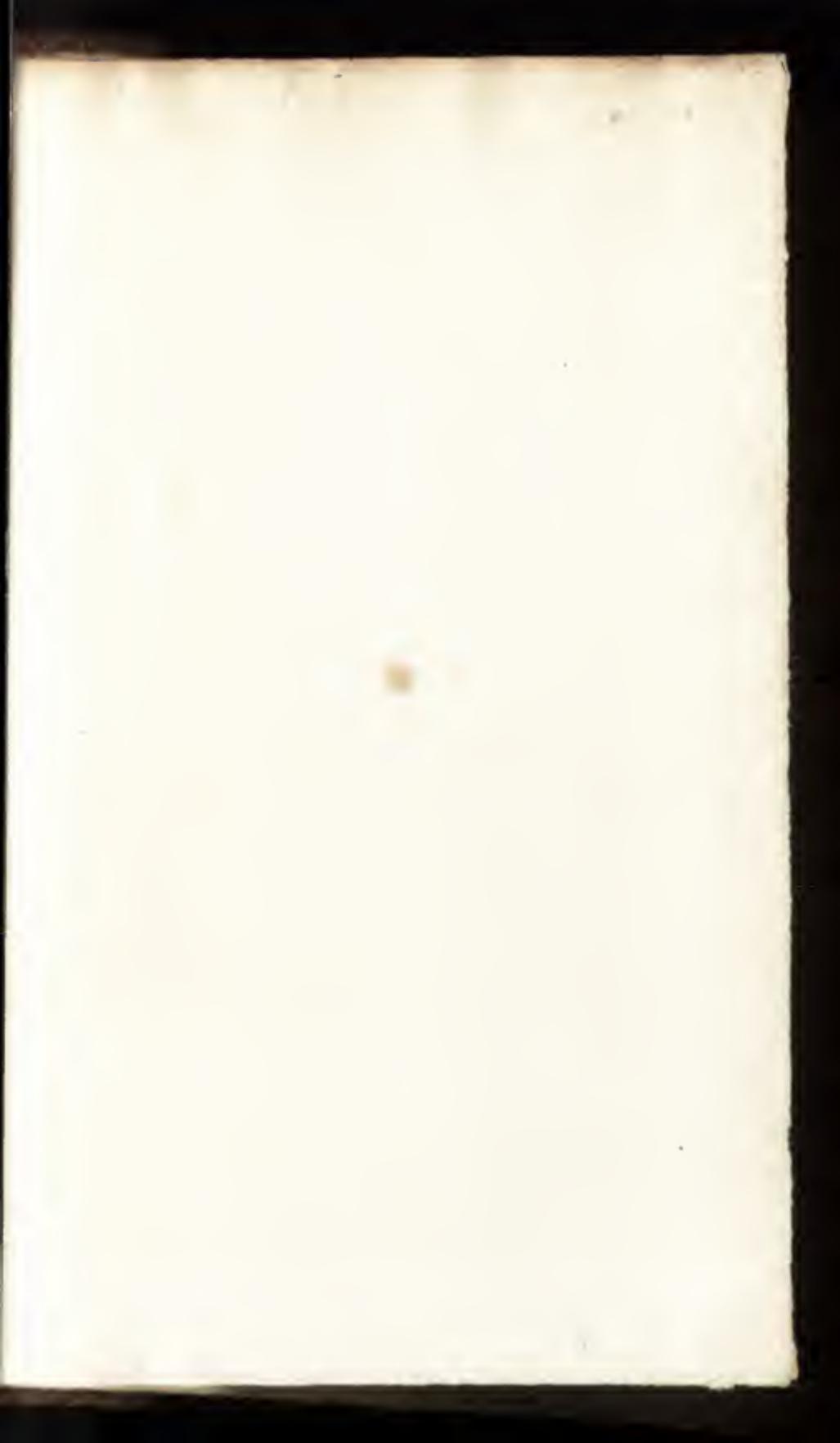
Z

Z Ephyre vent doux & sain. 75. b

Zone Torride aux anciens inhabitable, & les raisons pourquoy. 17. a

la **Z**one Torride en des endroits temperee, en d'autres froide, en d'autres chaude. 60. b
61. a.

F I N.





82

83

SPECIAL

88-B

E

30770

141

A185

1606

WATER PROOF PAPER

HISTOIRE
D'INDES
D'AGOSTA